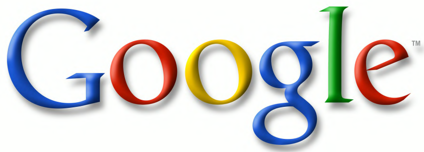
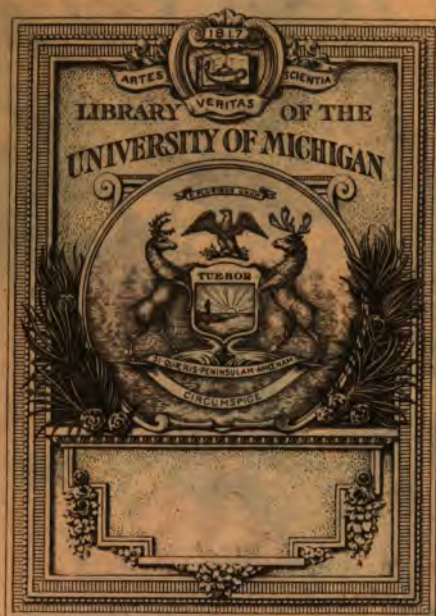



1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



N°. 356. ~~R. Tab. 9.~~
B. Tab.. 9.

par fr. Le Prevost d'Exmes
de Leyre et S^ca (Voir Grimm. corr. t. II p. 93.

LA REVUE
DES FEUILLES
DE Mr. FRERON.

PREMIERE PARTIE.

Le Prévost d'Exmes, François

LA REVUE DES FEUILLES DE Mr. FRERON,

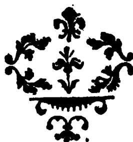
Des Académies d'Angers, de Montauban & de Nancy.

LETTRES A MADAME DE ***

Par Fr. Le Prévost d'Exmes

Quam maledicendo voluntatem cepisti, eam vera audiendo amittas. *Sallust.*

PREMIERE PARTIE.



A LONDRES.

M. DCC. LVI.

Je ne pensois pas qu'un petit commerce litteraire dût m'attirer les regards de l'envie : j'apprends qu'on a fait jouer des ressorts honteux pour intercepter nos Lettres, & pour les communiquer à ceux qui pouvoient y être intéressés. On donnera à cette action le nom qui lui convient. En attendant voici pour les Curieux : ils veulent pénétrer dans nos sentimens ; je le veux : on imprime, qu'ils lisent ; mais le Public lira avec eux. Un lourdaut qui épie de trop près le travail des abeilles, en est piqué : c'est sa faute, & le Spectateur en rit.

PARADOXE.

AFIN que le Public n'y ſoit pas trompé, & que les differentes claſſes de lecteurs ne ſoient pas dupes de leur curioſité; voici ce que c'eſt que cette brochure.

Un homme qui n'eſt pas Auteur, & qui n'ambitionne pas la gloire de l'être, trop avilie aujourd'hui, a lû les Feuilles de M. F., a marqué ſes fautes, a porté ſon jugement ſur ſes ouvrages, & l'a communiqué à une perſonne éloignée de la capitale, qui paroiſſoit le deſirer : il a fait plus; il s'eſt mis à la place du Périodiſte, pour eſſayer s'il étoit poſſible de tomber dans un auſſi grand nombre d'abſurdités, en rendant compte de quelques bons ouvrages qui ont paru dans le cours des deux dernieres années. Il réſultera de-là, ou une plus grande

indulgence pour le critique, si l'art est trop difficile ; ou une plus grande sévérité, si l'art est à la portée du commun des lecteurs. C'est juger d'après une expérience qui est dans les mains de tout le monde.

Si ce projet ne plaît pas, on doit bien se garder de lire ces Lettres ; s'il plaît, reste à sçavoir quelle en est l'exécution : je ne surferai pas.

Les deux parties de cette brochure sont d'un genre bien different. La premiere n'est qu'un tissu de critique & d'ironie combiné avec les regles les plus sûres, c'est-à-dire avec la raison & la décence. On a exposé (qu'on me passe cette expression) l'ouvrage du Périodiste au jour réflechi de ces trois principes ; *le goût*, *le sçavoir & l'impartialité* : le goût a fourni trois branches essentielles, *goût dans le choix des ouvrages*, *goût dans le jugement qu'on en porte*, *goût dans la*

maniere de porter ce jugement, c'est-à-dire *dans le stile*. Que dirai-je de plus de l'exécution ? Il y a peut-être de la justesse ; il y a peut-être de l'excès : le stile en est quelquefois exact & serré, & quelquefois inexact & diffus. Plus de travail feroit tort à notre Observateur, qui ne s'en est fait qu'un amusement passager. Ceux qui aiment la raillerie peuvent jetter les yeux sur cette premiere Partie ; n'y eussent-ils d'autre plaisir que celui de penser, qu'ils auroient manié l'ironie avec plus de légereté & plus de finesse.

La seconde Partie n'est que philosophie, politique & raisonnement : le stile en est moins prolixe, peut-être aussi moins clair, & parconséquent ennuyeux pour certains lecteurs. En un mot à vingt ans on preferera la premiere partie, à trente la seconde.

Il n'eſt pas beſoin d'avertir qu'il y a Peu de gens qui ayent 30 ans.

Il eſt très-poſſible que les deux Parties ne ſoient goûtées de perſonne; mais il eſt impoſſible qu'elles ſoient également goûtées de tout le monde. On verra dans la Table ce qui convient aux differents eſprits & aux differents goûts ; chacun pourra choiſir ce qui lui eſt propre, ou plutôt rejetter le tout ſans l'examiner.





LA REVUE DES FEUILLES.

LETTRE PREMIERE A MADAME DE ***



ADAME,

Je ne reviens pas de mon étonnement. Quoi ! lorsque Paris enfante chaque jour mille brillantes bagatelles, qu'on voit naître à chaque heure dans son sein des modes toutes bizarres & toutes charmantes, que la coquetterie

& le bel esprit réunissent leurs efforts pour étendre l'empire de la frivolité & du persiflage ; vous faites paroître dans la saison des graces un goût décidé pour les Nouvelles Littéraires ! J'admire la force de votre raison. A la vérité ce sentiment d'admiration est un peu affoibli par les questions suivantes. Vous demandez s'il existe des Feuilles Périodiques depuis l'Abbé Desfontaines ? Quel est le nom du Périodiste, & comment il s'acquitte de son emploi ? Mais vous-même, Madame, quel pays habitez-vous, avec quelle espéce d'êtres vivez-vous ? est-il personne dans l'Europe qui ne connoisse l'illustre Mr. F. des Académies d'Ang., de Mont. & de Nanc. ? En bonne foi est-ce vivre que d'ignorer ces choses-là ? Pardonnez-moi le terme ; mais votre ignorance me fait pitié. Vous ne sçavez donc pas que Sa Majesté Portugaise a recouvré le sommeil & la santé, par la sage ordonnance de D. Ant. Pedro Sebast. Lacerda d'Alcajaco son premier Médecin : cet habile homme après avoir inutilement employé tous les secrets de son art,

essaya de faire chanter tous les soirs cette délicieuse ariette: *Dormez, Prince, dormez, l'illustre Académicien d'Ang. de Mont. & de Nanci travaille à votre Histoire immortelle?* Vous ignorez sans doute aussi que le plaisir que prend le Roi de *** à lire ces feuilles charmantes a fait crever de jalousie un nain, deux singes & trois perroquets. Au lieu de ces grandes nouvelles peut-être ne parle-t'on chez vous, que du Chapitre d'Orléans, & de l'attention des Parlemens à maintenir la paix ; si cela étoit, ne m'en faites pas l'aveu : vous avez eu jusqu'ici toute mon estime ; mais je ne serois plus le maître de vous la conserver. Votre état me touche : hâtons-nous de tirer le rideau sur le passé. Vous n'avez qu'à vous laisser conduire, vous allez entrer dans un nouveau monde, des idées toutes neuves vont briller à votre esprit.

Vous me parlez de l'Abbé Desfontaines : ah ! vraiment le beau critique comparé à Mr. F. Le bonhomme fit bien de mourir, il s'épargna la honte d'être enterré dès son vivant : le jeune

Eléve n'a eu qu'à ſe montrer, pour effacer le maître.

Vous êtes heureuſe, Madame, d'avoir eu quelque rélation à Paris avant que d'y venir. Vous vous ſeriez perdue de réputation : vous auriez peut-être fait comme une jeune Angloiſe, qui donna l'autre jour une ſcène à ſe couvrir d'un ridicule éternel : elle parla librement de cet habile Critique. Je vais vous faire-part de cette converſation, cet exemple vous fera trembler.

J'allai Mercredi dernier chez Made. de * * * : le cercle étoit déja formé, la jeune Angloiſe y tenoit bien ſa place : je remarquai un grand Parleur qui éprouvoit pour la premiére fois du plaiſir à écouter. Au reſte, elle étoit belle & les moindres choſes prenoient dans ſa bouche cet intérêt dont on ne peut ſe défendre : que ne pouvez-vous l'entendre elle-même ? je puis bien vous rendre tout ce qu'elle a dit ; mais je ne vous le rendrai pas comme elle. Afin que votre ſociété s'en forme une idée, il ſuffit d'ajoûter, que je n'ai vû perſonne qui approche d'avantage pour la vivacité de l'eſprit & la fineſſe du

ſentiment, de celle à qui je vais tâcher d'en rendre compte.

Paris & Londres furent d'abord mis en parallele pour le progrès des Sciences, des Arts & des Lettres : on ſaiſit au mieux le point où les mœurs des deux Nations ſe réuniſſent, & celui où elles s'éloignent d'avantage : on parla peu du Gouvernement ; mais on en toucha des principes que des volumes immenſes nous laiſſent ignorer. Tout étoit Anglois, tout étoit François, quand il falloit apprécier le mérite de l'Angleterre & de la France ; falloit-il convenir des défauts reſpectifs, l'Anglois & le François diſparoiſſoient, c'étoit une impartialité dont je n'avois jamais vû d'exemple. La Dame ſçavoit beaucoup, & au lieu d'en rougir, elle étoit humiliée de ne ſçavoir pas d'avantage, non pour fournir plus d'aliment à la vanité, mais pour entretenir l'activité de ſon eſprit. Elle ſe plaignoit ſurtout d'ignorer l'état actuel des lettres : je n'oſe, ajoûtoit-elle, me dire d'un ſiècle que je ne connois pas : une nuée d'Auteurs vient confondre l'idée que je cherche à m'en

faire : je voudrois en trouver un dont le goût sûr me guidât à travers cette foule. En causant ainsi, il lui tomba par hazard sous la main une brochure intitulée *l'Année Litteraire* : à ce titre nous vimes briller la joye dans ses yeux. Que cet Ouvrage, dit-elle, s'il est tel qu'il s'annonce, va m'épargner de tems, de peine & d'ennui ! Je ne puis m'empêcher de faire accueil à un Auteur qui sert à la fois ma curiosité & ma paresse. Il va sans doute m'offrir la fleur de la belle Litterature. .... cet Auteur-ci prend le ton magistral, presque pédant ; j'en suis étonnée : n'importe. Il est sans doute consommé : il est permis de sentir ce qu'on vaut, quelquefois même de l'annoncer ; la vérité en a plus de poids sur l'esprit du peuple. Mais qu'est-ce donc ? à quoi bon le détail d'un ouvrage misérable ? Seroit-ce quelque Seigneur, qui sans autre titre que sa naissance ou sa fortune enleve de force une place dans ce Journal, à-peu-près comme on enleve une place d'Académie ? C'est cela sans doute : l'Auteur est malheureux, il devoit au moins

avoir l'adresse de glisser sa protestation quelque part, comme ces deux Sénateurs Suédois la glisserent sous leur cachet lors du massacre de Stocholm. Poursuivons.... C'en est trop, s'écria-t'elle, indignée, onze mortelles pages sur une pièce telle que le soupé!

Un Abbé de la Compagnie, qui sembloit brûler d'envie de faire assaut d'esprit, quoique sa phisionomie ne nous promit pas un grand succès, trouva cette exclamation trop rigoureuse & la répéta d'un ton railleur. J'ai tort sans doute, reprit la Dame d'un air plus doux & plus fin encore, une Pièce qui n'a eu qu'à paroître pour mettre les sifflets & les mouchoirs à l'unisson, est assûrément une Pièce admirable : si l'Auteur a négligé le stile, s'il a employé quelquefois du bas & du rampant ; c'est afin qu'on n'attribue pas son succès à un mérite accidentel : s'il s'est interdit la saillie, c'est qu'il étoit assuré du fond des choses; s'il s'est écarté de la décence & de la bonne foi, qui doivent toujours former le rôle intéressant ; c'est pour marquer la supériorité du génie qui saisit

ſon but en violant toutes les regles : mais s'il trace des caractères ſans force, ſans délicateſſe, ſans vérité ; s'il noue & dénoue ſon intrigue ſans invention & ſans art, quelque méchant dira peut-être, c'eſt pour ne ſçavoir ni faire une piéce ni en rendre compte. Madame, replique l'Abbé avec un ſouris plein de minauderie, ſi ce diſcours partoit d'une Françoiſe, je dirois voilà un Auteur perdu : le défendre, c'eſt l'achever ; mais vous êtes d'un pays ſur qui la raiſon a des droits trop réels, pour craindre de dire un mot en faveur de l'Accuſé. On avoit donné à cette Pièce trois peres différens, le Périodiſte, M. le Comte de Treſſan, & M. le Marquis de Sennecterre. Le voilà bien malheureux, interrompit l'Angloiſe, de ſe trouver en ſi bonne compagnie : il ſent combien il eſt déplacé à tous égards ; quoiqu'il ait oſé donner ces Mrs. pour ſes amis, pour ſes admirateurs, (& aſſurement ſans leur aveu) ; il eſt bien naturel qu'il rompe ce Trio. Il fut bientôt rompu, répond l'Abbé, M. de Treſſan & de Sennecterre furent hors de

ſoupçon dès qu'on crut voir la Pièce ſans beautés ; tant ſes ennemis ſont acharnés.., à ce mot d'ennemis, la Dame ne pût s'empêcher d'éclater. Ses ennemis ! dit-elle, quelle folie, en pleine paix de crier à l'ennemi ! de croire en voir partout où l'on ne voit point d'admirateurs ! ces gens-là ne feroient pas mal de regarder le goût & la raiſon comme leurs grands & leurs irréconciliables ennemis. On a dit qu'il ſuffiſoit d'avoir du mérite pour réveiller la jalouſie & la haine : c'en eſt aſſez, la vanité renverſe la propoſition ; on fait ſonner tout haut qu'on eſt haï, pour inſinuer adroitement qu'on a un mérite extraordinaire. Faites attention d'ailleurs, que c'eſt inſulter M. de Sennecterre & de Treſſan; ſi l'on a ces Meſſieurs pour amis, peut-on avoir beaucoup d'ennemis ? Vous êtes donc réſolue, reprit l'Abbé un peu déconcerté d'attribuer cette Pièce au Périodiſte, & cela ſans doute parce-qu'elle eſt mauvaiſe ; en ce cas je n'ai plus rien à dire.

Bien loin de-là, dit-elle, je ne le connois pas, j'ai d'abord bien auguré

de ſon titre, vous l'avez vû; l'augure lui ſeroit encore favorable, s'il ne le démentoit lui-même. Quand on voudroit fermer les yeux, ajoûta-t'elle, ne crie-t'il pas de toutes ſes forces qu'il eſt l'Auteur du Soupé? Liſez; il perce à chaque ligne: ſe ſeroit-il étendu ſi fort, ſe ſeroit-il oublié ſur un ſujet ſi ſtérile & ſi ennuyeux, ſi ſes entrailles de Pere n'euſſent été émues? Auroit-il parlé des défauts de la Pièce comme on parle de ceux d'un fils. Je veux dire, ne relevant que ceux qui ſont le plus connus du Public, déguiſant habilement les autres, & cherchant à compenſer les premiers par quelque beauté? Qui auroit oſé mettre cette Pièce en comparaiſon de toute autre qui a réuſſi, ou réuſſira. (Ce ſont ſes termes,) lui donner la préférence ſur le paſſé & même ſur l'avenir, ſi ce n'eſt l'Auteur? mais ſurtout, eſt-il un homme doüé de ſens commun, qui déſirât tout haut d'en être pere, ſi ce n'eſt celui qui eſt déſeſperé tout bas de ſa malheureuſe fécondité, & qui veut ainſi cacher ſa honte & ſon déſeſpoir?

Ces vraiſemblances ſe changent en

certitude pour toute personne qui réfléchit, & je m'assure qu'il ne vous reste aucun doute là-dessus; mais voulez-vous des preuves de surerogation, l'Auteur vous offre en ce genre plus que vous ne désirez. Que de contradictions! Je voulois dire, que de preuves dans une seule page (depuis 121. jusqu'à 122.) Le Périodiste ne connoit pas l'Auteur, il ne connoit que l'ouvrage, qu'il corrige, qu'il retouche, qu'il présente, qu'il voit jouer dans une répétition à la main, ce qui occasionne plusieurs corrections sur les rôles mêmes.

Vous vous attendez de-là à voir une Pièce au moins passable, point du tout: la magie s'en mêle. Cet Auteur que personne ne connoit, vient (de nuit sans doute comme un lutin) rétablit les endroits corrigés; & la Pièce, après tant de soin & de travail, est aussi mauvaise qu'auparavant. Auriez-vous soupçonné l'Auteur d'avoir commerce avec les esprits? C'est un fait cependant, car vous ne soupçonneriez pas les Comédiens, qui n'avoient eu à faire qu'au seul Périodiste, d'avoir

permis au premier venu de refondre à ſon gré les rôles qu'ils avoient entre les mains. Comment donc cela s'eſt-il fait ? Ah ! ah ! ne vous l'ai-je pas dit. Le lutin. Le lutin ? Oui, demandez à Paſquin.

Cette feuille eſt remplie de preuves de cette eſpèce : reliſez-la ſi vous avez le courage de braver l'ennui : pour moi je me retire ; vous ſçavez combien il eſt contraire aux tempéramens Anglois. N'oubliez cependant pas qu'il eſt certaine modeſtie qui ſert de gaze à une vanité extraordinaire. Rien de plus commode qu'un nom étranger : ſi la Pièce eſt admirée on quitte le maſque : ſi elle eſt ſifflée, on s'enveloppe. D'ailleurs y a-t'il rien de plus flatteur que d'être à portée de donner ſoi-même à ſon Ouvrage les premiers éloges ? c'eſt le premier ſourire de la mere qui la guérit des douleurs de l'enfantement.

Je n'attribue pas cette adreſſe à l'Auteur, je ſouhaite de tout mon cœur qu'il ſoit ſincérement modeſte, cette vertu lui conviendroit. Je veux faire un dernier effort en faveur de

M. l'Abbé & du Périodiste ;) car il me paroît que leurs intérêts sont liés ensemble). Oublions tout ce que nous avons dit de lui ; passons à quelqu'autre article sans prévention, à l'ouverture.... Faut-il que le hazard seconde si mal ma bonne volonté, & que je tombe précisément sur ce Poëme, neutonien, qu'on a galament intitulé Chef-d'œuvre de l'Amour? & le recueil où un pareil ouvrage a droit de se placer, est intitulé l'*Année Litteraire* ! n'allons pas plus avant, nous y trouverions sans doute quelque chanson du Pont-neuf. Vous me dispenserez de vous dire comment j'ai connu cet ouvrage. Non, Madame, répondimes-nous aussitôt, ou vous vous exposez à être soupçonnée d'en avoir reçu la dédicace, le titre seul conduit assez à ce soupçon. Voici en deux mots de quoi le prévenir, dit-elle. Un jeune Lord fraîchement débarqué, dans cette premiére fureur d'apprendre la langue, se chargeoit volontiers d'ouvrages nouveaux. Qu'il pût entendre le titre d'une brochure c'en étoit assez pour l'achéter. Vous jugez bien que celle-ci

par son intitulé eut la préférence sur bien d'autres. Comme il venoit tous les jours chez moi, on crut, ou l'on feignit de croire que mon goût avoit décidé son choix. De là mille plaisanteries ; fautes contre la langue, fautes contre la Poësie, fautes contre la Fable, fautes contre la Phisique, tout étoit sur mon compte. Quoiqu'un peu déconcertée, je les reçus de bonne grace : raconter simplement le fait, eut passé pour un faux fuyant dans ma bouche : défendre l'ouvrage étoit chose impossible : il fallut créer quelque chose de rien, & ce n'est pas mon talent ; aussi j'aurois été ce jour-là une victime immolée à la Compagnie, si le jeune Anglois ne fût venu fort à propos me tirer d embarras par un aveu qui ne laissoit aucun doute. Crainte de pareille méprise, que je n'oublie pas entre mes mains cette *Année Littéraire*, elle donneroit occasion à quelqu'autre raillerie. Au reste, ajoûta-t-elle, en s'adressant à toute l'assemblée, je vous demande le secret : vous avez eu la méchanceté de me faire tenir le bureau,

que ceci n'aille pas plus loin, je vous en prie : il y a déja une Comédie des Femmes Sçavantes ; mais il n'y a plus de Moliére : je suis d'un pays où l'on craint peu le ridicule ; je craindrois cependant beaucoup l'Auteur du Soupé : si je dois être jouée, je veux l'être avec succès.

Nous écoutions encore en silence, lorsque la Dame arrivoit déja à son carrosse : nous étions dans une surprise qui tenoit quelque chose de l'enchantement. Revenus de cette premiére impression nous vîmes à découvert le péril où elle s'étoit exposée. Fronder ainsi un Auteur qui en est à sa 258me feuille ; * c'est un attentat horrible. Tout le monde aura droit à présent de l'attaquer dès que la premiére pierre est jettée. Elle ne le connoissoit pas, dira-t'on, belle raison ! Ne doit-on pas sçavoir que dans tout pays la personne d'un Critique est sacrée, que sa voix a la même autorité que celle de Chalchas, qu'il désigne la victime & l'immole à son gré sans qu'on ait droit de murmurer ? Quoiqu'il en arrive

* 86. Cahiers à trois feuilles chacun.

dans la ſuite, il eſt toujours certain que la jeune Angloiſe en porte déja la peine ; car l'Abbé a recueilli les voix pour la faire exclure du cercle où elle a fait cette belle incartade : les jeunes femmes l'ont condamnée pour ſa beauté, les Vieilles pour ſa raiſon, les Abbés pour ſon eſprit & pour ſon teint. Comme le nombre des femmes laides, des vieilles & des Abbés minaudiers domine infiniment dans Paris, il eſt à craindre qu'on ne prononce contre elle dans toute la ville. Je vois ſon tort & je tremble pour vous.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE II.

VOus voilà donc, Madame, engouée de la jeune Angloiſe : vous l'admirez, vous faites plus, vous l'aimez. En attendant votre arrivée à Paris, j'ai un moyen ſûr de lui donner pour vous, plus d'empreſſement enco-

re que vous n'en avez pour elle. Je n'ai qu'à lui communiquer votre lettre: cette raillerie fine, cet esprit délié, cet air enjoué & judicieux vous gagneront avec son estime un cœur qu'elle ne donne pas légerement. Puisque vous avez le courage d'être ridicule comme elle, c'est-à-dire d'avoir un sentiment à vous, je laisse là le masque & vais penser tout haut. Je suis dans cette position si heureuse pour la vérité, aussi exempt d'animosité que de prévention : je ne crains ni ne désire ; je ne suis Auteur ni ne le deviendrai ; j'aime à être ignoré du Public ; bien plus j'aime à penser que je n'ai point d'effort à faire pour l'être. Assis dans un coin de l'amphitéâtre, je vois avec plaisir & sans passion les combats qu'on livre sur l'arêne. Je n'applaudis pas toutes les fois que la Cabale applaudit, il m'est arrivé même d'applaudir lorsqu'elle sifle : la seule impression de plaisir ou de peine me sert de guide : le sentiment & la raison me décident toujours ; je me livre même plus souvent au premier, il m'a paru ordinairement plus sûr. Je voudrois que

tous les Critiques gravassent bien avant dans leur esprit ce précepte essentiel, qu'un grand Philosophe de ce siécle laisse échapper en badinant. Si un ouvrage contre les regles vient à plaire, il faut croire que le cœur ne nous a pas dicté toutes les regles. Que diriez-vous, Madame, d'un homme qui n'ayant ni ce tact, ni ces regles auroit la fureur de décider de tout & de juger les Auteurs souverainement ? Vous ne croyez pas à un être si chimérique : c'est pourtant ce même Critique qui a succedé à l'Abbé Desfontaines. Voici comme il se peint lui-même au commencement de sa premiére feuille. *J'ai vû*, dit-il, *la critique en songe environnée de Poëtes, d'Orateurs, d'Historiens & de Romanciers, tenant des faisceaux de dards dans une main, dans l'autre quelque branche de laurier.* Il s'avance, pourquoi ? *Parceque son aspect*, dit-il, *loin d'imprimer la crainte, inspiroit la confiance aux plus ignares amans des sçavantes sœurs.* Convenons en ce cas que personne n'avoit plus de droit que lui. Il précipite la Déesse de son thrône, saisit ses

dards, prend ſa place : imaginez le ravage dont l'empire des lettres eſt ménacé : ce n'eſt pas un ſonge, c'eſt un vrai délire. La Critique plus inquiéte que ce pere infortuné, lié par ſon ſerment, à qui un jeune téméraire enleva les rênes des mains, crie envain : va par-là, reviens, détourne, arrête. Tout eſt inutile, il faut un coup de foudre pour arrêter ce forcené. Entrons dans quelque détail pour vous en convaincre.

Vous regardez, Madame, * le goût, le ſçavoir & l'impartialité comme les parties eſſentielles de la Critique. J'adopte volontiers l'idée que vous vous êtes faite du goût : c'eſt, dites vous, ce ſentiment du beau que nous devons en partie à la nature, en partie à l'art : cet art n'eſt autre choſe qu'une étude aſſidue des chefs-d'œuvres : voir, réfléchir, comparer ; voilà tout le myſtère. Cet art eſt au cœur ce que le printems eſt à la terre : ni l'un ni l'autre n'engendrent, ils ont ſeulement la faculté de développer le germe qui n'eſt pas le même partout. Il y a des climats heureux, il en eſt d'ingrats. La

* La ſaine Critique.

semence sans culture ne produit guéres que des fruits sauvages, la culture est entiérement inutile où le germe manque: de-là naissent les différentes nuances de goût qui sont toujours en proportion de la nature & de l'art.

* 1. Le goût dans le choix.

Un Critique montre son goût dans le choix des Ouvrages *, dans le jugement qu'il en porte & dans la maniére de rendre ce jugement qui n'est autre chose que le stile. Si cette idéée est juste, que deviendra Mr. F.? Je n'ai point parlé de l'art d'analyser; il abandonne cette partie essentielle, il feint de la mépriser, sans doute parce qu'elle exige du sçavoir. Pour couvrir ce défaut il répéte plusieurs fois qu'il craint de s'ennuyer & d'ennuyer les autres: sa raison est bonne; mais que n'a-t'il toûjours cette crainte? Ces feuilles ne se multiplieroient pas si prodigieusement. Ne le chicanons cependant point sur l'analyse ; l'aveu qu'un homme fait de sa foiblesse doit désarmer. Voyons seulement ce goût dans lequel il se retranche, & qui doit lui faire pardonner tout le reste. Dabord le choix des ouvrages lui pa-

roît indifférent : *il n'en est pas de si mauvais, dit-il, duquel l'art de la critique ne puisse faire sortir quelque refléxion utile & amusante.* En admettant ce principe il sera toujours vrai qu'un bon ouvrage fera naître de meilleures réfléxions, & sera d'un tout autre avantage, puisqu'il joint l'exemple au précepte. On ne peut donc à la rigueur se servir d'un méchant livre pour faire de bonnes refléxions, qu'au défaut des bons. Encore même la plus saine partie des Littérateurs mettroit au rang de faux principes de Collége cette fureur de nous mettre sous les yeux les exemples à éviter, au lieu de nous présenter ceux qu'il faut suivre ? Qu'on nous donne des modéles du bien, & qu'on nous laisse ignorer qu'on ait jamais mal fait.

Ouvrez les feuilles de Mr. F. vous verrez qu'il ne nous fait pas grace d'une misére, qu'il la détaille, qu'il l'amplifie comme un jeune Ecolier, tandis qu'il ne fait souvent aucune mention des Auteurs qui sont faits pour remplir tous nos loisirs. Que direz-vous de voir employer moins de pages à ren-

dre compte d'un bon in-4°. qu'à nous détailler une piéce honteuse qui n'osera jamais former la plus petite brochure. Entre mille, on vous a déja parlé de la Comédié du soupé & du Chef-d'œuvre de l'Amour : comparez-les à l'Introduction, à l'Histoire Moderne de l'univers. De tant de bons Ouvrages sur le Commerce il n'a guéres parlé que des derniers, & cela six mois après qu'ils ont été connus de tout le monde & traduits en plusieurs langues ; encore n'en rend-t'il compte que pour l'intérêt de son métier. L'Auteur politique attaqua cette foule de genre sans aveu qui n'ayant d'autre profession que celle de se dire Littérateurs surchargent la société & comme des frélons en pillent le miel. Le Périodiste prend cela assez heureusement pour lui, & dresse quelque sophisme contre cette vérité, qui comme vous jugez n'en est point ébranlée. Pensez-vous qu'il ait rendu compte de cet Ouvrage fameux par le choix des matériaux qu'une société de Londres rassemble à grands frais sur l'histoire universelle. C'est un fonds trop solide

pour

pour la légéreté de ses feuilles qui sont destinées à être le jouet des vents.

S'il garde le silence sur cet ouvrage intitulé *mêlange de Litterature & d'Histoire*, on dit pour excuser le Périodiste, que l'Auteur est trop connu pour avoir besoin d'être annoncé surtout pour un inconnu. En revanche il fait la découverte d'un Chimiste ignoré dans le fonds de son laboratoire,* parle de son Traité sur les Maladies Veneriennes : il convient que cet ouvrage est mauvais, qu'il renverse les principes des grands Maîtres. Pourquoi donc en entretenir le Public ? Est-ce pour faire quelque refléxion utile ou amusante ? Non assurement, à moins qu'il n'appelle ainsi une équivoque indécente & grossière qu'il veut faire remarquer dans une recette du Charlatan. Quelle espèce d'avantage nous fera-t'il recueillir des songes phisiques de Mr. l'Abbé M... ? Veut-il par-là déranger l'imagination de ses Lecteurs, éteindre leur raison & les faire songer dans un goût aussi bizarre?

* Tom. p. 330.

Qu'a-t'il prétendu à la fin de son second volume lorsqu'il a étourdi le Public de 60 pages de Critique sur une seule Tragédie qui lui paroît un chef-d'œuvre d'absurdité, d'extravagance? si le jugement qu'il en porte est vrai, c'est faire assaut d'absurdité & d'extravagance avec l'Auteur que d'entreprendre contre lui 60 pages d'*Analyse*; si le jugement est faux, c'est délirer tout seul. Un Janséniste ajouteroit que dans l'un & dans l'autre cas c'est voler le Public, puisque l'extrait de la meilleure Pièce est toujours renfermé dans moins de quinze pages. Mais voici Madame, quelque chose de délicieux pour l'amusement du beau sexe, un Dictionnaire élégant sur la pratique: à cela nous joindrons un factum énorme des moines de St. Bertin: cette pièce-là pourroit cependant devenir essentielle, on y apprend que les cloches de cette Abbaye d'accord avec les orgues font taire le Prédicateur le plus intrépide: si nos Artistes pouvoient imiter cette espèce d'orgues, & le son de ces cloches, s'ils pouvoient les placer à côté du cabinet de M. F. ce

feroit un service important à rendre au Public. J'oubliois ce qu'il y a de plus galant. Notre Censeur veut composer votre Bibliothéque d'un excellent Traité sur la Muologie, de principes sur la Phlebotomie, d'un nouveau traité sur l'osteographie, d'élémens d'Odontologie, d'instructions anatomiques, le tout dégagé des principes solides qui pourroient rendre le stile pesant. Je prévois Made. que vous vous déroberez souvént à la compagnie la plus délicieuse, pour aller méditer furtivement sur ces agréables brochures; peut-être même les admettrez-vous à votre toilette avec le galant Périodiste, qui vous entretiendra du Pôt-de-Chambre cassé, de Diabotanus, &c.

Fermons cette marche qui deviendroit ennuyeuse malgré sa variété, par une anecdote toute neuve sur la vie de Henry le Grand. Je ne sçais à quel recueil de contes il la dérobée; elle est si insipide qu'on ne la pardonneroit pas à un paysan de Nérac *: ajoutons qu'elle est racontée on ne peut pas plus pesament; des fromages de bœuf, au lieu des fromages de vache en font

* C'est le lieu de la scène.

toute la pointe. S'il n'y a que la belle nature qui invite le pinceau, il ne doit y avoir aussi que des anecdotes intéressantes, qui puissent tenter un Ecrivain. Celui-ci seroit peut-être pardonnable en ce que tout est bon pour remplir des feuilles dont la perfection consiste dans le nombre de 72 pag. S'il avoit choisi dans un regne moins fertile en grands événemens & en traits rares. Enfin si quelque main charitable venoit à lever le rideau, & que mille petits ressorts honteux parussent au grand jour, vous seriez d'un étonnement à n'en pas croire vos yeux: je n'entrerai pas dans le détail, je ne vous rapporterai ici que ce qui est connu de tout le monde. Mr. F. s'est fait trois principes qui le dirigent dans le choix des livres. 1°. La méchanceté lui dénonce les ouvrages de ceux qu'il regarde comme ses ennemis: il n'a pas besoin de délateur étranger, soit qu'il ait dans le cœur comme un sixiéme sens destiné à cela, soit qu'étant toujours sur la voye il ne peut y avoir de trace si légere dont il n'ait bientôt le vent. 2°. Un livre imprimé chez le

Libraire qui débite ses feuilles est privilégié né. Combien d'ouvrages inconnus au *Parnasse François* se flattoient de jouir de cette obscurité, de ce silence qui les avoient jusqu'ici sauvés du mépris, & qui ont passé en revûe depuis le commencement de l'année, comme ces malheureux condamnés à la chaine ? Envain Mr. F. fait effort de déguiser leur misére, on apperçoit aisément la marque des fers qu'ils ont porté. Ces Auteurs ignorés se joignent au Public pour apostropher ainsi leur cruel Libérateur. » Quelle rage vous » fait pénétrer ainsi dans les coins les » plus secrets de ce magazin ? Est-ce » pour troubler la cendre des morts ? » ou bien voulez-vous d'avance recon- » noître les lieux que vous habiterez » sans doute, & lier avec ceux que vo- » tre genie a égalés & qu'un même » destin réunira bientôt ? Vous voulez, » dites-vous, nous rappeller à la vie ; » & le peu d'instans que nous avons » vêcu a été pour nous le plus cruel » supplice. Laissez-nous en paix : votre » zéle inhumain est le démon le plus » terrible qui nous ait tourmenté ici.

pas. En troisiéme lieu un ouvrage bien surdoré est de toutes les causes la plus puissante pour attirer les regards amoureux de Mr. F. Il ne se lasse pas de le lire & de l'admirer, pourvû toutefois que la dorure ne s'use pas & qu'on ait soin de la rafraîchir. Je n'en dirai pas d'avantage, j'ajouterai seulement que l'avantage & la satisfaction du Public n'y entrent pour rien. Vous verrez plus bas qu'il ne regarde cet amour de la patrie que comme un amour déguisé de soi-même.

Le Goût dans le jugement des Auteurs.

Voilà Made. ce qui le détermine dans le choix de ces ouvrages; voyons s'il vous dédommage par le jugement qu'il en porte. L'Auteur m'ouvre ici un champ bien vaste, je suis obligé de me borner à quelques traits, & pour montrer combien je désire qu'il puisse soutenir cet examen: je ne veux l'attaquer que par les endroits qui seront le mieux défendus. Ces amis publient souvent que pour juger des talents de M. F. il ne faut pas s'arrêter aux Lettres d'aujourd'hui, abandonnées à de vils ma-

nœuvres, on n'y reconnoit pas la main du Maître. Les premiéres sont ses enfans chéris, il les a travaillées avec tout l'art dont il est capable. J'ouvre donc ce premier volume, il débute par le méchant, Comédie de M. Gresset. Après avoir donné beaucoup d'éloges à cet Auteur qui en mérite de plus sincéres & de plus éclairés, voici sa remarque. D'abord le titre de la Pièce lui paroît trop vague. *Que penseroit-on*, ajoute-t'il, *d'un Poëte qui nous donneroit une Comédie intitulée le Vicieux* ? Quelle comparaison je vous prie entre le Vicieux & le Méchant! l'un renferme tous les vices, l'autre n'en renferme qu'un: la différence est du genre à l'espèce. Pour prouver son idée le Journaliste arrange sous le nom de Méchant une foule de vices presque sinonymes, *qui ne sont*, dit-il, *que les ruisseaux qui coulent d'une même source*; c'est-à-dire, *l'ingrat, le satyrique, le fourbe, le médisant, le calomniateur & l'imposteur*. C'est ainsi qu'il éleve les matériaux de sa critique, le plus petit souffle renverse ce frêle édifice sur son Architecte. Il ne faut pas être grand

Métaphisicien pour voir qu'il n'y a pas d'espèce si simple qui ne renferme quelque subdivision. Que deviendroit le Poëte si son caractère principal n'avoit qu'un trait ? ou il est impossible de faire une Pièce de caractère, ou il est faux qu'il ne soit pas permis d'en choisir un qui renferme quelques vices de la même classe dont l'ensemble forme l'espèce. L'avare n'est pas seulement l'homme qui enfouit son argent, c'est celui qui se refuse le nécessaire, qui laisse déperir sa maison, mourir ses chevaux, c'est un Usurier qui prête sur gage même à son fils ; c'est un homme qui dans sa passion ne sera effrayé ni du vol ni de l'assassinat.

Le Glorieux est non-seulement enflé de son mérite & de sa naissance, il est encore menteur, dédaigneux, fat, impertinent. C'est bien dommage que notre Critique soit venu si tard ; aidé de ses leçons Molière ne se seroit pas égaré à tracer le Misantrope, l'Avare ; il auroit donné l'Ingrat, le Satyrique, le Médisant, le Fourbe, le Calomniateur & l'Imposteur. Notre Aristarque lui auroit montré de cha-

cune de ses nuances légeres, à en faire une couleur propre & déterminée.

Le Périodiste ne s'abuse jamais tant que lorsqu'il veut frapper le dernier coup. C'est dans la comparaison des deux titres du Méchant & du Médisant. M. Destouches pour tracer ce dernier caractère a été obligé d'emprunter quelques traits du Fourbe, du Satyrique, de l'Ingrat, du Calomniateur, d'où il suit que si un de ces Auteurs étoit repréhensible sur le titre de sa Comédie, ce seroit l'Auteur du Médisant, pour en avoir pris un, qui ne prête pas assez à son pinceau : pour s'être trop resserré, il est forcé de sortir de son sujet, au lieu que M. Gresset trouve dans le sien toutes les nuances qui forment le Méchant. Au reste il n'est personne qui ne voit que ce mot est ici dégagé de tous les sens vagues qu'on lui donne dans la conversation. Un railleur, un plaisant n'entre pas plus dans le caractère que M. Gresset a choisi, qu'un voleur, qu'un incendiaire, qu'un Parricide ; quoiqu'on donne quelquefois aux uns & aux autres le titre de Méchant : dans la société c'est sou-

vent un terme indéterminé ; à la tête d'une pièce, il est très-déterminé & M. Gresset l'a bien saisi. La Fontaine dit que tous les vices sont freres, c'est à dire qu'ils empruntent quelques traits des vices voisins ; mais dèsque ces traits ne sont peints que dans le rapport avec le vice dominant, ce n'est point sortir du caractère, c'est l'achever.

La seconde remarque de M. F. pourroit vous faire rire. On ne conçoit pas, dit-il, qu'une suivante adroite soupçonneuse, clairvoyante, ait démêlé les trames d'un méchant qu'elle est intéressée à démasquer, plûtôt que sa Maîtresse qui en est amoureuse, & dont il sert la vengeance. Il s'étonne que Valere jeune-homme qui fait le premier pas dans le monde n'aye pas appris que Cléon est un homme horrible ; il est en effet fort singulier que tout le monde ne soit pas venu au devant pour lui en faire la confidence ; il faut qu'il aille à la Campagne pour en être désabusé par un Ariste qui ne fréquente point le monde ; mais qui voit clairement plusieurs traits d'une méchanceté noire.

Ce qui est surtout, ajoute-t-il, hors de vraissemblance, c'est qu'un homme qui a brouillé en ville plusieurs maisons, tourné en ridicule plusieurs cercles, décrié quelques assemblées, soit obligé de s'absenter quelques tems & de s'enterrer chez des gens qu'il méprise.

Dans quel monde vit donc M. F..... qu'il ignore, qu'un Valet, qu'une Suivante sont plus instruits de ce qui se passe, que leurs Maîtres; (a) un jeune-homme en entrant dans le monde ne voit qu'une apparence séduisante & trompeuse que personne ne s'empresse de percer à ses yeux : ce n'est qu'à ses dépens que chacun s'y instruit; & enfin que les caractères méchans n'aiment personne, méprisent tout le monde & sont obligés de varier le lieu de leurs Scènes.

Si ces quatre remarques sont peu d'honneur à l'esprit de M. F....., la cinquiéme en fait bien moins à son cœur. *Ce qu'il y a de singulier*, dit-il,

[a] D'ailleurs les Valets & les Suivantes de Théâtre sont toujours censés plus rusés. La Comédie ancienne les a chargés de toute l'intrigue.

c'est que ce personnage si noir ne le paroît guéres dans le cours de la Pièce : à l'exception des lettres anonymes, & du projet de faire interdire un honnête-homme qui lui a donné sa confiance, *ce n'est qu'un tracassier & un médisant* : perdre une maison entiére d'honneur, armer des parens les uns contre les autres, faire naître la source de mille procès, rompre une alliance arrêtée, c'est une tracasserie. Il faut être bien familiarisé avec ces traits pour les traiter de pecadilles ...... Pour les lettres anonymes & l'interdiction, je connois des gens qui sont bien loin du sentiment de M. F..... ils trouvent ces faits trop noirs pour être exposés au ridicule. Tout ce qui mérite le dernier supplice ne peut pas être le sujet d'une Comédie. Quant à cette espèce d'intérêt, dont il désire que la Pièce soit animée, M. F..... est le seul qui n'ait pas vû que Cléon est aussi amoureux de Cloé, qu'un Méchant peut l'être ; & qu'étant selon son caractère plus intéressé qu'amoureux, son but est, d'épouser, de Cloé, ou de Florise, celle qui recueillera la succession de Geronte !

la fausse tranquilité avec laquelle il paroît se retirer ne peut cacher son désespoir. N'admirez-vous pas Mad. le jugement de notre Aristarque ? Il y a sans doute quelque défaut dans la Pièce ? (quelle est celle qui n'en a pas.) Notre Censeur s'agite, se bat les flancs, va, revient, n'en rencontre aucun : dans cette agitation, que ne fait-il comme l'Avare qui se saisit lui-même, & crie au voleur ?

Au reste, Made. vous ne soupçonneriez pas, pourquoi M. F. a fait tant de complimens à l'Auteur du Méchant ; ce n'étoit qu'un voile sous lequel il préparoit sourdement le coup sanglant qu'il frappe à la fin : on croit reconnoître la ruse d'une Dévote, lorsqu'il n'ose pas dire, mais dit très-clairement que le Méchant est copié d'après le Médisant. Cette grave accusation est fondée sur ce que dans plus de 1500 vers, il s'en trouve dix, dans les traits les plus généraux, qui ont quelque air de ressemblance. A ses yeux Lebrun ne sera qu'un foible Copiste de l'Artiste Romain, parce qu'il aura tracé dans ses fameuses batailles des hommes, des

armes & des chevaux. Croyez-vous, Madame, qu'une Critique pareille empêche la voix publique de s'élever jusqu'à M. Gresset pour lui dire avec un Académicien plein d'esprit,

Le Méchant te demande un frere,
Et Paris empressé l'attend.

Je trouve à la suite dans ce premier volume, travaillé avec tant de soin, une Tragédie qui développe encore mieux le discernement de M. F. Il s'agit d'un jeune Poëte qui débute ; quoiqu'il le fasse avec un succès prodigieux, vous pensez bien qu'il n'est pas sans défaut ; mais son Censeur est plus jeune encor, je veux dire moins habile à analyser, que l'Auteur ne l'a été à composer. Il commence par une histoire de six pages faite avec si peu d'art qu'il en résulte précisément le contraire de ce qu'il veut faire entendre. Son but est de prouver que le Poëte a eu tort de peindre Denis sous les traits d'un Tyran. Pourquoi n'avoir pas tronqué tous les faits historiques qui prouvent la tyrannie ? En laisser un seul, c'est acquérir à pure perte le titre d'Historien in-

fidéle, puisque l'Auteur est assez autorisé par ces mots. *Sa craintive deffiance (de Denis) lui suggeroit des précautions singuliéres, la chambre où il couchoit étoit entourée d'un fossé large & profond, avec un pont-levis qu'il avoit soin de lever lui-même, afin de pouvoir dormir en sureté.* D'ailleurs si peu de penchant qu'un Usurpateur ait à la tyrannie, le premier soupçon de conspiration l'y jette. C'est le point que le Poëte saisit, il a donc droit de peindre un Tyran, droit confirmé par Plutarque, d'après qui, je ne dis pas un Poëte, puisqu'il est maître de sa fable; mais l'Historien même le plus scrupuleux, peut peindre avec confiance. Cependant le grand grief aux yeux de M. F. est de nous avoir donné Denis, pour un Tyran. Une Critique peut-elle être plus mal fondée? Vous ne le pensez pas; cependant la seconde remarque encherit dans ce genre-là sur la premiére: il s'agit de l'amour de sa Patrie qui est un des ressorts de cette Piéce. M. F. a la bonté de citer Justelipse, pour prouver que *l'amour de la Patrie est une chimere qui*

cache l'amour de soi-même. Quand vous aurez, Madame, quelque parodoxe à soutenir en badinant, souvenez-vous qu'en citant Justelipse, tout adversaire doit se rendre; à moins que le nom de M. F. n'ait encore plus de poids. Il ajoute qu'*une telle passion qui conviendroit à une Romaine, est étrangere à une Grecque.* Vous êtes peut-être tentée de prendre la défense d'Arétie à qui on interdit les grands sentimens: un moment je vous prie, vous aurez à combattre pour vos propres foyers. *En France nous n'avons pas de Patrie*, dit-il, *cet amour est contraire à nos mœurs.* Nos Héros étoient bien dupes d'encourager leurs troupes par ce motif-là: Henry le Grand s'y connoissoit bien peu lorsqu'il disoit à ses Soldats, *vous êtes François, voilà l'ennemi*; & nos Peres, qui à ce nom, marchoient au combat comme des lions furieux, ignoroient que ce nom ne devoit faire aucune impression sur eux. Je me hâte d'ôter de dessous vos yeux ces traits révoltans pour des François.

La troisiéme remarque est au moins digne des précédentes. Vous sçavez

que quoique le Poëte ait la permission d'altérer l'histoire pour arranger sa fable, il y a cependant plus de gloire à n'en pas user. M. M... acquiert cette gloire. (*a*) Le Censeur lui en fait un crime : *il n'appartient pas*, dit-il, *à Dion de punir l'usurpateur, cela contredit le caractère de probité & l'amour de la patrie qu'il fait paroître dans toute la pièce.* Combien de fois M. F. a-t'il enseigné ou dû enseigner que la vertu d'un Républicain tire son lustre de ce qui seroit crime dans une Monarchie ? Rome n'admiroit ses Brutus, ses Cassius, ses Manlius, que pour avoir sacrifié ce qu'ils avoient de plus cher à la patrie : la grandeur du péril, & la barbarie du sacrifice étoient la mesure de la gloire du Citoyen. Après des réfléxions pareilles vous pensez que M. F. va détailler la Pièce, non Madame, je vous ai dit qu'il renonçoit à ce talent : en revanche il voltigera ; ici il reprend un vers, là un mot, plus loin une syllabe:

[*a*] Quoique Dion ne punisse l'usurpation que sous le regne suivant, ce n'est pas moins une vérité historique, parce qu'il ne s'agit pas ici des tems ; mais qu'il est question des faits.

dans une ſcène il s'applaudit de reconnoître une penſée de la Rochefoucault: * dans un autre il ne veut pas que Grand Prince, contraſte avec Tyran; dans celle-ci, il examine ſi le mur eſt aſſez épais, & ſi l'on ne pourroit pas entendre les projets des Conjurés : ailleurs, il prétend tourner en ridicule la grande ame d'Arétie; il s'étonne qu'une fille du rang à peu près de nos Princeſſes en Europe, réponde au Tyran qui lui offre ſon thrône,

Un cœur juſte, eſt le thrône où j'aſpire à regner.*

En bonne foi eſt-ce là la Critique d'une Tragédie ? des remarques fauſſes & puériles, quelques ſyllabes épluchées, voilà aſſurément de quoi tenir lieu au Public, des réfléxions profondes ſur l'art du Théâtre, ſur l'invention, ſur l'enchaînement des Scènes, ſur l'action & ſur la verſification. Que diroit un Etranger, qui parcourant les environs de Paris ſe rendroit à Marly pour examiner cette fameuſe Machine. Si après quelques anecdotes, dont il

* Tome premier page 45.
* Tome premie, pag. 47.

verroit lui-même évidemment la fausseté & le ridicule, on le renvoyoit sans lui laisser voir le jeu admirable des ressorts, sans lui montrer ce qui s'est dérangé depuis le commencement, ce qu'on y a changé ou ajouté ; croyez-vous, Madame, qu'il rapportât chez lui un grand fond d'admiration pour la France ? Je crois que s'il estimoit encor les inventeurs par le succès qu'ils ont eu, les Démonstrateurs lui paroîtroient des êtres au dessous de l'instinct.

On voit clairement par ce que je viens de dire qu'il est impossible de se faire une idée des ouvrages par le compte qu'en rend M. F.... C'est un Gazetier infidéle qui vous peint le Mogol en feu, qui vous marque le détail & les circonstances de sa ruine, lorsque cet empire est le plus florissant. S'il touche à une piéce qui vous est inconnue & que vous désiriez vous en former une idée juste, il faut la lire ; c'est ce que j'ai été obligé de faire pour la Tragédie de Mérope par M. Clément. Séduit par le jugement favorable de notre Critique je m'y promettois du plaisir, j'y ai été trompé. Cet-

te Pièce qu'il dit hardiment supérieure à celle de Voltaire, n'égale pas celle de nos jeunes Commençans : avec une longe episode d'amour, elle intéresse bien moins que celle de l'Auteur de la Henriade, sans le secours de cette passion. J'ai cru voir, permettez-moi la comparaison, j'ai cru voir un homme à cheval courir la carriére avec un homme à pied, celui-ci d'un pas fier & rapide franchit l'espace, atteint la borne ; tandis que son foible rival qui ne connoît pas ses avantages se laisse emporter çà & là, & fatigue l'attention du Spectateur. Non M. le Critique, ce n'est pas seulement le coloris, c'est le génie, c'est le sentiment heureusement manié qui manque dans la Mérope de M. Clement.

Peut-être qu'une Pièce en cinq actes est trop étendue pour la vûe du Périodiste, qui ne peut l'embrasser d'un coup d'œil. Je trouve à la suite un ouvrage moins considérable : voyons le jugement qu'il en porte. C'est une ode sur la chasse : ce titre annonce naturellement la chasse bruyante & la chasse du vol. Là-dessus notre Censeur trou-

ve occasion de dire un bon mot. Le Sanglier furieux qui déchire tout ce qui s'oppose à sa fuite ; le Cerf qui met d'abord les chiens en défaut par un instinct admirable que les Naturalistes ont remarqué ; la Perdrix, & surtout les Tourterelles saisies par l'oiseau jusques sous les yeux de Venus dont elles traînent le char, ne présentent à sa brillante imagination que le tableau stupide d'une ménagerie. Il est difficile, Madame, de n'être pas indigné d'une idée si petite & si misérable : les grands objets ne présentent à un esprit borné que de petits traits, que des allusions basses, ainsi que ce Villageois qui voyant une armée rangée en bataille ne sçut la comparer qu'à ses troupeaux. Je vais vous rapporter une stance de cette Ode avec les remarques du Censeur.

A la nature rendez graces
Vous legers habitans de l'air,
Dont le vol plus prompt que l'éclair,
Confond l'œil fixé sur vos traces...
Mais où vous frayer des chemins
Inaccessibles aux humains ?
L'épervier leur prête ses aîles,
Et des Cieux perçant les lambris,
Il va saisir les Tourterelles
Jusques sur le char de Cipris.

Cette Stance que le grand Rousseau n'eût pas désavouée semble adoucir un instant l'œil farouche du Critique ; mais l'humeur reprend bientôt le dessus. *On voit assez clairement*, dit-il, *la contradiction qui est au commencement de cette Strophe, l'Auteur dit que les oiseaux ne peuvent échaper aux humains : ce n'étoit pas la peine de rendre graces à la nature de leur faculté de voler.* On dit vulgairement que les oreilles cornent quand on croit entendre un bruit qui n'est point, ou qui n'est que dans l'organe : ici c'est sans doute l'esprit du Censeur qui est en contradiction : si ce défaut n'est pas dans sa tête je ne le vois pas ailleurs. Rien n'est plus conforme à la marche de l'Ode que de se rejouir d'abord d'une chose qui le moment d'après cause notre malheur ou notre effroi ; ce sont de ces surprises que l'épopée, le drame, la prose même, employent très-heureusement ; sans aller chercher des exemples si loin, la perdrix de Lafontaine qui raille le lièvre de sa légereté, & se félicite de sa faculté de voler, au moment que le vautour fond sur elle,

offre une de ces surprises ménagées qui doit choquer beaucoup l'esprit juste de M. F.

Un petit quatrain que tout le monde sçait par cœur va faire admirer encore le jugement du Périodiste. C'est l'éloge de Mde. du Chatelet, si connue par ses talens & par ses relations avec les plus beaux esprits du siècle M. de Voltaire fait ainsi son épitahe.

L'univers a perdu la sublime Emilie :
Elle aima les plaisirs, les arts, la vérité.
Les Dieux en lui donnant leur ame & leur génie,
N'avoient gardé pour eux que l'immortalité.

Vous ne devineriez assurément pas la premiére remarque du Censeur. *Il n'est pas possible*, dit-il, *que les Dieux donnent leur ame & leur génie sans donner l'immortalité*. Quelle est donc cette Philosophie ? si M. F. avoit lû seulement celle de Moyse, il sçauroit que notre corps est animé par un soufle de la divinité, il est cependant mortel. On a regardé ce soufle comme un écoulement de l'ame divine. La 2me remarque est que *si les Dieux gardent*

pour eux l'immortalité, il n'en reste point pour Mde. Du Châtelet. Quelle triste équivoque du corps à l'ame, de l'ame aux ouvrages. Les faiseurs d'épitaphes ont assez souvent le malheur de rencontrer des pointes en cherchant de l'esprit ; mais il étoit réservé à M. F... de changer en pointe, l'esprit naturel qu'il trouve dans une Pièce.

Si l'on jette les yeux sur l'extrait que fait notre Censeur de l'abbrégé de l'*Histoire d'Angleterre* par M. Dutertre, on se convaincra ou que le Périodiste ne se donne pas la peine de lire les ouvrages, ou qu'il n'est pas heureux à discerner le bon du mauvais. Le commencement de cette Histoire est écrit d'un stile mâle. (*a*) M. F. ne s'en est pas apperçu ; tout le reste est infiniment négligé & indigne des bonnes sources où l'Auteur a dû puiser ; le Périodiste ne voit, ne sent rien de tout cela. On s'étonne qu'il n'ait pas encore rendu compte de l'*Histoire des Conjurations*. A ce projet de Collége il

(*a*) Ce n'est pas surprenant, tout le monde sçait que le P. d'Orléans étoit une excellente plume.

il ne manque que l'approbation de M. F. il la lui doit. On croit voir ce recueil puéril des harangues de Tite-Live & des autres Historiens, que la pédanterie a prescrit aux écoliers:,, rameaux flétris depuis qu'on les a séparés du tronc qui leur donnoit la vie.,, M. Dutertre prétend nous détacher ainsi toutes les Conjurations depuis Adam jusqu'à l'Antechrist: Heureux de n'avoir pas connu le sentiment des Préadamites & celui des Millenaires. L'ennui & le dégoût entrent nécessairement dans ce plan, quand ils ne seroient pas amenés par le contraste frappant d'un pinceau foible & tremblant avec celui de Saluste, de S. Réal & de Vertot. C'est surtout dans les Conjurations qu'il faut être peintre. Alexandre ne permit qu'au seul Apelle de tirer son portrait, il enchaîna par un Edit la témérité de tout foible Artiste. M. Dutertre seroit-il un Apelle, ou seroit-ce une nouvelle conspiration contre Alexandre, & les Héros les plus fameux?

S'il étoit possible que cet ouvrage tombât jamais entre vos mains, lisez par curiosité la *Conjuration des Suis-*

ses contre la maison d'Autriche, & vous pourrez vous vanter d'avoir lû la narration la plus prolixe, la plus lâche, & la plus mal liée. Quel meurtre qu'un si beau morceau d'histoire soit tombé en de pareilles mains! Tout le reste vous offrira une bigarure de stile bien indigente; tout y est pêle-mêle; l'or est confondu avec le métail le plus vil, Voltaire avec Freron, St. Réal avec Dutertre. Si l'on trouve à propos d'orner cet ouvrage d'une épigraphe, Sarrasin vous en offre une qui seroit assez parlante:

Plus de piéces retient,
Et entretient en *discorde* parfaite
Qu'un Capucin n'en coût à sa jacquette.

Rien ne fait mieux connoître M. F. rien ne dévoile mieux son jugement, que les contradictions dans lesquelles il tombe fréquemment à l'occasion d'un même Auteur & d'un même ouvrage : tantôt il déchire avec fureur ce qu'il a loué en aveugle : Mrs d'Arnaud, Remond de S. Mard, La Beaumelle & mille autres ont eu la satisfac-

tion de voir ainsi retracter le Périodiste sur leur compte : tantôt il donne des louanges vénales à un Auteur, dont il avoit fait une satyre marquée au même coin peu de jours auparavant. L'Auteur d'un triste Poëme intitulé la Christiade en est la preuve : son entreprise étoit ridicule lorsque l'Imprimeur de cet Ouvrage n'avoit pas le privilége des feuilles ; dèsque *le Parnasse François* * a réuni l'un & l'autre, la Christiade est devenue une œuvre de génie. Comme de ces deux partis contraires il faut que l'un ou l'autre soit le bon, vous remarquerez que la proposition vraye est celle qu'il avance la premiére, & comme s'il avoit honte d'avoir rencontré par hazard la vérité, il se hâte de jetter en avant la contradictoire, à laquelle il s'en tient courageusement : c'est son dernier mot.

Je ne sache que M. Le Franc premier Président de la Cour des Aides qui ait eu le malheur d'essuyer un procédé contraire : le Périodiste l'avoit d'abord critiqué avec cette injustice

* Enseigne du Libraire de M. F.

qui annonce également l'ignorance & la méchanceté : peu de tems après, la nouvelle édition des œuvres de l'Auteur de Didon tombe entre les mains de M. F. S'il eût été dans ses momens d'humeur, M. Le Franc étoit trop heureux ; mais cet illustre Auteur eut la fatalité de plaire à son Censeur, & celui-ci la mal-adresse de prodiguer ces éloges outrés, que tout homme sensé craint plus que la satyre & le libelle. Ce n'est pas tout, le désordre s'empare de son ame, il délire en prose, & crie à son Lecteur plus épouvanté que touché ; *Deus, ecce Deus* : il broche son *Analyse* tout hors d'haleine, cite de bons morceaux, mais sans choix, & finit par élever l'Auteur au dessus de Rousseau & d'Horace à côté de Pindare : le Public en rit, M. Le Franc en est humilié, & le Périodiste à qui la vanité tient le bandeau sur les yeux triomphe de l'un & de l'autre.

Quoique les douze volumes *sur quelques Ecrits du tems* présentent à peu-près à chaque Lettre des contradictions de cette espéce ; on peut dire cependant qu'ils sont très-sensés au prix

de l'*Année Litteraire* : si je ne m'étois prescrit des bornes en commençant, je pourrois vous amuser par un extrait comique : vous verriez que ce n'est pas seulement à chaque lettre; mais à chaque pag. qu'on rencontre des tours inconnus aux autres Ecrivains. Je voudrois, Madam., pouvoir vous faire lire le *Prospectus* de cette *Année Litteraire*. Quel contraste avec le *Prospectus de l'Encyclopédie* ! Quel Auteur, & quel Auteur ! Je ne parle pas du changement de titre, ni de celui de Libraire, c'est un mystére où le Public ne voit que trop clair. Je m'en tiens au *Prospectus* en lui-même : c'est une piéce curieuse, non par l'esprit & le goût qu'il auroit dû y répandre ; mais par l'étalage d'une vanité si puérile, qu'elle peut passer pour nouvelle. Il s'annonce d'abord comme despotique dans ces feuilles : c'est son bien ; qu'on ne trouve pas mauvais qu'il en dispose à son gré. Il veut y représenter comme dans une galerie l'esprit des différens Auteurs du siècle. Quel Peintre pour un tel ouvrage ! Qu'attendez-vous de cette montagne en travail ? Il me semble voir mon

Fermier qui me dit ; vous voulez semer du grain dans cette plaine, planter la vigne sur ce coteau, sur celui-ci le chêne, le long de ce ruisseau le tilleul ; je n'en veux rien faire : sachez qu'en entrant chez vous je deviens maître. Je couvrirai tout ce sol de mirthe & d'autres arbrisseaux pareils que je taillerai, l'un représentera Cerés, l'autre Bacchus, un troisiéme Pomone, au milieu je placerai le Dieu des jardins, & vous aurez ainsi en hiéroglyphe tous ces biens dont vous vouliez retirer un intérêt sordide. Vous aurez..... Je perds patience. Mon ami, lui dis-je, tes projets sont beaux sans doute, mais va les exécuter ailleurs. Si j'avois quelqu'ennemi, je t'adresserois à lui, je ne pourrois pas lui nuire plus sûrement que de te mettre à la tête de ses affaires. C'est ainsi que le Public, qui donne 18. mille livres par an à son Périodiste, se voyant enfin la dupe d'un charlatan fera un nouveau bail. Tout le monde jette les yeux sur un Litterateur connu depuis long-tems par son sçavoir & sa politesse, par son goût & sa probité. Si l'on pouvoit vaincre sa

modeſtie : quel avantage ne ſeroit-ce pas pour la jeuneſſe de Paris & de tout le Royaume de marcher ſur les pas d'un guide ſûr & infaillible. Les lettres prendroient un nouveau luſtre, les grands génies renaîtroient ſous ſa main.

5. Le goût dans le ſtyle.

Ces fautes de jugement vous paroiſſent énormes ; vous dirai-je qu'elles ont éteint en moi le goût de la raillerie ? l'Auteur me donne trop beau jeu, il ſe méprend trop viſiblement pour faire rire : on éclate volontiers lorſqu'un petit Maître qui effleure à peine la terre, fait un faux pas, & ſe releve par un entrechât ou par un jetté battu : mais un homme qui y va de tout ſon cœur & qui meſure le ruiſſeau de toute ſa longueur excite ma compaſſion, je lui tends la main. Je m'aſſure que vous avez regardé notre Cenſeur du même œil. Pour faire diverſion, je vais promener vos regards ſur ſon ſtile qui eſt auſſi du reſſort du goût. Ses amis le vantent beaucoup dans cette

partie. Je joindrai volontiers mes éloges aux leurs, dès que j'en trouverai l'occasion, car je vous avouerai que je suis las de cette uniformité ; toujours desaprouver, toujours blâmer cela ennuye. Mais voici un objet moins serieux. Rappellez-vous, Madame, que vous demandiez il y a quelque tems une idée du stile & de sa legereté ? votre lettre même auroit pû servir de réponse ; des idées vives, nobles, saillantes, sans enflure, sans faste, presque sans art, dégagées de ces liaisons qui les préparent & les enchaînent : voilà la marche du beau stile & de la legereté. Je dis cela en deux mots ; si j'étois Professeur, je serois obligé pour la dignité de la robbe d'y employer cinquante pages, & vous n'en seriez pas plus sçavante. Cette idée toute abrégée qu'elle est nous suffira pour reconnoître ce milieu, qui est entre le stile bas & le Phébus.

J'ouvre le livre, je tombe sur un morceau d'un goût exquis. Voyez, Madame, comme il parle des changemens qui dégradent l'Académie de Musique : *Le caprice accrédité devenoit*

la loi du goût. On s'accoûtumoit à voir danser des bergers sur les airs de démons : on sonffroit une déclaration d'amour précédée & soutenue de préludes & d'accompagnemens effrayans. La Musique n'étoit plus faite pour le Cœur, on la réduisoit au seul mérite d'étonner les oreilles ; les Acteurs ne chantoient plus, ils étoient forcés de glapir, on cessoit de prononcer & d'articuler, avantage pour les mauvais rimeurs. Après avoir parlé ensuite des qualités de la Poësie pour échauffer le Musicien, il ajoute, *l'Italien heureux en simphonies brave tout cela : son récitatif est une psalmodie, ses ariétes sont les sauts périlleux de la voix : je ne conteste pas les droits des nations, je réclame seulement les nôtres : je me flatte qu'ils ne sont point anéantis par une éclipse passagere...... & qu'on ne dise pas la Musique d'une molesse incapable d'atteindre à la plus forte poësie, elle a des couleurs pour tous les objets, des teintes douces & fiéres selon le besoin. Je conviens qu'elle est repoussée par des vers boursouflés & rocailleux, par le choc des syllabes qui se heurtent, par des phrases louches, in-*

verses, mal construites ; mais il y a des moyens de la mettre à son aise : l'assortiment des mots sonores, le redoublement des rimes qui encadre un sentiment & épargne à l'oreille des chûtes qui la dérangent, la croisure des grands & petits vers, les repos ménagés aux recitatifs & aux airs mesurés [heureuse méchanique qu'on développe dans Quinault.] L'invention & la conduite de l'action, la texture de la piéce, la combinaison des scènes, la gradation du sentiment, la magie des situations sont l'objet d'une étude plus épineuse. Point de regle écrite là-dessus. Que faire ? il faut arracher à Quinault son secret par l'analyse de son théâtre, décomposer ses opéra, en examiner les ressorts, en développer le jeu, comparer les secours & les obstacles que son sujet lui a prêtés, échauffer notre imagination jusqu'à tracer un plan, & lui opposer ensuite celui du grand Maître, apprécier l'adresse de ses expositions toujours tournées en actions, toujours serrées, sentir les liaisons des divertissemens à l'intrigue, & l'habileté singuliére de tirer d'une décoration une situation intéressante,

telle qu'en produit le tableau d'Alceste mourante aux yeux des Peuples & de son époux, lui apprenant qu'elle s'est immolée pour lui racheter la vie, en changeant en désespoir la joye universelle.

Madame, je ne sçais pas m'arrêter quand je tombe sur des traits excellents. Je trouve ici le sçavoir, le goût, le stile, le précepte, & l'exemple : il me prend envie de retracter tout ce que j'ai dit contre M. F., les beautés de ces deux pages rachetent tous ses défauts.... mais quelle est mon erreur ? c'est une lettre de M. Roi sur l'opéra ; en effet peut-on y méconnoître la main du Maître, M. F. a eu l'adresse de l'enchasser si bien qu'on n'apperçoit ni le commencement ni la fin ; il a eu raison de s'en rapporter à la différence prodigieuse du stile : cette lettre est un diamant monté sur le plus vil métail. Que n'a-t'il l'art d'arracher de tems en tems à M. Roi, & à des esprits de ce rang des lettres sur divers sujets, pourvû qu'il n'eût pas la fureur de leur répondre, & la mal-adresse de placer ses lettres à côté des leurs. Quel jour pour

M. F. ! Il répond tom 1. page 183. au digne successeur de Quinault, mais d'un stile à punir celui-ci d'avoir osé lier un tel commerce ; jugez-en, Madame, par ce début... *Ce ne sera donc pas, Monsieur, le sabre à la main comme Mahomet que je remplirai ma mission : je prêcherai avec douceur dans le temple des Muses, & je me flatte par ce moyen de gagner des esprits au Dieu du Goût.* Je crois que notre Périodiste auroit bonne bonne grace le sabre à la main ; il faut se contenter cependant de le voir armé de la plume.

Quel Phébus ! si c'est là son Dieu du goût, malheur à ceux qui suivront ses inspirations. Ecoutez, Madame, je vous prie ce qui suit. Vous serez étonnée de la grosse satyre qu'il lance contre M. Roi. *Je prêcherai avec douceur dans le Temple des Muses, & je me flatte par ce moyen de gagner des esprits au Dieu du goût. Ce n'est pas là votre compte, & vous vous accomoderiez peut-être mieux du zéle amer.* Il faut être furieux ou imbécile pour insulter un galant homme au moment qu'on vient

d'en recevoir un service signalé. Diroit-on pas à l'entendre, que M. Roi s'est fait toute sa vie un cruel plaisir des jeux sanglants de la satyre, que son cœur n'est abbreuvé que de fiel, que sa langue & sa plume le distillent ? Sçavez-vous ce qui a attiré ce beau compliment à M. Roi ? C'est l'avis le plus sage & le plus sensé : *il faut*, M. lui dit-il, *qu'un Censeur remontre avec mille égards, corrige sans scandale : c'en seroit un de faire rire un moment aux dépens d'un Ecrivain qui nous auroit ennuyé 10. ans*. Peut-on s'énoncer plus poliment & avec plus d'esprit ? Si l'on veut cependant justifier cette noirceur aux dépens de la pénétration du Critique, on pourroit dire (& je crois qu'il nous en sçaura gré), qu'il n'a pas entendu M. Roi lorsqu'il dit, *si le voile de la Satire est impénétrable, on croira que vous louez de bonne foi des sotises : ce n'est pas là votre compte ; s'il est assez mince pour laisser du jour à vos sentimens, vous vous attirerez une populace d'Auteurs*. Ces mots, *ce n'est pas là votre compte*, ont étonné son esprit peu lumineux dans ce,

moment, résolu d'en faire son profit, il les applique à tort & à travers sans voir l'effet qu'ils peuvent produire. Je vous fais grace du reste de la lettre, elle est sans but, sans suite, sans stile : il s'égare ; tantôt il veut donner des leçons à son Mentor, tantôt il promet humblement de ne choquer personne, & de recevoir avec plaisir les avis de tout le monde: toûjours empoulé il dit **que le Palais des Lecteurs rebute la critique, si les épices y dominent ; il y a même de la mal-adresse, permettez-moi de vous le dire, à décocher des dards trempés dans le fiel : le Rival qu'on veut blesser n'en est pas seulement effleuré : les flambeaux de la haine & de l'envie éclairent son triomphe*. Quelles idées disparates? Quel galimatias, c'est un faisceau des métaphores rompues, & ajoutées les unes aux autres. Ces épices, ces dards, trempés dans le fiel qui n'effleurent pas, ces flambeaux de la haine & de l'envie heurlent d'effroi de se voir accoupler (*a*). Mais surtout que

* Tome premier, pag. 184.

[*a*] Que diroit ici le P. Bouhours, lui qui étoit si choqué du passage d'une métaphore à l'autre.

ſignifie ce, *permettez-moi de vous le dire?* Eſt-ce une nouvelle inſulte, ou un nouveau défaut de pénétration? quoiqu'il en ſoit, je défie de trouver dans la pouſſiére des claſſes un ſtile pareil. A tout cela M. Roi répond avec une douceur & une patience héroique. *Je vous répete*, Mr., *que nourri du lait de Quinault je ne digére pas aiſément le fiel de Boileau: ces deux alimens ne ſimpatiſent pas.*

J'avois cru juſqu'ici, Madame, qu'un jeune Eleve marchoit plus ſûrement à côté de ſon Maître. Un danſeur en va mieux, vis-à-vis d'un bon danſeur. Un foible violon ſuit le mouvement des grands violons. Il en eſt tout au contraire de Mr. F. lorſqu'il marche à côté des bons modéles, il perd entiérement la tête. Voulez-vous le voir, Madame, à côté de l'aimable Auteur des Lettres Péruviennes? Je dirai en paſſant que le Périodiſte a un magazin de lieux communs, où il puiſe au hazard pour emmancher ſes Critiques. Voici comme il débute, pour en venir au galant Ouvrage de Madame * de

* Tome premier, page 73.

Graffini, » le ridicule est devenu un *fleau*
» redoutable dont *peu de gens* ont le bon-
» heur de se garantir. Ce qu'il y a de
» cruel, est la nécessité de le supporter
» patiemment : en s'efforçant de le com-
» battre, on ne fait qu'augmenter *le tri-*
» *but* qu'on *lui* payoit déja : chaque jour
» on *cite* devant *lui* d'inombrables *sujets*
» sur lesquels *il* prononce sans ménage-
» ment & sans appel : *les Juges qui* com-
» posent *son tribunal*, se dédommagent
» ainsi des *qualités qu'ils* n'ont pas : c'est
» une vengeance adroite *qu'ils* tirent de
» ceux *qui* ont la hardiesse de les surpas-
» ser en mérite : ce n'est pas que la *rai-*
» *son* ne *plaide* souvent pour les actions
» qu'*elle a guidées* ; mais le ridicule a
» toujours un *carquois* plein d'épigra-
» mes, & de plaisanteries *qu'il* déco-
» che contre *elle*.

Quelle foule de personnages moraux dans ce peu de lignes ! le ridicule est d'abord un fleau redoutable, bientôt c'est un joug qu'il faut *supporter patiemment*, ensuite c'est un vainqueur qui nous *impose des tributs*, un moment, & ce sera un Juge devant qui on vous cite, l'instant d'après las de

tenir le siège il appelle *des Juges ignorans, qui se dédommagent sur nous des qualités qu'ils n'ont pas.* La raison a beau venir en robbe d'Avocat *plaider* devant ce tribunal, le ridicule la voyant paroître ne s'en rapporte plus à ses Juges, il revient lui-même son Carquois sur l'épaule ; il ne se trouve par bonheur rempli que d'épigrames, il décoche ces traits moraux, qui recueillis par les greffiers deviennent sur ses registres des *arrêts burlesques & irrévocables*, ce sont ses termes. M. F. entrant dans un si grand détail auroit dû nous dire quelle place il occupe dans ce tribunal : est-il juge, est-il Greffier, est-il huissier?

Quelle imagination, quelle variété? Ce ridicule est, comme le Sr. Prévile, qui dans le *Mercure Galant* jouë sept rolles différents, ou pour faire une comparaison dans le genre moral, M. F. est cette Magicienne du Tasse qui d'un coup de baguette change la forêt, tantôt en Monstres, tantôt en Nymphes. Pour moi je vous avouë qu'il m'a paru si habile à animer tout, que j'ai craint que son livre ne s'animât en-

tre mes mains, & ne m'étonnât en prenant ſoudain une figure groteſque. Il n'eſt pas beſoin, Madame, de vous faire remarquer le froid, l'entortillé, le Phébus, le faux qui regnent dans ce morceau là : on peut le regarder comme un de ſes heureux exemples qui ſeul rappelle toutes les regles. La premiére ligne préſente une contradiction brillante. Si c'eſt la ſcience qui rend les femmes ridicules, comme il le dit enſuite, ſi en conſéquence nos Françoiſes n'oſent pas devenir Sçavantes : les voilà en ſi grand nombre garanties de ce fleau redoutable, que ſur tout un peuple, on ne ſçauroit en compter dix qui y ſoient expoſés. La fauſſeté des lignes ſuivantes eſt une ſuite de cette contradiction. Croyez-vous ſérieuſement avec notre Cenſeur que plus on combattra le ridicule, plus on en deviendra tributaire ? pour moi je connois des gens qui l'ont ſi bien combattu, lui & ſes Juges, qu'ils demandent grace à genoux. Mais admirez ſurtout cette foule de pronoms *ils*, *les ſon*, *lui*, *ils*, *ſes*. Ils ſont là pour repréſenter & pour perſonnifier le ridicu-

le, qui n'étant qu'un être moral ne peut soutenir tous ces rapports. Cela est merveilleux ; poursuivons. *Cet agréable tiran a surtout en aversion l'étude & le sçavoir dans les personnes du grand monde.* Avouez, Madame, qu'il y a de bien bonnes gens : ils sont accablés, écrasés du ridicule, & le nomment encore un *tiran agréable.* Je soupçonne qu'il entre là un peu de l'Héroisme Chrétien. On le conjecture surtout lorsque l'Auteur s'attendrit sur le *malheur* (*a*) *des femmes qui sont condamnées à une ignorance perpetuelle : il leur est défendu d'orner leur esprit & de perfectionner leur raison* : c'est sans doute quelque nouvel édit, car Labruyere leur avoit déclaré formellement, que sans prendre de grade, elles pourroient ouvrir les livres, en rendre compte dans les conversations & par écrit.

Vous tremblez, Madame ; mais ce

(*a*) Contradiction avec la page 242. l'étroite & obscure prison dans laquelle nos peres imbéciles renfermoient le beau sexe est heureusement rompuë : leurs indignes chaînes sont brisées : elles cueillent aujourd'hui autant de Lauriers que de Mirthes.

n'eſt pas tout : vous ignorez encore qui eſt ce qui a imaginé *cette loi inſenſée. C'eſt notre orgueil*, & pourquoi, dites-vous ? le voici. Comme les femmes l'emportent ſur notre ſexe par leurs attraits, nous avons craint qu'elles n'euſſent encore ſur nous la ſupériorité des lumières & des talens. Oui, Madame, cela eſt évident. Ce vieillard éloigne ſa fille des ſciences, dans la juſte appréhenſion qu'elle ne l'emportât autant par l'étendue de ſes connoiſſances, que par la fraîcheur de ſon teint. Ce dernier triomphe eſt ſans doute aſſez humiliant pour lui, ſans en préparer un nouveau. Je m'étonne qu'un pere ne ſe ſoit pas encore aviſé d'affoiblir la vûe à ſes enfans, crainte qu'ils ne viſſent bien-tôt plus loin que lui ; cela ſeroit-il plus cruel que cette attention que M. F. a apperçu en eux d'affoiblir leur eſprit ? Mais ſavez-vous ce qu'on gagne par une telle injuſtice ? Ce n'eſt pas ſeulement ce tourment imaginaire, que Moliere a peint dans la tête des vieux maris ; c'eſt la réalité qui fait leur juſte, mais terrible punition. L'Auteur en eſt ſi

touché, si consterné, qu'il emploie vingt périodes quarrées, émaillées des figures les plus frappantes, pour déplorer le sort des peres & des maris. S'ils n'eussent pas porté cet édit contre les Dames, *leurs maisons deviendroient autant d'écoles où les Muses seroient en liaison avec les graces, où l'on prendroit des leçons de délicatesse & d'urbanité.* N'allez pas croire, Madame, que l'Auteur gémisse sous le froc, à cause des termes d'*école* & de *leçon*; *il est en double liaison avec les Graces*, puisqu'il est marié, & que d'ailleurs il tâche de s'introduire tous les jours dans des cercles galans, quoiqu'il n'y trouve ni *délicatesse*, ni *urbanité*. J'invite toutes les Dames de sa connoissance à lire & relire ce plaidoyer merveilleux, qui commence à la page 73 jusqu'à la 81[me]; *elles seront tentées de faire infidélité à leur sexe, en saisissant le mérite des hommes. Qu'elles se hâtent donc de devenir Muses; l'Apollon est tout trouvé.* C'est sans doute notre Périodiste qui veut diriger ce sçavant troupeau.

Après les grands traits d'éloquence répandus dans sa Préface à l'extrait

des Lettres d'une Péruvienne, nous serions injustes de blâmer les pointes & les vétilles qui remplissent la critique. Les mines les plus riches s'épuisent. Il falloit toutes les ressources de l'Auteur pour fournir cette nouvelle carriere. Il n'y a que quelques idées un peu trop métaphysiques à relever dans l'ouvrage de Madame de Graffigny; il falloit cependant remplir une quinzaine de pages; il a travaillé d'imagination sur tout le reste.

A propos d'imagination, Madame; vous habitez un Pays chaud; je gage cependant qu'on n'y a pas encore vû *les bluettes de l'esprit* *, ni entendu tonner *l'artillerie légere d'une imagination embrazée* **, on n'y connoît seulement pas *cet esprit sans corps qui s'évapore dans le creuset du bon sens* ***. Vous me parlez d'un de vos amis qui vient de donner une Pièce de Théâtre; je le plains; car il ne connoît pas sans doute *les ordres de l'architecture théâtra-*

* Tom. 1. pag. 7. lig. 7.
** Page 8.
*** Page 9.

te. D'ailleurs (1) réussit-il par hasard, par cabale, ou par la supériorité (a) des Acteurs à la représentation, il tomberoit également dans le cabinet: il est impossible d'avoir en Province *l'heureux talent de communiquer au papier cette matiere si mince & si froide, toute la chaleur & la solidité qu'il faut* (2) : si cela manque, vous ne doutez pas *que le Public ne se range d'un côté, & le ridicule du sien.* (3) Car après l'analyse il ne reste plus que *la froide imagination d'un adolescent qui n'a pas encore secoué la poussière scholastique* (4) De grace, Madame, s'il en est encore temps, dites-lui de ne pas *s'embarquer sur la mer orageuse du Théâtre, crainte de se noyer dans les flots du parterre* (5) ; faites-le

1 Page 9.

(a) M. F. se se plaint dans son premier Volume que les talens superieurs de nos Acteurs font réussir des Piéces qui sont des chefs-d'œuvres d'absurdité & d'extravagance. Ont-ils fait réussir le Soupé ?

2 Page 9.

3 Tome 1. pag. 102.

4 Pag. 185.

4 Pag. 186.

5 Pag. 189.

frémir au tableau que je vous offre des écueils (1) Qu'il ſçache *que nous ſommes inondés de téméraires aſpirans, qui veulent prendre d'aſſaut la Citadelle d'Apollon* (2), ſur qui M. F. Géolier vigilant *déchaîne les orages de la critique pour les purifier* (3) : Je m'arrête ; car j'ai ſans doute épuiſé déja toute votre admiration. Vous devez être éblouie des traits lumineux que je viens de répandre avec une profuſion qui ne me coute rien, puiſque je puiſe dans une ſource inépuiſable. Il n'y a pas de Lettre chez notre brillant Périodiſte qui ne pût ſeule colorier l'*in-folio* le plus opaque. On y trouve par-tout *cette artillerie légere d'une imagination embraſée*, & *cet eſprit ſans corps qui s'évapore dans le creuſet du bon ſens.*

On m'a aſſuré qu'une petite Maîtreſſe n'avoit pû s'empêcher de voler à lui les bras ouverts. Elle avoit recueilli dans deux de ſes pages de quoi remplir tout ſon Livret d'expreſſions

(1) Pag. 191.
(2) Pag. 195.
(3) Pag. 59.

miraculeuſes, divines, étincelantes. Encore une embraſſade, (a) dit-elle en ſe retirant, pour nous avoir créé un *nouvel ordre dans l'architecture des converſations*. Vous voyez, ajouta-t-elle en cachant à demi de ſon éventail un ſourire précieux, vous voyez qu'en employant vos métaphores divines on ſait leur donner à ſon tour un air de création.

Il y a, Madame, à la page 306 un trait qui m'a paru d'un ſublime ſi nouveau, que je ne ſçais ſi j'aurai aſſez d'adreſſe pour vous le rendre ſenſible. Il faut d'abord vous montrer la penſée en ſtyle ſimple, avant que de vous expoſer aux figures eſcarpées de M. F. Le voici.

Les jeunes Auteurs pendant quelques années avoient paru découragés ; ils n'oſoient pas expoſer leurs ouvrages au jugement de l'Académie ; aujourd'hui il s'en préſente en ſi grand nombre, que les Juges peuvent à peine y ſuffire. Je ne ſçais cependant ſi ces Meſſieurs ne préféreroient pas à un

(a) Moliére dans les femmes ſçavantes.

concours si extraordinaire le repos dont ils jouissoient. De tant de Pièces il n'y en a que deux qui ayent paru dignes de l'attention du public.

Cette idée que j'ai été obligé de vous traduire en Langue vulgaire, M. F. la présente avec toute la pompe asiatique. *L'hypocrene qui sembloit tarir pour elle,* (pour l'Académie) *s'est heureusement remplie de nouvelles eaux qu'elle ne peut même contenir : je ne sais cependant si cet illustre tribunal ne préféreroit pas la sécheresse au débordement dont il vient d'être inondé. Beaucoup de Pièces ont eu le malheur de périr dans ce déluge, deux Odes se sont sauvées du naufrage, &c.* Vous ne sauriez deviner, Madame, quelle est cette *hypocrène* dont M. F. parle ici ; c'est la boutique de Brunet Imprimeur, qui reçoit les Pièces pour l'Académie. *Ces eaux* sont les Pièces même. Dans ce cas il faudra les diviser en eaux poëtiques, & en eaux prosaïques. *Qu'elle ne peut même contenir,* ceci désigne le tort que Brunet a eu de ne pas achêter une boëte assez grande. *Beaucoup de Pièces ont eu le malheur de faire nauffrage.* S'il étoit ja-

mais permis d'employer le galimathias, on diroit que le sens périt ici dans un déluge de figures puériles, & que la raison de l'Auteur ne peut se sauver du naufrage.

Voulez-vous, Madame, vous arrêter un instant à considérer comment les métaphores s'entassent dans un esprit qui manque de goût & de jugement? On dit bien l'Académie a été inondée de Pièces. Ce terme *inondée* réveille l'idée des eaux. Les eaux rappellent l'idée de fontaine: voilà deja l'ypochrene. Ces eaux sont-elles abondantes? Ce n'est plus une fontaine, c'est un fleuve, c'est une mer, c'est une mer enflée, c'est un déluge. Je m'étonne que par la même analogie il n'y ait pas fait construire une arche pour sauver les deux Odes qui ont été conservées. Rien ne coûte à une imagination déreglée; elle emploie plus de machines pour dire un tel a remporté le prix, que le Poëte Latin n'en a employé pour sauver son héros des flammes de Troye, & pour jetter les fondemens de l'Empire Romain.

Ce ridicule Phebus régne dans tout l'ouvrage. J'ouvre par hazard le quatrième Volume, à la page 4 ; voici comme il débute sur le comique larmoyant. *Une voix s'est faite entendre du fond des Provinces ; c'est la voix d'un judicieux adorateur des traces de nos peres : il ose regarder d'un œil fixe la divinité nouvelle placée sur les Autels de Thalie ; ni la réputation des Dieux de la Littérature qui l'ont mise en vogue, ni les foudres qu'ils peuvent lancer contre lui, ni les cris tumultueux du Parterre, n'ont pû l'ébranler ; il n'en est que plus animé à pénétrer dans le sanctuaire de la nature, &c.* Quelque hardiesse qu'eût ce Provincial, si on lui eût parlé à la porte du sanctuaire un jargon aussi extraordinaire, je ne doute pas qu'il n'eût reculé. Mais M. F. sur-tout est à plaindre *si le sanctuaire de la nature* est pour lui d'une architecture si gothique. Il poursuit ainsi ; *le comique larmoyant est à ses yeux un monstre prêt à dévorer Thalie ; nouveau Persée, il entreprend de la délivrer* : & qui est-ce qui nous délivrera d'un style monstrueux, diroit un Lecteur impatient ? Je vais vous

donner une idée des armes qu'il emploie. *Son arsenal a pour inscription, Réflexions sur le comique larmoyant.* C'est ici qu'on sent la supériorité de M. F. sur l'Abbé Desfontaines. Celui-ci assembla dans un Dictionnaire toutes les expressions néologues. En cela il n'eut que le mérite de foible compilateur, au lieu que celui-là est vraiment créateur d'une espece dont personne n'auroit pû se former une idée avant lui. *Son arsenal a pour inscription*... ah! c'est du merveilleux.

Quand on est versé dans la Littérature, on connoît les Ecrivains au style. En effet, chacun a son coin. Vous en avez assez vû, Madame, pour distinguer M. F. au Phèbus le plus extravagant, & à l'enflure la plus ridicule; son style a le privilège unique de pouvoir se mesurer à la toise. J'apprends cependant que cette pesanteur ne diminue rien de ses prétentions au beau style, & qu'il a sur-tout la fureur de passer pour une plume légère. On ajoute qu'il a séduit quelques jeunes-gens faits pour jurer toute leur vie sur la parole d'un Maître, & qu'il les distribue dans

les différens Caffés de Paris pour avancer ce paradoxe. C'est à peu-près le ton des Campagnards de Boileau.

Morbleu, dit l'un, F... est un charmant Auteur,
Ses vers sont d'un beau stile, & sa Prose est coulante.
Son histoire, dit l'autre, est une œuvre galante,
Et je ne sçais pourquoi je bâille en la lisant.
Son discours de Nancy fut du dernier plaisant:
Enfin il fait tomber le célébre Voltaire, &c.

C'est ainsi Madame qu'ont été loués les Casserre, & ces Auteurs fameux par leur galimathias : l'éloge devient par-là digne de M. F.

Au reste Madame sçavez-vous qu'il a fait tomber à plat les jolis Romans de M. Crébillon fils ! il a démontré que ce charmant Ecrivain n'entendoit pas le François & ne sçavoit pas faire une phrase sans la charger de *qui* & de *que*. Notre étonnement a été d'autant plus grand que toute l'Europe l'avoit admiré de bonne foi. Pour bien juger du triomphe du Périodiste voyez comme il sçait joindre l'exemple au pré-

cepte. Tom. 1. p. 242. [Une femme de condition faire des livres, *quelle* horreur ! *quel* scandale ! *quelle* infamie ! Croiriez-vous *qu'elle* retira de chez un Libraire, en payant le prix *qu'il* voulut, un ouvrage *qu'on* lui avoit derobé : ce *qui* prouve l'excès de sa sensibilité, *qui* ne lui permettoit pas de voir *que* cette précaution *qui* coûtoit beaucoup d'argent étoit inutile.] Il y a là plus de *qui* & de *que* qu'il n'en a rassemblé dans Crebillon : peut-être regarde-t'il l'usage de ces pronoms comme un privilège exclusif. Dans ce cas je ne sçaurois le blâmer : il veut que les fautes & les négligences répandues dans cent & cent volumes soient réunies dans un seul, pour servir d'exemple à tous les Ecrivains, qui ne s'approcheront de la perfection qu'autant qu'ils s'éloigneront du stile du Périodiste. Il est beau de se sacrifier ainsi pour la patrie ! Sous ce point de vûe que le vulgaire n'apperçoit pas, M. F. devient le rival des Codrus. Venez Madame lui prodiguer votre admiration ; si les siécles à venir ont d'excellens Ecrivains, ce sera parce que

notre âge a fourni le plus mauvais & le plus ridicule de tous. Le Public pour entrer dans ses vûes ne sçauroit trop le huer, puisqu'il ne remplit son objet qu'en devenant la terreur de la postérité. Ce sera l'épouvantail litteraire.

Vous voyez Madame comme je m'empresse à le faire valoir. Que ne puis-je donner un tour heureux à tous ses défauts : si j'étois aussi habile à les déguiser qu'il l'est à les prodiguer ; je satisferois le penchant naturel que j'ai à dire du bien. Vous me connoissez, Madame, & me rendez justice.

J'ai l'honneur d'être,



LETTRE III.

QUAND j'ai dit en général que le goût, le sçavoir & l'impartialité étoient les parties essentielles d'un bon Critique, je ne pensois pas tracer un plan, qui dût m'asservir à l'ordre & au détail : non que je veuille faire le renchèri ; mais je crains de m'enchaîner dans un ordre trop méthodique : ainsi si ma liberté vous a plû, je poursuivrai sur le même ton.

Le sçavoir dans les Arts dans les Sciences, & dans les Lettres.

Vous pensez, Madame, que la Critique suppose une supériorité de lumiére généralement reconnue. Vous aimez à voir Cloris s'étonner qu'un simple berger veuille prendre le ton décisif.

Comment en sçais-tu tant, toi qui n'es
qu'un Berger,
.... A quel droit prétends-tu nous juger.

Ce M. F. ajoûtez-vous, a-t'il fait ses preuves ? mais, Madame, êtes-

vous bien difficile ? seize volumes de lettres affranchies des loix du goût & du jugement ne suffisent-ils pas ? de la prose en vers, des vers en prose n'acquiérent-ils pas des droits ? Vous riez! le Périodiste ne rit pas ; il est seulement étonné de mon embarras à vous produire ses titres. Quand on se voit au niveau du plus beau génie de Rome, ne peut-on pas dire avec lui (*a*) *sans être Ecrivain*, j'ose donner *des loix aux Ecrivains*, leur découvrir les sources du beau, & ramener les Auteurs qui s'égarent. Cette raison très-modeste est suivie d'une autre très-lumineuse. J'ai les mêmes droits, dit-il, pour critiquer, que le parterre pour applaudir : * son suffrage ne lui impose pas la nécessité de faire une bonne Tragédie, non plus que ma Critique: auriez-vous imaginé, Mad., qu'il y eût tant de

(*a*) M F s'attribue sans façon les droits qu'Horace s'étoit acquis par des chefs d'œuvres : ses Odes, ses Satyres, ses Epîtres étoient faites lorsqu'il dit *munus & officium nil scribens ipse docebo*, &c Quelle justesse dans l'application & quelle modestie !

* Tome 2. p. 355.

subtilité à Quimper ? * Je veux conserver cet heureux tour dans mon porte-feuille pour désabuser le genre humain, qui croit bonnement que pour applaudir, le sentiment général du beau suffit, au lieu que pour critiquer, il faut un sentiment déterminé, réfléchi, développé par le raisonnement, fondé sur des regles sûres ; & ces regles ne peuvent jamais nous devenir familiéres que par une expérience réïtérée. Quelles erreurs, Madame, suçons-nous avec le lait !

Si l'on peut être critique sans faire ses preuves, ne pourroit-on pas l'être sans rien sçavoir ? M. F. ne feroit pas mal de s'appliquer dans ses paradoxes à établir ce principe, il lui seroit avantageux presque à chaque page : la paresse & le plaisir sont ses dieux favoris ; ce seroit là un bel homage à leur rendre. Ne pensez pas, Madame, que ce soit une raillerie ; l'ignorance a des charmes pour ces êtres légers qui visent à se faire un nom dans le monde par leurs bons mots ; l'esprit en a plus

* Bassie de M. F.

beau jeu, & brille d'avantage : il est créateur de toutes ses saillies, il n'en partage la gloire ni avec les anciens ni avec les modernes.

Je n'y vois qu'un obstacle : comment accorder ce fonds de légéreté avec le plan qu'il s'est tracé dans ses travaux périodiques ? S'il n'étendoit son ressort qu'au détail des Romans, il pourroit écarter la science comme inutile ; mais la moitié de ses feuilles roule sur les Arts & sur les Sciences ; la Médecine & la Chirurgie occupent la plus grande partie de cette subdivision.

Les Arts. Sur quoi l'on pourroit faire cette question. M. F. veut-il avoir des Lecteurs ? Sans doute, puisqu'il écrit : on doit supposer aussi qu'il ne prétend ni les voler ni les assassiner ; cependant le voilà par la nature de son plan dans la nécessité de faire l'un ou l'autre : s'il n'entre pas dans le détail de la Médecine & de la Chirurgie ; c'est voler tous ces jeunes gens qui achetent son livre, trompés par une table fastueuse : (a) s'il entre dans le détail, il fait pis,

(a) Nous pourrions citer des exemples de l'un & de l'autre ; mais un homme d'esprit

il les assassine : on ne detaille pas impunément un art aussi essentiel dont on ne sçait pas l'*abècè*. Je ne lui fais pas un crime de son ignorance ; un homme de bon sens ne rougira jamais d'ignorer ce qu'il n'a point appris : il rougiroit de faire le Charlatan, d'enseigner ce qu'il ne sçait pas. C'est à la lettre la fable du Cordonnier devenu Médecin.

Vous prenez la chose au tragique, me dira-t'on, M. F. ne prétend qu'annoncer ces ouvrages. Annoncer ? fort bien. Vous retombez dans le premier inconvenient, puisque l'ouvrage le plus long peut être indiqué par le titre, par le nom de l'Auteur, & par une notice de ses talens dans dix lignes : à quoi bon une quinzaine de pages qu'il ajoute ? D'ailleurs faut-il toujours annoncer un ouvrage de Médecine & de Chirurgie ? S'il est mauvais ? S'il donne de faux principes ? S'il n'est que l'ennuyeuse répétition de tout ce qui a été dit ? Et comment M. F. discernera-t'il tout cela ?

a déja tourné en ridicule sa définition de l'œil qu'il appelle *un épanouissement du nerf optique*.

Les Arts en général ne peuvent être détaillés que par des Artistes ou des Amateurs ; encore ne faut-il pas abuser de ce terme. On se croit amateur pour être admis une fois la semaine à la table d'un Chirurgien, c'est bien un titre ; mais non d'Amateur. Rendre compte d'un ouvrage sur les Arts, c'est donner ses principes, annoncer ses découvertes, indiquer ses vûes, & surtout l'utilité que la société peut en retirer. Pour cela il faut connoître exactement leur naissance, être parfaitement instruit des progrès qu'ils ont fait en différens tems, être en état d'apprécier le mérite des Inventeurs, & sçavoir les inviter par une louange sagement distribuée à épier la nature de plus près, & à lui dérober quelque nouveau secret. Dans les Arts comme dans les Lettres nous sommes surchargés d'ouvrages ; le Public paye un homme pour faire le choix ; si cet homme le fait sans discernement, s'il s'en rapporte à un Artiste (*a*) intéressé

(*a*) M. F. fait faire quelquefois l'extrait d'un livre de Chirurgie par l'Auteur lui-mê-

à pallier ses fautes, il augmente lui-même la confusion & le nombre des mauvais ouvrages ; c'est un fleau public.

M. F. nous parle aussi beaucoup de peinture. J'ai vû des gens choqués de l'air de confiance avec lequel il se donne pour connoisseur, tandis qu'il confond les termes de l'Art ; qu'on commence à juger par-là de son intelligence. Les huit Lettres qu'il nous donne sur l'exposition des tableaux, prouvent évidemment qu'il ne s'y connoît pas. Un Connoisseur auroit choisi la meilleure ou les deux meilleures, & par les réflexions judicieuses qu'il y auroit ajouté à propos, eût ouvert aux Dames l'entrée de l'Art le plus aimable. Au lieu de cela M. F. a la complaisance de nous détailler toutes les brochures qui inondent la porte du salon. (a) Il prodigue surtout

me. C'est demander à un Marchand pressé de vendre si sa marchandise est de bonne qualité.

(a) Je me trompe & M. F. est fondé en raison, sans ces ennuyeux détails ; comment remplir trois feuilles par mois, & gagner 1200 liv.

ses éloges à celle qui a pour titre *sentimens d'un Amateur sur l'exposition des tableaux du louvre, & la Critique qui en a été faite*, elle mérite en effet l'attention de M. F. : un homme qui ne voit aucune beauté dans le fameux Hermite de M. Vien, dont tous les Connoisseurs ont été enchantés; un homme qui se déclare l'ennemi de ceux dont le sentiment sûr & délicat a souvent éclairé le sien, a trop de rapport avec le Périodiste pour n'être pas son Héros. Des lieux communs semés à chaque page, des dissertations éternelles sans propos, sans jugement, placés à l'entrée de chaque Lettre, des transitions dans le goût le plus burlesque & le plus monacal ; voilà ce qui enchante M. F. & qui fait couler les éloges de sa plume.

La Musique a été le plus grand écueil de son jugement & de sa politesse. On diroit que M. Rousseau de Genéve s'est amusé à tendre un piége à la témérité du Périodiste par la structure de sa Lettre. Si M. F. y mord, le voilà imprudemment engagé dans un pays inconnu, où chaque pas sera marqué

par quelque chûte honteuſe. Ce que l'habile Muſicien de Genéve avoit conjecturé eſt arrivé à la lettre : le Périodiſte donne dans le panneau de la meilleure foi du monde, il ne garde plus de meſure, il franchit les bornes que les bienſéances devoient lui preſcrire ; & nos oreilles indignées ſont rebattues de ces groſſes injures que depuis longtems on ne ſe permet pas même en Latin. Si nos voiſins nous entendoient (mais la légereté de ſes feüilles nous dérobe à leur connoiſſance) ; ils nous croiroient replongés dans la barbarie. La déraiſon enchérit encore ſur l'impoliteſſe, il y a des gens qui ſans principe ont un goût exquis pour la Muſique : c'eſt un don de la nature ; M. F. n'en a pas été favoriſé. *Eh qu'alloit-il donc faire dans cette galère ?* (a) M. Rouſſeau avoit feint d'outrer ſes ſentimens afin de mieux attirer ſon adven-

(a) On ne parle pas ici du principe de M. Rameau ſur l'harmonie. Le Public eſt trop juſte pour exiger que M. F. entende quelque choſe à un ſyſtême auſſi profond que ſubtil : les génies ont des vûes ſur leur art qui ne ſont pas à la portée des yeux vulgaires.

faire : c'est une ruse de guerre, elle lui a réussi parfaitement. M. F. s'est précipité avec tant de fureur qu'il fait pitié à ses amis; peut-être se fait-il pitié à lui-même, car à quoi attribuer l'attention qu'il a eu de ramasser toutes les misères qui ont inondé les Caffés, & de se faire un rempart de vingt-quatre brochures pour la plûpart pitoyables, si ce n'est au sentiment de sa foiblesse, ou à l'avidité sordide d'augmenter un revenu qui devient honteux dès qu'il n'est plus en proportion du travail de l'Auteur & de l'utilité publique ? M. F. n'a qu'à opter.

Quelle utilité retirons-nous de l'histoire naturelle qui tient une partie considérable dans son ouvrage ? Peut-on écouter avec empressement un homme sur une science dont il n'a aucun principe, un homme qui prend les systêmes qu'on lui donne comme un enfant prend les contes, sans sçavoir s'ils sont anciens, s'ils sont nouveaux, s'ils ont quelque fondement ; à qui on feroit croire aisément que le systême de M. Buffon est tiré de la Genese ? M. F. a-t'il hésité à nous dire, que

cet illuſtre Académicien avoit imaginé le premier les parties organiques ; tandis que le Docteur Baumamu a développé cette opinion d'une maniére bien plus générale & plus ſyſtèmatique que M. Buffon ; tandisque l'harmonie des Philoſophes Grecs n'étoit autre choſe que ces parties organiques qui par une inquiétude automate cherchoient à s'unir. Vous penſez bien, Madame, que M. Buffon n'a pas été flatté de cet éloge, il n'a paru à perſonne ſi ridicule qu'à cet habile Naturaliſte ; & il eſt le premier à détromper ceux qui lui en parlent. M. Deſmahis a dit quelque part,

La bêtiſe nuit plus que ne fait la malice.

Des Arts ſuivons notre Auteur dans les Sciences : c'eſt dans l'aſtronomie qu'il va nous paroître lumineux. Un Sçavant s'annonce ſans le vouloir dans les plus petites choſes ; M. F. traduit en vers blancs la troiſiéme ode d'Anacréon, & cela lui fournit l'occaſion de faire montre de ſon érudition. Voici le commencement de cette piéce lyrique.

Dans le ſilence de la nuit,
Alors que tourne déja l'ourſe
Entre les mains du bootés, &c.

Vous ne vous appercevrez pas, Madame, de l'inverſion effroyable du ſecond vers, qui ne peut être juſtifiée par aucune raiſon, puiſque les vers blancs ne gênent en rien. Vous ne vous appercevrez pas non plus de cette *ourſe qui tourne entre les mains*, quoiqu'Anacréon diſe ſous la main, (*a*) vous ne vous arrêterez pas à d'autres petites bagatelles de cette eſpéce que M. F. regarde comme des négligences heureuſes. Une note judicieuſe & ſçavante va vous dédommager de tout.

Anacréon, dit-il, ne pouvoit mieux marquer minuit qu'en diſant que l'ourſe tourne déja autour du pole arctique, parceque effectivement elle ne commence à tourner au tour de ce polé qu'à minuit. (*b*) qu'il eſt difficile de faire de gran-

(*a*) Il faut n'avoir jamais vû de globe ou de plani-ſphere céleſte pour dire que l'ourſe tourne entre les mains.

(*b*) Année Littéraire, feuille 10. p. 322.

des découvertes & de conserver sa modestie! Ne trouvez pas mauvais que M. F. insulte *aux Traducteurs* qui *n'ont pas rendu ce petit trait astronomique: ils ont* sans doute *craint qu'il n'eût l'air trop scientifique, tandis qu'il n'est que gracieux & poetique.* Par malheur ce trait poëtique, n'est pas assez scientifique dans la note de notre élégant Traducteur : ou pour mieux dire, il est entiérement contraire aux principes les plus connus. Il ne faut pas être Astronôme pour sçavoir que le mouvement apparent des étoiles devance celui du soleil d'environ 4 minutes par jour, & que par conséquent le lever d'un astre arrive successivement dans un an à chaque heure du jour. On a sans doute fait appercevoir M. F. de cette erreur; mais n'en soyez pas en peine, Madame, il la corrigera sans compromettre sa réputation : il évoquera Madame d'Acier & Longepierre, & les chargera de cette bévûe : en effet les morts ne sont-ils pas faits pour porter les fautes des vivans?

Enfin l'erreur est connue, voyons comme il la corrige; c'est ici le beau

de l'histoire. D'abord on ne peut s'empêcher de rire à l'entendre parler du lever *anachronique* des astres : ensuite à supposer qu'anachronique tient lieu d'achronique : A quoi bon ces termes *achronique*, *héliaque* ? Jargon de la vieille astronomie qu'on n'employe plus aujourd'hui, & qui ne sert qu'à embrouiller un homme qui n'avoit pas besoin de ce secours, pour n'être pas entendu & pour ne pas s'entendre. Est-ce par ce moyen qu'il veut trouver le lever d'*Arcturus* ? Premiérement il ne s'agit pas ici de cette étoile, qui est très-éloignée de la main du bouvier & plus encore de l'ourse dont parle Anacréon. En second lieu il est faux qu'*Arcturus* à la fin d'Avril arrive à notre Méridien à minuit. La connoissance des tems est entre les mains de tout le monde, on y voit que cette étoile le 30 d'Avril prochain passera par notre Méridien à onze heures du matin 33 minutes 19 secondes, ce qui est diamétralement opposé au calcul de M. F. Enfin où a-t'il pris qu'il n'y a qu'un mois de différence entre le lever des astres aujourd'hui, &

te même lever du tems d'Anacréon, c'est-à-dire dans l'espace de 2287 ans. Jamais on n'a rassemblé plus d'erreurs en moins de lignes & des erreurs plus grossieres. On peut conclure de cette maniere de corriger ses bévues, que le Périodiste a reçu les avis de quelque Astronome, & qu'il a tout brouillé, tout confondu, pour n'avoir pas sû rendre ce qu'on a eû la patience de lui expliquer, ou peut-être pour avoir voulu ajouter à la leçon & se donner un air de science qui comme vous voyez ne lui sied pas.

Vous souhaitez peut-être, Madame, que je détermine à présent la saison qu'Anacréon a désignée, je le veux bien; mais à condition que vous garderez le secret: que diroit-on que je vinsse vous entretenir des astres?

> Eh, quoi! n'avoit-il rien de plus doux à
> lui dire?

Il n'y a que l'inimitable Fontenelle qui ait sçû en parler galamment. Tâchons de le suivre de loin, & d'abord renvoyons à l'observatoire des

Anciens ces grands mots héliaque, cosmique, achronique, reservant toujours à M. F. son terme ingénieux d'*anachronique*.

On observe un astre dans deux points différens, lorsqu'il commence à paroître sur l'horison ou lorsqu'il est dans sa plus grande élévation. Les étoiles qui sont toujours sur l'horison ne sont observées que dans les deux points de leur passage au Méridien. Du tems d'Anacréon la derniere étoile de la grande ourse passoit à minuit au point le plus bas de son cercle & effleuroit l'horison vers l'equinoxe d'Automne. (*a*) Son retour devoit être très-sensible pour toute la Grece parce qu'il annonçoit & le tems des vendanges & celui de préparer les terres, car les Grecs d'après les Egyptiens dont ils étoient issus, appliquoient

(*a*) J'ajoûterai pour ceux qui seront curieux d'en voir la preuve, que cette étoile qui touche à la main du bouvier avoit 179 degrés 40 min d'ascension droite & 62 deg 55 min. de déclinaison du tems d'Anacréon ; ce calcul a été vérifié par un des premiers Astronomes de l'Europe.

tout

tout ce qu'ils ſavoient d'Aſtronomie aux travaux de la terre ; ce qui faiſoit que les Laboureurs étoient les premiers Aſtronomes de ce tems là, & qu'en déſignant une ſaiſon par le lever des aſtres, on étoit entendu aiſément du plus bas peuple. Ce détail inutile pour certaines Dames ne l'eſt pas pour vous ; je ſais que la Géographie vous eſt familiere, & on ne peut la poſſéder parfaitement qu'autant qu'on la connoît par le moyen de la Sphere. Je n'ai employé que les termes d'horiſon & de Méridien, termes connus aujourd'hui des enfans, & que M. F. entendra ſans doute.

Peut-être, me direz-vous, que les erreurs aſtronomiques ne tirent pas à conſéquence pour un homme qui n'en fait pas profeſſion. Je conviens, Madame, qu'on peut être honnête homme & ignorer que la derniere étoile de l'ourſe ſe levoit il y a 2287 ans vers le premier d'Octobre à minuit : mais il y a de la honte à ſe mêler de ce qu'on n'entend pas.

Pardonneriez-vous auſſi aiſément

les erreurs en fait de Jurisprudence & de Théologie ; car il n'y a ni art, ni science sur qui M. F. n'ait porté une main téméraire & prophane.

M. Denisard donne un ouvrage sur la Jurisprudence, où, pour n'en pas dire davantage, il n'y a rien de nouveau, si vous en exceptés une douzaine d'arrêts, qui ne font aucune autorité n'étant ni circonstanciés, ni motivés. En revanche on y trouve quelques articles qu'on peut regarder comme faux dans un sens général. Tel est celui du concubinage indiqué par M. F. comme parfait : il en a jugé ainsi ; seroit-il permis au Public d'en juger autrement, & d'appercevoir un tems considérable sous l'Empire de la Religion, où les Loix Ecclésiastiques & civiles n'étoient pas à beaucoup près si dures contre les bâtards ? Il est donc faux qu'il n'y ait que deux tems à distinguer dans ce point de Jurisprudence, l'un dans le Paganisme, l'autre dans la Religion.

Je ne range pas dans l'article du nouveau tant de mots que M. F. a estropiés ; peut-on faire autrement

quand on n'entend rien à la matiere qu'on traite ? on ne lui pardonne cependant pas d'avoir dit *un conjoint* au lieu d'un des conjoints ; ſans être Juriſconſulte le plus petit Grammairien lui auroit appris que ce mot de ſa nature n'a point de ſingulier. Je ne citerai ni d'autre article mal énoncé par M. Deniſard, ni d'autres bévûes faites par M. F. La matiere eſt trop aride pour y arrêter long-tems les yeux d'une jeune Dame ; il ſuffit d'ajouter que le Périodiſte a vanté infiniment cet Ouvrage, & en a conſeillé l'achat à toutes ſortes de perſonnes. Là deſſus il ſe préſente naturellement un doute.

M. F. nous dit que ſi un Avocat, par mauvaiſe foi ou par ignorance, fait gagner un procès, il eſt obligé à dédommager la partie lézée : & ſi un Périodiſte par mauvaiſe foi ou par ignorance fait acheter des livres abſolument mauvais, à quoi ſera-t-il obligé ? Peut-on faire ſaiſir le revenu de ſes Feuilles ? Si cela eſt, quelle grêle va tomber ſur ſon patrimoine !

Je vous parlerois ici des attentats

de M. F. sur la Genese, sur l'examen du Matérialisme, sur les démonstrations de la Religion révélée contre les Déistes, si je n'avois remarqué en vous une attention scrupuleuse à éviter toute dispute de Religion. Vous ne voulez pas que votre sexe porte la main à l'encensoir. Je connois à ce sujet bon nombre d'hommes qui sont au-dessous des femmes ordinaires, par leur ignorance & par leur témérité.

Laissons-là, Madame, les Arts & les Sciences : vous n'êtes que trop convaincue que la Médecine, la Chirurgie, la Peinture & la Musique, l'Histoire Naturelle, l'Astronomie, la Jurisprudence & la Théologie sont des païs inconnus au Périodiste, on pourroit même dire inaccessibles. Aussi l'illustre protecteur des Sciences a borné expressément M. F. à la simple Littérature, & je puis dire avec certitude, que toutes les fois qu'il s'en écarte, c'est une infraction au Traité. Voilà donc de plein droit plus de la moitié de ses feuilles retranchée. Il y auroit peut-être de l'injustice, Ma-

dame, après avoir vû plusieurs de ses erreurs dans une partie qui lui est étrangere, à refuser de le suivre & de l'admirer dans la partie qui lui est propre. Nous serions coupables nous même de cette partialité que nous avons regardée comme indigne de tout Critique.

Nous pourrons ici l'observer de plus près & le juger d'après ses principes. *C'est envain*, dit-il, T. I. p. 4. *qu'on a devant les yeux, les chefs-d'œuvres, si on ne connoît les principes qui ont guidé les grands Maîtres*. Sa tâche sera donc de les développer. Le genre dramatique s'offre d'abord à nous. Si M. F. ne nous met pas sur la voye que les grands Maîtres ont suivie; s'il nous égare dans des sentiers contraires, nous ne pourrons nous déguiser son ignorance, même dans sa partie. Pour nous faire connoître le Médecin * par occasion, Comédie en cinq Actes de M. de Boissi, il n'employe que quatre pages: son principe sera étrange- Les Lettres.

* T. I. p. 141.

ment reſſerré. Voyons : après avoir lû, vous ſavez le titre de la Piéce, le nom des Perſonnages & celui de l'Auteur. On diroit que le Periodiſte s'eſt contenté de copier l'affiche, à laquelle il ajoute une trentaine de vers. Eſt-ce là la peine de faire des feuilles, & de nous promettre les ſecrets de l'art ? Il y a cependant dans cette Piéce de bons morceaux à extraire, il y en a d'autres à critiquer, ſoit dans l'enſemble, ſoit dans le détail : en donnant à l'Auteur les éloges qu'il mérite, on pouvoit avertir ceux qui veulent courir la même carriere que tel & tel trait n'étoient pas faits pour ſervir de modéle. Voyez, Madame, comme ce Précepteur du Théâtre franchit leſtement le cercle dans lequel il s'étoit renfermé. Cependant, vous le dirai-je : en blâmant ſon peu de ſavoir, j'admire ici ſon jugement. Ne vaut-il pas mieux ſe taire que de faire des bévues énormes ? Triſte ſujet d'admiration, dites-vous dans un homme qui ſe donne hardiment pour maître : quelque triſte qu'il ſoit, Madame, vous ne l'aurez pas longtems.

Il rend compte des Amazones * Tragédie de Madame du Bocage ; il trouve ce ſujet trop ſimple, auſſi bien que la maniere de le traiter. *Madame du Bocage pouvoit aiſément*, dit-il, *ſe ſauver de ce reproche ; mais elle a craint qu'on ne la blâmât d'avoir amené des événemens inattendus, des incidens ſinguliers, des ſituations embaraſſantes.* Y a-t-il rien, je vous prie, de plus romaneſque, que de voir Théſée pris dans un combat par les Amazones, dévoué à la mort, devenir amoureux d'Antiope, embraſer ſans le vouloir le cœur de la Reine, mépriſer ſon amour, qui ſeul pouvoit le ſauver, être conduit au bucher ? De voir ſes Athéniens cachés dans les bois fondre ſur les Amazones, cette Bataille ſanglante, ce coup de hache de Ménalippe à Théſée, la nouvelle de la mort de ce Héros répandue, la mépriſe qui a fait tuer Idas pour le Roi : Théſée profitant de la joie indiſcrette que le bruit de ſa mort avoit inſpirée, leur

* Tom. 1. p. 328.

enleve la victoire, le Vainqueur paroît aux yeux des Spectateurs surpris avec raison, épouse Antiope tandis que sa rivale se tue. N'est-ce pas là le jeu des ressorts romanesques, *de ces événemens inattendus*, de *ces incidens singuliers, de ces situations embarassantes*, qu'il croit *nécessaires aujourd'hui pour réveiller le gout usé ?*

Elle est trop simple, dit-il : nos Tragédies les plus admirées sont d'une tout autre simplicité : dans Phedre on fait courir le bruit de la mort de Thésée au commencement de la Piéce, ce qui donne des espérances à la marâtre pour sa funeste passion : Thésée paroît au quatriéme Acte ce qui réduit cette passion au désespoir : voilà tous les événemens inattendus. Merope est encore plus simple. Voyez la conduite de Rodogune, cette Piece admirable qu'on va toujours voir comme nouvelle ; voyez sa simplicité ; tout consiste à nommer un aîné, à faire un Roi de l'un des deux freres. J'en citerois trente ; mais qu'est-il besoin ?

Remarquez seulement les regles que donne ici notre Aristarque. *Il*

faut aujourd'hui du Romanesque pour nous remuer, du neuf, du merveilleux, même du bizarre. Tandis qu'il nous dira plus bas. * *Il faut en effet beaucoup de génie pour faire une Tragédie simple; la médiocrité s'appuye sur la multiplicité des Fables & des événemens, témoins Thomas Corneille, Quinault & la Grange.* Madame du Bocage est donc malheureuse d'avoir eu trop de génie, & de n'avoir pû s'abaisser à la médiocrité de l'Amasis de M. la Grange. Le Périodiste ajoute : *l'Œdipe & la Mérope de M. de Voltaire sont presqu'aussi simples que les Tragédies Grecques, & ont beaucoup réussi.* Arlequin dit dans le Misantrope : *parle-donc butor, il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée.* Je n'ai garde d'adopter les injures d'Arlequin, quelque raisonnables qu'elles soient ; ni de tenter de concilier notre Censeur avec lui-même ; les contradictions sont l'effet ordinaire de la présomptueuse ignorance. Les préceptes sont dangereux en de pareilles mains.

* Tom. 1. p. 330.

Voulez-vous voir, Madame, l'application qu'il fait de celui-ci ? la ſimplicité & l'unité doivent regner partout. Le Périodiſte (1) en conclut que ſi vous peignez un tyran, l'unité & la ſimplicité exigent que vous éloigniez de ſon caractère toute crainte, toute idée de repentir. *On doit éviter ces alternatives de crimes & de remords, quoiqu'elles ſoient dans l'Hiſtoire & dans la nature : copier d'après ces modeles, c'eſt juſtement ce qui me paroît répréhenſible.* Que cet étrange principe ſoit contraire à ceux d'Ariſtote, vous n'en ſerez pas étonnée, cela eſt naturel ; mais que ce ſoit le Périodiſte lui-même (2) qui nous fourniſſe le ſentiment d'Ariſtote, & qui le comble d'eloges ; voilà qui n'eſt pas conſéquent. On croiroit qu'il a voulu nous embaraſſer ſur le choix, s'il ne s'étoit ſouvent oppoſé lui-même à lui-même. Il avoit avancé quelques pages au-deſſus que *la nature & le goût obſervent les mêmes*

(1) T. 1. p. 121. Simplex dumtaxat & unum.

(2) T. 3. p. 230.

règles. (1) Ici il se retracte formellement : la nature fait ses caractères trop variés à son gré, l'unité n'y seroit plus. Euripide connoissoit bien peu le cœur humain, il ne savoit peindre les hommes que tels qu'ils étoient. Les rôles de Phédre, de Didon doivent être bien ridicules ; ils ont ces couleurs variées de la nature, leur tendresse n'est qu'un tissu de frayeurs, de remords, de fureurs. Boileau nous a trompés aussi lorsqu'il a dit :

Et que l'amour souvent de remords combattu
Paroisse une foiblesse & non une vertu.

Notre Périodiste veut donc qu'un scélérat soit purement scélérat ; mais il défend en même-tems qu'un Héros soit purement Héros, & parfaitement vertueux ; *cela*, ajoute-t-il (2) *est chimérique & ridicule.* S'il est vrai qu'un Ecrivain se peigne dans ses propres ouvrages ; que direz-vous de voir

(1) T. 1. p. 21.
(2) T. 3. p. 230.

celui-ci traiter un homme purement vertueux, de chimérique & de ridicule, tandis qu'un franc scélérat n'est ni l'un ni l'autre? Mais n'insistons point sur cette conséquence; le cœur peut être droit, quoique l'esprit s'égare dans les propositions les plus absurdes, faute de Logique, & de connoissances acquises.

Je ne puis quitter cet article sans vous montrer avec quel art M. F. employe les mêmes exemples pour appuyer les règles les plus contraires. Dans le premier Volume, veut-il prouver que les scélérats doivent être sans crainte & sans remords, pour soutenir la grandeur de leur caractère; il cite le Néron de Racine & le Phocas de Corneille. Dans le troisième Volume, veut-il prouver qu'un personnage purement vicieux révolteroit, il se sert admirablement des mêmes exemples. *Néron * dans Racine n'est pas purement scélérat : la vertu conserve encore quelqu'empire sur son cœur; il éprouve des remords : il se laisse flé-*

* T. 3. p. 235.

chir par Burrhus. En un mot c'est un monstre naissant, & non un monstre décidé. Racine sentoit bien que s'il eut peint Néron aussi méchant qu'il l'a été, il auroit blessé tous les Spectateurs. (*a*) De même dans Corneille, Phocas, dit-il, est agité par la crainte de perdre la Couronne & son fils: l'ambition de regner est sans cesse combattue dans son cœur par l'amour paternel. *Que seroit cette Tragédie sans l'extrême sensibilité du Pere & les frayeurs extrêmes du Tyran?*

C'est par les contradictions les plus étonnantes que M. F. explique dans le même Volume les règles d'Aristote, & qu'il s'érige *en Solon dramatique*. Est-ce là ce qu'il avoit promis en commençant?

Avouons que les intérêts de l'antiquité sont bien mal entre les mains d'un homme qui ne la connoît pas. Homere, le divin Homère perdroit sa

(*a*) Ces différentes citations sont censées puisées dans la même feuille, puisque dans l'une & dans l'autre c'est contre le même Auteur qu'il déclame, & sur le même genre de Littérature.

cause avec un tel défenseur. S'agit-il de faire voir que les Anciens entendoient l'art de faire contraster les caractères ? Il vous cite aussi-tôt Virgile, celui des Anciens qui a le moins connu cet art ; de l'aveu des connoisseurs, les personnages de l'Eneide sont presque tous les mêmes ; on le pardonne à Virgile, il a tant d'autres parties excellentes, qui rachetent celle-là. On en conclura seulement que si M. F. qui par état a long-tems pâli sur ce Poëte, qui a dû en donner des leçons publiques, se méprend à ses beautés & à ses défauts, à quoi doit-on s'attendre ? Le consultera-t-on sur ce qu'il n'a jamais vû, lui qui se trompe si visiblement dans ce qu'il a uniquement étudié ?

Je ne sais ; mais dans la réflexion je serois porté à pardonner la paresse de notre Périodiste. Son esprit est tel que l'étude semble jetter un nouveau bandeau sur ses yeux. On l'a vû attaché à lire, à méditer l'Esprit des Loix : à chaque feuille il annonçoit non ses progrès, mais son travail assidu : son refrain étoit *en attendant l'Exa-*

men de l'Esprit des Loix. Pouvoit-il donner de plus grandes preuves de sa bonne volonté ? Ce ne sont pas seulement des paroles : je sais positivement qu'il a employé quatre mois entiers à méditer cet Ouvrage ; quatre mois, qui épuisèrent tellement ce qu'il avoit de génie, qu'il se trouva sans ressource lorsqu'il parut à l'Académie de Nancy. Je saisis l'occasion de lui rendre justice, & de l'excuser auprès de ses nouveaux Confrères.

Je me suis engagé, Madame, dans cette anecdote ; je ne sais pas trop si je dois la finir, elle n'est pas peut-être du ressort de la critique. N'importe, y a-t-il à hesiter contre un homme qui n'a jamais connu de ménagement ?

Ces quatre mois de travail auroient été perdus pour le Périodiste, si un esprit philosophe, connu par plusieurs bons ouvrages sur le commerce, n'eût travaillé à cette analyse. Cet Auteur est si différent de M. F. que dans le peu de momens que lui laissoient des voyages entrepris pour le bien public, il réussit à décomposer avec beaucoup de précision ce chef-

d'œuvre que l'antiquité & la postérité doivent envier à notre siècle. Le Périodiste eut occasion de voir cette analyse ; l'Auteur daigna bien la lui confier, se reservant d'y mettre la dernière main après ses Voyages. M. F. ne regarda pas cela comme un dépôt, ou peut-être ne croit-il pas que les loix du dépôt s'étendent sur les productions de l'esprit. Je ne vous dirai pas comme bien des gens, qu'il l'ait fait imprimer, qu'il en ait retiré de quoi faire son voyage de Nancy, de quoi paroître aux yeux des Académiciens du moins avec l'éclat (*a*) des habits : je n'ai été présent à aucune de ses affaires : je sais seulement que le Périodiste avoit cette analyse dans son cabinet : je sçais qu'il avoit aussi quelques Ouvrages de M. de la Baumelle, & que ce Recueil en trois volumes a paru peu de jours après son départ pour Nancy. Vous imaginés bien, Madame, que le nouvel Académicien de retour à Paris pousse

(*a*) Car l'ingratitude la plus noire a éteint pour iamais la générosité d'un Musicien estimable.

quelque feinte Jérémiade sur cet événement; qu'il joue l'étonné, le confondu, afin d'appaiser les vrais Auteurs.

Vous remarquerez cependant, que le chagrin ne le saisit pas au point de lui faire oublier, ou abréger le détail fastueux & puérile de sa brillante réception. Il la circonstancie avec une satisfaction qui n'est pas assurément réciproque de la part de ses lecteurs : en effet l'homme le plus indulgent peut-il soutenir la vanité la plus mal fondée, personifiée à chaque page ? C'est une glace à facettes, qui en multipliant la figure de l'Auteur, multiplie ses ridicules. Dans le cours de son enthousiasme orgueilleux, il dit que M. Rousseau craindroit d'en faire autant. Il a bien raison ; il n'y a que M. F. au monde, qui puisse heurter de front les loix générales & indispensables de la pudeur & de la décence. Au reste j'ai une Lettre d'une de vos amies, que je vous réserve depuis long-tems. Je l'avois oubliée dans mon bureau ; mais elle vient si à propos que je me sais presque gré de ma négligence. La voici.

Lettre de Madame de.... à Monsieur de.... sur l'Eloquence & la Poësie de M. F. insérée dans la Lettre sur le Sçavoir.

SI vous recevez des billets en même-tems que celui-ci, Monsieur, vous pouvez leur donner la préférence sans craindre le plus petit mouvement de jalousie : les remarques littéraires cédent sans honte aux tendres sentimens. Je me trouve dans un moment vuide, j'en profite pour vous faire part de quelques réflexions. Ces mots qui auroient l'air d'un caprice, ne sont que pour vous mettre à votre aise : ils disent seulement que vous devez attendre un moment de loisir pour les lire ; d'autant mieux que je ne sais pas encore quelle étendue je leur donnerai.

La conversation que nous eumes hier au soir vient de s'offrir à mon réveil. Vous jugeates très-bien de l'éloquence & de la Poësie du nouvel Académicien de Nancy : son discours que

j'ai sous les yeux, me donne occasion d'entrer dans un détail, qui (n'eut-il pas d'autre mérite) servira du moins à affoiblir l'idée que vous avez de ma paresse. Vous savez que je ne suis rien moins que petite-maîtresse : un début fat & petit-maître, tel que celui de M. F. ne sera donc pas bien amusant pour moi. Il dit d'un air suffisant aux Académiciens, que ses sentimens seuls pourroient justifier leur choix : qu'il a bien *voulu venir lui-même, & qu'il aura du moins à leurs yeux le mérite du zèle.* Voilà qui est assez cavalier. Faudroit il être bien mal-intentionné pour le faire revenir à ceci ? Bonnes gens, je pouvois vous envoyer mon laquais, pour dire que j'étois content de votre bonne volonté ; mais une affaire (*a*) m'ayant amené ici, j'ai bien voulu profiter de l'occasion & vous parler moi-même. On m'accusera peut-être d'avoir supprimé une ligne de ce début ; mais, c'est pour ne l'avoir pas entendue. *Mon cœur goûte le plaisir de satisfaire ma sensibilité.* C'est

(*a*) Cette affaire, c'est l'éclat d'une boëte d'or qu'on avoit fait briller à ses yeux.

une petite métaphysique si déliée que je n'y vois rien. Un cœur qui goûte le plaisir, n'est autre chose que la sensibilité. C'est donc la sensibilité de M. F. qui satisfait sa sensibilité. Cela seroit délicieux, si on savoit y découvrir quelque sens. Les Récipiendaires parlent ordinairement de l'ardeur qu'ils ont de venir s'instruire à la source des talens & des vertus ; celui-ci n'entre, que pour communiquer ses réflexions sur la Littérature. Le terme de *communiquer* vous paroît peut-être aisé & familier, cependant je crois qu'on peut le mettre sur l'article de sa modestie : ne pouvoit-il pas dire qu'il entroit pour donner le ton ? il est certaines gens à qui je tiens compte de ce qu'ils ne disent pas, en fait de fatuité & d'indécence. Admirez donc M. F. qui se contente de proposer ses conjectures.

Vous entendez peut-être, Monsieur, par conjectures des idées neuves, dont on fait l'essai, pour éprouver leur solidité par le moyen de la discussion. Que vous êtes bon ! Est-ce que M. F. peut avoir des idées neuves sur la Littérature ? Donner des conjectures sur un sujet, signifie ici, prendre une

vérité ancienne & triviale, en saisir une seule idée, celle par exemple qui sera la plus commune, la faire rouler dans cent périodes de structure nouvelle, flanquées de comparaisons sans fin. Retenez cette définition, & vous en allez sentir la justesse. Ce discours est renfermé dans douze pages, dont sept sont consacrés, à parler du stile, cinq, à louer l'Académie. Ne cherchez point ici ces ressorts heureux, cette ame invisible qui fait le charme & l'enchaînement des expressions simples & hardies. Ne cherchez pas ce que la pensée fait au stile, ce que le tour fait à la pensée, ce que l'élégance fait au tour, ce que l'expression fait à l'élégance, ce seroit s'appesantir sur un sujet, & il ne prétend que voltiger. Les sept premieres pages ne nous présentent absolument qu'une idée. (*a*)

(*a*) Je dois ajouter ici à ce que dit cette Dame, que la seule idée employée dans ce Discours est derobée à un Poëte Latin. M. F. pour se donner l'air d'Auteur, du moins dans l'application, avance hardiment, qu'Horace n'a prétendu donner ici qu'un principe de mora-

Quand on a lû, que la beauté du ſtile conſiſte dans ce point également éloigné des deux extrémités le rampant & le giganteſque, on tient tout ſon diſcours pour le fonds des choſes. Quelle abondance de mots n'a-t'il pas fallu pour remplir ſept pages d'une ſeule idée ? Il fait avancer d'abord un détachement de ſept comparaiſons ou métaphores, dont chacune raſſemble trois rapports différens, ce qui fait à peu près l'effet de vingt & une. Etes-vous curieux de les paſſer en revûe ? les voici de ſuite dans le cours d'une demi-page. » *Quiconque écrit eſt placé entre » deux écueils, le ſublime giganteſque & » la baſſeſſe rampante. Les hautes mon» tagnes & les vallons humides ne ſont » pas habités, on établit avec volupté » ſa demeure ſur un côteau riant, où l'air » n'eſt ni trop ſubtil, ni trop groſſier. Un » fleuve qui franchit ſes rives porte le » ravage, deſſeché, il devient inutile; » s'il remplit ſon lit, l'abondance & la » joie coulent avec ſes eaux : l'œil hu-*

le. Avec un de ſes Ecoliers il riſqueroit un démenti : pour moi je dirai ſeulement qu'il ſe trompe, car il ne s'agit que de Littérature dans l'endroit cité.

» *main se plaît à contempler son cours*
» *rapide sans violence. L'aigle qui se*
» *perd dans la nue se rend aussi invi-*
» *sible que l'insecte qui se cache sous*
» *l'herbe. Les Ecrivains guindés ou*
» *traînans, ne sont point lûs. On goûte*
» *un Auteur qui n'écrit ni pour les Sil-*
» *phes, ni pour les Gnomes, mais pour*
» *les humains. L'art d'écrire demande*
» *donc la retenue d'un Sage qui se mo-*
» *dere dans les plaisirs. Le stile, si je*
» *puis me servir de cette comparaison,*
» *doit être comme l'épouse de Jupiter,*
» *lorsque dans l'Illiade elle est représen-*
» *tée entre le ciel & la terre.*

Quel nom donner à cette profusion? Est-ce richesse, est-ce pauvreté & misère? Je ne m'arrête pas à vous faire remarquer la fausseté de ses comparaisons. Nous avons peu de villes en France qui soient bâties sur un côteau riant; elles sont placées ou sur la montagne, ou dans le vallon, ou dans la plaine. Tous les Fleuves qui débordent ne portent point le ravage, il y en a plusieurs qui fertilisent constamment les terres qu'ils inondent, & il n'y en a presque pas qui dans leurs déborde-

mens ne fertilisent quelques cantons. Quand ces comparaisons ne seroient pas ridiculement entassées, elles seroient toujours très-mal choisies & noyées dans une foule d'épithètes (*a*). M. l'Abbé Raynal, s'il daignoit lire ces puérilités, pourroit lui dire, cher Confrère je vous cede le pas aujourd'hui: je n'ai jamais eu tant d'écuyers à ma suite que vous: l'œil *humain* surtout me paroit d'un comique rare: auriez-vous voulu le faire coutraster avec votre œil? Lorsque vous voudrez vous amuser, vous n'aurez plus besoin de mon stile. Ces sylphes, ces gnomes, & cette épouse de Jupiter suspendue en l'air, ce scrupule qui ne vient qu'à la sixième récidive, cette permission que vous demandez en grace de faire seulement une septième comparaison; tout cela vaut-il mes portraits & mes cadres? Je ne suis pas rieur, j'éprouve cependant que votre stile est un spécifique contre ma gravité chinoise.

Qu'à dû penser l'Académie de Nan-

(*a*) Le Périodiste a raillé souvent l'Auteur du Mercure, sur ce que chaque mot est suivi de son fidele écuyer, l'adjectif.

cy du jugement & des talens d'un homme qui prend la poste pour venir lui dévoiler le mistère de la perfection, & qui loin de saisir ce milieu si heureux tombe continuellement d'une extrémité dans l'autre. Les grands maîtres pensent, & lorsqu'un sujet est bien développé, alors ils employent la comparaison comme une image qui met la chose sous les yeux; aulieu que ces grands faiseurs de comparaison n'ont bien l'air de ne pas penser du tout. On les a regardés comme ces vendeurs d'estampe qui hors d'état de vous parler de plan & de desseins vous en présentent la gravure. Pour moi je les trouve bien inférieurs. Les vendeurs recueillent les estampes des grands maîtres, & ont par là de quoi vous dédomager de leur ignorance; au lieu que ceux-là par leurs comparaison fausses, louches, ou mal saisies, ennuyent & égarent ceux qui ont la patience de les entendre, & la foiblesse de les croire (*b*). Le Périodiste n'a pas pensé qu'il se condamnoit

(*b*) J'omets ici une demi page, que M. F. a copiée d'après une Préface de Boileau.

ſoi-même, lorſqu'il a ajoûté, *l'enflu-re n'eſt pas l'embonpoint, les faux bril-lans éblouiſſent, il s'agit d'éclairer. La* (c) *méthode de faire perdre la vue par un cuivre étincelant que l'on mettoit devant les yeux, étoit autrefois en uſage: quelques Auteurs* (il ſe place ſans doute à leur tête) *font ſouffrir le même ſup-plice par des ouvrages pétillans de je ne ſais quel eſprit.* (Encore des compa-raiſons;) *ils nous donnent des feux d'artifice, & l'on voudroit une lumiere pure, douce, égale comme celle du ſoleil dans le Printems & dans l'Automne moins riche en pompe qu'en bienfaits.* Une lumiere moins riche en pompe qu'en bienfaits. Outre la fauſſeté évi-dente de cette comparaiſon, on peut ajoûter que ce bizare aſſemblage de mots n'eſt pas François.

Souhaitez-vous, Monſieur, de nouvelles preuves? Parlez je n'ai que la peine de copier, l'Auteur ne me laiſſe pas celle de choiſir. Au hazard. *On couvre d'un grand maſque la tête*

(c) N'eſt-il pas ridicule de mettre de la methode dans les ſupplices? C'eſt le diſcours qu'il voudroit la trouver.

d'un enfant, on pare Hercule des robes d'Omphale, on charge de rubis la tête d'une bergere, on orne galament des problêmes d'algèbre. Il y a ici une queue de comparaisons, dont je vous fais grace, car je vous avoue que ma patience est à bout. Ce seroit, ou je me trompe fort, un cas bien graciable, après avoir lû douze pages de cet Auteur, si je laissois échaper cette exclamation : Malheureuse l'Académie qui l'a reçue dans son sein ! heureuse la Société qui l'a rejetté. Vous sçavez qu'il se vante à tout propos d'être Membre d'un Corps qui réunit le sçavoir & le goût, sans penser que parler du goût & du sçavoir de cette Compagnie, c'est faire soupçonner la raison pour laquelle il n'en est plus. Je remarque que la Société perd des sujets de deux espèces bien différentes, les uns qu'elle a retenus dans son cœur quoiqu'ils ne soient plus dans son Corps, & dont elle se vante d'avoir développé les jeunes talens ; les autres qu'elle avoit oubliés long-tems avant leur sortie & qui lui sont tellement étrangers, qu'elle est prête à les

traiter d'imposteurs lorsqu'ils se donnent pour ses Eleves : c'est à leur maniere que cette sçavante Ecole reconnoît les siens.

M. le Comte de Tressan doit être bien plus indigné contre cet Orateur. On peut dire que l'éloge que ce Périodiste lui donne est plutôt un brouillard épais, qu'un encens fin & délicat. *Vous aurez* (aux Muses) *toujours à vos côtés cet Elève de Bellone & le vôtre, qui sait allier vos graces, le ton du monde & du sentiment, & les sciences les plus abstraites, & dans qui, par l'accord le plus rare, l'on voit réunis la délicatesse d'Anacréon, l'esprit d'Horace, l'urbanité de Petrone & la curiosité de Pline.* Il y a dans cette phrase une foule de conjonctions si mal placées, qu'on ne peut venir à bout de les débrouiller : heureusement le mérite de M. le Comte de Tressan s'annonce plus clairement & sans fiction.

Dans les bons Ecrivains on a de la peine à saisir toutes les beautés ; le Périodiste nous jette dans un embarras bien contraire : le précieux, l'entortillé, le phébus, sont ses ornemens fa-

voris, & forment à ses yeux le beau style. Je vous fais grace de mille fautes qui fourmillent dans sa prose, à condition que vous voudrez entendre le Poëte, après avoir condamné l'Orateur.

Le premier morceau de Poësie qu'il nous donne est d'après Boileau. C'est une imitation qui dérobe la pensée, le tour, & souvent l'expression à son original. S'il s'écarte un instant de son modèle, c'est pour faire les fautes les plus grossières, témoin ces deux vers :

Où croyant mettre au jour une autre Henriade,
Endormir son héros d'une Louïsiade.

Le Poëme du P. le Moine est l'effet de l'imagination la plus ardente, & notre connoisseur judicieux, le caractérise par le sommeil. Dans ce style de contradiction, je dirai que les vers de M. F. tiennent tous nos sens enchantés. Voici deux vers qui par leur dureté réveilleroient de la plus profonde léthargie.

Ou subir le destin de ces rimeurs obscurs,
Opprobre tour-à-tour & jouet de nos murs.

En voici deux d'une imagination bien riante.

Si ton cerveau n'est plein que de ces lieux
communs,
A quoi bon essayer par des chants importuns
D'exalter des Bourbons les rapides conquêtes ?

Avoit-il dans ce moment ce qu'il nomme.

Cette bouillante ardeur, cette fougue divine,
Ces transports, ces élans, cette flamme in-
testine ?

Il appelle le Comique larmoyant *de bourgeoises douleurs*; nous pourrions appeller ses vers une Poësie bourgeoise & très-bourgeoise, telle qu'elle peut l'être *dans les mains des vils artisans d'un si noble métier*. Le tour qu'il prend pour amener cette Epître a quelque chose de bien pédant. M. F. feint de rencontrer un jeune homme sans génie, possédé du démon des vers; il donne d'abord quelques raisons pour le desabuser. Voyant qu'il n'avance rien, il lui fait cette apostrophe en

vers : le jeune homme effrayé voit tomber sa folie à l'instant par l'épouvante que lui cause une folie plus grande & plus pitoyable que la sienne.

On lit dans ses Lettres une Epître à Mr. M. Chirurgien. Quoique ce soit un homme habile & aimable, vous trouverez indécent que les Muses s'empressent pour lui. Qu'un malade qu'il a arraché à la mort dans le premier transport de sa reconnoissance, se permette quelques vers en faveur du Chirurgien habile qui l'a sauvé : c'est à sa place ; tout le monde en est enchanté. Mais qu'un homme en pleine santé éprouve un enthousiasme lyrique, pour avoir été invité à la table de Mr. M. on ne s'y trompe point ; c'est un enthousiasme de parasite. On sait que son héros est Censeur Royal, & qu'il donne à souper tous les lundis à son Panégyriste dans sa petite maison de Vaugirard. De quel goût peuvent être ces éloges pour celui qui les fait & pour celui qui les reçoit ? Comment surtout ose-t'on les communiquer au Public ? C'est lui prêter furieusement à rire ; mais tout cela n'est pas la Poësie.

Mr. F. a un goût décidé pour le plagiat ; il ne se donne pas la peine d'aller bien loin pour faire ses larcins ; il dérobe un jeune Auteur, qui à la vérité peut être son Maître ; mais qu'il surpasse, je ne sçais en quoi. Je me trompe ; Mr. F. a dérobé les idées de Mr. Arnaud ; mais il les a ornées de pointes, & d'un certain concetti qui est proprement à lui ; il le surpasse encore par une adulation fade qui déshonoreroit Mr. M. si elle pouvoit lui plaire. Un homme sensé peut-il entendre avec plaisir ces deux vers ?

> Pour ce modèle des vrais Sages
> Soleil ne luis point à demi.

Si l'on donnoit aux jeunes Chirurgiens Mr. M. pour modèle, toute la Ville applaudiroit; mais le donner pour modèle aux vrais Sages, n'est-ce pas exalter son héros aux dépens de cent mille Sages qui ont fait leurs preuves dans l'adversité & dans la prospérité ? Demander au Soleil un jour plus pur, une lumière plus éclatante pour un seul homme comme un privilége ex-

clusif, c'est un délire bien puérile : le goût consiste à sçavoir proportionner ses éloges. Que feroit M. F. s'il avoit à louer des Antonins & des Titus, après qu'il a livré tout le globe du Soleil à son Chirurgien ? Je vais plus loin. Que dira-t-il à Mr. M. lui-même si ce galant homme vient à lui faire présent d'un habit ; ayant tout dit lorsqu'il lui a donné à dîner. L'à propos distingue le bon esprit & le bon goût.

Me. la Comtesse de Mnizech n'a pû avec toute sa beauté donner à notre Poëte autant de chaleur que le Chirurgien. Sans doute sa table qui est l'hypocrène des Versificateurs de cette espèce, est d'un accès plus difficile. Aussi c'est de la prose d'un bout à l'autre, si vous en exceptez quelques expressions copiées chez Gresset, le pere des graces de ce siécle. Ces quatre vers seront aisément reconnus de tout le monde pour le coloris emprunté.

De cette yvresse mensongere
Mon orgueil goûtoit la douceur ;
Vos yeux, jeune & belle étrangère
Ont dissipé ma folle erreur.

Les ſuivans en revanche ne ſeront point revendiqués ni pour la penſée ni pour le tour, ni pour l'harmonie:

Et quand j'appris que la Viſtule
Avoit produit tant de beauté,
De graces, de vivacité,
Je me trouvai bien ridicule.
Pour mieux punir ma vanité,
Votre illuſtre époux eſt Sarmate;
Et dans lui cependant éclate
Un eſprit juſte & lumineux.

Je vous excéderois ſi je vous rapportois toute cette Epître; mais comme le Poëte en finiſſant rappelle ordinairement tout ce qu'il a d'eſprit, je ne puis vous dérober la fin.

Pour le coup, ma chere Patrie,
Ne vantez plus vos agrémens...
Dites; car il faut vous flatter,
Que parmi nous ils devoient naître,
Ou du moins qu'ils devoient reſter.

Mr. F. lorſqu'il rapporte quelque Pièce où il y a des traits qui lui déplaiſent, emploie les caractères itali-

qües ; ici il auroit fallu s'en servir à chaque mot. Tout y est généralement mauvais ; quoiqu'il y ait des expressions du dernier ridicule, quand même on les réduiroit en prose. *Pour mieux punir mon orgueil, votre époux est Sarmate. Pour le coup, ma chere Patrie, dites que parmi nous ils devoient rester.* Les Chapelins & les Pradons n'ont jamais parlé un jargon si barbare. J'ai le ton bien décisif, me direz-vous peut-être ; mais il n'est pas dangereux dans une affaire plus claire que le jour : cependant vous devriez être ici pour m'arracher la plume des mains. Il me semble entendre le Périodiste se comparer humblement au Lion mourant, de la Fontaine, & dire d'une voix affoiblie par la honte & le désespoir.

Ah ! c'en est trop, je voulois bien mourir ;
Mais c'est mourir deux fois . . . .

que de tomber sous les coups d'une femme.

Adieu, Monsieur ; ai-je mal jugé ? réformez, rayez ; personne ne prétend moins donner la loi que moi ; mais si

je ne suis point tyran, je suis encore moins esclave.

SI M. F. n'est pas plus heureux dans la Littérature, que dans les Sciences & dans les Arts ; s'il ne connoit ni les loix du Théâtre, ni l'Eloquence, ni la Poësie, il jouira du moins, Madame, de la gloire de bien entendre le Latin, & de le rendre heureusement en François. Il est si fier de cet avantage, qu'il a acheté par quinze années d'étude & d'exercice, qu'il en prend occasion d'insulter au nouveau traducteur de la Callipedie de M. Quillet. *Je la trouve*, dit-il, *non-seulement peu littérale, mais écrite sans génie, sans goût, sans graces, sans aménité ; il n'a saisi ni l'esprit, ni la lettre de son modèle.* Ce jugement est rigoureux ; pour le justifier, Mr. F. substitue une traduction de sa façon à celle qu'il condamne. Quoique cette partie de la littérature ne vous concerne pas directement, vous pourrez toujours sentir

le génie, le goût, les graces & l'aménité du Périodiste.

Voici le début. « Je chante (a) les » plaisirs de l'hymenée ; & l'art de se » procurer des enfans d'une figure ai- » mable. Je dirai quels sont les astres » dont les influences donnent aux mem- » bres une agréable proportion : quelle » faculté de l'esprit préside au lit nuptial : » enfin quelles qualités, quelles vertus » ornent une ame unie à un beau corps.

Indécence, bas comique, stile pésant & embrouillé, tous les défauts des mauvais Traducteurs se retrouvent

(a) Si vous communiquez cette Lettre à M. ***, il sera bien aise de comparer le Latin avec le François.

Quid faciat lætos thalamos, quo semine felix
Exsurgat proles, & amani gratia vultûs ;
Sidera quæ lepidas fundant per membra figuras ;
Et quæ vis animæ geniali præsit amori ;
Quæ decora eximiam pulchro sub pectore mentem
Commendent, clarisque hominum virtutibus ornent
Hic canere aggredior. . . .

dans ce peu de mots, *je chante les plaisirs de l'hymenée.* Ce début a choqué une oreille délicate; j'en ai été témoin, & assurément l'original ne présente rien d'indécent ; il ne parle que du discernement qu'on doit apporter dans le choix d'une épouse, pour rendre ce nœud plus charmant. Je conviens que ce choix contribue aux plaisirs; mais c'est bien loin du sens des termes généraux du Traducteur. *Et l'art de se procurer des enfans.* Je ne sais comment on a trouvé cette expression; pour moi je ne saurois m'empêcher de rire, lorsque j'entends un jeune mari qui enseigne l'art de se procurer des enfans. Sans doute que le Traducteur venoit de lire cette histoire secrette d'un Roi de Castille qui vouloit donner des héritiers au trône par le moyen de son favori. *Je dirai quels sont les astres dont les influences donnent aux membres une agréable proportion.* Je crains presque, Madame, de blesser vos oreilles en répétant cette phrase; ce sont des mots aussi mal arrangés pour l'harmonie, que mal choisis pour l'élégance, & pour la délicatesse du tour. Que signi-

sient *ces influences qui donnent?* Influer, c'est contribuer, aider, favoriser, ce n'est pas donner. *Les influences qui donnent aux membres;* je ne sache rien de plus grossièrement exprimé. Si nous suivions ainsi chaque mot, il n'y en a pas un qui pût se sauver de la critique la plus modérée. *Quelle faculté de l'esprit préside au lit nuptial.* J'ose vous défier, Madame, avec toute votre pénétration, d'entendre ce que cela signifie, *une faculté de l'esprit qui préside au lit nuptial;* c'est sans doute du bas-Breton. Cependant l'original offre du beau Latin, & sur-tout une belle Poësie. Puisque ce commencement n'est pas favorable au Traducteur modèle, voyons plus loin. « (*b*) Mais ce n'est

(*b*) *Nec modo fœmineam speciem contraria fingunt*
Sensa virûm, sed adhuc marium veneranda venustas
Usque latet, variasque secat sententia gentes.
Cernis ut ethiopes vultus candore coruscos
Contemnant, stygiisque: colorem hunc civibus aptent.
Quis neget elatum convexo fornice nasum

» pas sur la beauté des femmes *seules*
» que les sentimens sont partagés ; les
» traits majestueux des hommes *sont*
» *encore en problême* : les Ethiopiens ne
» méprisent-ils pas les visages d'une
» blancheur *éblouissante* ? Cette cou-
» leur, *si on les en croit*, est celle du
» sombre rivage. Qui ne sait que les
» nez aquilins *furent en honneur* chez
» les anciens habitans des bords de
» l'Euphrate, depuis qu'ils eurent vû
» *un nez pareil à ce puissant Roi* d'Orient
» qui réunit la Lydie à son Empire ;
» *&* *traîna* l'opulent Crésus *dans l'es-*
» *clavage.*

Des traits majestueux en problême. Entendez-vous par-là qu'on n'est point décidé sur l'espece de beauté qui convient aux hommes ; cela diroit plutôt qu'il est douteux s'ils en ont. *Si on les en croit*, est une addition assez sin-

Continuo antiquis placuisse euphratis alumnis,
Ex quo conspicuum tali sub imagine norunt
Eoi regem imperii, qui lydia junxit
Regna suis, traxitque opulentum in vincula
regem.

guliere du Traducteur. Dit-on des *Citoyens* d'un rivage ? Ensuite cette épithete de *sombre* forme avec *éblouissante* une contradiction piquante. *Des nez qui sont en honneur*; voilà une expression bouffonne. *Un nez pareil à ce Roi* (c) étoit un beau nés. *Traîna l'opulent Crésus dans l'esclavage*; pour dire que Crésus fut lié au char du Vainqueur, ou bien que Cyrus emmena dans ces expéditions le Roi de Lidie chargé de chaînes. Je ne sais, Madame, si vous l'auriez entendu ; car l'assemblage de ces mots n'est pas François : on dit bien traîner après soi des esclaves ; mais on ne dit pas dans ce sens-là traîner quelqu'un dans l'esclavage. C'est un tour Latin. Je vous assure, Madame, que le Traducteur auquel il se préfere avec ce ton de hau-

(c) Ce trait de critique seroit minutieux & injuste contre tout autre que M. F. Mais un homme qui se sert des fautes d'impression & de ponctuation pour tourner les gens en ridicule, mérite de temps en temps la peine du talion. On s'est cru cependant obligé d'en avertir, parce que l'injustice & la mauvaise foi d'autrui ne nous authorise pas.

teur qui ne conviendroit pas même à la raiſon, gagne beaucoup au parallèle. S'il manque quelquefois d'élégance, ſi ſon génie n'eſt pas aſſez brillant, ou ſon tour aſſez poëtique, ces défauts ne paroiſſent plus depuis que M. F. s'eſt offert pour ſervir d'ombre au tableau : c'eſt le nègre qu'on peignoit anciennement à côté d'une belle femme. Tout juſqu'aux rodomontades de celui-ci contribue à faire accueillir celui-là. Il eſt à ſouhaiter cependant que M. F. s'en tienne là ; car pour la menace qu'il fait au public de traduire quelque jour tout ce Poëme, ſes amis & ſon Libraire devroient la lui faire oublier ; uſer d'induſtrie pour faire diverſion, adoucir ſa bile aigrie, & faire tomber enfin de ſa main une plume qui lui fait plus de tort que ne ſauroient faire mille ennemis acharnés à ſa perte. Quel eſt l'homme aſſez habile à manier le ridicule, pour le livrer ſans défenſe aux yeux du public, auſſi heureuſement qu'il s'y livre lui-même dans la réponſe qu'il fait à M. Roi ? Dans le compte qu'il rend de ſa glorieuſe journée de Nancy ? Dans les

feintes lamentations qu'il fait lorsqu'il voit sortir de dessous-presse l'extrait de l'Esprit des Loix qu'il a donné secrettement à l'impression ? Dans le reproche qu'il fait à M. Leclerc de ne l'avoir pas compté, lui M. F. Académicien de Nancy, parmi les Exjésuites fameux, de ne l'avoir pas mis à côté des Gédoins, des Massiaux, des Gressets, des Dolivets ? Dans cette traduction ridicule du Poëme de Quillet, je dois ajouter un trait dans lequel il laisse le public en suspens. A-t-il voulu tourner en ridicule l'habile Chirurgien Mr. M. ou la méchanceté qu'on y soupçonne ne part-elle que de son ignorance ? Il choisit tout ce qu'il peut y avoir dans notre Langue de lourd & de pédant, pour rendre en François du très-beau Latin. Moliere auroit fait parler ainsi Thomas Diaphorus. *Le jour nous luit*, dit-il, Tom. II. p. 115. *Le jour nous luit*, dit-il, *où il vous faut prouver à cette grande Ville & à l'Univers que la Chirurgie manuelle & intellectuelle, pour ainsi dire, peuvent heureusement, & doivent utilement se réunir dans le même sujet.* Quoiqu'il en soit, c'est

le comble de la méchanceté ou de l'ignorance que de faire parler ainsi un habile homme dans une Séance publique. Il dit deux pages plus bas, *que le public a été extrêmement satisfait de cet acte d'appareil qui intéresse le bonheur de l'humanité.* Un acte d'appareil, pour d'apparat. La faute est si grossière & toute la phrase si comique, que je persiste à croire qu'il a voulu jouer son Chirurgien.

Je n'entrerai pas ici, Madame dans des questions grammaticales ; elles seroient trop dégoûtantes pour vous & pour moi. J'en aurois d'ailleurs trop à dire en ce genre. Je vous ai déja assaillie de tant de misères, que j'en rougis presque autant que si elles m'étoient personnelles. A quel espèce de commerce m'avez-vous réduit, Madame ? Que je me trouve loin de la galanterie que vous inspirez ! Quand j'envisage l'étendue de cette Lettre, je me fais un crime de vous avoir obéi si ponctuellement : mériterai-je par là d'obéir un jour à des ordres plus flatteurs !

J'ai l'honneur d'être, &c.

ANALYSE

DE

QUELQUES BONS OUVRAGES PHILOSOPHIQUES.

SECONDE PARTIE
de la Revue des Feuilles.

ANALYSE
DE
QUELQUES BONS OUVRAGES PHILOSOPHIQUES,

Précédée de Réflexions sur la Critique.

SECONDE PARTIE de la Revue des Feuilles de M. FRÉRON, des Académies d'Angers, de Montauban & de Nancy.

Quam maledicendo voluptatem cepisti, eam vera audiendo amittas. *Sallust.*



À LONDRES.

M. DCC. LVI.

LETTRE IV.

MADAME,

LA fureur des petits, contre les grands, eſt bien ridicule quand elle paroit à découvert ; ils agitent leurs piés leurs mains, aiguiſent leur langue leur plume, comme un inſecte qu'on écraſe par hazard, qui ramaſſe toutes les forces de ſon petit corps, pour darder un aiguillon qu'on n'apperçoit pas. Si on abbaiſſe les yeux ſur ces petits objets, c'eſt comme on ſe plaît quelquefois à la Campagne à ſaiſir un frêlon par les deux aîles, pour rire du mouvement inquiet de ſa tête, de ſes piés, de ſes antennes, de ſa trompe, de ſon aiguillon. Montagne nous peint une femme qui, plongée dans la rivière, levoit encore ſes bras

pour continuer par ſignes des injures que ſa langue ne pouvoit plus prononcer ; ſa fureur faiſoit bouillonner l'eau, & produiſoit un ſon rauque, qui ſoulageoit ſon déſeſpoir. C'eſt la peinture fidèle de M. F. vis-à-vis des talens décidés & des talens naiſſans. Ses yeux ſont ſurtout bleſſés de l'éclat de M. de Voltaire. Il prétend que l'Auteur de la Henriade a employé contre lui un de ſes traits pittoreſques pour le peindre en quatre mots, *Inſecte né du cadavre de Desfontaines*; mais la vanité ſeule a ſuggéré cette idée ; il a voulu faire croire que M. de Voltaire en le mépriſant le redoutoit à certains égards : il n'a pas craint de ſe rendre ridicule pour accréditer cette chimère. On voit tous les jours des femmes d'une figure redoutable ſe donner un air de rendez-vous, parler de leur honneur en termes ambigus, pour faire penſer qu'elles ne manquent point d'arrangemens, & qu'elles ne vivent pas dans une ſolitude affreuſe. C'eſt encore être, que d'être mépriſé : le Périodiſte a-t-il aux yeux de M. de Voltaire le foible mérite de l'exiſtence ?

Si vous ſuiviez de l'œil les mouvemens, les contorſions, les élans que ſe donne M. F. c'eſt une ſcène comique. Son imagination s'eſt épuiſée en tours : d'abord il employa l'ironie ; mais vous ſçavez, Madame, que l'ironie ſe change en louange vis-à-vis d'un grand homme. Il fut réduit au ſort du faux Prophète d'Iſraël ; ſes malédictions, ſes fureurs ſe changèrent en éloges magnifiques. Déſolé d'avoir ſervi de héraut à ſon ennemi, il change de batterie ; il ne déguiſe plus ſon fiel : il ſuit vers pour vers, mot pour mot, ſillabe pour ſillabe les ouvrages de ce grand Ecrivain ; il emploie le microſcope pour groſſir certaines petites nuances qui ne ſont que pour l'enſemble : à la plus petite découverte, à la plus légère négligence, il s'applaudit, il éclate, il triomphe.

Vous ſavez, Madame, que la Poëſie, ſurtout l'Epopée & le Drame, ne ſont pas faits pour ſoutenir cette critique minutieuſe. Les Grecs ni les Romains n'ont pû citer quatre vers, où il ne ſe rencontrât quelqu'un de ces riens : on a cru cela propre à notre

versification ; on s'est trompé, ce défaut, si c'en est un, est commun à toutes les langues & à tous les génies ; si nous l'appercevons mieux chez nous, c'est à cause du grand usage que nous avons du François ; usage qu'on ne sauroit jamais avoir dans une Langue morte & étrangère. Nous perdons mille beautés des Auteurs anciens ; mais il y a à parier qu'il nous échape, beaucoup plus de défauts encore. Il n'y a que les grands traits qui survivent ; ce sont les seuls sur lesquels nous puissions asseoir un jugement. Bien plus, les vrais connoisseurs seroient peut-être choqués des traits trop léchés. Les Maîtres admirent un coup de Pinceau hardi, une touche large, qui laisse nécessairement de ces petits vuides, que la main tremblante d'un écolier sans génie ne laissera pas. Comparez la maniere fière de Lebrun avec ces touches molles & efféminées qui n'osent marquer le nerf pour conserver ce fade embonpoint propre à cacher la foiblesse de l'Artiste.

On raconte qu'un jeune Parisien, de la rue Saint Honoré, très ignorant en

Peinture, comme vous allez juger, ayant entendu parler de la Magdelène, chef-d'œuvre de Lebrun, fut à l'Eglise des Carmelites, pour dire, je l'ai vû. Il entre dans la Chapelle. Par hazard il s'y rencontra un Flamant, qui immobile, en silence, étudioit la beauté de cette tête : comme il ne remuoit pas plus qu'un marbre, le jeune homme le prit pour une statue, & par conséquent n'y fit pas grande attention. Où est donc cette Magdelène, dit-il à la femme qui l'introduisoit ? On la lui montre ; il se saisit d'un tabouret, monte sur l'Autel, porte le nez sur le tableau, pour voir peut-être si la toile sur laquelle avoit travaillé Lebrun, ne seroit pas une toile d'Hollande. Il fait plus ; avec son mouchoir il veut ôter ses ombres admirables de tristesse, qu'il prend pour des tâches de pluie. Le Flamant indigné, part de son coin comme un trait, & d'un coup renverse le tabouret & le curieux imbécile. Celui-ci fut blessé ; cette affaire eut des suites : le Commissaire du quartier en fut saisi ; elle vint à la police. Bref, on décida après avoir beaucoup

ri, que le génie pouvoit avoir ses licences, puisqu'on ne pouvoit ôter les siennes à la bêtise. M. F. n'aura-t-il jamais le bonheur de rencontrer quelque Flamant ?

Ces esprits incapables de sentir le beau, d'admirer un tout, de porter ce coup d'œil général qui seul donne du prix à notre admiration, sont-ils faits pour donner des leçons, eux qui ne sont pas seulement capables d'en recevoir ?

Je ne m'arrêterai pas, Madame, à vous rapporter tout ce que le Périodiste dit contre M. Voltaire; ce nom seul le jette dans une espèce de délire. Jugez-en par ce trait. Il dit, Tom. 3, pag. 45 ; *après avoir observé cet astre avec le telescope de la critique, me sera-t-il permis de décrire son diametre & son mouvement ? il est d'une grandeur prodigieuse ; il attire tout dans son tourbillon ; il est entouré d'un nombre infini de Satellites : on y découvre des taches énormes, dont quelques-unes ressemblent à des plaines vuides & desertes, quelques autres à des landes hérissées de pointes, &c.* Je suis dispensé de droit d'y ajouter mes

réflexions; car je vous avoue que je n'entends rien à ce stile gigantesque. J'y vois en général un tissu de contradictions. Le mouvement & le diametre d'un astre ne forment pas ses satellites, ses taches, ses plaines desertes; tout cela n'augmente ni la solidité ni la rapidité. Le Périodiste est dans un moment d'enthousiasme; il n'est pas donné aux gens sensés de le suivre. Mais voyez-le dans un jour plus tranquile, & remarquez combien l'envie est aveugle dans les coups qu'elle porte. Elle voit des beautés ravissantes dans les plus chetifs ouvrages, & des monstres dans les chefs-d'œuvres. Voyez le parallèle d'un certain Poëme de l'Isle Adam avec la Henriade. Le premier, ignoré de tout le monde, est le miracle du génie aux yeux de M. F. & celui-ci qu'on sait presque par cœur, n'est qu'un tas *de fautes d'impiétés & d'égaremens*. La maniere d'en rendre compte est toute neuve; il entasse une foule de preuves négatives. Le Poëme de l'Isle de Malthe est beau, parce qu'il ne renferme aucun des traits que M. Voltaire a si heureusement em-

ployés dans le ſien. C'eſt tout comme ſi on diſoit du Périodiſte, qu'il a des talens ſupérieurs, parce qu'il ne fait pas des vers comme Rouſſeau ; des Comédies comme Moliere ; des extraits comme Fontenelle.

Quelque ridicules que ſoient ces preuves négatives, M. F. auroit dû s'en tenir là : on auroit eu de violens ſoupçons contre lui ; mais ſa partialité n'auroit pas été d'une évidence ſi générale. La fureur aveugle : il oſe citer quelques vers de ſon Poëte, qui lui paroiſſent de la plus grande force : ce ſont ces termes. Quatre vers vont vous décider ; il s'agit d'une Rhodienne qui tue ſon enfant à la vûe des ſoldats.

Mais croi-tu qu'il me ſoit impoſſible
De prévenir les coups d'un malheur ſi terrible ?
Apprends quel eſt mon choix. Elle dit, & ſoudain
Elle leve le bras, qu'arme un fer inhumain ;
Prend ſon enfant de l'autre, & détournant la vûe,
Elle cherche le cœur ; elle frappe, & le tue.

Je conviens que cet art de détourner la vûe pour chercher quelque chose, est neuf. Cela joint à cette expression, *tuer le cœur*, (car ce *le* n'a pas de rapport plus naturel) a paru sans doute sublime, ravissant à M. F. Pour vous, Madame, à voir une peinture si foible, si mauvaise, vous soupçonnerez peut-être que j'aie en badinant changé quelque chose à ses vers. J'entre dans votre situation : on soupçonnera un galant homme d'une petite supercherie, plûtôt que d'en croire un autre entièrement dépourvû des premières connoissances. Lisez vous-même, pag. 313, vous y trouverez des vers plus mauvais encore, & absolument mauvais; (*a*) je veux dire indépendament des beaux vers que vous vous rappellez avoir lûs dans la Henriade sur un sujet tout pareil. Vous ne serez pas étonnée comme M. F. que le Public n'ait pas fait un accueil bien vif à ce Poëme. Je ne finirois pas si je voulois seulement vous indiquer les misérables déclama-

(*a*) Notez que M. F. les cite comme les meilleurs du Poëme. Que sont donc les autres?

tions qu'il fait sans propos, contre ce grand homme Poëte, Orateur, Philosophe, Historien.

M. de Marivaux étoit digne par ses talens de la fureur de notre zoïle. Dans le Roman de l'Enfant trouvé l'Auteur Anglois fait cette invocation : „ Et vous, que ce divin génie inspira, „ échauffa de sa vive lumière, Aristo- „ phane, Lucien, Cervantès, Rabe- „ lais, Molière, Marivaux, accourez ; „ venez remplir mes pages de vos vives „ & brillantes saillies. „

Voici la réflexion du Périodiste. *Je ne savois pas qu'il y eût en Angleterre un fameux Auteur appellé Marivaux, digne d'être comparé aux Aristophanes, aux Luciens, &c.* Une raillerie si mauvaise devroit être payée comptant. Il n'y a personne qui ne soit indigné de voir traiter ainsi un Auteur qui intéresse si vivement par la peinture du progrès insensible des passions. Je n'avancerai rien de trop lorsque je dirai que la surprise de l'amour plaira plus à des François, que la traduction des meilleures Pièces du Poëte Grec, ses gueppes, ou ses nuées. On portera

encore la chose plus loin sans sortir du vrai ; la surprise de l'amour auroit été en droit de charmer la délicatesse des Atheniens eux-mêmes, aussi-bien que les Gueppes. Ceux qui connoissent le plus les mœurs de cette Ville ne voyent entr'elle & Paris d'autre différence que celle du Gouvernement. Alcibiade n'auroit eu rien à changer pour être le premier des courtisans François.

Je remarque que ceux qui ne savent rien, n'osant entrer dans aucune discussion, s'arment au hazard des grands noms de l'antiquité qu'ils ne connoissent pas ; & en prononçant le nom d'Aristophane, croyent dégrader Molière, Regnard, Destouches, Marivaux. Quelle est ridicule cette envie qui ressuscite un mérite qui nous est étranger, & que nous ne saurions jamais bien sentir, pour éclipser celui qui nous est propre & que nous goûtons malgré nous !

Les Auteurs de l'Encyclopédie font bien mal au cœur au Périodiste, surtout Mrs. d'Alembert & Diderot ; leur réputation qui croît de jour en jour,

allume sa bile : il voit tant de petits esprits s'élever, tant de lâches complots se former contr'eux, n'auroit-il pas son tour ? Il crévera de dépit si on ne lui donne pas la permission de les déchirer à son gré. En effet, dans le projet qu'il a formé de décrier tous les talens, il est bien malheureux que ces deux Messieurs lui échappent. Il ne peut cependant s'empêcher de parler en passant de l'Encyclopédie, comme d'une masse énorme destinée à accabler la postérité ; il fait le beau railleur, en se jouant sur sa constitution physique. C'est ainsi qu'on a vû un vendeur de moulins de carte se moquer de l'admirable entreprise d'un superbe édifice à cent meules.

Mais sur-tout rien n'est plus risible que l'acharnement de ce petit critique contre M. Rousseau de Genève, & la noble indifférence de celui-ci, ou peut-être sa compassion pour un si foible adversaire. Rappellez-vous, Madame, l'aventure de ce fou que Cervantès a si heureusement peint ; lorsqu'il fait arrêter un char qui porte le plus fier lion qu'on ait vû dans notre

continent, qu'il fait ouvrir la cage, se dresse sur ses étriers la lance en arrêt, l'irrite. Un seul coup de griffe eût écrasé le Chevalier errant, Roscinante & l'Ecuyer; leur foiblesse les sauve : le lion ne daigne pas tourner sur eux ses yeux enflammés ; il se couche, s'endort ; & laisse l'Espagnol se vanter d'une victoire insensée. M. F. retrace trait pour trait cette aventure romanesque : on diroit qu'il a le cerveau blessé d'une espèce de Chevalerie littéraire plus extravagante que celle de Don Quichotte. Il revient plus souvent à la charge que ce triste Chevalier : moins brave dans sa folie, il s'est associé une douzaine d'Ecuyers; il fournit un trait à l'un, aiguise un trait pour l'autre, & fait pleuvoir à la fois cette grêle sur l'Orateur de Dijon, (*a*) qui n'en est pas effleuré, qui ne s'en apperçoit même pas.

(*a*) Le Discours de M. Rousseau sur les Arts, son Devin de Village, sa Lettre sur la Musique Françoise, & ce qu'on est en droit d'attendre de lui, l'ont fait connoître dans des pays où le nom du Périodiste, malgré tous ses cris, ne parviendra jamais.

Ce n'eſt pas que M. F. ne veuille faire le Philoſophe à ſa maniere ; il a aſſez peu de pudeur pour nous étourdir de ſon zèle pour la vérité ; mais dès qu'on eſt au fait de ſon ſtile, on voit que cette attention n'eſt que le prélude de l'intérêt, & de l'envie. Ce zele pour la vérité eſt ſi ardent, qu'il altere quelquefois juſqu'à l'intitulé des Livres ; ce qui lui eſt aſſez avantageux : car tout ſon talent eſt de jouer ſur les titres. Tel intitulé lui a fourni l'occaſion d'une raillerie de dix pages, qui prouve uniquement que le Périodiſte n'a pas ſçu lire. La premiere Lettre de ſon Année Littéraire eſt marquée à ce coin. Toutes ces petites pointes portent à faux, ſi M. Diderot n'a pas intitulé ſon Livre, *interprétation de la nature.* Liſez : ſon titre n'annonce que des penſées ſur ce ſujet ; il réfléchit ſeulement ſur la maniere de faire les expériences, & de les réduire à cet enchaînement qui fait tout le prix des découvertes. Eſt-ce trancher du maître ou de l'oracle que de marquer les obſtacles qu'on rencontre dans les recherches, faute d'a-

gir de concert? En un mot, son but n'a été que de donner un nouveau jour aux idées vastes du fameux Chancelier Bâcon, & de les rapprocher des expériences qui ont été faites depuis ce restaurateur des sciences. Après ce que nous avons vû, vous ne serez pas étonnée que le Périodiste ne puisse s'élever, ni aux pensées de Bâcon, ni à celles de M. Diderot. Mais du moins devroit-il savoir lire : *De l'interprétation de la nature.*

Envie, ignorance & vanité, on lui pardonnera tout excepté l'infidélité. On agitoit un de ces jours cette question ; Quel est le crime d'un homme qui est censé jouïr de la confiance du public, & qui s'en sert pour le tromper? il n'y eut qu'une voix. Dans une République on ne peut donner d'autre nom à ce crime que celui de leze-majesté. (*a*) Combien de fois M. F. s'en est-il rendu coupable? Que d'infidélités dans le compte qu'il rend d'un Livre plein de recherches utiles & curieuses sur le principe des arts!

(*a*) Dans tout état populaire la majesté réside dans le peuple. Tel est l'empire littéraire.

Veut-il prouver un défaut de clarté dans l'ouvrage? Il en diminue les jours, en retranchant la partie la plus essentielle d'une phrase qu'il citera. Faut-il faire penser l'Auteur ridiculement? Le Censeur lui prête ses idées. Faut-il lui dérober le mérite de l'invention*? Il n'y a rien de nouveau, dit-il; & pour preuve, il transcrira les choses qui ont rapport à des découvertes déja faites, ayant grand soin de taire les autres. Et contre qui use-t-il d'une fourberie si noire? Contre un Auteur plein de candeur & de bonne foi, contre un jeune Philosophe à qui on ne sauroit refuser son amitié, son estime, eût-il des talens moins décidés. Ce contraste seul écraseroit le Périodiste.

Vous seriez bien fâchée, Madame, si vous étiez Auteur, de ne pas encourir l'indignation d'un tel critique. Il n'en veut qu'au bon esprit & au vrai génie: écrivez, je vous le garantis votre ennemi déclaré.

Si quelque chose a fait tort à Mr. M. c'est de s'être laissé décourager. Que pouvoient contre lui des traits si foibles, quoique multipliés? Le silence

& le mépris ne suffisoient-ils pas pour les repousser? On a eu la patience de compter jusqu'à soixante-deux sorties faites sans propos par M. F. contre ce jeune Poëte, dont le coup d'essai, de l'aveu de tous les connoisseurs, surpasse celui de Racine. La passion du Critique le suit par-tout, dans le détail des Sciences, de l'Histoire, des Arts, des Romans; jusques dans la Chirurgie & la Chymie, Tom. III. pag. 35: *Quelles obligations*, dit-il, *n'auroit pas eu la France à Diabotanus, s'il eût aussi trouvé le secret de guérir tant de jeunes gens de la contagieuse maladie des vers, & de l'énorme enflure qu'elle a coûtume de produire! ce n'est point par la ponction; mais par le moyen de certaines feuilles amères préparées avec art, qu'on peut se flatter d'opérer une cure si merveilleuse.* A-t-on jamais entendu, Madame, d'injure si platte, d'équivoque si pitoyable: à chaque trait de ce Censeur on croit rencontrer la faute la plus grossière qu'il soit possible de faire dans ce genre. Lisez quelques pages de plus, vous êtes tout étonné de voir que l'Auteur enchérit toujours sur

lui-même, & que ce que vous aviez regardé comme le plus haut point de son délire, n'en étoit que le premier degré. Rappellez-vous *les bluettes de l'esprit. Cet esprit sans corps qui s'évapore dans le creuset de l'imagination. Cet art de donner de la chaleur au papier, cette matière si mince & si froide. Cette maladie contagieuse des vers, cette enflure énorme dont on ne guérit pas par la ponction; mais par l'infusion de certaines feuilles ameres qui opérent une cure merveilleuse.* Je voudrois demander à M. F. s'il espere pousser la mauvaise équivoque plus loin. Sa plume présentée sous l'image gracieuse de cet instrument de Chirurgie, qui fait la ponction; l'enflure du style, sous l'image de l'hydropisie; & ses Feuilles périodiques, sous le nom des feuilles de sené, en auroit-il éprouvé cet effet purgatif? Seroient-elles comme un poison qui essaye sa force sur ceux qui le préparent? Si je dois avoir jamais des ennemis, je souhaite qu'ils m'attaquent ainsi; je leur laisserai volontiers le soin de me venger d'eux-mêmes; on pourroit tout au plus, à l'exemple d'Esope, les inciter à redoubler leurs coups.

On m'a assuré, Madame, que M. F. a été si fort allarmé des succès de Mr. M. qu'il le voyoit en songe chaque nuit. Son imagination se le représentoit couronné de laurier. Il se levoit tous les matins avec l'idée mortifiante d'avoir trouvé son maître dans un commençant. D'où peut venir, dites-vous, une maladie si singulière ? C'est un poison secret qui se glisse dans le cœur du Périodiste, à la vûe des succès éclatans. C'est de lui qu'on peut dire avec vérité, *qu'il emmaigrit de l'embonpoint d'autrui :* mais la première cause de ses tristes fureurs est d'avoir voulu concourir avec Mr. M. pour le prix de l'Académie, & de n'avoir attiré l'attention de personne dans ce champ de bataille. Tous les yeux se réunissoient sur son rival, qui étoit bien loin de lui donner ce nom. Mr. F. l'appelle, *cet Athlete redoutable dans ses luttes poëtiques.* Ne pensez pas que ce soit une raillerie : c'est l'aveu d'une triste expérience : c'est le sentiment de la douleur qui le lui a arraché.

Nous avons ri souvent, Madame,

dans ces promenades charmantes, d'où la bigotterie & l'indécence étoient également exclues, de la plaisante Histoire de Marie Germain, qui ennuyée de son sexe, désiroit si ardemment la seconde métamorphose de Tirésias, qu'un jour dansant avec emportement, il se fit une éruption conforme à ses désirs : elle devint homme. Si le Périodiste aussi ennuyé de l'état débile dans lequel la nature l'a formé, & aussi ardent pour celui d'homme de génie, plus par basse jalousie, que par noble ambition, éprouvoit un changement plus étrange encore ; qu'il nous donnât quelque Pièce de Théâtre assez bonne ; alors Madame la fabuleuse Antiquité ne vous étonneroit plus ; vous entendriez raconter sans surprise les paroles du muet du Roi de Lydie ; mais ce succès coûteroit cher au Périodiste : sa vanité, s'elevant au-dessus de l'envie qui le dévore, nouveau Denis, il crêveroit d'un excès de joie.

C'en est assez, Madame, & vous n'attendez pas que je fournisse ici la liste des Auteurs qu'il a fait effort de déchirer. Je ne saurois suffire ni au dé-

goût qu'inſpire un procédé ſi noir & ſi conſtant, ni à celui qui naît de ſon ſtyle. Cependant pour terminer cet article, je ſuis obligé de vous dire que M. F. ſemble aujourd'hui avoir honte de ſa méchanceté : il vient de trouver un ſecret pour accorder cette paſſion favorite avec un retour de pudeur, ou pour mieux dire avec la crainte de perdre ſon privilège. Dès qu'un trait eſt lancé contre quelque Auteur de réputation, il emploie une eſpèce de préſervatif après coup ; il écrit, il proteſte à ceux qu'il aſſaſſine que le coup n'eſt pas parti de ſa main, qu'il a quelques aſſociés dont il ne peut retenir la fureur : Ces aſſociés écrivent à leur tour, rejettent la faute ſur Mr. F. Au commencement, un bon Ecrivain ne riſquoit autre choſe que d'être déchiré cruellement dans ſes Feuilles ; aujourd'hui on joint la raillerie à l'inſulte, & un Auteur qui a un nom ſe voit berné, balloté ; & par qui ? par des gens indignes du courroux d'un honnête-homme. Ce fait-là vous paroît ſingulier ; il n'en eſt pas moins vrai. M. de Crébillon fils, & M. de la Place

ont reçu de pareilles Lettres, après avoir essuyé de la part du Périodiste un procédé indigne. Je pourrois vous en envoyer copie par le premier ordinaire.

Il y a un fait tout récent qui vient de prêter beaucoup à rire aux dépens de ce Censeur. C'est l'extrait d'une traduction des Satyres de Rabener, par M. de Boispréaux. Jamais on n'a vû le Périodiste si furieux : il voudroit anéantir cet habile traducteur, qui n'en a que plus de vogue & plus d'éclat. Il n'y a pas de qualification odieuse qu'il n'emploie contre lui. A l'entendre, M. de Boispréaux ne connoît pas l'original qu'il veut traduire ; il ne sait pas même la Langue dans laquelle il veut le faire passer. Enfin, il n'a point de stile ; il manque entièrement d'esprit & de goût. Vous vous doutez bien, Madame, du vrai sens qu'on doit donner à ces injures dans la bouche de Mr. F. Prenez le contre-pied, vous aurez une notice des talens de M. de Boispréaux. Peu d'ouvrages ont été courus avec autant d'empressement. Les railleries de Rabener, ce ton

fin & naïf, tant de graces légeres sont saisies si heureusement, qu'on ne croiroit jamais lire une traduction. Enfin le succès de cet ouvrage est prodigieux; & ce qui ajoute infiniment à l'éloge, plusieurs de ses bons mots passent dans la conversation. Mais, ditesvous, ce Journaliste est donc enragé? Bon! il n'y a rien d'extraordinaire; & vous voyez qu'il ne fait pas grand mal. Cependant si vous désirez savoir la cause de ce nouvel accès: la voici. M. de Boispréaux a donné une Préface, où il parle des Périodistes avec beaucoup d'esprit & de vérité. Il semble avoir dérobé le tour plaisant & singulier de Rabener. Il les appécie à leur juste valeur; il n'en dit pas davantage qu'on n'en dit depuis long-temps dans toute la Ville; mais il emploie des couleurs plus vives; c'est d'après nature; il ne faut que voir le Portrait, pour dire, c'est F. c'est L.

Ce sont là de ces vérités contre lesquelles un Périodiste ne tient pas: aussi il n'y a point de chimère qu'on n'invente ou qu'on n'adopte pour lui opposer. Vous ne diriez jamais à quoi

se réduisent ces fautes énormes qu'on nous disoit innombrables ? En voici le calcul. Toutes ces infidélités, ces défauts de génie, ces fautes contre le stile, & contre la Langue après une exacte énumération faite dans quatre volumes, se réduisent dans le compte même du Censeur, à trois mots ; je me trompe, à trois lettres. 1°. Un *g* à la place d'un *q*. Maniague pour Maniaque. 2o. Un *q* ajouté dans Sçavantasse. 3o. Un *i* dans Scriblerius pour Scriblerus. Ah ! Madame, quelle horreur ! Quoi, dans quatre volumes, changer trois lettres ! c'est affreux. Le cas est pendable. Comment le Lieutenant de Police n'en a-t-il pas pris connoissance ? Peut-être voudriez-vous mettre ces crimes sur le compte de l'Imprimeur ? Je vous pardonnerois ce dessein pour sauver un honnête-homme ; & je l'ai eu comme vous ; mais je n'ai pû me refuser à la démonstration que Mr. F. porte contre notre indulgence. La voici toute entiere. *Il ne faut pas croire que ce soient là des fautes d'impression. On pourroit le penser d'un Auteur, qui d'ailleurs sauroit*

ſçauroit ſa langue. Vous vous rendez ſans doute à cette preuve victorieuſe ou plûtôt vous êtes indignée contre un homme qui oſe donner au public des viſions de cette eſpèce pour des réalités, qui ſonne le tocſin pour trois lettres changées par un Imprimeur ſur 4. vol. Si ces déclamations du Périodiſte venoient par hazard dans des circonſtances critiques, à faire tomber un bon Livre; on ſe ſouviendroit ſans doute alors de l'Auteur des Penſées diverſes, qui dit, *dans ce cas ce ſeroit condamner un homme d'eſprit, ſur le témoignage d'un ſot.*

Voilà Madame, la tâche que vous m'aviez impoſée; ſi je m'en tire mal prenez-vous en au dégoût qu'elle inſpire : je l'ai remplie ſans murmurer. Permettez-moi de vous demander à préſent quel a été votre deſſein? Aurois-je eu le malheur de vous déplaire? Je ne ſais, mais on expiéroit à moins toutes les iniquités de Paris. Je n'oſe preſque enviſager le terme d'où je ſuis parti : ſuivre pas à pas un Auteur de cette eſpèce, aſſiſter à une mauvai-

se piéce dont il assomme le public ? lire les contradictions qu'il met en avant, pour cacher l'Auteur sur qui tout le monde a les yeux, le suivre dans le choix qu'il fait pour l'ordinaire des plus mauvais ouvrages, entendre les faux jugemens qu'il en porte, s'exposer à l'ennui que cause à tout homme de goût un stile formé des défauts les plus contraires, parcourir les erreurs innombrables qu'il offre à chaque page sur les Arts, sur les Sciences & sur les Lettres, quel supplice ! Je vous ai vû souffrir cruellement dans une assemblée, pour avoir entendu pendant une petite demie heure un homme qui n'avoit aucune suite dans ses propos. Q'auriez-vous fait s'il eut entierement déraisonné, & s'il se fut applaudi de ses extravagances, & s'il eut traité les autres d'insensés ? Et s'il eut eu à vous raconter avec faste quelque reception d'Académie sans vous faire grace d'une machine à fausses comparaisons qu'il nomme discours de Nancy ? Et s'il vous eut récité quelque mauvais compliment de Théâtre accompagné d'un,

C'est moi qui l'ai composé ? Enfin s'il eut voulu vous forcer d'entrer dans ses vues ? Vous ne pouvez, Madame, soutenir ces suppositions ; ce n'est cependant pas là la centiéme partie de l'épreuve à laquelle vous m'aviez condamné. Ajoutez à tous ces défauts le fiel que l'intérêt & l'envie distillent sur chaque page : il le regarde comme une partie si essentielle à ses feuilles qu'il ose du fonds de cette ignominie tirer un éloge pour Mr. le Président Hainault tom. 1. p. 357. *enfin Mr. tout ce que je puis vous dire, c'est que je serois fâché qu'il ne parut d'ouvrage que de ce mérite là*. Ce trait est la peinture fidéle de son cœur, il a dévoilé sans y penser le fonds de son ame. C'est nous dire ainsi que les Corbeaux je fuis les vivans & ne puis vivre qu'autour des morts.

Laissons ce triste détail : je vous ai fait connoître une partie des œuvres de M. F. dispensez-moi du reste, ses fautes grossissent & se multiplient en avançant. Quelle gloire peut-il y avoir à lutter contre un tel athelete ! Si on ne le regardoit pas comme un homme

chargé d'un rôle vis-à vis du public ; il n'auroit jamais trouvé de critiques, auroit-il existé sans cela ? Rendons-le à lui-même ; & daignés en même tems, Madame, rendre à mon esprit par vos propos riants la sérénité que vous avez troublée par des ordres dont vous ne sentiez peut être pas toute la rigueur. Reste encore dites-vous des réflexions sur la Critique, il faudra vous satisfaire, & vous les donner comme vous les souhaitez en stile de réflexions.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE V.

Réflexions sur la Critique, suivies de l'Analyse de deux ouvrages qui ont attiré l'attention du Public.

MADAME,

Le sentiment & le discernement sont les deux sens de la Critique, je veux dire les deux moyens qu'elle a de saisir son objet. Je compare le premier au tact, le second à la vue. L'un fait l'impression ou n'est autre chose que l'impression elle-même, l'autre en découvre la cause : je vois là le ressort du cœur & celui de l'esprit. Le sentiment quoiqu'aveugle est ordinairement sûr dans sa marche; peu s'en faut que je ne le nomme instinct : le discernement isolé ne fait que des découvertes stériles & souvent nous égare; pour bien des gens ce n'est qu'un phosphore. Là-dessus, Madame, vous ne

balanceriez pas sur le choix, s'il y avoit un choix à faire : mais l'alternative n'est pas faite pour vous, à ce sentiment vif & délicat vous joignez le discernement le plus juste & le plus pénétrant : il n'y a que cet accord heureux qui puisse nous mettre à l'abri de l'erreur en jugeant des Ouvrages d'esprit. Je pouvois me dispenser de vous faire ce détail que vous connoissez mieux que moi, si je n'avois eu dessein d'en venir à cet abus qu'on ose aujourd'hui nommer Critique. Montrer les Ouvrages dans un tel jour que le plus mauvais puisse passer pour excellent, & que le meilleur paroisse misérable : voilà l'art funeste dont nos Aristarques modernes sont Créateurs : l'envie & la mauvaise Logique ont également contribué à cette honteuse production. Quelles sont les suites qu'on en doit raisonnablement craindre ? Les voici : les fondemens les plus solides seront ébranlés, les principes changés en problême ; le vrai & le faux, le bon & le mauvais seront confondus ; une même proposition sera le Protée de la Fable : Vérité dans un cas, fausseté dans l'au-

tre, selon l'intérêt du Censeur. Quelle Dialectique que celle qui n'a pour régle que le jeu des passions! Vous ne m'accuserez pas, Madame de prevoir les malheurs de trop loin, le détail que je viens de vous faire dans mes Lettres, vous prouve que je n'ai pas lû dans l'avenir; ma prédiction n'est que l'Histoire du siècle, ou pour mieux dire de l'année & du jour. Le mal ira en croissant si l'on ne fait taire ces faux Oracles qui entretiennent le peuple dans l'erreur. Pour dissiper ces funestes impressions il n'y a qu'à le ramener au sentiment, à le rapprocher de la simple Nature, maîtresse habile qui fait se développer aux yeux de l'ignorant, comme à ceux du Sçavant, & qui trouve même plus d'obstacle dans les vains préjugés de celui-ci.

En effet si tout homme de bon sens est Critique né, qu'est il besoin de Critiques de profession? C'est une insulte faite à l'humanité. Un Critique semble dire à toute l'Europe, vous n'avez pas le sens commun: j'ai reçû du Ciel un discernement universel comme un privilége exclusif; écoutés mes ora-

cles, votre mémoire peut ſeule ſuppléer au défaut de votre raiſon. Ce ton hardi, pour n'en pas dire d'avantage, étonne le public; & cet étonnement ſert de titre à un Cenſeur ignorant.

Un homme que l'étude, la réflexion & la bonne compagnie auroient formé de concert, feroit le ſeul capable de diriger le goût du public, & ce ſera le ſeul qui refuſera un employ ſi dangereux. S'il a du penchant à communiquer avec joie ce qu'il a acquis avec peine, il eſt trop éclairé pour ne pas ſentir que le nom d'Arbitre & de Juge ne peut convenir à un ſeul, quelque talent qu'il ait au-deſſus des autres : il n'y a donc qu'un jeune homme vain & ignorant qui puiſſe briguer cette place, parce qu'il n'y a que lui qui ne ſente pas l'étendue de ſes devoirs, & qui ne ſoit pas convaincu de ſon inſuffiſance.

Il ne ſera dira-t on que l'écho du public. Je veux que ce ſoit-là ſon intention; je demande s'il eſt poſſible de la remplir. Quel moyen a-t-il de recueillir les voix, s'il s'agit ſurtout

de ſes peſer plutôt que de les compter: ſi ce n'eſt que le choc des opinions différentes qui puiſſe faire briller la vérité, & qu'il ait à prononcer ſans délai, il ne peut être que l'écho de cette chétive partie du public dont il s'eſt fait le chef, & alors, quels foibles ſons aura-t-il à répéter.

D'ailleurs ce ſeroit bien peu connoître le cœur humain, que de penſer qu'un jeune homme à qui on donne plein pouvoir puiſſe tenir ferme ſur ce penchant qui l'entraine aux abus. On commence avec beaucoup de modération; on montre d'abord une entière déférence pour le goût du public: bientôt la vanité a honte de ce rôle ſubalterne, on ſecoue le joug, on prononce ſans attendre l'inſpiration, on renverſe l'ordre, ce n'eſt plus qu'un brigandage qui corrompt le goût & qui s'étend quelquefois ſur les mœurs. On ne fait pas attention que le gouvernement Litteraire eſt néceſſairement Républicain: Ses honneurs & ſes charges pour ſa ſureté doivent paſſer de main en main. L'Abbé Desfontaines étoit littérateur & homme de goût,

cependant la jalousie, l'animosité, la haine enhardies par la longueur de son regne, lui arracherent souvent de faux Oracles dignes des Dieux qu'il encensoit; mais surtout je voudrois couvrir d'un voile impénétrable cette bassesse d'ame qui lui fit sacrifier au Veau d'or, je veux dire, qui lui fit faire un trafic honteux des loix sacrées de la Critique. On ne sauroit nommer un seul Périodiste de profession, qui l'ait exercée quelque tems en honnête homme. Il y a des postes qui sont l'écueil de la probité : Les sots ont l'ame basse, les gens d'esprit ont des besoins; l'or est le prix de tout. Je ne sache qu'un homme dans le monde, qui eut pû tenir la plume de la Critique : c'est le sage Addisson : l'esprit & le goût, le savoir & la politesse faisoient l'ornement d'une probité & d'une candeur, dignes des premiers âges; encore peut-être auroit-il trouvé quelque écueil. Le judicieux Despréaux, n'étoit plus le même lorsqu'il laissoit dominer l'humeur, & elle dominoit souvent. Que j'aime la résolution de cet homme, qui ayant sondé son cœur jura de ne ser-

voir jamais de témoin pour son ami ni contre son ennemi ou son rival! L'amitié & l'animosité sont à l'esprit ce que sont aux yeux les verres colorés, & bien plus encore, on voit le verre on le touche, au lieu qu'on ne se doute ni de la haine ni de l'intérêt, tant ces passions ont l'art de se confondre avec le jugement.

L'esprit de prévention trouve pour ainsi dire milles portes ouvertes pour entrer dans notre ame, il n'en trouve point pour sortir. C'est la caverne du Lion. Une erreur nous flatte, nous la ménageons à notre tour, nous la mettons au rang des vérités qui n'ont pas besoin d'examen, elle échape toujours à la revûe. Je crains surtout ce qu'on appelle *Prétention*, & ce desir effrené d'être piquant & singulier, auquel on sacrifie tous les jours le plaisir d'être juste & raisonnable. Qu'on me donne un homme sans prétention, je le mets sans hésiter au-dessus de Socrate: celui qui se croit tel est bien étranger à lui-même & je le renvoye au Besacier de la Fontaine.

Rien ne donne plus de prétentions

& n'inſpire plus de ſingularité que la place de Critique, celui qui la remplit, ſe croit à l'abri de toutes les fautes qu'il reprend, & il ne voit que celles-là.

Voilà ſa ſupériorité décidée ſur tous les Génies de la Littérature : renfermé dans un eſphére étroite il rapporte tout à ſoi, ſe fait le centre de tout, ſes petites lueurs ſont la lumiere du monde, ſes jugemens faux & ridicules ſont la Loi univerſelle.

On a bien raiſon de dire que la Critique ne ſemble s'être établie que pour donner des momens délicieux à la vanitè & à l'ignorance. Imaginez la joye de Midas lorſqu'Appollon voulut bien s'expoſer à ſon jugement; nos modernes Critiques mettent tous les jours cette Fable en action. Voyez comme ils s'épanouiſſent lorſqu'ils ont cité à leur tribunal les Monteſquieu, les Voltaires, les Crebillons, les Greſſet! Pour les outrager ils ſe parent de leurs réfléxions, de leurs tours, de leur coloris vif & animé : vils eſclaves qui oſent ſe revêtir de la pourpre! Ils ſe préſentent ainſi avec pompe aux yeux du public, comme le Marquis des Précieuſes Ridicules, ſans

être effrayé du dénouement qui les attend. La honte n'est pas faite pour eux, il n'y a que le peuple qui rougit d'avoir été quelque tems leur dupe. Expliquez-moi, je vous prie, me disoit l'autre jour, un Etranger, comment chez une Nation qui porte le point d'honneur (permetez-moi le terme) jusqu'à la folie ; il peut se trouver des gens qui portent la bassesse tout aussi loin. Sans toucher ici au Gouvernement, ajouta-t-il, comment peut-il se trouver de jeune homme qui ose se charger seul du ridicule & de l'odieux attaché à la profession de Critique ? Car il sent bien lui-même qu'il est le Hibou de la Littérature.

Votre étonnement est à sa place, lui répondis-je, & je conviens que c'est-là l'énigme de la France. Cependant si l'on fait réflexion que le point d'honneur n'est souvent qu'un esprit de corps, qui frappant vivement l'imagination de chaque membre, l'éléye audessus de lui-même pour participer à la gloire de tous : si l'on remarque que l'ame la plus foible acquiert un ressort dont elle n'étoit pas capable auparavant, &

qu'elle le doit principalement aux regards de ses associés & de ses rivaux fixes sur elle ; on verra qu'il est très-conséquent qu'un homme jetté hors de son corps, s'il se trouve affranchi de tout lien d'honneur, s'il regarde le nom de patrie comme une chimére *, soit rendu dès ce moment à lui-même, & ne craigne plus l'ignominie. L'idée de la grandeur du corps d'où il est sorti, se change en audace, & cette audace est dirigée par la bassesse qui naît aisément du fonds de tout homme isolé dans la nature. Ainsi celui qui est condamné au dernier supplice, détaché dans ce moment de tout le genre humain, peut absolument se résoudre à racheter sa vie par l'exercice du ministere le plus infame.

Je ne prétends faire ici aucune application ; je me livre simplement à des idées générales, d'où j'oserois conclure que si la France pouvoit perdre ce point d'honneur, elle pourroit être la derniere des Nations de l'Europe, comme avec ce ressort elle en est la premiere. Nos Philosophes se plaignent sans cesse de la contradiction.

* Voyez Lettre 2 page.

qu'il y a de nos loix à nos mœurs : s'ils étoient plus philosophes, ils penseroient peut-être que cette contradiction est comme un sel qui préserve les unes & les autres de la corruption. Sait-on combien le flux & le reflux est essentiel aux eaux de la mer ? Que nos Loix favorisent le point d'honneur, nos mœurs dégénéreront en férocité & en barbarie ; que l'honneur se régle entiérement sur nos Loix, nous verrons naître partout de cet accord la lâcheté & la bassesse. Ce propos de la Fable de Lafontaine sera général ; & que m'importe à qui j'appartienne ! Me fera-t-on porter double charge ?

Revenons de cet écart politique qui nous jetteroit trop loin, & voyons si un Censeur public ne pourroit pas absolument remplir sa place avec honneur.

Demande-t-on si un homme dans l'âge des passions, sans beaucoup d'étude & sans avoir un génie marqué, pourroit remplir ce poste ? La question est si ridicule, que je ne m'arrêterai pas à y répondre. C'est demander si une nuit profonde sans clair de lune & sans étoiles pourroit tenir lieu de jour aux

voyageurs. Je ne rappellerai pas ici la censure des Romains, qui n'étoit que le prix de l'intelligence & de la droiture qu'on avoit montrées dans chacune des Charges de la République. Ceux qui seroient capables de sentir la force & la vérité de cette comparaison, seroient incapables d'avoir fait la question précédente...

La proposition est-elle générale ? Dans ce cas je réponds, que le vrai but de la saine critique étant de ramener les Sçavans égarés, ou de les confirmer dans leur opinion, d'éclairer le peuple sur le vrai & sur le faux, de lui faire sentir les sources du beau, d'encourager les jeunes talens sans les flatter bassement, & de payer aux talens décidés ce juste tribut d'encens aussi éloigné de la fadeur que de l'ironie ; il faudroit un homme consommé dans tous les genres de Littérature, ce qui est impossible à un seul. Il faudroit un homme qui eût tous les esprits & tous les tons, ce qui est impossible à un seul. Il faudroit un homme qui vît tous les objets en général & en particulier, sans passion, ce qui dans un seul individu

eſt encore plus oppoſé à la conſtitution de notre être.

Il ſuit de là que le plus grand génie de l'Europe & le plus univerſel ſeroit encore bien loin de former un Critique parfait. Je vous entends, me dira-t-on, vous prenez la perfection en elle-même & au-delà de la nature comme on l'a priſe pour juger des Orateurs. La perfection dans cet univers n'eſt que le plus haut point où la nature peut s'élever. Celui qui a le moins de défauts eſt chez nous l'homme parfait. J'adopte cette idée bien volontiers ; en conſéquence donnez-nous l'homme le moins borné & le moins ignorant, le moins vain & le plus appliqué. Pour prévenir les paſſions inſéparables de l'humanité, cachez ſoigneuſement l'Auteur, ne préſentez que l'ouvrage dénué de tout ſecours étranger, qu'il n'ait pour ou contre que ſes beautés & ſes défauts. Je donnerai de grand cœur mon ſuffrage à un pareil critique, ſi l'on veut abſolument que cette place ſoit remplie par un ſeul.

Pour ne pas faire le difficile, je veux bien me départir de quelques points

essentiels, je veux bien oublier que la vérité ne s'éleve guéres que du sein des opinions contraires, je ne représenterai pas que le seul moyen d'éluder l'effet des passions, c'est de leur opposer d'autres passions. Pourvu qu'on nous donne un Censeur tel qu'on vient de le proposer ici, & avec les précautions que je viens d'indiquer, je me rends, j'abandonne tout le reste.

Mais si vous donnez dans l'extrémité opposée, je regarde votre choix en pitié, je ris du ton de votre petit Oracle, je plains les jeunes talens que vous découragez, que vous sacrifiez; & le peuple que vous condamnez à l'erreur. On peut plaindre aussi le jeune homme que vous destinés à cet emploi: s'il est en état de produire de son fonds, vous le perdez; s'il a quelqu'imagination, vous l'éteignez: il alloit entrer dans la carriere, vous l'arrêtez dès le premier pas; votre zele mal entendu en fait une malheureuse victime.

Vous voyez, Madame, ce que je pense sur la critique, reprenez le stile, retranchez tout ce qui vous paroîtra outré,

ou faux ; quelque raisonnable que me paroisse ce sentiment, je ne l'adopterai moi-même qu'autant que vous & vos amis le munirez de votre sceau.

On dit que la France est le berceau des modes. Je voudrois que celle de ne donner jamais ses avis que comme de simples conjectures, eut enfin son tour, qu'elle se répandît généralement, & qu'elle se liât au fonds du caractere de la Nation. Dans ce cas je voudrois qu'on apprît à peser les conjectures, à en faire l'estime. L'esprit & la raison y gagneroient, l'igorance & la vanité y perdroient tout. Que reste-t-il à celles-ci, si on leur ôte le ton affirmatif & despotique ? Vous retrouvez là, Madame, quelques idées que je vous ai dérobées. Je ne vais jamais avec plus d'assurance que lorsque je marche sur vos traces, Je parle avec joye en faveur de l'esprit & de la raison ; c'est prêcher avec vous & pour vous.

Après ce que nous venons de dire sur la Critique & sur les qualités qu'elle exige, il y auroit de la présomption & de l'inconséquence à vouloir donner ici un modele d'analyse ; il suffiroit de ren-

voyer M. F. aux conseils à un Journaliste, & à l'Encyclopedie au mot Critique, article excellent fourni par Mr Marm. : des avis si judicieux ne demandent presque qu'une étude assidue & une docilité sans bornes, ils sauveroient seuls un Périodiste du mépris & de la haine du public, si un réformateur sans sçavoir, sans goût & sans principes pouvoit s'en sauver. Je puis cependant sans prétention vous faire voir que les pensées sur l'interprétation de la nature ne sont pas une œuvre aussi informe que l'ignorance & la mauvaise foy ont voulu le faire entendre.

EXTRAIT

Des Pensées sur l'Interprétation de la Nature.

Un Philosophe qui voit les objets dans cet ordre lumineux si propre, si essentiel au genie, du premier regard qu'il jette sur la nature, l'apperçoit dans la chaîne des phénomenes qu'elle présente à ceux qui sçavent voir ; de là il remonte à la cause générale, il ose la considérer dans ses parties élémen-

taires. Le premier point de vûe est l'art expérimental ; le second est l'art des systhêmes : l'esprit systhématique bien différent de l'art des systhêmes, le dirige dans l'un & dans l'autre ; l'ordre & l'enchaînement sont aussi nécessaires dans les effets que dans les causes.

La perfection de l'art expérimental résulte de la connoissance & de l'emploi des moyens. Il y en a trois généraux ; l'observation qui assemble les faits, la réflexion qui les combine, & l'expérience qui vérifie le résultat de la combinaison. Ces moyens ont trois grands obstacles ; la foiblesse de nos organes, les bornes de notre entendement, & l'imperfection de nos instrumens. Ajoutons à cela la variété infinie de la nature ; d'ailleurs chaque individu trouve les obstacles réunis contre ses efforts, & il est infiniment rare qu'il réunisse les moyens ; on peut tout au plus rassembler des hommes dont chacun excelle dans une de ces qualités, & c'est-là cette ligue philosophique si glorieuse, à laquelle on ne doit se lasser d'inviter les gens à talent. Diminuer les obstacles, les diviser, les affoiblir ; con-

noître les moyens, les comparer, les réunir, voilà la tâche digne d'une Société de Philosophes.

Cet heureux accord nous enrichiroit de faits choisis qui offriroient des fondemens solides & inébranlables à la Philosophie rationnelle. On verroit d'abord dans l'examen des systhêmes les erreurs des génies qui nous ont précédé, & la cause de leurs erreurs; on verroit que les grands hommes de ce siécle, éclairés par les fautes de leurs prédécesseurs, s'élancent avec plus de force vers le but, sans pouvoir y atteindre encore : enfin on pourroit tenter de nouvelles conjectures pour sonder la nature de toutes parts, & la forcer à nous livrer son secret.

Voilà un plan lumineux dont l'esprit saisit nettement toutes les parties. Si Monsieur Diderot eût embrassé ainsi son objet, l'analyse de son Ouvrage seroit aussi aisée qu'utile & intéressante.

Nous n'avons pas de souhaits à faire là-dessus; le plan que je viens de tracer n'est autre chose que celui de cet habile Philosophe. Il seroit très-aisé de faire voir l'ordre qu'il a observé, les vûes

nouvelles qu'il a données aux Physiciens, & les traits d'éloquence dont il a semé son stile dès que l'occasion s'est présentée : le feu d'une belle imagination la fait naître souvent.

Monsieur Diderot annonce dès la seconde page des vûes générales sur l'art expérimental, qui préparent à des vues particulieres sur l'électricité, & sur quelqu'autre phénomene important : c'est la premiere partie de son Livre. De l'effet il s'éleve à la cause, & de la cause à l'enchaînement des causes générales, qui n'est autre chose que les systêmes, c'est la deuxiéme partie de l'Ouvrage.

Avant de réunir les moyens que nous avons de perfectionner l'art expérimental, il les considere séparément. Parmi les Philosophes, dit-il, les uns ont des idées, les autres des instrumens ; les observateurs tiennent le milieu entre ces deux classes. S'il commence par les idées, on en voit la preuve à l'instant ; » C'est qu'il est plus » facile & plus court de se consulter » soi que la nature ; aussi la raison est-» elle portée à demeurer en elle-même

» tandis que l'instinct aime à se répandre » au dehors. On est étonné d'entendre un Philosophe raisonner d'une maniere si désintéressée sur les idées. » La ré- » gion du Mathématicien est un monde » intellectuel, où ce que l'on prend » pour des vérités rigoureuses perd » absolument cet avantage, quand on » l'apporte sur notre terre. On a » conclu qu'il falloit les rectifier par » l'expérience; mais n'est-il pas plus » court de s'en tenir au résultat de » celle-ci? Sans l'expérience les Ma- » thématiques ne conduisent à rien de » précis; c'est une espece de Métaphi- » sique générale, où les corps sont dé- » poüillés de leurs qualités indivi- » duelles : Métaphisique inutile jusqu'à » ce qu'on ait fait un grand Ouvrage » qui seroit *l'application de l'expérience* » *à la Géometrie ou Traité de l'aberra-* » *tion des mesures.*

Je cherche ici cette vanité extraordinaire dont un Critique de legere espece a fait un si grand crime à l'Auteur. Je vois un homme qui loin de relever sa profession, & par-là son mérite, est le premier à détromper le public

blic d'une vénération plus juste qu'éclairée, & à retrancher une partie des éloges les plus legitimement dûs aux profonds Métaphisiciens & aux Géometres, c'est-à-dire à lui-même & à ses amis, entiérement livrés à ces Sciences. Ce n'est pas ici un mot échappé au hazard; c'est un systême réflechi qu'on retrouve dans tous les Ouvrages de cette Société litteraire & sçavante. On l'a lû dans l'Histoire naturelle, on le lit dans la Préface de l'Encyclopedie, on le voit dans les pensées sur l'interprétation de la nature. Une philosophie si sublime honore notre siécle, & devroit exciter en nous plus que de l'admiration.

On pourroit demander à M, F. si c'est-là faire le charlatan, si c'est-là monter sur des treteaux pour étaler des Lettres d'Académicien de Nancy, pour faire parade d'une boëte d'or, ou de médailles qu'on dit hardiment avoir reçues de tel Prince ou de tel Roi qui n'y a jamais pensé.

Le peu d'utilité que nous retirons des Mathématiques transcendantes & de la profonde Métaphisique étant démon-

tré, Monsieur Diderot demande si on ne s'en désabusera pas enfin.

Il porte ses regards au loin en vrai Philosophe, il voit la marche des Sciences, l'espace qu'elles se proposent de parcourir, & le terme où elles doivent s'arrêter au gré de l'utile qui circonscrit tout. Dans ce point de vûe rien ne lui échappe, pas même la cause qui a retardé les progrès de nos connoissances. La terre n'a point manqué de génies; mais les meilleurs esprits se sont trop longtems occupés d'abstractions; on a négligé ce qu'il falloit savoir, on n'a mis ni choix, ni vûe, ni méthode dans cette étude. Il falloit d'abord préparer l'entendement, le dépouiller de tout ce qui lui est étranger, soit systême, soit conjecture. L'authorité des Sçavans ne sert qu'à éteindre une portion de notre intelligence, & à rendre inutile une partie de nos Facultés qu'elle surcharge.* En un mot la véritable maniere de philosopher eût été de replier les idées sur elles-mêmes, & d'appliquer l'enten-

* C'est ici que M. F. est arrêté par une prétendue obscurité, il est à plaindre s'il

dement à l'entendement ; l'entendement ainsi éprouvé, aux sens ; les sens à la nature ; la nature à inventer, à rectifier les instrumens ; les instrumens à la perfection des arts, dans lesquels le peuple viendroit en foule admirer nos découvertes, & en profiter. Tant que les choses ne sont que dans notre entendement, ce sont nos opinions, ce sont des notions qui peuvent être vraies ou fausses : Elles ne prennent de la consistance qu'en se liant aux êtres extérieurs. Cette liaison se fait, ou par une chaîne continue d'expériences, ou par une chaîne continue de raisonnemens qui tient d'un bout à l'observation, & de l'autre à l'expérience ; ou par une chaîne d'expériences dispersées d'espace en espace entre des raisonnemens, comme des poids sur la longueur d'un fil suspendu par ses deux extrémités. Sans ces poids le fil deviendroit le jouet

dit vrai : il peut fermer pour toujours Bacon, Descartes, Lokc, Malebranche ; ces génies lui présenteroient à chaque page de pareilles obscurités : objection ordinaire à ceux qui ne pensent pas, contre ceux qui pensent.

de la moindre agitation qui se feroit dans l'air.

L'observation. Tout l'essentiel se réduit donc à passer de la réflexion aux sens, & à revenir des sens à la réflexion. L'observation est la baze de nos idées. Les faits, de quelque nature qu'ils soient, sont la véritable richesse du Philosophe. Ils sont pour la plûpart dûs à l'instinct, l'instinct aime à se répandre au dehors, il va sans cesse regardant, goûtant, touchant, écoutant; la sagacité ou le hazard qui ne se repose jamais, plus fécond que la sagacité, amene tous les jours quelque nouvelle découverte, dans les objets dont on attendoit le moins, & qui étoient abandonnés. Il y auroit peut-être plus de Phisique expérimentale à apprendre en étudiant les animaux, qu'en suivant les Cours des Professeurs. On recueilleroit peut-être avec eux plus de faits, & des faits plus sûrs: ils ne s'enorgueillissent pas des phenomenes de la nature, ils ne se préviennent point, & ne les masquent point. Recueillir les faits & les lier, sont deux occupations bien pénibles; aussi les Philosophes se les sont partagées en-

tre eux. Les uns passent leur vie à rassembler des matériaux, manœuvres laborieux, mais peu utiles tandis qu'ils demeureront isolés ; les autres Architectes orgueilleux, s'empressent de les mettre en œuvre, sans écouter l'Observateur qui leur présente toujours de nouvelles pieces. Les premiers les yeux bandés marchent en tâtonnant, saisissent tout ce qui tombe sous leur main, & rencontrent à la fin des choses précieuses : ceux-ci recueillent ces matieres précieuses, & prétendent en former un flambeau qui éclaire tout l'univers, au lieu de se borner sagement à éclairer de proche en proche le manœuvre poudreux dont on abbregeroit les recherches en dirigeant les travaux, & dont on assureroit les découvertes, en les vérifiant par les expériences qu'elles indiquent soit directement, soit à l'aide de nos conjectures.

L'Art expérimental pris en lui-même, je veux dire séparé de l'observation, de la réfléxion, des conjectures, ne demande presque aucune préparation de l'ame : une certaine dextérité indépendante de l'esprit est tout ce dont il a

L'expérience.

besoin. Le goût de l'observation peut être inspiré à tous les hommes ; il semble que celui de l'expérience ne doive être inspiré qu'aux hommes riches : l'observation ne demande qu'un usage habituel des sens, l'expérience exige des dépenses continuelles. Il seroit à souhaiter que les Grands vinssent à s'entêter de la Phisique expérimentale qui les amuseroit quelquefois.

Lorsque l'Art expérimental est bien dirigé, on peut le comparer dans ses bons effets au conseil de ce Pere de famille qui dit en mourant à ses enfans : » Je vous laisse un trésor caché » dans mon champ, je ne sais précisément en quel endroit ; remuez la » terre, béchez, fouillez. »

La grande habitude de faire des expériences donne un pressentiment qui a le caractère de l'inspiration, il ne tiendroit qu'à ces Phisiciens de s'y tromper comme Socrate, & de l'appeller un Démon familier. Ils ont vû si souvent & de si près la Nature dans ses opérations, qu'ils devinent avec assez de précision le

cours qu'elle pourra suivre dans le cas où il leur prend envie de la provoquer par les essais les plus bizarres. Il faudroit tâcher de faire passer dans les Eléves cet esprit de divination par lequel on *subodore*, pour ainsi dire, des expériences nouvelles ou des résultats ignorés. Mais comment se communique cet esprit ? Appellons la philosophie rationelle au secours ; elle inspirera à l'expérimentateur adroit de descendre en lui-même pour reconnoître distinctement ce que c'est, pour substituer au Démon familier des notions intelligibles & claires, & les dévélopper aux autres. S'il trouve par exemple, que c'est *une facilité de supposer, ou d'appercevoir des oppositions ou des analogies ; une connoissance pratique des qualités Phisiques des Etres considérés séparément, ou de leurs effets réciproques dans les différentes combinaisons*, il étendra cette idée, il l'appuyera d'une infinité de faits ; ce seroit l'Histoire fidéle de cet enchaînement de conjectures fondées sur des oppositions, ou des ressemblances si

éloignées, si imperceptibles, qu'on a souvent refusé de faire ou les observations, ou les expériences qu'on en concluoit. Pour mieux dévélopper ces analogies dont on peut retirer de grands avantages, notre Philosophe donne ici l'essort à son imagination & promene ses regards sur la Nature.

Si la terre a un noyau solide de verre, & que ce noyau soit revêtu de poussiere, il sera par un effet de la force centrifuge couvert sous l'équateur, & peut-être nud vers les poles : cette particularité suffiroit à la direction de l'aiguille aimantée, & aux aurores boréales qui ne sont vraisemblablement que des courants de matière électrique. Le mouvement de rotation du Globe & peut-être celui de sa croute entière sur le noyau opérent d'une infinité de manières, un frottement continuel : L'énergie des matières combinées avec l'action de la Lune produiroient le Magnetisme, l'Electricité, le Flux & Reflux, les Courants, les Vents, la Lumiere : on a trouvé une grande liaison entre la matière électri-

que & l'aimant, on en trouvera entre la position de l'aurore boréale & la direction de l'aiguille aimantée; pourquoi se lasser sitôt des expériences, il en reste tant à faire, indiquées par celles qui ont été faites? a-t-on operé sur l'eau commune, sur l'eau électrisée, sur le souffre, sur le plomb calciné, sur le feu commun, sur les cristaux, sur les topiques, sur les météores, sur les phosphores, sur l'air de l'équateur & des poles? Ces glaces éternelles amassées aux deux extrémités de l'Axe, peut être mûes sur le noyau de verre, pourroient être l'unique cause de la direction de l'aiguille aimantée, & des aurores boréales qui semblent dépendre de l'Electricité.

Que ne puis-je entrer dans le détail des vues immenses que renferme ce petit Ouvrage, de l'inversion qu'il fait de toutes ces suppositions & des conséquences qu'il en tire! Quoiqu'on sente en le lisant que ce n'est là qu'une très-legere esquisse des profondes réfléxions & des combinaisons infinies de notre Philosophe. Il a sur le mou-

vement des idées peut-être plus neuves encore, & poussées plus loin.

Une corde d'instrument tendue est séparée dans sa longueur par un leger obstacle ; on sait que cet obstacle détermine la plus grande à se diviser en portions vibrantes, telles que les deux parties de la corde rendent l'unisson, & que les deux portions vibrantes de la plus grande soient comprises chacune, entre deux points immobiles. Dans cette observation Mr. Diderot voit les Loix générales de la communication du mouvement. Tout corps frappé représente une corde, qui dans sa longueur forme des ventres & des nœuds, l'expérience vérifie cette idée ; nous éprouvons dans les corps sonores un frémissement qui ne peut être occasionné que par les nœuds qui sont entre les parties oscillantes : cela est confirmé par le mouvement de translation, dans lequel on n'éprouve pas ce frémissement, parce que les points vibrants ne sont point répandus entre des points immobiles. Le Géometre n'a plus qu'à étendre le calcul de la

corde vibrante au Prisme, à la Sphére, au Cylindre, pour trouver la loi générale de la distribution du mouvement dans un corps choqué; Loi qu'on étoit bien éloigné de chercher jusqu'à présent, puisqu'on ne pensoit pas même à l'existance du Phénomene, & qu'on supposoit au contraire la distribution du mouvement uniforme dans toute la masse.

On voit là une heureuse application des principes de M. Diderot, l'observation, la combinaison & l'expérience s'y prêtent un mutuel secours; mais il va plus loin, car la Philosophie rationnelle a sa place après chaque opération de l'art expérimental qu'elle dirige. La décomposition des forces lui offre dans la seule attraction le dévéloppement du systême de l'Elasticité, de la Dureté, de la rarescibilité, &c. Il explique surtout admirablement, comment l'assemblage de plusieurs molecules, s'unissant à d'autres groupes, parviennent souvent à se simplifier; comme on le voit dans certaines opérations chimiques. Notre Philosophe

ramene ses profondes conjectures à l'avancement des Arts ; il les étend à la formation des Métaux, à la trempe du Fer, aux merveilles de la grotte d'Arcis. Il ouvre des vues sur l'imitation de la Nature, surtout pour changer le Fer en Acier, pour former des carrières de Marbre, de Plâtre. &c. Je ne parle pas des sçavantes conjectures qu'il nous donne sur les Moles & sur le Fluide séminal, c'est aux Médecins, aux Chirurgiens à sentir le mérite de ses vues & à en profiter. L'expérience doit donner plus de solidité à ces notions, que M. Diderot appelle plaisament une habitude de déraison à laquelle on est redevable de plusieurs découvertes : la Philosophie doit en imaginer qui séparent les Phénomenes, ou qui achevent de les identifier.

La maniere de verifier les conjectures, ou ce qui est le même, de tenter les expériences trouve ici naturellement sa place, M. Diderot n'obmet rien de ce qui peut contribuer à la perfection de l'Art expérimental. La premiere attention est, dit-il, de savoir ce qu'on cherche, comme la pre-

miere qualité est de ſavoir chercher. L'opiniatreté & le découragement sont les deux principaux écueils. Les expériences doivent être répétées pour le détail des circonstances & pour la connoiſſance des limites : il ne faut pas les abandonner ſans les faire paſſer par l'épreuve de l'inverſion : tant qu'elles sont éparſes, iſolées, irréductibles, il est démontré par l'induction même qu'il en reste encore à faire. Le grand Art est de travailler à la ſéparation des cauſes, à décompoſer le réſultat de leurs actions, à réduire un Phénomene très-compliqué à un plus ſimple, ou du moins à manifester la complication des cauſes, laiſſant toujours ſurtout l'expérience à ſa liberté, la captiver c'est vouloir faire mentir la Nature.

Je laiſſe ce détail quoique très eſſentiel pour développer le but caché qu'a eu l'Auteur. Le plan de ſon Ouvrage ſe préſente à tout le monde; mais l'intention qu'il a eu en dreſſant ſon plan ne ſe développe qu'à un lecteur réfléchi, & c'est-là l'apât qu'on doit avoir l'art de lui préſenter. On voit

beaucoup de gens d'un mérite reconnu se livrer entierement aux expériences ; cette partie de la Phisique, qu'ils ont choisie, est la plus conforme à leur adresse naturelle, & la plus utile aux progrès des arts ; mais s'ils s'y renferment absolument, ils devroient s'associer une autre classe de Philosophes qui développeroient mille secrets, qui ne seront jamais qu'un mistere impénétrable, tandis que les Expérimentateurs se tiendront isolés, & préféreront le plaisir d'étonner à celui de s'éclairer. Nos fameux Observateurs conviennent qu'ils ont beaucoup plus de faits qu'ils n'en peuvent lier, on les invite à se rapprocher, ou à vouloir qu'on se rapproche d'eux : on invite en même tems les esprits Systématiques à établir un commerce reglé entre la Raison & l'Expérience, on donne encore l'éveil aux Grands, de qui l'exemple & les richesses sont nécessaires a x progrès rapides de l'Art expérimental. De qui pourroit on attendre cette invitation si ce n'est d'un Philosophe zèlé qui a suivi tous les Atteliers, & après une attention réfléchie a saisi dans les opéra-

tions, & jusques dans l'ame des Artistes des secrets qu'ils ignoroient eux-mêmes, & dont il enrichit le Dictionnaire Encyclopedique, ou pour mieux dire l'Univers? Est-il quelqu'un qui puisse mieux sentir l'importance de ce commerce, en dresser le plan & en presser l'éxecution, que celui qui l'a déjà tenté si heureusement?

Les Systêmes. 2e part. de l'Int. de la nat.

Si ce commerce eut été établi dans les différens Siècles de lumiere, les grands Génies nous auroient laissé sans doute quelque systême sublime & immortel comme eux: mais que peut chaque Individu isolé dans une entreprise immense? l'esprit le plus vaste, & le plus pénétrant ne peut se garantir de tous les préjugés. Nous en voyons qui s'égarent par la méthode même choisie pour les diriger: l'entêtement des principes répand sur tout ce qui les environne un prestige qui défigure les objets. Au lieu de réformer ses notions sur les êtres, il semble qu'on prenne à tâche de modéler les êtres sur ses notions. Un Méthodiste d'ailleurs très-estimable, *Linnæus* a mis dans son systême l'homme à la tête

des quadrupedes : en vain la raison sublime dont il est doué se recrie contre la dénomination d'*animal*, en vain la Nature a tourné ses regards vers le Ciel, la prévention systématique lui courbe le corps vers la terre, n'apperçoit rien en lui, qui le distingue du singe. *Je n'admets*, dit-il, *de caractère distinctif, que ceux qui dépendent du nombre, de la figure, de la proportion, & de la situation.* Donc votre méthode est mauvaise dit la Logique. *Donc l'homme est un animal à quatre piés*, dit le Naturaliste.

Pour ébranler une Hypothese, il ne faut quelquefois que la pousser aussi loin qu'elle peut aller. M. Diderot fait l'essai de ce moyen sur un systême universel de la Nature rempli d'idées neuves & hardies, imprimé à Erlang en 1751. sous le nom du Docteur Baumann. Dieu a créé le monde, dit ce Philosophe, & c'est à nous à trouver, s'il est possible, les loix par lesquelles il a voulu qu'il se conservât, & les moyens qu'il a destinés à la reproduction des individus. Mécontent de tous les systémes peu philosophiques in-

ventés jusqu'ici, il croït voir la cause de l'erreur dans la crainte mal fondée, d'attribuer des modifications très-connuës à un être dont l'essence nous étant inconnuë, peut par cette raison même être très-compatible avec ces modifications. Il admet donc dans la particule la plus petite de matiere, comme dans le plus gros animal, proportions gardées de forme & de masse, toutes les qualités qu'on a reconnues sous le nom d'ame sensitive. S'il n'y a pas du péril à les reconnoître dans un éléphant, dans un singe, peut-il y en avoir à les reconnoître dans un grain de sable ? De ces perceptions d'élémens rassemblées & combinées, il en résultera une perception unique proportionnée à la forme, à la masse, & à la disposition, & ce systême de perceptions dans lequel chaque élément aura perdu la mémoire de soi, & concourra à former la conscience du tout, sera l'ame de l'animal. A ne regarder ce systême que dans l'application curieuse & détaillée qu'en fait ce Docteur, c'est le plus heureux & le plus ingenieux qui ait été inventé, c'est le

ſeul qui ne laiſſe rien à deſirer ſur le miſtere le plus incomprehenſible de la nature, la formation des corps organiſés. A le conſiderer dans les conſéquences qu'on a droit d'en tirer, à le faire paſſer par l'épreuve de la généraliſation, on ſera effrayé d'y trouver un ſyſtême profond d'atheiſme.

Avant de donner à ce Philoſophe les éloges que mérite l'étendue de ſes vues, M. Diderot ſe hâte d'en démontrer l'erreur par ce ſeul argument. L'univers ou la Collection générale de toutes les molécules ſenſibles & enſantes forme néceſſairement un tout. Les parties de ce tout, ne ſont pas moins ordonnées entre-elles que les élémens ne le ſont dans ces parties; en conſéquence le monde ſemblable à un grand animal a une ame; le monde pouvant être infini, peut être un ſyſtême de perceptions infinies: il peut être Dieu. Concluſion que le Docteur d'Erlang paroît plus craindre que la ruine de ſon hypotheſe.

En renverſant le ſyſtême d'un homme de genie, un Philoſophe digne de ſon triomphe ſauvera les materiaux

les plus précieux. Obſervons ici Monſieur Diderot. Il réſerve pour chaque partie de la matiere une ſenſibilité mille fois moindre que celle que Dieu a accordée aux animaux les plus ſtupides. En conſéquence de cette ſenſibilité ſourde & de la différence des Configurations, il n'y aura pour une molécule organique quelconque qu'une ſituation la plus commode de toutes, qu'elle cherchera ſans ceſſe par une inquietude authomate. On eut donc pû définir l'animal en général *un Syſtême de différentes molécules organiques, qui par l'impulſion d'une ſenſation ſemblable à un toucher obtus & ſourd, que celui qui a créé la matiere en général leur a donnée, ſe ſont combinées juſqu'à ce que chacune ait rencontré une place la plus convenable à ſa figure & à ſon repos.*

En ramenant le Docteur Baumann dans le cercle d'où le feu de ſon genie l'avoit écarté, M. Diderot a reconnu les limites preſcrites à l'eſprit philoſophique. Il voit au-delà l'illuſion que nous préſente la chaîne des cauſes qui

ſemble n'avoir pas eu de commencement, & celle des effets qui ſemble n'annoncer point de fin. Il voit en-deçà une hardieſſe reglée qui ſe contente de conjectures & de queſtions lorſqu'elle ne peut ſans danger former un ſyſtême. C'eſt la même maniere de procéder que nous avons remarquée dans l'art experimental.

Voici quelques-unes de ces conjectures amenées par quelques principes.

Il n'y a qu'une maniere poſſible d'être homogene, il y a une infinité de manieres différentes d'être hétérogéne.

La diverſité des phénomenes ne peut être le réſultat d'une hétérogénéité quelconque.

J'appellerai donc élémens les différentes matieres hétérogenes, néceſſaires pour la production générale des phénomenes.

J'appellerai *nature* le réſultat général actuel, ou les réſultats généraux ſucceſſifs de la combinaiſon des élémens.

Il eſt, il a été, ou il ſera une combinaiſon naturelle ou artificielle, dans laquelle un élément eſt, a été, ou ſera

porté à sa plus grande division possible.

Ce que nous prenons pour l'histoire de la nature n'est peut-être que l'histoire très-incomplette d'un instant. Il ne seroit pas ridicule de demander si les métaux ont toujours été, & seront toujours ce qu'ils sont; si les plantes ont toujours été, & seront toujours telles qu'elles sont; si les animaux ont toujours été, & seront toujours tels qu'ils sont, &c. Après avoir réflechi sur ces phénomenes, un doute qu'on vous pardonneroit peut-être, ô Sceptiques, ce n'est pas que le monde ait été créé, mais qu'il soit tel qu'il a été, & qu'il sera. Que je plains un Philosophe privé du flambeau de la religion, & abandonné à ses conjectures! Ne pourroit-il pas soupçonner que l'animalité avoit de toute éternité ses élémens particuliers épars & confondus dans la masse de la matiere; qu'il est arrivé à ces élémens de se réunir, parce qu'il étoit possible que cela se fît; que l'embrion formé de ces élémens a passé par une infinité d'organisations & de développemens; qu'il a eu par suc-

cession, du mouvement de la sensation, des idées, de la réflexion, de la conscience, des passions, des signes des sons une langue, des loix, des Sciences & des Arts ; Qu'il s'est écoulé des millions d'années entre chacun de ces dévéloppemens ; qu'il y a peut-être encore eu d'autres dévéloppemens à subir, & d'autres accroissemens à prendre ; Qu'il y a eu ou qu'il y aura un Etat stationaire ; qu'il s'éloigne ou qu'il s'éloignera de cet état par un dépérissement éternel, pendant lequel ses facultés sortiront de lui comme elles y étoient entrées ; qu'il disparoîtra pour jamais de la Nature, ou plûtôt qu'il continuera d'y exister, mais sous une forme & des facultés différentes de celles qu'on remarque dans cet instant de la durée? La Religion nous épargne bien des écarts, bien des chimeres que nous aurions prises pour le secret de la Nature.

Si l'on jette les yeux sur les animaux & sur la terre brute, sur les molécules organiques & sur le fluide dans lequel elles se meuvent ; sur les insec-

tes microſcopiques & ſur la matière qui les produit ; il eſt évident que la matière en général eſt diviſée en matière morte, & en matière vivante. Mais comment peut-il ſe faire que la matière ne ſoit pas une, ou toute vivante, ou toute morte ? La matiére vivante eſt-elle toujours vivante, & la matiere morte eſt-elle toujours réellement morte ? Y a-t-il quelqu'autre différence entr'elles que l'organiſation & la ſpontanéité réelle ou apparantedu mouvement ? Cette organiſation n'eſt-elle pas alternative ? Si la matière vivante n'eſt qu'une matière qui ſe meut par elle-même, comment peut-elle ceſſer de ſe mouvoir ſans mourir ? S'il y a une matière vivante & une matière morte, ces deux principes ſuffiſent-ils pour la production générale de tous les Etres ? Une molécule vivante appliquée à une molécule morte, le tout ſera-t-il vivant ? Après ces jeux d'une imagination prodigieuſe qui ne tendent qu'à tourner en ridicule ces Philoſophes qui ont la fureur de bâtir ſur le ſable mouvant, ſur des frêles conjectures ; M. Diderot revient à dire ſi les hommes

étoient sages ils se livreroient enfin à des recherches relatives à leur bien être, & à l'exemple de l'Aréopage renverroient mes questions futiles à mille ans. Ainsi après avoir épouvanté les enfans & les simples par la frayeur du diable, on quitte les cornes, on reprend sa voix, & on vient les rassurer sous une forme ordinaire.

Le plaisir qu'on prend à lire un ouvrage, dépend de la netteté des idées & de la chaleur du stile. Les profondeurs de la Phisique & de la Metaphisique n'amusent pas également tout le monde. L'éloquence a un empire plus universel. Les pensées sur l'interprétation de la nature nous en offrent plusieurs traits, on en donne ici quelques-uns pour montrer quelle est la force du pinceau de cet Auteur, quel est le ton de ses couleurs, & la beauté de ses images.

Nous avons distingué deux sortes de Philosophie; l'experimentale, & la rationelle. L'une a les yeux bandés, marche toujours en tâtonnant, saisit tout ce qui lui tombe sous les mains, & rencontre à la fin des choses précieuses,

cieuses. L'autre recueille ces matieres précieuses, & tâche de s'en former un flambeau.

Tout le monde a admiré la sagacité & la hardiesse avec lesquelles l'Auteur nous représente l'expérience & la raison avec leurs limites respectives, & le secours mutuel qu'elles pourroient se donner. „ L'expérience multiplie „ ses mouvemens à l'infini ; elle est „ sans cesse en action, & met à cher- „ cher des phénoménes tout le tems „ que la raison met à chercher des „ analogies. L'une ne sçait ce qui „ lui viendra de son travail ; mais „ elle travaille sans relache. L'autre „ au contraire pese les possibilités, „ prononce & s'arrête tout court. „ Elle dit hardiment: *On ne peut* „ *décomposer la lumiere.* La Philoso- „ phie expérimentale l'écoute & se „ taît devant elle pendant des siécles „ entiers, puis tout à coup elle mon- „ tre le prisme & dit: *La lumiere se* „ *décompose.*

„ Les hommes en sont à peine à „ sentir combien les loix de *l'investi-* „ *gation* de la vérité sont sévères, &

„ combien le nombre des moyens eſt
„ borné. Tout ſe réduit à revenir des
„ ſens à la réflexion & de la réflexion
„ aux ſens. Rentrer en ſoi & en ſortir
„ ſans ceſſe, c'eſt le travail de l'A-
„ beille. On a battu bien du terrein en
„ vain, ſi on ne rentre dans la ruche
„ chargé de cire : on a fait bien des
„ amas de cire inutile, ſi on ne ſait pas
„ en former des rayons.

„ Tant que les choſes ne ſont que
„ dans notre entendement, ce ſont
„ nos opinions, ce ſont des notions
„ qui peuvent être vraies ou fauſſes :
„ elles ne prennent de la conſiſtance
„ qu'en ſe liant aux êtres extérieurs.
„ Cette liaiſon ſe fait ou par une chai-
„ ne *ininterrompue* d'expériences, ou
„ par une chaîne *ininterrompue* de rai-
„ ſonnemens qui tient d'un bout à
„ l'obſervation, & de l'autre à l'ex-
„ perience ; ou par une chaîne d'ex-
„ périences diſperſées d'eſpace en eſ-
„ pace entre des raiſonnemens, com-
„ me des poids ſur la longueur d'un
„ fil ſuſpendu par ſes deux extrémités.
„ Sans ces poids il deviendroit le jouet
„ de la moindre agitation qui ſe feroit
„ dans l'air.

„ Le tems a renversé jusqu'aujourd'hui tous les édifices de la Philosophie rationnelle. Le manœuvre poudreux apporte tôt ou tard des souterreins où il creuse en aveugle le morceau fatal à cette architecture élevée à force de tête ; elle s'écroule, & il ne reste que des matériaux confondus pêle-mêle, jusqu'à ce qu'un autre génie téméraire en entreprenne une combinaison nouvelle. Heureux l'esprit systématique à qui la nature aura donné, comme autrefois à Epicure, à Lucrece, à Aristote, à Platon une imagination forte, une grande éloquence, l'art de présenter ses idées sous des images frappantes & sublimes. L'édifice qu'il a construit pourra tomber un jour ; mais sa statue restera debout au milieu des ruines.

A cette peinture vive & forte nous en joindrons une dans le genre gracieux, sur l'unité des vûes de la nature qui semble se cacher sous la variété des apparences „ à suivre la nature de près, on se sentiroit porté à croire qu'il n'y eût jamais qu'un

„ premier Etre prototype de tous les
„ Etres ; & il paroît évident qu'elle
„ n'a pû conserver tant de ressemblan-
„ ce dans les parties, & affecter tant
„ de variété dans les formes, sans
„ avoir souvent rendu sensible dans
„ un être organisé, ce qu'elle a dé-
„ robé dans un autre. C'est une fem-
„ me qui aime à se travestir, & dont
„ les différens déguisemens laissant
„ échapper tantôt une partie, tantôt
„ une autre, donnent quelque es-
„ pérance à ceux qui la suivent avec
„ assiduité, de connoître enfin toute
„ sa personne". Peut-on assez admirer
cet art, qui après vous avoir forte-
ment occupé d'un des grands mistères
de la haute phisique, vient vous dé-
lasser par une idée riante, & réparer
ainsi vos forces qu'il a dessein d'em-
ployer de nouveau, pour arriver à cet
acte unique & général de la nature.

L'idée que l'Auteur nous donne des
Sciences & de leurs révolutions dé-
cele un Philosophe supérieur aux Sça-
vans. „ Je me représente, *dit-il*, la
„ vaste étendue des Sciences comme
„ un grand terrein parsemé de places

„ obſcures, & de places éclairées. Nos „ travaux doivent avoir pour but, ou „ de multiplier ſur le terrein les cen- „ tres de lumiere, ou d'en étendre la „ circonference : L'un appartient au „ génie qui crée ; l'autre à la ſagacité „ qui perfectionne.

„ Nous touchons au moment d'une „ grande révolution dans les Sciences. „ Au penchant que les eſprits paroiſ- „ ſent avoir à la morale, aux belles „ lettres, à l'hiſtoire de la nature, „ j'oſerois preſque aſſurer que dans „ moins d'un ſiécle on ne comptera „ pas trois grands Géometres en Eu- „ rope. Cette Science s'arrêtera tout „ court où l'auront laiſſée les Ber- „ noulli, les Euler, les Maupertuis, „ les d'Alemberts, &c. Ils auront „ poſés les colomnes d'Hercule, on „ n'ira point au-delà. Leurs Ouvrages „ ſubſiſteront dans les ſiécles à venir „ comme ces pyramydes d'Egypte, „ dont les maſſes chargées d'hyéro- „ gliphes réveillent en nous l'idée ef- „ frayante de la puiſſance & des reſ- „ ſources des hommes qui les ont éle- „ vées.

„ Lorſqu'une Science commence à „ naître, l'extrême conſidération „ qu'on a dans la ſociété pour les in„ venteurs, le déſir de connoître par „ ſoi-même une choſe qui fait beau„ coup de bruit, l'eſpérance de s'illuſ„ trer par quelque découverte, l'am„ bition de partager un titre avec des „ Hommes illuſtres tournent tous les „ eſprits de ce côté. Les uns s'en font „ un métier, d'autres s'y jettent par „ déſœuvrement ou par vanité; d'au„ tres enfin y font entraînés par goût.

„ Tant d'efforts réunis portent aſſez „ rapidement la ſcience juſqu'où elle „ peut aller: mais à meſure que ſes li„ mites s'étendent, celles de la conſi„ dération ſe reſſerrent; on n'en a plus „ que pour ceux qui ſe diſtinguent par „ une grande ſupériorité. Alors la „ foule diminue; on ceſſe de s'embar„ quer pour une Contrée où les for„ tunes ſont devenues rares & diffi„ ciles; il ne reſte à la Science que des „ mercenaires à qui elle donne du pain, „ & quelques hommes de génie „ qu'elle continue d'illuſtrer longtems „ après que le preſtige eſt diſſipé, &

„ que les yeux se sont ouverts sur l'inu-
„ tilité d'une partie de leurs travaux.
„ On regarde toujours ces travaux
„ comme des tours de force qui font
„ honneur à l'humanité. Voilà l'ab-
„ brégé historique de la Géométrie,
„ & celui de toutes les Sciences qui
„ cesseront d'instruire ou de plaire. Je
„ n'en excepte pas même l'histoire de
„ la nature. On peut accorder des sié-
„ cles à cette étude, parce que la sphe-
„ re de son utilité est infiniment plus
„ étendue que celle d'aucune Science
„ abstraite, & qu'elle est sans contre-
„ dit la baze de nos véritables con-
„ noissances.

Le portrait du Métaphisicien a été trop goûté pour n'avoir pas sa place parmi ces traits choisis. „ S'il étoit
„ permis à quelques Auteurs d'être
„ obscurs, j'oserois dire que c'est aux
„ seuls Méthaphisiciens. Les grandes
„ abstractions ne comportent qu'une
„ lueur sombre. L'acte de la généra-
„ lisation tend à dépouiller les *concepts*
„ de tout ce qu'ils ont de sensible, à
„ mesure que cet acte s'avance, les
„ spectres corporels s'évanouissent ;

„ les notions ſe retirent peu à peu de
„ l'imagination vers l'entendement,
„ & les idées deviennent purement
„ intellectuelles. Alors le Philoſophe
„ ſpéculatif reſſemble à celui qui re-
„ garde du haut de ces montagnes
„ dont les ſommets ſe perdent dans
„ les nues, les objets de la plaine ont
„ diſparu devant lui : il ne lui reſte plus
„ que le ſpectacle de ſes penſées, &
„ que la connoiſſance de la hauteur
„ à laquelle il s'eſt élevé, où il n'eſt
„ peut-être pas donné à tous de le
„ ſuivre & de reſpirer.

Monſieur Diderot a peint bien-heureuſement la témérité de ces Docteurs qui veulent fouiller dans les cauſes finales. „ L'homme, *dit-il*, fait un
„ mérite à l'Eternel de ſes petites vues,
„ & l'Eternel qui l'entend du haut de
„ ſon Trône, & qui connoit ſon inten-
„ tion, accepte ſa louange imbécile,
„ & ſourit de ſa vanité.

Enfin on ne pouvoit mieux finir cet Ouvrage que par cette reflexion philoſophique qui ſemble mettre le ſceau à ce qu'on vient de voir. „ Quand je
„ tourne mes regards ſur les travaux

„ des hommes, & que je vois des vil-
„ les bâties de toutes parts, tous les
„ élémens employés, des langues fi-
„ xées, des peuples policés, des ports
„ construits, les mers traversées, la
„ terre & les Cieux mesurés, le mon-
„ de me paroît bien vieux. Lorsque je
„ trouve les hommes incertains sur les
„ premiers principes de la médecine,
„ & de l'agriculture, sur ceux de la
„ société, sur les propriétés des sub-
„ stances les plus communes, sur la
„ nature de son être, sur la connois-
„ sance des maladies dont il est affli-
„ gé, sur la taille des arbres, sur
„ la forme de la charrue, la terre ne
„ me paroît habitée que d'hier.

Voilà l'Ouvrage estimable que M. F. a osé déchirer sans oser le lire, intérieurement convaincu de son insuffisance, malgré la vanité qu'il étale au dehors par de mauvaises plaisanteries, par des pointes froides & puériles. Le Public sera-t-il encore la dupe, ou pour mieux dire, la victime de cette espece de critique; car il y a trop long-tems qu'il a apprécié les talens de M.F. pour y être trompé? Ce

ſublime Périodiſte jouit depuis quelques années d'un crédit pareil à celui des Almanachs de Liege. Le Voyageur ne choiſit dans ces tablettes que des jours d'orage pour ſon départ, & le Lecteur ne prend dans ces feuilles, pour s'amuſer, que les Ouvrages maltraités par notre eſpion littéraire, craignant comme la grêle ceux qui ont mérité ſes éloges. Cette regle eſt infaillible. Si cela peut vous amuſer nous en ferons l'eſſai à la premiere occaſion. Ce ne ſera pas paſſetems de petit Maître ; l'utile y aura ſon coin : c'eſt ainſi que je veux vous faire ma cour.

J'ai l'honneur d'être, *&c.*



LETTRE VIe.

EXTRAIT de la Philoſophie, applicable à tous les objets de l'eſprit & de la raiſon, Ouvrage déchiré par M. F.

MADAME,

J'AI le bonheur de me défier de moi, & de ceux qui ne valent pas mieux : tandis que le fonds de nos Lettres a roulé ſur M. F. Vous le dirai-je, à préſent que le péril eſt paſſé ? J'ai craint furieuſement le diſcrédit. Dès que j'ai vû jour à m'étayer de quelque homme de nom, je l'ai ſaiſi, & dès cet inſtant je marche avec la confiance qu'une bonne caution inſpire. Je devenois Philoſo-

phe avec M. Diderot ; je ferai politiqu avec l'Abbé Terrasson. Pour avoir de son Ouvrage, l'idée qu'il mérite, il suffit de sçavoir que la place distinguée qu'occupoit cet Académicien dans la Littérature, étoit la moindre partie de sa gloire : il fut à la tête des vrais Philosophes ; je veux dire des Philosophes pratiques, titre plus grand encoreque glorieux, & plus estimé que recherché.

Le but des Naturalistes est *de prendre la Nature sur le fait*, pour pénétrer plus avant dans ses secrets : le but des Sages devroit être d'y *prendre* la Philosophie, & de la voir, pour ainsi dire, en action au fond d'un cœur droit & simple. C'est cette satisfaction qu'on peut goûter en lisant la vie & les réflexions de l'Abbé Terrasson. Son objet est plus étendu que celui des Maîtres qui l'ont précédé, & par là même plus philosophique. Il ne sépare pas le cœur de l'esprit, l'homme de l'homme. Il mene de front ce double objet, pour ne pas perdre dans une partie l'avantage qu'il auroit dans l'autre. Enfin, il n'entreprend rien

moins que de hâter les progrès des mœurs, & en même tems ceux des connoissances humaines. Pour y réussir il ne demande à chaque homme que d'user du droit le plus naturel & le plus incontestable, d'ouvrir les yeux & de voir par soi-même, de préférer l'examen à la prévention, & la raison à l'autorité. Ce précepte est bien simple ; c'est cependant l'abregé de toute la Philosophie de l'Abbé Terrasson, & il suffit pour briser le joug que des hommes nés esclaves voudroient étendre sur le genre humain. L'Auteur le developpe ainsi :

L'homme qui n'a point de philosophie n'a point d'esprit à soi, il n'a que celui des autres, il parle comme ceux qui l'ont précédé ; riche de son propre fond, il le laisse dépérir pour vivre d'emprunt & penser à crédit.

La philosophie de l'esprit fait appercevoir le progrès de la raison dans les Ouvrages. La philosophie des mœurs fait appercevoir ceux de l'humanité entre les hommes & les nations.

Le progrès de l'esprit humain par le secours du tems & des exemples est

une hypothèſe de raiſon, de néceſſité, & de mouvement local. Une infinité de gens ne recevront cependant la philoſophie, que lorſqu'elle aura pour elle la pluralité des voix ; & alors elle n'entrera dans leur eſprit que ſous la forme de prévention. Pour leur épargner ce ridicule, l'Abbé Terraſſon les invite à reflechir ſur la Littérature & ſur la Morale, & leur préſente le fil ſecourable de la Philoſophie.

I. La Philoſophie de l'Eſprit

L'éducation Philoſophique.

ON n'inſtruit point les hommes en ne leur diſant que ce qu'ils ſçavent, ni en leur étalant des choſes extraordinaires ; mais on les inſtruit beaucoup en leur faiſant trouver en eux-mêmes ce qui étoit enſéveli ſous les préjugés de la coutume & de l'erreur. Celui qui à l'âge de trente ans ne trouve en lui, par rapport aux opinions de Litterature, de parti ou de politique, &c. que les idées de ſes parens, ou de ſes maîtres, ne ſera jamais homme d'eſprit.

Il y a deux éducations ; l'une qu'on reçoit des maîtres dans ſon enfance ;

l'autre qu'on se donne à soi-même dans l'adolescence; celle-ci est la plus importante, & n'est dûe qu'à l'attention & au discernement.

En entrant dans le monde, un souris à peine apperçu peut faire plus d'effet que les discours les plus longs : la crainte du ridicule bien entendue, en faisant connoître l'esprit des usages a souvent fait naître le premier rayon de philosophie, & sans cela l'enfance est éternelle. On n'a jamais vû d'homme sans philosophie, qui ne manquât de suite dans le raisonnement : L'esprit ne suppléera jamais à ce défaut.

L'usage de l'Esprit.

L'esprit doit être regardé comme un instrument, non comme un objet; ainsi il ne faut pas parler ou écrire pour montrer de l'esprit; mais il faut se servir de son esprit pour dire des choses bonnes, utiles & conséquentes. Un homme qui a de l'esprit est celui qui a quelque partie de ce don ou talent qu'on appelle ainsi, indépendamment de l'usage qu'il en fait; un homme d'esprit est celui qui en fait toujous bon usage.

L'Esprit est propre à un plus grand nombre de choses : le génie excelle dans une seule. Le premier est plus avantageux pour la personne, le second pour le public.

La justesse & le goût.

C'est la justesse d'esprit qui fait trouver le vrai. C'est le goût qui fait trouver la maniere de le bien dire. La justesse d'esprit, est le véritable fruit de la philosophie appliquée aux belles Lettres, comme aux matieres de phisique : c'est faute d'avoir cet esprit que les anciens ont dit très élégamment des choses fausses en morale, comme en phisique.

Le Génie.

Vérité dans la chose, finesse dans l'observation, hardiesse dans l'énoncé : Voilà quelle doit être l'expression du génie dans ce siécle : les anciens étoient peut-être moins difficiles.

Le trivial consiste à dire ce que tout le monde dit, le naturel consiste à dire ce que tout le monde sent : Voilà par où le trivial ne sçauroit être neuf, au lieu que le naturel peut l'être beaucoup. On a fait dire très-heureusement à Lafontaine que *le naïf est le sublime du naturel.*

La ſource de bien écrire eſt dans l'union de la vivacité avec la juſteſſe de l'eſprit. La vivacité ſeule produit les penſées brillantes, les tours d'imagination, les belles phraſes : c'eſt un amuſement paſſager dont il ne reſte rien, c'eſt un feu d'artifice qu'on donne au peuple : les maximes judicieuſes, les principes de morale, les regles de conduite ont moins d'éclat par elles-mêmes ; mais ſont d'une utilité plus durable. C'eſt une ſource d'eau pure qu'on procure à une Ville. Le ſtyle & la compoſition.

L'eſprit humain pris en général ou en particulier commence dans la compoſition des Ouvrages par la ſimple nature, qui par elle-même eſt ignorante, puérile & groſſiere ; il continue par un art, qui d'un côté ne corrige qu'une partie des premiers vices & de l'autre, porte avec ſoi l'air de contrainte & d'affectation ; mais il finit par un autre art qui écartant tout ce qui peut déplaire, & faiſant trouver la forme la plus avantageuſe, eſt encore dépouillé de toute apparence de travail, & paroît la nature même : d'où l'on peut former ce principe. *L'art parfait redevient nature.*

fermé, étalent toutes les graces de l'éloquence la plus variée. Qu'on juge, quel étoit le plus grand homme dans cette partie.

L'Histoire.

Les anciens Historiens par les prédictions des Augures qu'ils nous rapportent, changeoient volontiers le fil de l'histoire en intérêt de théâtre. L'histoire s'est fortifiée par le progrès des tems; on le voit par les Ecrits de Polibe qui ayant fréquenté les Romains, a commencé à mettre dans ce genre d'écrire, cette ame, cette vie que les latins ont porté dans la suite au plus haut dégré. Je dis plus: le tems perfectionne même l'histoire des faits anciens, par les occasions qu'il fournit d'en vérifier les circonstances.

L'Histoire n'est par elle-même qu'une suite de projets manqués & de crimes impunis, par ses circonstances elle n'est souvent qu'une suite d'erreurs de fait: la poësie ne devroit être dans son fonds qu'une suite de vérités morales liés imperceptiblement & heureusement fondues dans une action noble & interressante: Voilà par où

L'Epopée.

un Poëme bien fait peut être supérieur à l'Histoire.

Unité de vûes, & sujet rempli, sont deux qualités plus connues des Latins que des Grecs, même dans les plus petits Ouvrages. Les Modernes s'en sont fait une loi, dont l'effet a été bien plus général & bien plus rapide. Dans un siécle éclairé la vérité va vîte.

Les bonnes mœurs dans tous les Poëmes ou Romans postérieurs à Homere, jusqu'à l'Auteur du Télémaque n'ont été employées qu'en décoration; mais ce dernier a sçu les employer habilement en principe & en exemple; & par-là mérité d'être le modéle d'un genre nouveau.

Le Drame.

Les bons Poëtes ont senti de bonne heure qu'il falloit donner des mœurs aux personnages de la tragédie : c'est ce qui a commencé les piéces de caractere; je ne vois pas si clairement, qu'ils se soient donnés à eux-mêmes un but moral, qui rendroit leurs Ouvrages aussi utiles qu'agréables : cependant le grand principe du théâtre est que le héros plein d'excellentes qualités arrive à sa perte par un seul vice qu'il laisse croitre en lui, sans

cependant en être flétri ; ou par une seule passion qu'il n'aura eu le courage ni de surmonter ni de regler.

Bien loin de louer ceux qui tiennent à la forme des anciens dans chaque genre, il faut inviter les Auteurs à essayer des genres nouveaux, fondés néanmoins dans la nature ou la vraisemblance. M. de Fontenelle n'a pas craint d'introduire des bergers qui ont de la bienséance & même de la politesse ; & de s'écarter des propos rompus des Anciens.

Le Pastoral.

Le Roman de Tharsis & de Zélie fournit une autre supposition, que je voudrois voir employée ; ce sont des Princes ou des grands hommes de toute espéce, qui par les malheurs de leur famille ou de leur Patrie, se sont refugiés dans la vallée de Tempé, où ils vivoient en Bergers, les uns connus pour ce qu'ils sont ; & les autres hommes ou femmes attendant sous le déguisement un tems plus heureux. Quelle source de Dialogues interessans entre des héros & des héroïnes qui recherchent la conversation & l'amitié des Bergers, dont la

compagnie les cache & les met en sûreté ! Combien cette hypothèse seroit admirée si elle nous avoit été léguée par Théocrite !

L'harmonie.

Quand la Musique chez les Grecs du tems d'Emphion & d'Orphée en étoit au point où elle est aujourd'hui dans les villages ; c'est alors qu'elle suspendoit le cours des fleuves, qu'elle attiroit les chênes, & qu'elle faisoit mouvoir les rochers. Aujourd'hui qu'elle est arrivée à un haut point de perfection, on l'aime beaucoup, on en pénétre même les beautés ; mais elle laisse tout à sa place.

Erreurs des Sçavans sur l'harmonie des Anciens.

Nos Traducteurs, qui sont si flattés de l'harmonie des anciens Poëtes, seroient bien étonnés si on venoit à les convaincre, que ce plaisir provenant des accens & de la prononciation dont s'enorgueillit leur oreille, est entierement chimérique ; & que cet avantage est perdu pour nous dans les originaux. On ne connoît pas dans les langues mortes ou étrangeres l'harmonie matérielle, je veux dire celle qui dépend de l'arrangement des sillables, & ce n'est pas un

ſi grand malheur, cette eſpéce d'harmonie eſt très bornée. Il y en a une autre bien plus étendue qui dépend du choix des termes propres & des idées acceſſoires, qui laiſſant à part le fond de l'ouvrage ne regarde que les phraſes & les expreſſions particulieres. Nos Sçavans confondent perpétuellement cette ſeconde eſpéce d'harmonie avec celle des ſillables & des ſons, ou plutôt ils ne l'ont jamais ſentie. Ainſi quand ils admirent, par exemple, l'harmonie de Virgile, on les réfute invinciblement, en leur diſant que s'ils récitoient devant Virgile ces vers ſi admirables par le ſon, ils déchireroient les oreilles de ce Poëte, & le mettroient au déſeſpoir. Mais ceux qui feront dépendre principalement le ſentiment confus d'harmonie du choix élégant des termes, & de l'ordre avantageux des idées acceſſoires qui va ſe perdre inſenſiblement dans l'ordre du plan général, feront très bien fondés à ſoutenir qu'il y a plus d'harmonie dans Virgile que dans Lucain, dans Claudien, & autres; quoique ces Auteurs ſoient

ſoient tous d'une langue dont la vraie prononciation eſt perdue.

Moyen de hâter le progrès des Arts & des Sciences.

Les Partiſans outrés de l'antiquité ont pour les progrès modernes du mépris & de la haine : ce dernier ſentiment qui eſt pénible, les punit de l'autre qui ne leur coûte rien. Les vues de la ſaine Philoſophie gagneront cependant peu à peu. On ſentira qu'un des moyens le plus avantageux pour hâter l'avancement des Arts & des Sciences, eſt de faire remarquer les progrès qu'on y a déja faits. Mais en prenant ce moyen, il faut toujours garder un coin de ſuſpenſion pour les éclairciſſemens & les additions qui pourront ſurvenir encore. Ce coin de ſuſpenſion eſt la ſeule maniere qui nous ſoit donnée de profiter en quelque ſorte des lumieres même des ſiécles futurs, & des progrès qu'y fera l'eſprit humain. C'eſt la ſatiſfaction des Peres zélés pour leur poſtérité, & le plus haut dégré où puiſſe monter l'amour des Lettres & des Sciences, auſſi bien que la Philoſophie même.

L'eſprit d'école & de parti ne mar-

Avantages des Modernes sur la Phisique.

que que les bornes d'un génie qu'il retrécit encore : de pareils Disciples ne seroient bons qu'à faire rougir un grand homme. Apprenez que Neuton n'a pas détruit Descartes, que Descartes n'a pas détruit Aristote. Ce sont les hommes sans Philosophie & qui n'admettent point le progrés de l'esprit humain par la suite des siécles, qui ont voulu détruire les uns par les autres. Descartes est le premier Auteur de tout ce qu'il y a de bon dans le Neutonianisme, & cela dans les points où le Neutonianisme lui est contraire.

Avantages des Modernes dans la Politique & dans la Morale : ces idées générales préparent aux détails de l'article suivant.

On avoue enfin que les hommes peuvent croître sur les matieres de phisique, de science & d'expérience ; mais on soutient que dans les talens naturels & dans les choses qui ne dépendent que de l'esprit ou du sentiment, on a pû tout d'un coup atteindre à la perfection. A cela je réponds : 1°. Que tout est expérience pour l'homme, politique, morale, &c. 2°. L'histoire fait foi que de toutes les choses où l'homme a plus besoin de tems pour se former,

c'eſt la Morale : dans les Sciences, dans la Géometrie, &c. on a paſſé par le foible ; mais on n'a jamais paſſé par le faux. Au lieu qu'en matiere de raiſonnement, non ſeulement on a eu à traverſer l'inconnu & le foible ; mais il a fallu encore eſſuyer tout le gauche & tout le vicieux. On a penſé long-tems que les Dieux n'exigeoient de nous que du culte & des préſens, ſans régularité des mœurs, ſans probité même ; des ſcélérats leur demandoient le ſuccès de leurs entrepriſes criminelles. La morale des Rois n'étoit autre choſe que le maintien d'une autorité qui ne tendoit ouvertement qu'à leur avantage propre, ſans égard à celui des peuples. Une Reine de Perſe fit ſacrifier quatorze jeunes gens, & autant de jeunes filles, pour rendre graces aux Dieux de l'avoir laiſſée vivre juſqu'à l'extrême vieilleſſe. Après cela eſt venu l'eſprit de vengeance & de conquête. Aujourd'hui chaque homme eſt compté pour quelque choſe ; mais il y a encore bien des droits à revendiquer.

II. *La Philosophie des Mœurs.*

La plupart des gens sçavent la Morale, comme les Artisans sçavent la langue ; ils en ont à peu près assez pour leur usage ; mais outre qu'ils y font beaucoup de fautes, ils sont d'ailleurs très éloignés d'en connoître les principes & les finesses, & surtout de sentir à quel sublime on
Les Mœurs. peut l'élever. On a dit que les mœurs sont fondées sur la connoissance & l'amour de la vertu, & que faute de connoître la vertu on n'a que les mœurs du peuple, & faute de l'aimer, on n'a que les mœurs des Grands; c'est-à-dire on n'en a point.

La lumiere principalement nécessaire dans les mœurs consiste à bien distinguer les obligations qu'on doit s'imposer à soi-même, d'avec celles qui doivent lier les autres. Si on connoissoit bien les passions, on ne les regarderoit pas toujours comme un obstacle à ce devoir mutuel. Les passions sont les vents qui font aller notre vaisseau, & la raison est le pi-

lote qui le conduit : le vaiſſeau n'iroit point ſans les vents & ſe perdroit ſans le pilote.

L'amour propre pris en bonne part a été donné à l'homme pour l'avertir de ce qui peut nuire à ſon honneur, comme les ſenſations lui ont été données pour l'avertir de ce qui peut nuire à ſon corps. Les Paſſions.

L'ambition eſt prévoyante, elle ſacrifie le préſent à l'avenir ; la volupté eſt aveugle & ſacrifie l'avenir au préſent ; la raiſon tempere l'une par l'autre, pour jouir dans tous les tems.

L'orgueil n'eſt ſouvent qu'un défaut de lumiere ; il croit avoir tout le mérite que l'émulation tâche d'acquérir ; il prévient cependant les baſſeſſes & le découragement.

Du mauvais uſage de ces paſſions il en naîtra d'autres plus funeſtes : l'envie, l'avarice, & toutes les paſſions lâches empoiſonnent le préſent & l'avenir.

Les menſonges ne ſont que pour couvrir de mauvaiſes démarches, ou pour ſe faire valoir ſans titre ; celui

qui se conduit bien, & qui ne se laisse point aller à une vanité ridicule, est rarement tenté de mentir.

La Vertu. Une vertu quelle qu'elle soit, est plus opposée au vice qui lui paroît le plus semblable, qu'à la vertu qui lui paroît la plus contraire; ainsi la générosité est plus opposée à la prodigalité qu'à l'œconomie. Rien n'est plus estimable qu'un homme qui rassemble en lui des vertus opposées, un grand génie & une grande simplicité, une grande bravoure & une grande modération. Je fais peu de cas de la prudence, si elle n'est accompagnée d'une certaine hardiesse; je ne fais aucun cas de la hardiesse si elle n'est accompagnée de prudence. En un mot on ne peut se flatter de posséder quelque vertu que ce soit, que lorsqu'on a réuni ces deux points opposés. Sans cela on n'en posséderoit qu'une partie, & la vertu est indivisible.

Les premiers actes de vertu qui ont paru aux yeux des hommes sont devenus pour eux & pour leurs successeurs un engagement & une fa-

cilité. Il faut rendre la vertu aisée en un sens & difficile dans l'autre ; la rendre aisée dans le sens où sa difficulté pourroit détourner les hommes de l'embrasser ; la rendre difficile dans le sens où les hommes se contenteroient de trop peu de chose pour se croire vertueux.

L'humanité naît avec nous ; mais combien se perfectionne-t-elle dans la société, par les secours du tems & des réflexions ! La premiere partie de l'humanité consiste à aimer ses proches ; elle a été connue des Sauvages même. La seconde est d'aimer une société dont on est membre, & qu'on appelle Patrie ; elle a été connue de toutes les nations policées. mais la troisiéme est d'aimer tous les hommes : cette derniere a été si peu connue, qu'on s'est fait pendant bien des siécles un titre de gloire de détruire, ou du moins de subjuguer des peuples entiers. Il n'y a pas cent ans qu'on a entierement ouvert les yeux sur cet abus, & qu'on a commencé à connoître cette troisiéme L'humanité.

partie, qui bien connue & bien suivie peut amener seule avec les tems la paix & la félicité universelles.

Bien loin que l'amour de la Patrie nous oblige de haïr les nations étrangeres, je soutiens que l'amour pour le genre humain en général, est le seul principe vrai & solide de l'amour pour les concitoyens, & dans ce point de vue il est admirable; l'idée qu'en ont eu les Peuples conquérans est horrible.

La Politique en général.

L'ancienne politique étoit violente & contraire au cours des choses le plus naturel; l'homme n'étoit que soldat, la loi n'étoit que force, la force n'étoit que cruauté. Voilà nos Sauvages d'Amérique, voilà tous les peuples de la terre avant que d'être policés.

Les réflexions sur l'art du gouvernement engendrent naturellement la douceur & la modération; c'est par là que se sont formées les maximes humaines, & c'est par-là qu'on sent l'avantage de ces maximes. On voit que la rigueur & la sévérité entraînent nécessairement les sujets dans la ré-

volte, & qu'en leur ôtant tout espoir de pardon, on rend impraticable le retour à la soumission*.

Lorsque les connoissances sont perfectionnées par le concours des réflexions, & que les mœurs sont adoucies, l'humanité paroît dans tout son jour. Elle est le principal caractere qui distingue un siécle poli des

* L'oubli de ces maximes dont les Tibere, les Nérons, les Caligula avoient étouffé le germe précieux, ont fait pendant plus de six ans du Trône des Césars le théâtre sanglant de l'Europe. La barbarie & l'ignorance obscurcirent bien vîte le jour que les Trajan, les Antonin, & les Thêodose s'efforçoient de ramener. C'est une époque unique & très-remarquable dans l'histoire, que le nombre prodigieux d'Empereurs qui se succéderent avec tant de rapidité sur ce superbe échafaut.

Le fanatisme, ce cruel tyran de la Religion qu'il prétend venger, peut arrêter dans un jour le progrès des siécles de lumiére ; lisez les horreurs de la guerre des Guelphes & des Gibilins en Italie. Voyez les horreurs de la ligue en France. On croit être transporté au milieu des barbares.

tems de barbarie & d'ignorance : les factions sont alors moins turbulentes, les révolutions moins tragiques, l'autorité moins févère, les séditions moins fréquentes, les guerres moins cruelles ; sur le champ de bataille, où l'honneur & l'intérêt endurcissent les hommes contre la pitié, aussi bien que contre la peur, les combattans après l'action se dépouillent de leur férocité, & deviennent des hommes. Rappellez ce qui s'est passé après la victoire de Fontenoi ; le vaincu & le vainqueur blessés jouissoient des mêmes secours.

Si la colere qui aiguise le courage, perd par l'humanité & la politesse, quelque chose de son âpreté, un sentiment d'honneur qui est un principe beaucoup plus fort, plus constant & plus aisé à gouverner, acquiert une nouvelle vigueur par cette élevation de génie que donnent les connoissances, & la bonne éducation.

Il n'y a que ce sentiment d'honneur & de vertu qui puisse regler

l'amour de l'argent. Si cet honneur n'est pas égal dans tous les siécles, il sera certainement plus général dans les siécles des arts & des connoissances.

Qu'on vante tant qu'on voudra un ancien Franc on un ancienSaxon, je crois qu'il n'y a personne qui ne crût sa vie ou sa fortune moins sûres dans les mains d'un Maure, d'un Tartare, d'un Sauvage, que dans celles d'un Gentilhomme François ou Anglois.

L'adoucissement général des esprits & des mœurs par la suite des siécles a donc rendu tous les Gouvernemens bons, Monarchie, Aristocratie, Démocratie, avec quelque avantage pour la Monarchie, à raison de l'abbrégement. Avant ce tems là tous les Gouvernemens étoient aussi mauvais les uns que les autres. Le principe de tout gouvernement doit être le bien public, & quand la premiere spéculation porteroit à préférer le gouvernement républicain, l'expérience qu'on a sur les hommes faits comme ils sont & comme ils seront toujours, apprend que le gou-

L'avantage de la Monarchie.

vernement Monarchique est préférable, & la vraie philosophie se rend à cela. Ainsi quand je lis des Auteurs ennemis de la Monarchie, je dis *ces gens là se ressentent de la fierté de l'esprit humain, & suivent leur propre orgueil ; mais ils ne connoissent pas le bien public & ne sont pas Philosophes.*

Les Particuliers sont fiers dans une République ; mais la Nation l'est bien d'avantage dans une Monarchie.

Les Républiques sont toutes exposées à passer sous des maîtres par la contrariété nécessaire des intérêts, des avis & des passions de ceux qui les composent ; leur état est toujours flottant entre le gouvernement populaire & le despotique comme entre deux écueils inévitables.

Le gouvernement Démocratique avoit sans doute quelque chose de spécieux, quand la plupart des Empereurs étoient des tyrans, & que les Rois étoient des bourreaux. Je dis quelque chose de spécieux ; car ces Empereurs, & ces Rois étoient des monstres vivans & mourans ; au lieu

que le génie populaire étoit un monſtre permanent. Voyez les tableaux affreux que vous offre l'hiſtoire Grecque. Liſez ſurtout le Phocion de Plutarque.

Enfin quel eſt le plus avantageux d'une liberté tumultueuſe qui ſouvent n'en a que le nom, ou de la tranquillité publique ſans eſclavage, ſans tyrannie ? La reponſe qui ſera faite établira l'Ariſtocratie ou la Monarchie.

La perfection du Gouvernement par rapport à l'intérieur d'un Etat auſſi bien qu'à l'égard des Princes voiſins, ſeroit de réduire toute politique à une morale éclairée.

Une victoire où il s'agit de ménager les vaincus, comme devroient être toutes celles où on aſpire, eſt bien plus difficile à remporter, que celles de ces vainqueurs fougeux, qui n'ont voulu ſatisfaire que leur orgueil & leur vengeance. *Si vous voulez détruire ces Peuples*, diſoit à ſon maître un habile Officier Général, *il ne me faut que vingt mille hom-* La Guerre.

mes ; mais il m'en faut quarante si vous ne voulez que les soumettre.

On peut dire qu'à l'égard d'une guerre il faut de la sagesse dans l'entreprise, & du courage dans l'exécution ; au lieu qu'à l'égard d'une réforme importante à faire dans le cœur de l'état, il faut du courage dans l'entreprise & beaucoup de sagesse dans l'exécution.

La Jurisprudence demande un esprit droit, la politique un esprit étendu, la guerre un esprit présent.

Le Ministeré. Le Juge ordinaire doit comparer la punition avec le crime ; l'homme d'Etat ne doit comparer la punition qu'avec le fruit de la punition. Richelieu aux vûes du bien de l'état joignoit, & celles du Juge ordinaire, & celles du ressentiment particulier, ou de la jalousie : cette pratique est affreuse.

L'esprit de la multitude est un fleuve auquel un homme d'Etat sçait donner un cours. L'art est de la conduire sans qu'elle s'en apperçoive, ou ce qui revient au même par

ses inclinations. La fin est de hâter par là imperceptiblement le bien qui ne viendroit de long tems tout seul. *

L'excellent homme! Lhomme digne d'une reconnoissance éternelle est celui qui cherche à plaire à son maître pour l'utilité publique; le Prince ne lui en a pas moins d'obligation que les peuples.

La sagesse d'un homme d'Etat consiste à rendre heureux ceux même qui ne pensent pas comme lui : il ne s'attend point à forcer les inclinations

* Ces principes, tout admirables qu'ils sont, paroissent peut-être moins nouveaux, depuis que l'Europe a un Esprit des Loix; mais on peut voir aisément que l'Ouvrage de M. l'Abbé Terrasson étoit fait avant la premiére édition de celui du Président Montesquieu : & on ne peut qu'être enchanté de voir de qu'elle maniere pensoient deux hommes de genie, en même tems sur une même matiere, quoique l'un d'eux n'eût pas dessein de faire un livre. On a été obligé dans cet extrait outre le choix d'y donner un ordre qui put en faire un systême entier de morale. Les grandes idées de l'Abbé Terrasson méritoient de nous cette attention.

des hommes, de même que l'excellent Méchanicien ne s'attend à forcer les Loix du mouvement local ; mais ils employent habilement, l'un ſes inclinations, l'autre ſes loix pour aller à ſon but.

Il eſt d'un plus grand génie d'appercevoir l'avantage d'un parti à prendre dans les choſes mêlées d'inconvéniens de part & d'autre, que de trouver le vrai, quelque ſubtil qu'il ſoit dans celles qui n'ont qu'une vérité déterminée. Voilà par où le grand homme d'Etat eſt ſupérieur au plus grand Géométre. Combien d'occaſions où il faut donner plus à la pratique qu'à la ſpéculation, à la tolérance qu'à la regle, à l'opinion commune qu'à la vérité métaphiſique. Ce retour de Philoſophie s'acquiert plus difficilement & plus tard que la Philoſophie même.

Le plus haut point des lumieres & de la politeſſe d'une Nation.

Une Nation eſt véritablement parvenue au plus haut dégré de lumiére & de politeſſe, lorſque la recherche du vrai & l'amour du bien public, y ont pris la place de toute opinion

préétablie, & de tout point d'honneur mal entendu; tout ce qui ne va pas là est un reste de la barbarie des Celtes & des Gots.

On ne peut policer une Nation que par le commerce, & on ne peut la polir que par les Lettres. Il suit de là que le commerce qui paroît si contraire aux Lettres, en est cependant la premiére source dans un Etat, puisqu'on ne peut polir qu'une Nation déja policée.

Je dirois volontiers que le luxe, la premiere cause de la ruine des Etats, ne commence réellement à mériter ce nom, que lorsque l'envie qu'on a de briller fait acheter des ornemens qu'on ne peut plus payer sur le champ; jusques-là je ne le qualifierois que d'opulence, source d'accroissement pour les arts & pour le commerce. Le Luxe.

Deux vices opposés peuvent être plus avantageux dans un Etat, qu'aucun des deux qui domineroit seul. Ce principe est vrai, surtout par rapport au luxe & à la paresse, par rapport au point d'honneur outré & à la sé-

vérité des loix qui veut le retenir : l'équilibre alors fait disparoître les excès pour établir une regle inébranlable.

L'indigence.

L'indigence & la misere étant la principale cause des crimes qui troublent l'ordre de la Société, le Prince qui protége & favorise les arts, en rendant ses peuples heureux tarit la source de tous ces crimes.

Le bonheur des Peuples & des Souverains.

Si les Rois avoient connu tout le bien qu'ils pouvoient faire, s'ils avoient jugé combien ce pouvoir ou ce devoir étoit étroitement lié à leur bonheur, à leur gloire & à leur puissance ; il n'y en a pas eu un seul, même parmi ceux qu'on regarde comme des monstres, il n'y en a pas eu un seul, je le répete, qui eût pû se refuser à une satisfaction si essentielle. Mais tandis qu'un courtisan timide a craint de les en instruire, un autre a osé insinuer des maximes honteuses, & d'un mot a souvent sacrifié des millions d'hommes. La nature ne fait pas les méchans Princes, c'est l'adulation des lâches Courtisans.

Il y auroit encore, Madame, beau-

coup d'idées excellentes à recueillir dans cet Ouvrage, où tous les objets de l'eſprit humain ſont épurés aux rayons de la vraie Philoſophie ; mais en voilà déja plus qu'un extrait n'en permettroit, ſans la néceſſité de confondre un cenſeur qui dans une mine ſi riche a jugé tout indigne de ſon attention ; & qui n'a ſçu en rapporter autre choſe, ſi non que l'Abbé Terraſſon avec quelque eſprit, étoit ſans goût & ſans génie. Ne nous arrêtons pas à ſuivre dans ces détails infidéles un homme qui au lieu de faire connoître un bon ouvrage employe pluſieurs pages à combattre à grand bruit une erreur qu'il vient d'enfanter ſeule, une chimere ſortie de ſon imagination bleſſée ; un homme en un mot qui ſe bat avec chaleur contre ſon ombre. Car, où eſt ce que l'Abbé Terraſſon a dit *que la Philoſophie ſeule tenoit lieu de talens & de génie ?* Si ce Cenſeur ne peut pas prouver ce qu'il avance, que penſera-t-on de ſa bonne foi ? Et ſi on lui prouve formellement le contraire, comment doit-on traiter cet Accuſateur ? La

voici cette preuve formelle. L'Abbé Terrasson dit, page 116: „ *L'esprit „ & les talens ont existé avant la Philosophie, ils existent encore aujourd'hui sans elle, & de plus la Philosophie par elle-même & toute seule ne „ les donne pas* “. Que peut-on de plus clair? Ce Censeur confondu cherche à se replier, il veut se venger sur l'article de la page 4. „ Le „ siécle des talens n'est pas par lui-„ même celui de la Philosophie; mais „ il le prépare & l'amene “. Là-dessus il s'escrime à sa maniere, & cite d'un air triomphant Descartes, Philosophe fameux avant le siécle des talens. Admirez, Madame, la justesse & la pénétration de cet esprit qui ne voit pas qu'un grand Philosophe à l'aurore de la Philosophie ne constitue pas le siécle de cette science: Il faut qu'elle soit généralement répandue pour pouvoir le caractériser. L'Abbé Terrasson dit en plusieurs endroits de son ouvrage; „ il faut „ un rayon de Philosophie pour faire „ naître les talens & les arts, qui à „ leur tour contribuent à étendre &

„ à perfectionner la Philosophie. On lit aussi, page 123. „ Dans le „ siécle passé la Philosophie guidoit „ déja les bons Ecrivains, mais sans „ se montrer“.

M. F. a encore d'autres visions de cette espéce que nous laisserons pour ce qu'elles valent: vous ne seriez pas bien amusée, Madame, de le voir combattre contre des moulins à vents, & il y viendra. Un Sophiste * à Athênes déclamoit contre la Divinité; ses auditeurs excédés de ses faux raisonnnemens lui tournoient le dos, & quelquefois en haussant les épaules lui montroient d'un air de compassion le Ciel & la terre. Enfin on le fit chasser de la tribune. Si nous étions dans le siécle de la Métempsicose, on pourroit demander à notre Censeur s'il se ressouvient d'avoir été l'ame de ce Sophiste, après avoir passé par le corps de Zoïle; & à ses Lecteurs s'ils n'avoient pas quelque idée d'avoir jadis animé l'auditoire de ce Dé

* Ælien, hist. diverſ.

tracteur de la Divinité, tant les circonstances, les sentimens & la conduite paroissent les mêmes. Je me sens violemment tenté en cet instant d'être Pitagoricien ; & je crois, Madame, qu'on auroit moins de peine aujourd'hui à vous reconcilier avec cet illustre Philosophe.

J'ai l'honneur d'être, *&c.*



LETTRE VIIe.

MADAME.

JE penſois vous avoir accablée de détails Philoſophiques ; je me reprochois de m'être livré à mon goût, ſans égard pour un ſexe à qui il ne ſaut préſenter que la fleur des ſciences lorſqu'on eſt réduit à ce commerce ; mais je m'apperçois tous les jours que ce ſeroit vous manquer que d'avoir de pareils égards. C'en eſt aſſez, j'eſpere vous ſatisfaire aujourd'hui. Je vais vous parler d'un Philoſophe qui a déja fait beaucoup de bruit, peut-être ſans le vouloir ; mais aſſurément à bon titre. Ses heureuſes

hardiesses soutenues d'une éloquence mâle en fixant l'attention des gens éclairés ont révolté la populace des Littérateurs ? Ce Philosophe est M. Rousseau de Génève qui vient de donner un discours sur l'origine & les fondemens de l'inégalité parmi les hommes. Je vais vous en rendre compte avec une liberté philosopique digne de la façon de penser qu'il nous annonce.

Je dirai en passant que l'Auteur a l'avantage de reconcilier dédicace & préface avec le lecteur, ou pour mieux dire avec la raison & l'éloquence toujours sûres de le ramener. Le tableau de la République de Genève est ingénieusement tracé dans le plan d'un corps politique idéal à la maniere de Platon. Un Citoyen éloigné de sa patrie par les caprices du sort lui addresse le discours le plus touchant. Le zéle éclairé, & la probité personnifiée au milieu du Sénat n'auroient pas d'autre langage. Il prépare ainsi ses Concitoyens au développement d'un systême digne d'être médité par ceux même qui ne croiront

ront pas devoir l'admettre ; ce n'eſt qu'à ce prix qu'on peut être reçu à le combattre. Ceux qui ont traité cette queſtion avant lui ont ſenti la néceſſité de remonter à la ſource ; M. Rouſſeau les accuſe de n'y être pas arrivés, & d'avoir attribué au premier état du genre humain les vices de la ſociété : en garde contre cet écueil, il conſidere à loiſir l'état des premiers hommes, tant dans le phiſique que dans le moral ; enſuite il développe les circonſtances & les cauſes qui ont pû l'arracher à cet état pour le conduire au point où nous le voyons aujourd'hui. La queſtion ſe trouve réduite à ſçavoir ſi la nature a établi l'inégalité ; & ſi elle ne l'a point établi, d'où vient que nous la voyons parmi les hommes. Voici en abbrégé le détail de ce ſyſtême.

L'heureux animal que l'homme au ſortir des mains de la nature, il paroît le mieux organiſé de tous, il vit au ſein de l'abondance, ſa force & ſa vigueur croiſſent avec l'âge, & ſa ſanté devient preſque inaltérable. On va voir ſur quoi ſont fondés

Les premiers hommes conſidérés dans l'état de nature par rapport au phiſique & au moral.

ces avantages. Il jouit de la fertilité de la terre beaucoup plus que les autres espéces, son goût le porte à un plus grand nombre d'alimens, entre lesquels il choisit. L'exercice auquel le soin de sa conservation l'oblige, la hauteur des arbres, la concurrence & l'avidité des animaux, tout lui acquiert la force & l'agilité qui forment un tempéramment robuste. Il n'aura donc pour tout ennemi que les infirmités naturelles qui se réduisent à bien peu de chose pour le sauvage. Son enfance est à couvert du péril dans les bras de sa mere, sa maniere de vivre l'en préserve dans la maturité de l'âge, & sa vieillesse à l'abri de la goutte & des rhumatismes s'éteint sans qu'il s'en apperçoive. Il ne connoit point de reméde, ignorant les maux, qui pour la plûpart sont nés dans la société. Le défaut d'habits & de logement n'est pas une privation, il n'en connoit ni l'usage ni le besoin : * la réflexion seroit un état

* Ce paradoxe vient un peu tard, la génération naturelle de nos idées est démon-

violent pour lui, abandonné aux soins de la nature, elle ne perfectionne que les qualités essentielles à cet état, la vue, l'odorat, l'ouie. Les Hottentots voyent aussi loin que nous avec les meilleures lunettes, les Mexicains sentoient à la piste la trace des Espagnols.

Si du phisique on passe au moral on voit que l'homme, comme tout animal, est une machine ingénieuse à qui la nature a donné des sens pour se remonter ; il a de plus la liberté, caractère infaillible d'une ame spirituelle, & la perfectibilité ; *qualités qui produisant ses lumiéres & ses erreurs, ses vertus & ses vices devinrent la source de tous les maux.*

Les seuls biens du sauvages sont la nourriture, une femme, & le repos. Si l'entendement doit beaucoup aux passions, & si le progrès des passions est proportionné aux besoins du corps, tout semble borner ce progrès chez le Sauvage. Comment franchir sans communication ce grand

trée par les plus grands Métaphisiciens, & connue aujourd'hui de tout le monde.

intervale * des pures ſenſations aux idées ſimples ? Comment inventer les choſes les plus néceſſaires pour la ſociété, le feu, le fer, l'agriculture, &c. ? Qu'on ſonge de combien d'idées nous ſommes redevables à l'uſage de la parole, & quels obſtacles n'eût-il pas fallu ſurmonter pour l'établir. On voit par ces difficultés combien la nature a peu préparé la ſociabilité *, *l'homme n'a pas plus beſoin de l'homme que le loup du loup, & n'eſt pas plus porté à lui donner du ſecours*. Qu'on n'imagine pas de-là que cet état eſt miſérable, ce terme dit privation, & le Sauvage n'en reſſent pas. L'homme étoit donc ſans relation & ſans devoirs connus, il ne pouvoit être par conſéquent

* Sur ce grand intervale conſultés un Philoſophe plus exact & plus accoutumé à meſurer ces intervales, M. l'Abbé de Condillac.

* Comparez cela avec la page 111. du diſcours, dans laquelle l'Auteur peint, ſans y penſer, un commerce paſſager que demande la nature, lequel en amene bientôt un autre plus doux & plus permanent.

ni bon ni méchant. En vain Hobbes nous dira que le méchant eſt un enfant robuſte. Cela ſeroit peut-être vrai s'il étoit dans la dépendance ; mais il ne fait pas attention que robuſte & dépendant ſont contradictoires parmi des Sauvages. D'ailleurs on ne peut s'empêcher de reconnoître en lui * un ſentiment naturel qui modérant dans chaque individu l'activité de l'amour de ſoi-même concourt à la conſervation mutuelle de toute l'eſpéce : c'eſt la pitié, qui dans l'état de nature tient lieu de Loix, de mœurs & de vertu. Il n'y a que l'amour qui pourroit être à craindre pour eux ; mais diſtinguons dans cette paſſion ardente, impétueuſe le phiſique du moral : ſéparons le penchant qui porte un ſexe à s'unir avec l'autre, d'avec le ſentiment de mérite, de beauté & de préférence ; ſentiment factice, & qui produit tous les déſordres de l'amour. Le Sauvage eſt bien loin de cette funeſte acquiſition, il attend paiſiblement l'impulſion de la nature, toute femme eſt bonne pour lui dans ce moment, &

* Pag. 74.

le beſoin ſatisfait, tout déſir eſt éteint. Concluons donc qu'errant dans les forêts ſans domicile, ſans liaiſons, ſans induſtrie, ſans guerre, ſans nul beſoin de ſes ſemblables, l'homme Sauvage, ſujet à peu de paſſions, n'avoit que les ſentimens & les lumiéres propres de ſon état, l'eſpéce étoit déja vieille & l'homme étoit toujours enfant.

* On voit dans ce *tableau du véritable état de nature*, combien l'inégalité même naturelle eſt loin d'avoir la réalité qu'on a voulu lui donner; & à ſuppoſer qu'elle eût quelque choſe de réel, que produiroit-elle ſur des hommes qui n'ont aucune ſorte de relation entr'eux? Cherchons ailleurs les cauſes de cette inégalité.

Le developpement des cauſes de l'inégalité fixé par époques.

Le premier qui a enclos un terrein, s'aviſa de dire ceci eſt à moi, &

* M. Rouſſeau avoit averti, page 6. de ne pas prendre ſes recherches pour des vérités, mais ſeulement pour des raiſonnemens hypothétiques & conditionels, ſemblables à ceux des Phyſiciens ſur la formation du monde. L'auroit-il déja oublié, ou voudroit-il nous le faire oublier?

trouva des gens assez simples pour le croire, & fut le vrai fondateur de la société civile. Mais cela suppose beaucoup d'idées antérieures. Reprenons donc de plus haut.

Le premier sentiment de l'homme fut celui de son existance, son premier soin celui de sa conservation. Les secours s'offroient d'abord de toutes parts à ses besoins. La différence de climats & de saisons exigea bien-tôt une nouvelle industrie, cette nécessité inventa l'hameçon & l'arc ; en pourvoyant à sa subsistance la peau des bêtes qu'il avoit vaincues le garantit du froid ; voilà l'homme pêcheur & guerrier. De-là naissent dans l'esprit les rapports de grand, de petit, de fort, de foible, de peureux, de hardi, & d'autres idées comparées au besoin qui produisirent chez lui quelque réflexion. Ce premier développement augmenta sa supériorité sur les animaux ; il devint le maître des uns & le fleau des autres. Il ne pût s'empêcher d'observer des êtres qu'il crût semblables à lui. Mêmes besoins, mêmes manieres

1. Epoque.

d'agir, il conclut que leur maniere de penser & de sentir étoit entierement conforme à la sienne (*a*). *Instruit par l'expérience que l'amour du bien être est le mobile de ses actions il se trouve en état de distinguer les*
Pag 102
occasions où l'intérêt commun doit le faire compter sur l'assistance de ses semblables. Il s'unit avec eux en troupeau par une association libre qui ne dure qu'autant que le besoin passager qui l'a formée. Voilà comme les hommes purent acquérir quelques idées grossieres des engagemens mutuels & de l'avantage de les remplir. Ces premiers progrès les disposerent à en faire de plus rapides. Bientôt cessant de s'endormir sous le premier arbre, ils imaginerent de faire des huttes de branchages.

(*a*) Cet homme si bête, qui n'avoit pas vraisemblablement apperçu ses semblables, devient avant la premiere époque de ses développemens si philosophe & si politique, que la derniere n'aura rien de plus parfait à nous offrir en fait de discernement & de conjecture.

Cette révolution forma l'établissement & la distinction des familles, & introduisit une sorte de propriété, ce ne fut peut-être pas sans combats. Alors commencerent à naître les plus doux sentimens de la nature, l'amour conjugal & l'amour paternel dignes d'établir le premier usage de la parole. Ayant une assiette plus fixe, les hommes se rapprochent peu à peu, se réunissent en diverses troupes & forment dans chaque contrée une nation particuliere unie de mœurs & de caractère, non par des reglemens & des loix. Les jeunes gens des deux sexes éprouverent, par la fréquentation, un sentiment plus doux que celui de la société, on s'accoutume à comparer, on acquiert des idées de mérite & de beauté, il y eut des préférences: la jalousie & la discorde suivent de bien près l'amour. Cependant les liaisons s'étendent & les liens se resserrent, on commence à s'assembler devant les cabanes, ou autour d'un grand arbre, le chant & la danse, vrais enfans de l'amour & du loisir, de-

viennent l'amuſement ou plûtôt l'occupation des nouvelles ſociétés, chacun s'attacha peut-être ſans deſſein, à regarder les autres, bien-tôt à vouloir être regardé : l'eſtime publique eut un prix accordé au plus fort, au plus adroit, au plus beau. Ce fut le premier pas vers l'inégalité & vers le vice en même tems. De ces préférences nâquirent d'un côté la vanité & le mépris ; de l'autre, la honte & l'envie. L'idée de conſidération formée, chacun crut y avoir droit à proportion du cas qu'il fait de lui-même. La moralité commençant à s'introduire dans les actions, chacun étant Juge & vengeur de l'offenſe qu'il croyoit avoir reçue : il fallut des punitions plus ſéveres à meſure que les occaſions d'offenſer devinrent plus fréquentes. La terreur des vengeances tint lieu du frein des loix. Cet état eſt la véritable jeuneſſe du monde, tous les progrès depuis cette époque ont été vers la décrépitude de l'eſpéce. Tandis qu'on ne ſe livra qu'à des ouvrages qu'un ſeul homme pouvoit faire, & à des

arts qui n'avoient pas besoin du concours de plusieurs mains, ils vécurent libres, sains, heureux; mais dès qu'un homme eut besoin du secours d'un autre & qu'il fut utile à un seul d'avoir des provisions pour deux, l'égalité disparut entierement.

L'invention de l'agriculture & la découverte des métaux produisirent ce grand changement. Les hommes pouvoient connoître l'agriculture auparavant; mais rien ne les invitoit à s'y adonner: il faut perdre pour recueillir, & ce gain n'est guere à la portée du sauvage. L'invention des autres arts fut donc nécessaire pour forcer le genre humain à s'appliquer à la culture des terres. Plus le nombre d'ouvriers vint à se multiplier, moins il y eut de mains employées à fournir la subsistance commune, sans qu'il y eût moins de bouches, pour la consommer. On employa le fer à perfectionner l'agriculture. Il n'est pas besoin de décrire l'invention successive des autres arts, l'emploi de divers talens, l'adresse de les faire valoir, l'inéga- III. Epoque.

lité des fortunes, l'usage & l'abus des richesses. Une multitude de nouveaux besoins assujettit l'homme à toute la nature, & surtout à ses semblables dont il devient l'esclave, même en devant le maître : il faut qu'il cherche à les intéresser à son sort, ce qui le rend ou fourbe & artificieux, ou dur & impérieux. La preuve n'en est que trop aisée.

IV. Epoque.

Quand les héritages se furent accrûs au point de ne pouvoir plus s'aggrandir qu'aux dépens des autres, les surnuméraires que la foiblesse & l'indolence avoient empêché d'acquérir, furent obligés de recevoir ou de ravir leur subsistance de la main des riches. De-là la domination & les rapines, la servitude & la violence. Ainsi les plus puissans & les plus misérables se faisans, de leurs forces & de leurs besoins, une sorte de droit au bien d'autrui, équivalant à celui de propriété, l'égalité fut rompue & suivie du plus grand désordre.

Cette situation fut plus affreuse pour les riches qui risquoient à la fois

& leur bien & leur vie. Ils imaginerent des institutions. L'un d'eux après avoir exposé l'horreur d'un état qui armoit sans cesse les uns contre les autres, insinua que ce désordre ne pouvoit cesser qu'en s'unissant de concert pour garantir les foibles de l'oppression, contenir les ambitieux, & assurer à chacun la possession de ce qui lui appartient. Tous coururent au-devant de leurs fers. Telle est l'origine de la société & des loix, qui détruisirent sans retour la liberté naturelle, & fixerent pour toujours sur la terre l'usurpation & l'inégalité, parce que l'établissement d'une société rendoit indispensable celui de toutes les autres. Le droit civil étant devenu la regle commune des Citoyens, la loi de nature n'eut plus lieu qu'entre les diverses sociétés sous le nom de droit des gens. Ce qui ne fût pas même sans altération, ces corps politiques se ressentirent bien-tôt des inconvéniens qui avoient forcé les particuliers d'en sortir, de-là les guerres nationales & ces préjugés horribles

qui placent au rang de vertu l'honneur de répandre le sang humain.

V. Epoque. L'Etat politique demeura toujours imparfait, la loi fut éludée en mille manieres, on fut forcé de confier à des particuliers le dangereux dépôt de l'autorité publique; mais si les hommes consentirent à se donner des supérieurs, ce ne fût que pour les défendre contre l'oppression, & pour protéger leur liberté leur vie & leur bien qui sont les élémens constitutifs de leur être. Si nous avons un Prince c'est afin qu'il nous préserve d'avoir un maître, disoit un Romain au plus grand Empereur de Rome, flatté de ces sentimens. Comment montrer sans cela la validité d'un contrat qui ne lieroit qu'une des Parties & qui ne tourneroit qu'au préjudice de celui s'engage. On a demandé si un homme sans irriter la Divinité peut renoncer à sa liberté? Si une génération lâche & dénaturée peut soumettre sa postérité à la honte de l'esclavage qu'elle embrasse? Et si le fils d'un esclave naît esclave, c'est-à-dire s'il ne naît pas homme?

Quoiqu'il en soit nous nous bornons ici à considérer l'établissement du corps politique comme un vrai contrat. Le Magistrat comblé d'honneurs pour rendre la loi plus respectable, s'oblige à n'user du pouvoir qui lui est confié, que selon l'intention de ceux qui l'ont commis, & à préférer en toute occasion l'utilité publique à son propre intérêt. Dès qu'il touchera à cette loi fondamentale, le contrat est nul : le peuple rentre dans sa liberté naturelle. N'y ayant point de pouvoir supérieur qui soit juge ou garant de la fidélité des contractans, qu'attendroient-ils après l'infraction de l'un ou de l'autre * ?

* Ce raisonnement sur le droit est évident ; mais le fait n'aura jamais lieu. Personne ne doute que la premiere des Parties contractantes qui se croira lézée, peut à sa volonté annuller le contrat. Ainsi un Souverain peut laisser au peuple l'autorité dès qu'il n'y trouvera pas l'avantage ou le bien qu'il s'étoit promis. De même le peuple peut la reprendre à la premiere idée de désavantage. Je dis le peuple : car c'est le peuple entier qui fait une partie du contrat. Ainsi dès qu'un consentement una-

On peut voir naître les diverſes formes de gouvernement des différences qui ſe trouverent entre les particuliers au moment de cette révolution. Un homme étoit-il éminent en vertu, en pouvoir, en richeſſe ou en crédit ? il étoit élû Magiſtrat, & l'état devenoit Monarchique. Pluſieurs égaux entr'eux l'emporterent-ils ſur les autres ? Ils furent élus conjointement, & l'on eut une Ariſtocratie. Ceux dont la fortune & les talens s'étoient moins diſproportionnés & éloignés de l'état de nature garderent entr'eux l'adminiſtration ſuprême, & formerent un Démocratie. Les uns reſterent ſoumis aux loix, les autres obéirent bien-tôt à des Maîtres. On eut d'un côté les richeſſes & les conquêtes, & de l'autre le bonheur & la vertu *.

Dans les divers Gouvernemens les Magiſtratures furent électives, & la

nime voudra dépoſer un Souverain il ſera dépoſé ſans trouble & ſans coup férir. Si cette réunion étoit poſſible, il n'y auroit jamais eu de vice dans le Gouvernement. Qui diroit Souverain, diroit le plus grand & le plus juſte de l'Empire.

* C'eſt un Citoyen de Genêve qui parle.

préférence étoit toujours accordée au mérité & à l'âge ; dans la suite les brigues s'introduisirent, les guerres civiles s'allumerent, & le Citoyen fut sacrifié au bonheur de l'Etat. L'ambition des principaux profita des circonstances pour perpétuer les charges dans leurs familles. Le peuple hors d'état de briser ses fers consentit à laisser augmenter sa servitude pour assurer sa tranquillité.

VI. Epoque.

Les distinctions politiques amenent nécessairement les distinctions civiles. Le Magistrat ne sçauroit usurper un pouvoir illégitime, sans se faire des créatures à qui il est forcé d'en céder quelque partie, & qu'il séduit par cet appas. On consent à porter des fers pour en donner à son tour. Il est impossible de réduire à l'obéissance celui qui ne veut pas commander ; mais l'inégalité s'étend sans peine parmi des ames ambitieuses & lâches : ainsi il dût venir un tems où les yeux du peuple furent fascinés à tel point, qu'un de ses conducteurs n'avoit qu'à dire au plus petit des hommes : *sois grand toi & toute ta race.* Aussi-tôt il paroissoit grand à tout le monde.

Il* faut convenir cependant que l'inégalité de crédit & d'autorité devient inévitable, & descend même des regles de la Justice distributive, sitôt que réunis en une même société les particuliers sont forcés de se comparer entr'eux, & de tenir compte des différences qu'ils trouvent dans chaque individu. Ces différences en général sont, la richesse, la puissance, la noblesse ou le rang, & le mérite personnel, par lesquelles on se mesure dans la société. L'accord & la proportion de ces rapports est la preuve la plus sûre d'un Etat bien constitué & bien gouverné. Quoique les qualités personnelles soient au-dessus de toutes les autres, & que la richesse tienne par elle-même le dernier rang, c'est celle à laquelle elles se réduisent à la fin, parce qu'étant la plus immédiatement utile au bien être & la plus facile à communiquer, on s'en sert aisément pour acheter tout le reste. Les abus & les excès qui

* Notre Philosophe se relache ici beaucoup de la roideur de son opinion, & peut-être trop, pour l'unité de son systême, surtout si on lit la note qu'il y ajoûte.

s'en ſuivent font infinis. On verra l'oppreſſion s'accroître ſans que les opprimés puiſſent jamais ſçavoir quel terme elle aura, ni quels moyens légitimes il leur reſtera pour l'arrêter. Droits & reclamations, tout ſera traité de révolte. C'eſt du ſein de ce déſordre que le deſpotiſme levant par dégrés ſa tête hideuſe dévorera tout ce qu'il aura apperçu de bon & de ſain dans toutes les parties de l'Etat, foulant aux piés le peuple ſes loix & ſes mœurs. C'eſt ici le dernier terme de l'inégalité qui touche au point d'où nous ſommes partis & ramene la loi du plus fort. Un Sultan étranglé eſt un acte auſſi juridique que l'acte par lequel il avoit la veille fait périr le Viſir. C'eſt en retraçant ainſi les routes perdues, qui de l'état de nature, ont dû mener l'homme à l'état civil, qu'on ſera frappé de l'eſpace immenſe qui les ſépare. L'homme originel s'évanouiſſant par dégrés; la ſociété n'offre plus aux yeux du Sage, qu'un aſſemblage d'hommes artificiels, & de paſſions factices, qui ſont l'Ouvrage de toutes ces

nouvelles relations, & n'ont aucun vrai fondement dans la nature. Quel ſpectacle pour un Caraïbe, que les travaux pénibles & enviés d'un Miniſtre Européen ! Combien de morts cruelles ne préfereroit pas cet indolent Sauvage, à l'horreur d'une pareille vie, qui ſouvent n'eſt pas même adoucie par le plaiſir de bien faire.

Voilà, Madame, l'abrégé de 184 pages, ſans compter la Dédicace, la Préface & les Notes. Si c'eût été un Diſcours purement oratoire, on auroit pû le réduire aiſément ; mais un ſyſtême & un ſyſtême auſſi intéreſſant, exige une certaine étendue pour être préſentée avec fidélité. On ne ſçauroit refuſer à celui-ci du génie dans le plan & beaucoup d'éloquence dans l'exécution ; auſſi le jugeons-nous digne de quelque choſe de plus qu'une admiration vaine. Un Philoſophe nous a tracé la conduite que nous devons tenir ; il ſoutient que *la bonne maniere de reſpecter un excellent Ouvrage, c'eſt de prouver par bonnes raiſons, lorſqu'il y a lieu, que l'Auteur ſe trompe en telle ou telle circonſtance.* On va

Réflexions ſur ce Syſthême.

donc se permettre quelque objection, & on ne veut pour Juge que M. Rousseau lui-même.

Pour mieux traiter la question de l'inégalité dans son principe, & remonter à la source; notre Philosophe dépouille l'homme de tout, & le reçoit pour ainsi dire dans ses bras au sortir des mains de la nature, dénué de tout secours, soit divin soit acquis. Cette attention évite un écueil, mais peut-être pour tomber dans un plus grand; car si l'homme n'a jamais été ainsi dénué, si une main favorable l'a comblé à sa naissance de qualités convenables à sa nature, ou si son esprit a eu dans ces premiers tems une activité, une énergie, qui s'est peut-être ralentie en se communiquant de génération en génération; comment faire sortir la vérité d'une hypothèse toute contraire? Il s'agit d'en venir à l'état connu présent & actuel; comment y arriver par l'inconnu & l'imaginaire? La marche du raisonnement ne va pas ainsi. On convient qu'entre deux faits donnés & constans, le Philosophe a droit de

rétablir la chaîne, en ſuppoſant les intermédiaires ſelon les regles de la plus grande vraiſemblance; mais ici il n'y a qu'un fait donné: ſi l'imagination ſupplée le premier terme, la chaîne n'aura d'autre force que celle que lui donnera l'imagination, c'eſt-à-dire, aucune. Mais ce premier terme poſé, eſt-il auſſi imaginaire que nous l'avons dit? Nous ne ferons point ici les Sorboniſtes, nous ne préſenterons à M. Rouſſeau que ſes principes; il dit page 5. „ Il n'eſt pas „ même venu dans l'eſprit à la plûpart de nos Auteurs, de douter que „ l'état de nature eut exiſté, tandis „ qu'il eſt évident par la lecture des „ Livres ſacrés, que le premier hom- „ me ayant reçu immédiatement de „ Dieu des lumieres & des précep- „ tes, n'étoit pas lui-même dans cet „ état, & qu'en ajoûtant aux écrits „ de Moyſe, la Foi que leur doit „ tout Philoſophe Chrétien, il faut „ nier que, même avant le Déluge, „ les hommes ſe ſoient jamais trouvés „ dans le pur état de nature, à moins „ qu'ils n'y ſoient retombés par quel-

„ que évenement extraordinaire : pa-
„ radoxe fort embarrassant a défen-
„ dre, & tout à fait impossible à prou-
„ ver. „ C'est cependant de ce paradoxe que part M. Rousseau. Il est douloureux de voir élever ainsi sur le sable un beau plan d'Architecture. La Religion ne défend pas si l'on veut de former des conjectures ; mais la vérité qu'on cherche, ne peut s'établir sur d'aussi frêles fondemens, dont on ne se met seulement pas en peine de prouver la vraisemblance. La Physique systhématique en use ainsi dira-t-on. Et bien dans ce cas, ne prétendés qu'à la gloire du Physicien systhématique, qui se borne à établir des possibilités par des chimeres pour lesquelles il demande grace.

On demande donc ici de vouloir bien supposer l'homme dans l'état de pure nature ; sauf à réformer sans doute les conclusions qu'on voudroit contre toutes sortes de regles déduire d'un supposé si peu fondé. En admettant cette hypothèse, il convient au moins de bien connoî-

tre cet état de pure nature. Voici l'idée qu'on peut s'en former. L'état de nature est celui dans lequel une espéce n'aura précisément que les penchans & les facultés que la nature donne à cette espéce. Si cette idée est juste, chaque espéce aura sa nature, & aux yeux d'un homme qui sçait raisonner, il y aura autant d'inconséquence à attribuer la nature d'une premiere espéce à une seconde, que celle de la seconde à la premiere. La question est donc de sçavoir en quoi consiste la nature humaine dans toute sa pureté, & en usant de la plus grande précision. La Préface de cet Ouvrage est employée à faire juger l'impossibilité de cette découverte; après cela il semble qu'il n'y ait qu'à se retirer; mais M. Rousseau est trop zélé pour abandonner les intérêts de la vérité, dût-elle souffrir de ses efforts. Les Philosophes qui ont écrit sur cette matiere se sont tous trompés, nous dit-on, en donnant au sauvage les penchans de l'homme civilisé, cela peut-être; mais ne sera-ce pas une plus grande erreur d'ôter à

ce ſauvage une partie de ſes forces, de ſes ſentimens naturels, en le réduiſant au niveau des bêtes, & des bêtes les plus éloignées de ſa nature. *Si* ces Philoſophes n'atteignent pas au principe, ils en approchent du moins; au lieu que le ſyſtême contraire, ruine le principe même, en retranchant les parties eſſentielles qui le conſtituent. Former l'homme ſur le modéle de la bête, c'eſt faire une bête, non pas un homme; auſſi dans le tableau qu'on nous offre de l'homme ſauvage, à travers ces mots, *ſain, fort, heureux*; je ne vois qu'un bœuf qui rumine, & bien moins encore, puiſque *le ſauvage dort pour ainſi dire tout le tems qu'il ne penſe pas*, & qu'il ne penſe jamais, puiſque *l'état de réflexion eſt un état contre nature, & que l'homme qui médite eſt un animal dépravé*. Diſc. de M. R. p. 12.

De-là, plus on aura de force & de génie, plus on s'écartera. Ce ne ſera pas aſſez de confondre les eſpéces, d'identifier la nature humaine avec la na-

ture animale, il faut encore en haine de la société présente (j'entends haine philosophique) abaisser celle-là au-dessous de celle-ci, regarder la sociabilité, l'invention des cabanes, les signes, l'articulation de quelques sons pour se communiquer les impressions, le tendre sentiment qu'un sexe éprouve pour l'autre, enfin l'amour conjugal & l'amour paternel; regarder, dis-je, tout cela comme impossible à l'homme, ou du moins comme fort étranger.

Il ne seroit pas difficile d'opposer de bonnes raisons à cet excès de génie; mais comme on ne persuade jamais mieux qu'avec les principes d'autrui; il suffira de rapprocher de ces conséquences, le principe fondamental sur lequel M. Rousseau insiste le plus. Il dit page 35, que l'homme *mieux organisé que tous les animaux, n'a peut-être aucun instinct propre; mais qu'il est dédommagé de celui qui lui manque par des facultés capables d'y suppléer d'abord, & de*

l'élever enſuite au-deſſus. La page 13 préſente les mêmes idées, qui ſont pouſſées plus loin page 30, où admirant la liberté de l'homme dans ſes actions, & ſa faculté de choiſir, *la conſcience de cette liberté lui paroît la preuve évidente de la ſpiritualité de ſon ame.* P. 32. il regarde *la perfectibilité qui réſide parmi nous, tant dans l'eſpéce, que dans l'individu, comme la qualité ſpécifique qui le diſtingue de tous les animaux.* C'eſt avoir mieux vû l'homme, que Montagne, de l'avoir vû ainſi ; mais c'eſt être moins conſéquent que lui, que de l'abbaiſſer ſi bas, après avoir été forcé de l'élever ſi haut. *

Quoi ! Cet homme avec ſes facultés admirables de comparer,

* Il y auroit plus d'inconſéquence encore à m'oppoſer le contraſte que fait Paſchal, des grandeurs & des miſeres de l'homme. C'eſt une méditation ſur le péché originel, d'après le vieil homme & l'homme nouveau de S. Paul. Mais S. Paul, ni le péché originel, n'ont rien de commun avec la queſtion préſente.

de choisir & de perfectionner son choix, ne pourra pas comparer l'incommodité du froid, du chaud, de la pluie, de l'orage, avec la commodité d'un abri, d'une hutte, d'une cabanne? Ne pourra pas choisir, sans y être amené par la chaîne des siecles, cette commodité dont tous les animaux lui ont donné l'exemple, dès le premier jour? ne pourra pas perfectionner ce qui est ébauché par les uns, combiné & fini par les autres?

Le cri de la douleur appelle les animaux au secours de leur espéce, la chasse aux appeaux, en fournit une preuve évidente; on a même vû souvent les loups venir au cri d'un loup poursuivi; & l'homme seul à qui la pitié est cependant naturelle, ne l'entendra pas; s'il l'entend, ni portera pas du secours; s'il en porte, ne trouvera qu'un fuyard insociable qui ramassera ses forces épuisées pour l'éviter; ou s'il ne peut éviter le secours qu'on lui porte, n'éprouvera aucun sentiment de reconnoissance, & refu-

ſera ſans héſiter un pareil ſecours dans une occaſion pareille? On pourroit pouſſer cette gradation plus loin, à ſuivre M. Rouſſeau, car il eſt perſuadé que deux hommes ne ſe rencontreront pas deux fois en la vie, où s'ils ſe rencontrent, ne ſe reconnoîtront pas, euſſent-ils vécu ſix ans enſemble, comme l'enfant & la mere. On voit là la crainte qu'a ce Philoſophe, de voir naître la ſociété avec les premiers beſoins de l'homme. Pour parer à cet évenement qu'il ſent infaillible, il fait libéralement préſent à ſon ſauvage, non pas d'un déſir, mais d'une fureur, d'une rage, de courir, de fuir, de battre du pays.

Le penchant d'un ſexe pour l'autre, adoucit la férocité des Tigres: tous les animaux éprouvent un ſentiment * (*b*) de plaiſir, qui s'étend

* *b* (Les animaux paroiſſent avoir à nos yeux plus que le Phiſique de l'amour, & le beſoin de l'inſtant. Je dis, *paroiſſent à nos yeux;* car c'eſt tout ce que je veux; dès qu'on fait l'homme ſinge des autres animaux, il n'a beſoin que des apparences. Jettons les yeux ſur les colombes, ſur les

au-delà du besoin, auquel se mêle souvent un mérite de choix & de préférence, & l'homme seul avec des organes plus déliés & mieux formés, n'en aura que le phisique, & pressera la rapidité de cet instant, pour s'enfuir plus vîte. On conviendra avec M. Rousseau, qu'un pareil homme auroit besoin d'être enfermé pendant quelque mois dans un Parc, avec des Tigres & des Ours, pour y apprendre les penchans les plus généraux & les plus indispensables de tout ce qui respire. Il conviendra à son tour avec nous, qu'il ne peut se dispenser d'opter, ou qu'il faut refuser absolument à l'homme ces qualités qu'il convient être de l'essence de sa nature, ou lui permettre de faire avec liberté, avec choix, & avec plus de perfection que

tourterelles : toute la vivacité de l'amour toute la finesse du sentiment, les plaintes, les gémissemens, les transports semblent se développer dans leurs caresses. Les chasseurs & les habitans de la campagne, apperçoivent dans la plus grande partie des espèces, des préférences marquées de tel mâle à telle femelle, qui se recherchent & chassent les autres dans le fort des besoins.

ſes animaux, ce qu'il leur voit faire tous les jours, & à quoi le ſeul deſir inné de ſa conſervation, le porte aſſés, ſans le ſecours de l'exemple.

Notre Philoſophe inſiſte beaucoup ſur la perfectibilité de l'homme, qualité auſſi ſenſible dans l'eſpéce, que dans l'individu, ſans s'appercevoir que cette qualité ſeule ruine ſon ſyſtême : car avec cette faculté naturelle de ſe perfectionner, tout ce que l'eſpéce humaine & l'individu peuvent acquérir, eſt auſſi naturel que l'accroiſſement d'un arbre qui ſe perd aujourd'hui dans les nuées, quoique ſa foible tige ou ſon germe naiſſant échappât à la vûe quelques années auparavant. Cette perfectibilité ne peut-être qu'un développement, ou un reſſort qui d'abord ſembloit n'avoir point d'élaſticité ; mais qui preſſé par les beſoins, ſe roidit & s'échape avec une force qu'on ne ſoupçonnoit pas : & pour rapprocher encore le terme de la comparaiſon, 4 pieds de taille & de groſſeur qu'acquiert l'enfant, ſes muſcles, ſes nerfs qui ſe forment peu à peu, qui ten-

dent & renforcent insensiblement son corps, à proportion qu'il avance vers la maturité de l'âge, est ce factice, ou naturel ? Si c'est la nature comme on ne peut en douter, l'accroissement de nos connoissances, de nos besoins, & par conséquent de nos passions & de nos arts, n'a d'autre cause qu'un développement naturel, qui devoit nécessairement arriver avec plus ou moins de perfection selon les circonstances. Cette comparaison seroit-elle vague & oratoire, comme celles qu'on fait ordinairement ? Examinons ses rapports. Le corps a besoin d'alimens pour se soutenir, l'ame a besoin d'être entretenue par les objets que les sens lui transmettent ; l'action de nos ressorts sur les alimens accroit, & développe chaque partie du corps ; de même l'ame en opérant sur ses sensations, développe, étend, augmente ses connoissances, & cette opération est tout aussi naturelle, & plus illimitée que l'action des ressorts de la matiere, étant proportionnée à l'activité de ces deux substances. Celui qui voudroit retrancher cet accroissement comme étranger, ressembleroit à un Jardinier, qui tous

les matins arracheroit les branches naissantes de ses arbres, sous prétexte qu'il ne les a pas plantés ainsi; ou a ce tiran de la fable qui coupoit les parties du corps qui excédoient la mesure d'un petit lit de fer, fait exprès pour cette cruauté. Les connoissances humaines seroient ainsi mutilées & réduites pour ainsi dire à un tronc informe; un principe dont l'activité est l'essence, seroit resserré, & contraint au moment de son action, c'est à-dire, éteint & anéanti, quel spectacle pour des hommes qui sentent devoir tout ce qu'ils ont de liberté, de vertu, de courage, de force, & de science à ce principe, & à la génération naturelle de ces connoissances! Je parle au peuple à qui seul peut se communiquer ma compassion; car M. Rousseau nous fait en Philosophe (p. 73,) un portrait de l'insensibilité cruelle & raisonnée des Philosophes, pour nous annoncer sans doute, que nos efforts sont inutiles, & que nous ne gagnerons rien sur lui.

Je m'arrête Madame, pour vous laisser péser ces objections générales:

si vous les trouvés justes & que vous jugiés comme moi de l'importance de la matiere, j'en aurai de particulieres à vous communiquer l'ordinaire prochain, tant sur ce discours, que sur une longue note, aussi forte que paradoxale.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE VIIIe.

MADAME,

Un Dialecticien qui auroit supposé l'homme plus mal organisé que les animaux sans liberté, sans choix, sans perfectibilité, auroit conclû précisément comme M. Rousseau, en supposant tout le contraire. On peut s'en convaincre en repassant légerement sur les différentes parties du systême.

La premiere partie nous présente les premiers hommes, dans le Phisique & dans le Moral.

Dans le Phisique, on ne conçoit pas ... 1°.., qu'ils puissent vivre isolés, s'ils ont reçu de la nature

un vif ſentiment de pitié qui leur fait prendre intérêt aux beſoins & aux maux les uns des autres. M. Rouſſeau nous dit, pag. 71 du Diſcours & 75 de la Préface, *ſans ce don, les hommes n'euſſent jamais été que des monſtres : mais on ne peut s'empêcher de voir, que de cette ſeule qualité découlent toutes les vertus ſociales, la générosité, la clémence, l'humanité, la bienveillance & l'amitié même.* Si ce ſentiment eſt auſſi ancien que l'homme & antérieur au premier exercice de ſa raiſon, s'il n'eſt qu'une identification avec l'animal ſouffrant, & que cette identification ſoit évidemment plus étroite dans l'état de pure nature, (ce ſont toujours les paroles de la Préface & du Diſc. de M. Rouſſeau, pp. citées) ſi d'ailleurs il eſt néceſſairement combiné avec le déſir de ſa conſervation, il eſt impoſſible que ces ſauvages ayent vécu long-tems ſans hutte & ſans cabanne. Que ſeroient-ils devenus la nuit parmi les loups & les autres bêtes qui les auroient ſurpris ſeuls & ſans défenſe? A-t on remarqué comme la

frayeur dans l'obscurité, rapproche les animaux d'une même espéce ? Instinct que j'ai toujours droit de supposer plus parfait dans l'homme.

2° On ne conçoit pas comment ces premiers hommes peuvent-être au sein de l'abondance ? Les hyvers des premiers tèms étoient donc moins rigoureux, moins stériles que les suivans. Pour cela il faudroit des preuves ; car une suppofition ne nous empêchera pas de croire, que l'homme au premier hyver qui survint, éprouva la disette, la faim & le froid. Remarqués ici que la grande preuve de M. Rousseau, est que l'homme se voyant dans l'abondance, en force & en santé, n'a aucun besoin de ses semblables : tandis que cette abondance disparoît au premier hyver, que cette force & cette adresse sont inutiles au premier crépuscule de la nuit qui les livre à la férocité & à la faim des bêtes, beaucoup plus que les autres espéces, qui pour la plûpart ont un abri. Veut-on faire grimper ces sauvages sur un ar-

bre ? car voilà la derniere ressource de ce systême. Mais qu'on fasse attention à la forme de leurs pieds peu propres à s'accrocher, & à se percher ; à leurs mains dont le sommeil détendant les nerfs, les expose à une chûte plus dangéreuse que le péril qu'ils veulent éviter : qu'on imagine s'il est possible que la femme mette au monde un fils au haut d'un arbre, le fasse dormir dans ses bras, & dorme elle-même dans un parfait équilibre.

Dans le moral, on est étonné de voir, que M. Rousseau ait pû se résoudre à ôter au premier sauvage toute moralité, & à nous le représenter sans but, sans fin, sans relations, sans bonté, sans malice, réduit au pur phisique de l'amour. Pourquoi ne pas le dépouiller d'un seul coup de sa nature ? Un agent libre sans moralité est une chimere, & ces deux termes sont contradictoires. Si on prétend que l'homme n'a eu d'abord qu'une faculté non exercée, il est au moins évident que cette faculté n'a demandé qu'à l'être, n'existant dans l'homme qu'à cette fin, & n'atten-

dant qu'un objet pour agir. Si l'on pouvoit prouver que cet objet ne lui a jamais manqué, on ne pourroit refuser en aucun tems à cette faculté son exercice naturel. Cette preuve est aisée, la voici. L'objet essentiel de la volonté, est le bien, & cet objet est le premier qui se soit présenté à l'homme. Le bien est tout ce qui lui convient pour sa conservation, pour sa perfection, pour son agrément & pour son plaisir : le mal est l'opposé. Qu'on imagine s'il est possible un instant, où l'homme ait été sans tendre à sa conservation & à son plaisir, sous quelque point de vûe qu'il l'envisage, & par conséquent sans user de sa volonté & de sa liberté, soit qu'il ait fallu se décider entre deux biens particuliers, soit qu'il ait fallu comparer un bien passager avec le mal que son semblable pouvoit en souffrir, & laisser (comme dit M. Rousseau de ses sauvages,) à un enfant, ou à un vieillard infirme sa subsistance acquise avec peine, lorsqu'il pourra la trouver ailleurs. Or voilà le fondement de toute moralité.

Burlamaki. p. 73.

Pag. 75.

Il n'eſt pas beſoin de citer ici Puffendorf & Burlamaki. M. Rouſſeau lui-même nous dit dans ſa Préface p. 64, „ laiſſant tous les livres ſcien-„ tifiques, qui ne nous apprennent „ qu'à voir les hommes tels qu'ils ſe „ ſont faits, & méditant ſur les pre-„ mieres & les plus ſimples opéra-„ tions de l'ame humaine : je crois y „ appercevoir deux principes anté-„ rieurs à la raiſon, dont l'un nous in-„ téreſſe ardemment à notre bien être, „ & à la conſervation de nous mê-„ me ; & l'autre nous inſpire une ré-„ pugnance naturelle à voir périr ou „ ſouffrir tout être ſenſible, & princi-„ palement ſes ſemblables : c'eſt de „ ces deux principes que me paroiſ-„ ſent découler toute les regles du „ droit naturel. „ La connoiſſance du bien & du mal, du juſte & de l'injuſte, enfin toute ſorte de moralité naît ici ſelon M. Rouſſeau de la premiere & de la plus ſimple opération de l'ame humaine : car qu'eſt-ce que ces deux principes antérieurs à la raiſon & d'où découlent toutes les regles du droit naturel, s'ils ne

renferment pas la connoissance du bien & du mal ? Comment suivre un principe, une regle qui ne dirige pas ? Si elle dirige, la ligne de sa direction est le bien & le juste, & tout écart volontaire sera le mal & l'injuste. On ne conçoit pas comment notre Philosophe p. 4, a oublié la preuve évidente qu'il a donnée de la Moralité des premiers hommes, preuve qu'il répéte avec plus de force, p. 75 du Discours, en assurant que la nature a gravé dans nos cœurs ce principe ; „ fais-ton bien avec le moindre mal „ d'autrui qu'il se pourra. „ qu'on explique, s'il est possible, ce moindre mal, autrement que par la Moralité.

Dès qu'on voit clairement la moralité des actions suivre la naissance de l'homme, on ne sera pas arrêté par la difficulté de se communiquer, & d'inventer des signes arbitraires. Si la difficulté des langues est si grande, que M. Rousseau nous la présente, on lui dira que c'est une nouvelle raison pour rejetter sa supposition du pur état de nature. Les langues

ſe ſont établies & ſe ſont perfectionnées au point où nous les voyons. Cet établiſſement & cette perfection ſont impoſſibles dans telle hypothèſe, donc l'hypothèſe eſt non ſeulement fauſſe, mais inadmiſſible ; & plus le Philoſophe entaſſera d'argumens pour prouver cette impoſſibilité, plus il ſe détruira lui-même. On eſt plus frappé de cette oppoſition, que de voir des ſauvages, qui ne connoiſſent ni ſubſtantif, ni aoriſte, ni gérondif. Combien de femmes, qui parlent très-bien, & qui n'ont pas la premiere idée de cette barbarie de l'école, non plus que des genres & des eſpéces ? * il y auroit là bien des

* Il y a une eſpéce de progrès machinal & d'habitude, où la raiſon ſemble n'entrer pour rien, & d'après lequel elle opere ſouvent. Il conſiſte en de petites différences plutôt ſenties, qu'apperçues, multipliées inſenſiblement chaque jour, & deſquelles on n'a penſé dès long-tems à ſe rendre compte. Le premier qui diſtingua les eſpéces des genres, les aoriſtes des futurs, n'étoit pas celui qui eut ſenti le premier ces différences. C'eſt peut-être même celui qui les ſentoit le moins, qui a été forcé de diſtinguer, par des ſons déterminés, des idées que ſon eſprit confondoit le plus ſouvent.

choses à opposer à notre Philosophe ; mais ce n'est pas ici le lieu.

En passant à la deuxiéme partie, on voit d'abord bien des millions de siécles à retrancher de la lenteur des développemens. Les deux principes que l'Auteur a si solidement établis, deviennent plus actifs qu'il ne pense ; ils hâtent & changent un peu ses époques. Si les besoins & la nécessité rendent industrieux, comme notre Philosophe l'a démontré, rien n'a dû réveiller si-tôt l'industrie des premiers sauvages, que la nécessité d'une cabane. C'est cette premiere cabane à laquelle M. Rousseau s'oppose de toutes ses forces, & il a raison s'il veut maintenir son systême ; car dès qu'il y a une cabane de construite, il y a un commencement de propriété : la distinction des familles, l'amour conjugal, & paternel, le partage des terres, l'invention des commodités, enfin tous ces maux dont il est effrayé, naissent en foule de cette premiere cabane, comme cette cabane est l'effet nécessaire des premiers besoins de l'homme. Il faut donc bien s'as-

ſurer de cette néceſſité.

Si tous les animaux ne ſe nourriſſoient que de fruit, l'homme n'auroit peut-être rien à craindre ; mais nous ne pouvons douter, qu'il n'y ait des eſpéces carnacieres, pour qui l'homme eſt une proye. Les animaux qui n'aiment point à riſquer leur vie & que l'inſtinct conduit toujours par la route la plus ſure, ne pouvant pas s'en ſaiſir le jour aiſément, réſerveront toutes leurs ruſes, toutes leurs attaques pour la nuit : d'autant mieux que ſi nous en croyons M. Rouſſeau, l'homme eſt un excellent régal pour eux. Il nous parle p. 130. *des loups affamés, qui ayant une fois goûté de la chair humaine, rebuttent toute nourriture, & ne veulent plus dévorer que des hommes.* Voilà d'abord les ſauvages plus recherchés des bêtes carnacieres, & plus expoſés que les autres animaux qu'une hutte, une tannierre défendent pendant la nuit. Voilà donc la néceſſité auſſi preſſante qu'elle puiſſe jamais l'être. Et ſi une telle néceſſité ne peut le rendre inventeur, il eſt du moins imitateur, &

les animaux lui montrent la maniere de ſe garantir. Ayant pourvû à ſa ſûreté d'un côté, l'hyver amene la diſette & la faim ; nouveaux maux, nouvelles précautions. Si la ſociété eſt un mal, que l'homme eſt malheureux de ne trouver dans la nature que la raiſon de s'unir & la néceſſité de s'aſſocier pour ſa ſûreté, pour ſa conſervation & pour ſa reproduction ; non pas dans le cours d'un million de ſiécles, mais au plûtard dans le cours d'une année. Ah ! diſons plutôt, ſi cette raiſon de s'unir, ſi cette néceſſité de s'aſſocier eſt telle, la ſociété eſt donc un bien & un bien eſſentiel. La nature, la raiſon & l'expérience forment de concert cette concluſion.

C'eſt ici qu'il ſeroit curieux de s'arrêter, pour voir à quel âge de l'eſpéce, M. Rouſſeau voudroit borner ſes progrès & fixer l'époque de la félicité ; mais je ne puis que l'indiquer en paſſant p. 112. 113. 116. *C'eſt lorſque l'idée de conſidération fut formée, que chacun puniſſant le mépris qu'on lui avoit témoigné d'une maniere proportionnée au cas qu'il faiſoit de*

lui-même, les vengeances devinrent terribles; les hommes sanguinaires & cruels, & que la terreur tint lieu du frein des loix. Voilà l'âge d'or qu'on nous présente. Quelle félicité! On ne peut trop se hâter, de tirer le rideau là-dessus. Passons à la naissance des arts.

Le fer & le bled tirerent les hommes de cet état sauvage, dit M. Rousseau. Cette proposition avec l'étalage de ses preuves, ne peut convaincre que ceux qui méprisant des voyes simples & aisées, n'en choisissent que d'escarpées & d'inaccessibles. Il y a des vérités qui échappent aux esprits les plus subtils, par cette raison même qu'ils sont plus subtils: des vues plus simples sont plus droites & plus naturelles. Avec moins de sçavoir & moins d'efforts, M. Rousseau auroit raisonné à peu près ainsi.

La naissance & le progrès des Arts.

Les arts & le commerce ont civilisé les hommes; mais les commencemens ont dû être bien simples, & assurément la fouille des mines & la fonte des métaux ne sont pas

de cette eſpéce. L'établiſſement des Arts ſuit les beſoins & la proportion des beſoins ; les premiers hommes ne ſe ſeroient jamais livrés à un travail qui n'auroit pas eu une utilité préſente, ou même une néceſſité ; c'eſt ainſi qu'ils s'appliquerent d'abord à conſtruire des cabanes, & qu'ils formerent au beſoin quelques aſſociations libres & paſſageres. Les familles raſſemblées dans différentes cabanes, s'occuperent principalement de la chaſſe & de la pêche ; mais tous les hommes n'y étoient pas également propres : les uns ſont moins leſtes, d'autres moins adroits, d'autres ont le coup d'œil moins juſte. Des jours entiers perdus dans les forêts & le long des rivieres, les rebutterent. Comme cet exercice étoit cependant une partie de leur ſubſiſtance, il fallut y ſuppléer par quelqu'autre moyen : ceux-là donnerent plus d'attention aux fruits : ils ſentirent, après quelques expériences que le haſard amena aiſément, qu'on pouvoit aider la nature ; tantôt ils faiſoit écouler les eaux des pluyes trop

abondantes, tantôt ils arrosoien des plantes consumées par de grandes chaleurs, d'autrefois ils élaguoient un branchage trop épais : enfin de leurs premiers soins ils virent naître des fruits dont l'œil & le goût furent flattés. On voit d'un côté des chasseurs revenir chargés du gibier qui manquoit aux cultivateurs ; de l'autre on voit ces cultivateurs rentrer dans leurs cabanes chargés des plus beaux fruits, tels que les chasseurs n'en avoient pas. S'il n'y eut eu quelque superflu de part & d'autre, cette inégalité auroit produit peut-être la violence & les rapines ; mais le superflu des deux côtés produisit naturellement l'échange & la compensation. Ce commerce une fois établi augmenta beaucoup le superflu ; la chasse s'étendit à plusieurs espéces d'animaux, la culture à plusieurs espéces de fruits. Parmi les fruits on fit attention à ceux qu'on pouvoit conserver pour l'hyver ; ce fut alors qu'on commença à essayer quelque légume, puis du grain. Cet essai se perfectionna d'autant plus, que ces fruits devénoient

noient le prix non seulement du gibier & du poisson ; mais encore de mille autres besoins pressants. Dans la construction des cabanes, les uns nés plus industrieux y réussissoient beaucoup mieux que les autres, les élevoient plus solidement, les distribuoient plus commodément, & les garantissoient mieux des eaux. Pour les engager à donner leurs soins à la cabane voisine, il fallut les délivrer de celui de pourvoir à leur subsistance : cette compensation s'étendit peu à peu & en s'étendant multiplia les arts & les perfectionna. De toutes ces différentes occupations, celle de chasser dût naturellement donner plus de force, plus d'adresse & plus de courage ; elle altéra même un peu ce sentiment de pitié, que la nature a gravé à peu près également dans le cœur de tous les hommes : de là on imagine aisément qu'un jour malheureux, qu'une chasse pénible & infructueuse a pû rompre l'égalité de ce commerce. Le chasseur revenant les mains vuides, n'a pas moins desiré & exigé des fruits ; & accoutumé à vaincre,

s'est fait un jeu de la résistance du cultivateur, peut-être même ensanglanta sa victoire. Plusieurs évenemens de cette espéce durent épouvanter le parti le plus foible à la vérité, mais en même-tems le plus utile à la société. Après quelques efforts malheureux, la fuite fut sa ressource. La terre cependant languissoit sans culture : des fruits sauvages, s'il y en avoit,(*a*)eu égard à la saison, n'étoient rien pour ceux qui en avoient goûté d'autres : la disette fut générale ; elle ramena enfin les esprits, & l'interest commun dicta les conditions d'une paix que toutes les parties embrasserent avec joie. C'est alors que la propriété, qui avoit commencé avec les premiers hommes, fut fixée par un consentement général. Ne pouroit-on pas, sans s'écarter de la plus grande vraisemblance, rapporter à cette époque l'établissement des Fiefs, qu'on croit aussi ancien que le partage des terres ? Les chasseurs etoient hors d'etat de cultiver leur lot : ils n'en avoient, ni l'adresse, ni la volonté :

(*a*) Eu egard à la saison.

des voisins laborieux trouvoient leur interest à s'en charger, en offrant une certaine redevance par an ou par saison. Pour augmenter cette redevance, il ne fallut que la mesintelligence entre deux societés voisines, le ravage de quelque bête fauve, ou quelqu'autre évenement semblable, qui fit sentir le prix du courage, de la force, & de l'addresse. Quand le peril est pressant & insurmontable, celui qui nous en delivre n'est plus un homme ordinaire, c'est un héros dont on fait un prince, un roi, un dieu même selon les circonstances. De là il seroit aisé de faire sortir les divers gouvernemens; mais on ne peut rien ajoûter à ce que M. Rousseau en a ecrit. Quoique les avantages y soient affoiblis ou déguisés, & les abus grossis & outrés, la partie politique mérite toute notre attention. L'orateur porte jusqu'au fond de l'ame cette horreur qu'il a conçue pour les vices qui corrompent la société, horreur qui ne peut être fondée que sur l'amour & la nécessité de cette même société.

C'eſt peut-être dans cet eſprit qu'on doit lire la 9e note de ſon ouvrage : elle renferme quinze pages de la déclamation la plus véhemente contre l'état préſent du genre humain.

On prétend que M. Rouſſeau conſultant la deſſus un ami vrai philoſophe, éxigeant ſur tout de lui la ſincérité, en avoit reçu ce témoignage.

Que votre éloquence, ami, eſt ſéduiſante & impérieuſe ! je ne puis me deffendre d'admirer un ouvrage, qui n'offre que l'apologie de je ne ſçais quel état de nature, & la ſatire de la ſociété ; c'eſt-a-dire le contraſte d'une chimère dangereuſe que vous faites adorer, avec une vérité utile que vous faites déteſter. Le rôle de mécontent dans ce ſiecle éclairé eſt-il fait pour vous ? abandonnés-le à ces vieux courtiſans, qui ne vivent que de l'éloge du tems paſſé & de la haine du préſent ; à ces beautés ſurannées qui s'éfforcent de vaincre l'oubli où elles tombent, en retraçant ſans ceſſe la honte de leurs premieres années qu'elles regardent comme la jeuneſſe du monde. A ſup-

poser que votre opinion eut quelque fondement, elle seroit toujours bien peu philosophique. Donneriés-vous le nom de sage à celui qui ne perdroit pas une occasion de rendre les hommes malheureux, & de leur faire sentir tout le poids du malheur, en s'éfforçant de démontrer qu'il est sans remede? « ah cruel » diroit un malade éffrayé, vous » ne pouvés adoucir mes maux, & » vous venés les aigrir! vous êtes » incapable d'en ôter la cause, & » vous venés me ravir l'esperance! ». Les vrais sages ont tenu une conduite toute différente; ils ont senti qu'un philosophe, qui auroit perdu l'humanité, & la bienfaisance seroit un monstre. Pénétrés de l'amour du genre humain, autant que de celui de la vérité, préférant même toujours le premier dans la concurrence, ils n'ont pas cru indigne d'eux, d'accréditer des erreurs utiles, & d'épaissir le voile sur des vérités inutiles & dangereuses. Cette condescendance ne sauroit être soupçonnée de foiblesse: la vérité n'est

ſur la terre qu'un moien pour parvenir plus aiſément à notre bonheur ; toutes les fois que ce moien pourra nous en éloigner, il ceſſe d'être fait pour nous, etant contraire à notre nature : on pourroit tout au plus ſatisfaire par là une vaine curioſité ; mais qui oſera mettre en comparaiſon une frivolité ſi funeſte avec la fin eſſentielle de l'homme ? ſi c'eſt là être philoſophe, périſſe plûtôt juſqu'au nom de philoſophie. Mais on eſt bien loin de penſer, que cette apologie & cette ſatire ayent quelque fondement dans la vérité & dans la nature : on ſe perſuade au contraire par une mûre réflexion & une expérience raiſonnée, que la ſociété offre à tout homme beaucoup plus de biens que de maux ; que les biens qu'elle nous offre lui appartiennent, & que les maux ſont des accidens, qui s'introduiſent par hazard dans toute inſtitution, parcequ'il n'eſt pas poſſible, qu'un agent libre trompé par une fauſſe apparance, n'abuſe quelque fois de la liberté qu'il a de s'éloigner de ſon

but. oh ! l'admirable ſecret de nous rendre heureux que celui de nous rendre imbéciles ! oh ! la merveilleuſe invention que celle d'eriger en bonheur la ſtupidité d'un authomate. Il ne faut pas remonter à la vaine ſuppoſition de je ne ſçais quel état de nature, pour trouver cette merveille ; les chimiſtes connoiſſent des ſimples & des compoſitions propres a aliener l'eſprit, a lui oter la réflexion, & par conſéquent à lui procurer cette félicité tant vantée, dont vous êtes par vos talens plus eloigné que perſonne. * *Il ſeroit affreux* dites-vous *d'être forcé de recourir à cet expédient.* Comment donc ſe réſoudre à mettre en avant un paradoxe, qui ſeroit d'autant plus affreux, qu'on ſeroit plus habile à lui donner de la vrai ſemblance ?

Vous dreſſés contre la ſociété une longue note que vous trouvés pleine de force. Je penſerois comme vous, ſi des traits de feu & d'imagination pouvoient tenir lieu de juſteſſe. La liberté avec la quelle je vais vous parler romproit tous les liens d'une

* P. 34 du diſcours.

amitié ordinaire & resserrera ceux de la nôtre.

Un auteur célébre, dites-vous, après un calcul exact a trouvé la somme des maux bien plus grande que celle des biens. Ce calculateur étoit-il malade, ou en santé ? dans une situation malheureuse, ou jouissant d'un bonheur tranquile ? qu'on y fasse attention, il est certain qu'il étoit dans le premier cas, on n'a jamais pensé a faire ce calcul en santé. Montagne vous a averti que celui à qui il grêle sur la tête croit voir tout l'hémisphere en feu, toutes les campagnes ravagées : de même l'œil du malade porte son mal sur tous les objets qu'il apperçoit : l'esprit ou le génie ne peuvent le sauver de l'erreur : ses organes sont vitiés, & il ne s'en doute pas : il voit au travers de son état, comme cet habile astronome qui voioit très distinctement un animal dans la lune : ils sont l'un & l'autre dupes de l'instrument.

Vous vous hâtés de justifier cet auteur : mais ne feriés-vous pas dans

le même cas? on ne peut eloigner ce soupçon lorsqu'on examine la maniere dont vous détaillés & grossissés par des épithetes bruyantes les prétendus maux de la societé. Vous employés trois énumérations, je ne sçais si on doit les nommer oratoires. La premiere est une revue des travaux des hommes, & des arts qui embellissent nos Villes & nos campagnes, d'où vous prétendés qu'il ne résulte aucune utilité. La seconde est la liste des desirs de chaque particulier considerés dans leur opposition aux desirs de tous, & là vous n'oubliés pas d'armer, sans aucune précaution, les fils contre les peres. Enfin la troisieme est le pénible calcul des voyes que la societé a frayé à la mort. Si on ne connoissoit pas le danger de l'énumération, il suffiroit de dire que ç'a été l'arme ordinaire des sophistes & de la mauvaise foi; que l'histoire des sophismes & des mensonges imprimés seroit celle des énumérations. Avec le secours d'une énumération adroite, on médit aussi facilement des bons que des méchans;

les Athées l'emploient aussi bien contre Dieu, que les prédicateurs contre le Diable ; & si j'avois interêt de décrier ce beau tableau que vous nous offrés de la république de Genève, je ne voudrois que calculer les inconvéniens de ce sage gouvernement, en déguisant les avantages ; car voila tout le mystère de cet art, qui chés vous est l'effet d'une imagination ardente toute remplie d'un objet vû de profil, & chés le commun des gens l'effet de la mauvaise foi.

Sans entrer dans un grand détail, il suffit de dire que si l'on veut se donner la peine de retrancher les épithètes d'*affreux*, d'*horrible*, de *contagieux*, de *monstrueux*, vos trois énumérations perdront la moitié de leur force. Si après ce premier retranchement, on veut examiner seulement en gros la vérité de ces détails. On trouvera, que

Dans le premier, l'inégalité une fois établie, comme elle a dû s'établir, ces arts & ces travaux si inutiles sont cependant le champ & la moif-

ſon de la plus grande partie des hommes, & l'agrément de tous. Je ne veux compter ici pour rien la ſatisfaction que donne un ouvrage bien executé à ſon ouvrier, ſatisfaction d'autant plus précieuſe aux yeux du philoſophe, qu'elle ſauve l'ame de deux maladies dangereuſes, l'oiſiveté & l'ennui. J'imagine que dans la réflexion vous la préférerés à cette habitude de dormir, que vous inventés en faveur de vos ſauvages.

Le ſecond détail n'arrêtera pas un inſtant celui qui s'eſt apperçu des deux principes, que la nature a gravé dans nos cœurs. L'un eſt le deſir de nôtre conſervation, & de nôtre bien être, l'autre eſt la pitié, qui temperant l'ardeur que nous avons pour nous même, nous intereſſe à la conſervation de nos ſemblables. Le premier ſeul tend à la deſtruction de tout ce qui n'eſt pas *moi*. Le ſecond ſeul auſſi, abandonneroit ce *moi*, pour ne ſonger qu'au bien d'autrui : la nature nous auroit fait un mauvais préſent, de ne nous donner que l'un ou l'autre, elle nous devoit ou l'en-

ſemble ou la privation entiére: les maux naitroient en foule d'une diviſion, & c'eſt préciſément dans ce point de vue iſolé, que vous conſiderés l'homme & ſes deſirs; auſſi avés vous beau champ pour déclamer; mais de bonne foi, qu'en faut-il conclure?

La troiſiéme énumération nous préſente tous les genres de mort, qui menaçent la ſociété, ſans en excepter même la roue & l'échaffaut. A s'en tenir à ce détail immenſe, la ſociété commencée n'a pû ſubſiſter un ſiécle, n'y ayant qu'une maniere de venir au monde & cent mille d'en ſortir. Cependant depuis tant de ſiécles la terre eſt encore habitée, & autant qu'elle l'ait jamais été. Les calculs, les authorités & les raiſons des plus ſçavans obſervateurs, ſont au moins auſſi fortes en faveur de la population de ce ſiécle, que celles qu'on allegue en faveur des ſiécles paſſés. D'ailleurs, & cette raiſon eſt ſans réplique, ſi l'état de nature eſt ſi favorable à la multiplication de l'eſpéce, & la ſociété ſi contraire; par-

mi tant de différentes espéces d'animaux dont la génération est beaucoup moins tardive, & beaucoup plus multipliée que celle de l'homme, il s'ensuit evidemment que chacune de ses espèces en particulier, devroit couvrir la terre & ne laisser plus de place à toute autre. Que sera-ce de plusieurs espèces? Que sera-ce de toutes ensemble? L'imagination est effrayée. On ne s'apperçoit cependant pas que cette multiplication prodigieuse nous ait encore fait lâcher un pouce de terrain. Au contraire on fait tous les jours de nouvelles colonies. Combien s'en est-il fait depuis deux siécles?

On nous dira peut-être que nous détruisons ces espéces. Détruisons-nous le chien, l'âne, le cheval? on s'attache au contraire tous les jours à les faire multiplier. Détruisons-nous les tigres, les lions? comment les forêts & les campagnes n'en sont-elles pas remplies? comment ces animaux feroces ne se jettent-ils pas sur nos villes? le sol & la proye auroit dû manquer depuis longtems

à une multiplication si heureuse. Cependant l'homme avec ses guerres, ses pestes, ses famines, ses avortemens, ses charpentes homicides, ses édifices meurtriers, ses richesses, son indigences, ses ragouts, ses excès, ses mines, ses métaux, & enfin tous ses poisons, vit, s'accroit, s'étend, remplit les Isles désertes. On est bien fort quand on a des faits contre des raisonnemens, & que toutes les parties de la terre s'élevent contre la véhémence des déclamations.

Vous portés enfin la grande, la fameuse objection de ces multitudes de barbares du nord, dont le midi a été si souvent inondé. Il seroit aisé de vous faire convenir que cette objection n'est rien contre la question présente; si ces eruptions de barbares avoient eut une cause phisique, générale & continue; il n'y en auroit pas eu huit, dix, il y en auroit eu mille, elles auroient été reglées, constantes & nécessaires, comme la cause qui les auroit produites. Mais permettés une question à votre tour,

plus forte peut-être qu'une réponse directe. Rappellez-vous ces millions d'hommes qui dans les guerres saintes ont passé en Orient ? ne venoient-ils pas de la partie la plus policée de l'Europe, c'est-à-dire de la partie où les maux de la société étoient le plus contraires à la population ? Les esprits à sistême de l'Asie devoient être assés en peine d'expliquer ce déluge de soldats. Que fesoit le Nord alors ? ou envoyoit-il le superflu de ses hommes ? si quelque philosophe un peu enthousiaste, eut remarqué cette différence du fond de la Suède, qu'il auroit eu là une belle occasion de quereller ses concitoyens ! Son zéle lui auroit fait nécessairement soupçonner dans chaque maison des avortements, des meurtres, des empoisonnemens secrets, enfin toutes sortes de crimes.

D'où sont sortis ces millions de soldats que Louis XIV a mis sur pié sans compter la prodigieuse transmigrations de familles lors de la révocation de l'Edit ? Si c'est de la France seule & du sein de la socié-

té ; ſi deplus il eſt conſtant que les familles des artiſtes & des commerçans ſont celles qui ſe multiplient le plus, par l'abondance qui y regne, & qui ſemble appeller de nombreux heritiers pour en jouir ; laiſſons déclamer les mécontens : il en faut dans le meilleur gouvernement, ne fut-ce que pour faire goûter aux autres leur bonheur. Mais ſommes-nous faits, ami, pour donner de ces triſtes exemples qui contiennent & effrayent le genre humain ? cependant ſi votre parti eſt pris, ſi je ne puis vous faire changer, je ne vous abandonne pas : je me ſacrifie avec vous au bonheur d'autrui qu'il ſeroit cependant plus naturel de partager.

C'eſt à peu près ainſi, mais avec beaucoup plus de chaleur & de cette chaleur de la vraie amitié, que cet ami parloit à ſon ami. On ignore le ſuccès, quoiqu'on ſache que la liaiſon des deux amis a paru plus étroite depuis cette converſation. Je ne l'ai rapportée que parce qu'elle honore l'un & l'autre & qu'elle m'a paru un bel exemple de ſincérité digne d'être

présentée à nos littérateurs, & de contribuer aux progrès des siences. Je n'ajouterai rien à cela, que reste t-il a dire lorsque le cœur a parlé ?

On pourroit comparer ici le systême de M. Rousseau avec le systême de l'Esprit des Loix. M. de Montesquieu s'instruit exactement des faits généraux & particuliers, les choisit, les arrange, & éleve à force de génie l'édifice du bonheur en faveur de chaque peuple. Il déchire les voiles épais qui couvroient la nature & le principe de chaque gouvernement, il étudie les différences du climat, du sol, des circonstances, des usages, pour saisir le vrai génie national, il prescrit en conséquence l'éducation relative, il détermine les forces & l'action de chaque peuple, & celles qu'il peut avoir, il établit enfin la sureté, la liberté politique & civile, d'où naissent nécessairement le commerce, les arts, le bonheur de chaque société, & l'harmonie de l'univers. M. Rousseau sur quelque faits particuliers, sur l'idée de quelques vices plus haïs

que connus, imagine une hypothèse hardie, qu'il fait avancer contre le côté foible de la société comme les hautes tours des Romains contre une ville dont on fesoit le siége : il l'attaque en ennemi déclaré, il l'ébranle par la force de son éloquence, & l'emporte sans donner le tems ni de mesurer ni de parer ses coups. Il use de son avantage en conquérant farouche, & la victoire est aussi funeste aux vainqueurs, qu'aux vaincus. Le contraste seroit frappant & même utile à plusieurs égards ; mais ce n'est déja que trop insister sur cette matière : si elle étoit moins importante, s'il étoit moins essentiel à chaque homme d'approfondir les principes, & de s'armer une bonne fois contre des nouveautés & des paradoxes qu'on aura l'art de nous embellir, je serois le premier à condamner les détails où je suis descendus ; mais l'importance du sujet étant connue de tout le monde, je dois craindre plutôt le reproche contraire.

Je finirai cependant par donner trois

exemples du ſtile original de cet auteur que je prendrai au hazard. Voici comme il décrit le premier germe de l'orgueil. » Les nouvelles lumieres qui » résulterent de ce premier développe- » ment, augmenterent ſa ſuperiorité ſur » les autres animaux en la lui faiſant » connoître. Il s'exerça à leur dreſſer » des piéges, il leur donna le change » en mille maniers, & quoique plu- » ſieurs le ſurpaſſent en force au com- » bat, ou en viteſſe à la courſe; de » ceux qui pouvoient leur ſervir ou » lui nuire, il devint avec le tems » le maître des uns, & le fleau des » autres. C'eſt ainſi que le premier » regard qu'il porta ſur lui-même, » y produiſit le premier mouvement » d'orgueil; c'eſt ainſi que ſachant » encore à peine diſtinguer les rangs, » & ſe comtemplant au premier par » ſon eſpéce, il ſe préparoit de loin » à y prétendre par ſon individu. « C'eſt là qu'on aime à reconnoitre le Philoſophe & l'Orateur.

Quelques pages plus bas il développe le premier germe de l'amour, " De jeunes gens de différens

„ ſexes habitent des cabanes voiſines, „ le commerce paſſager que demande „ la nature en amene bientôt un „ autre non moins doux & plus per- „ manent par la fréquentation mutuel- „ le. On s'accoutume à conſiderer „ différens objets, & à faire des „ comparaiſons ; on acquiert inſenſi- „ blement des idées de mérite, & de „ beauté qui produiſent des ſentimens „ de préférence. A force de ſe voir „ on ne peut plus ſe paſſer de ſe voir „ encore. Un ſentiment tendre & „ doux s'inſinue dans l'ame, & „ par la moindre oppoſition devient „ une fureur impetueuſe ; la jalouſie „ s'éveille avec l'amour, & la plus „ douce des paſſions reçoit des ſa- „ crifices de ſang humain. „

Il faut joindre à cela l'origine de l'ambition & de la violence. « Les „ héritages s'étant accrus au point „ de ne pouvoir plus s'agrandir qu'aux „ dépens des autres, les ſurnumerai- „ res, que la foibleſſe ou l'indolence „ avoient empêchés d'en acquérir à „ leur tour, devenus pauvres ſans „ avoir rien perdu, parce que tout

„ changeant autour d'eux, eux seuls
„ n'avoient pas changé, furent obli-
„ gés de recevoir ou de ravir leur
„ subsistance de la main des riches;
„ & delà commencerent à naître se-
„ lon les différens caractères des uns
„ & des autres la domination & la
„ servitude, ou la violence & les
„ rapines. Les riches de leur côté
„ connurent à peine le plaisir de do-
„ miner, qu'ils dédaignerent bientôt
„ tous les autres, & se servant de
„ leurs anciens esclaves pour en sou-
„ mettre de nouveaux, ils ne son-
„ gerent qu'à subjuguer, & à asser-
„ vir leurs voisins; semblables à ces
„ loups affamés, qui ayant une fois
„ goûté de la chair humaine, rebu-
„ tent toute autre nourriture, & ne
„ veulent plus que dévorer des hom-
„ mes. „

Il faudroit copier la plus grande partie de cet ouvrage, si l'on vouloit rapporter tout ce qu'il a de beau. Ce genre d'éloquence est peut-être unique dans ce siécle. Quel domage qu'un si beau coloris ne soit

employé qu'à embellir des idées paradoxales & funestes au bonheur des hommes ! L'Auteur ne les a pas assurement envisagées ainsi ; mais si le mal est fait, l'intention devient inutile. C'est à moi Madame à me parer de l'intention & du désir de vous plaire, si mes réflexions n'avoient pas toute la justesse que j'ai crû leur donner. A propos, & M. F. qu'en dit-il ? Ce qu'il en dit Mad. ? des choses admirables, uniques. S'agit il de saisir le vrai sentiment d'un philosophe qui a été obligé de s'enveloper ? Laissés faire le Périodiste ; c'est bien a lui qu'on donne le change ! Il vient de découvrir que M. de Montesquieu n'admiroit que la Monarchie, & que M. Rousseau ne vouloit etablir que l'Aristocratie, découverte vraiment neuve que les Lecteurs les plus habiles n'avoient pas même soupçonnée. S'agit-il de créer une expression pittoresque pour peindre un Auteur d'un seul trait ? Il n'a cherché que trois semaines pour trouver celle *d'Animaliste*, par laquelle il désigne M. Rousseau. Enfin s'agit-il de porter son jugement

ſur cet Auteur ; & ſur le parti qu'il devoit prendre ? qu'il ſe tût dit M. F. avec une douceur, une élégance, une harmonie, une politeſſe, qui ont ſéduit tous les lecteurs. oh ! ma foi vive F.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE IXe.

MADAME.

JE dois vous donner aujourd'hui dans cette lettre un ſpectacle plus intereſſant & j'oſe dire plus amuſant pour vous que le dernier, quoiqu'il ſoit encore plus philoſophique : c'eſt au fonds de la mine qu'on trouve l'or le plus pur, & qu'on eſt dédomagé des peines qu'on a eu à la fouiller. Reprenez courage nous avons un bon guide.

Quand on entre pour la premiere fois dans les jardins de nos Rois, y a t-il rien qui frappe d'avantage que ce peuple de marbre qui les habite ? chaque individu nous offre les proportions les plus belles, & les attitudes les plus parlantes; ce coup d'œil enchanteur saisit délicieusement notre ame; mais loin de la remplir, il reveille en nous l'idée d'un spectacle plus grand & plus digne de notre attention. Vous fixés vos regards attendris sur Lucrece, sur Proserpine, sur Milon, sur Laocon. Ah! si vous pouviés voir couler leurs larmes, entendre leurs soupirs, ou les cris effroyables que l'excès de la douleur arrache à leur courage. Qu'elle scêne interessante! heureux Pigmalion ton bonheur fût autant audessus de celui dont je me fais l'idée, que l'amour & sa douce yvresse sont audessus de la tristesse & de la douleur. Ton amante eut le plaisir inexprimable de te devoir tout, ses graces, sa beauté, son être, son ame même, qui s'alluma au feu de tes desirs & à la chaleur de tes sens. Tu fus l'objet,

jet, & la cause de ses premieres idées; elles se développerent dans tes bras comme un tendre bouton de rose sous l'aîle de Zephire : le plaisir passa de ton cœur dans le sien pour revenir à toi chargé d'un nouveau sentiment que tu rendois plus tendre & plus vif encore : tu vis former par des actes réiterés ces douces habitudes, qui sont un mistere pour le reste des hommes, & qu'on deshonore par les mots inintelligibles, distinct ou de passion ; enfin tu te sentis renaître avec elle ; tu dépouillas avec joie tout ce que tu avois été jusques-là, pour être successivement de tout ce qu'elle seroit ; & pour n'être rien de plus ; car c'est être tout que d'être ainsi à la source des plaisirs, c'est en être le Dieu même.

C'est à cette fable ingénieuse qu'on entreprend, Madame, de mettre le sceau de la vérité : le marbre va s'animer à vos ordres, pour exposer au grand jour cet état primitif, à la découverte duquel on a tant & si inutilement travaillé. Si nous découvrons que sentir est la source de toutes nos

idées, de tous nos jugemens, de tous nos desirs; comme ce sentiment ne s'évanouit pas avec l'impression, le souvenir qui en reste, sera le fonds & pour ainsi dire le magasin de toutes nos connoissances; le plaisir & la douleur seront le seul motif qui les forme & qui les enchaîne. Les sens seroient donc la cause de toute vérité fondamentale qu'on a souvent énoncée, & qui n'a jamais été entendue. Quel Philosophe s'étoit douté, que nous eussions besoin d'aprendre à sentir, à entendre, à goûter, à voir, à toucher, à penser, tout comme nous avons appris à parler, à marcher? Aussi aurons-nous le plus grand de tous les préjugés à combattre, préjugé ancien, & dont personne n'a pû s'éxempter, parce qu'ayant commencé avec le premier développement de nos sens, il cache leur origine dans des tems dont il ne nous reste aucun souvenir. Nos premieres années deviennent à nos yeux comme cet âge fabuleux des poëtes, où l'on a fait descendre les Dieux pour donner à l'homme toutes

les connoissances qu'il ne se souvient pas d'avoir acquis lui-même par les progrès insensibles de l'enfance. Quel tems n'a-t-il pas fallu avant de soupçonner que nos connoissances pourroient bien tirer leur origine des sens; il en a bien fallu d'avantage pour déveloper ce soupçon, & lui donner le sceau de la vérité, s'il est vrai qu'il l'ait encore. La philosophie fait un nouveau pas, elle découvre que nos sensations ne sont pas les qualités mêmes des objets, qu'elles ne sont que les modifications de l'ame. Delà il étoit aisé de conclure que nous n'appercevons rien qu'en nous-mêmes, & que par conséquent un homme borné à l'odorat n'est qu'odeur, borné au goût n'est que saveur, borné à l'ouie n'est que son, borné à la vue n'est que lumiere & couleur. Ce qui a retardé une conséquence si naturelle, c'est la difficulté d'imaginer, comment nous contractons l'habitude de rapporter au dehors, des sensations qui ne sont qu'en nous; comment elles peuvent s'étendre au delà de l'organe qui les éprouve & qui les

limite ; l'analyse exacte de nos sensations va faire disparoître cette difficulté immense à mesure que nous avancerons.

Une Statue de marbre vient de naître sous un ciseau createur, elle est organisée interieurement, & animée comme nous ; quant à l'exterieur nous avons le pouvoir d'ouvrir ses sens l'un après l'autre aux impressions que nous voudrons lui faire éprouver, & de suivre à l'œil les sensations qu'elles feront naître. Pour ne pas nous écarter, nous rappellerons, que notre but est de calculer, 1° ce que chaque sens pris séparément peut donner de connoissances. 2°. Quel nouveau progrès il doit résulter des leçons que le plus étendu des sens donne à tous les autres, & du cercle dans lequel il enferme leurs differens objets.

Vous avez, Madame, jugé l'odorat, celui par lequel on acquiert le moins ; & c'est le premier que je vous prie d'ouvrir aux impressions de cette fleur, pour juger du moindre dégré de connoissance que la Statue puisse avoir.

L'ODORAT.

Vous présentés une rose à la Statue; elle est par rapport à nous une Statue qui sent une rose; mais par rapport à elle, elle n'est que l'odeur même de cette fleur: rose, œillet, Jasmin ne seront à son égard que ses propres manieres d'être. Pourroit-elle se croire autre chose? Elle ne se connoît que par ces odeurs, elle n'existe que par elles, & en elles. Sensation.

A la premiere odeur, la capacité de sentir est toute entiere à l'impression qui se fait sur l'organe: voilà ce qu'on appelle attention. Elle n'a encore aucune idée des differens changemens qu'elle pourra essayer; elle est donc bien sans souhaiter d'être mieux, ou mal sans souhaiter d'être bien: le desir ne sçauroit prévenir la connoissance. Lorsqu'elle aura remarqué qu'en passant par divers changemens, elle peut redevenir ce qu'elle a été; nous verrons ses desirs naître d'un état de douleur comparé à un état de plaisir que la mémoire lui rappelle. Le plaisir & la douleur Attention.

sont le principe unique, qui déterminant toutes les opérations de son ame, doit l'élever par degrés à toutes les connoissances ; mais notre Statue n'est pas encore si avancée.

S'il ne lui restoit aucun souvenir de la sensation passée, à chaque fois elle croiroit sentir pour la premiere ; mais l'odeur qu'elle a senti, ne lui échappe pas entierement, aussitôt que la fleur cesse d'agir sur l'organe ; l'attention qu'elle y a donnée, la retient encore : voilà la mémoire.

Memoire.

Lorsque la Statue est une nouvelle odeur, elle a donc encore présente celle qu'elle a été le moment précédent, & sa capacité de sentir se partage entre la mémoire & l'odorat. En passant ainsi par ces deux manieres d'être, la Statue sent qu'elle n'est plus ce qu'elle a été. La connoissance de ce changement lui fait rapporter la premiere à un instant different de celui auquel elle éprouva la seconde. C'est-là ce qui fait mettre de la difference entre exister d'une maniere, & se souvenir d'avoir existé d'une autre ; la Statue est passive par

Nouv. attention.

rapport à l'une, & active par rapport à l'autre. Plus les sensations seront vives, plus la mémoire aura occasion de s'exercer, plus la Statue acquerra de facilité à se rappeller ce qu'elle a été. C'est ce qui fait l'habitude. Habitude.

Ces differentes manieres d'être ne peuvent se partager la capacité de sentir, qu'elles ne se comparent; comparer n'est autre chose que donner en même-tems son attention à deux idées. Dès qu'il y a comparaison, il y a jugement, car elle ne peut s'empêcher d'appercevoir au moins que l'une n'est pas l'autre. A mesure que les comparaisons & les jugemens se répétent, notre Statue les fait avec plus de facilité; elle contracte donc l'habitude de comparer & de juger. Comparaison & Jugement.

Pour donner plus d'activité à ces opérations, on n'a qu'à la faire passer d'un état auquel elle étoit accoutumée, à un état tout different & dont elle n'a point encore d'idée. Elle est étonnée du changement, cet étonnement redouble son attention aux odeurs qui vont succeder : elle les compare avec plus de soin, & juge Etonnement.

mieux de leurs rapports. C'eſt toujours le plaiſir & la douleur qui ſont le premier mobile de cette nouvelle activité.

Ce double principe détermine le degré d'activité de tout être ſentant, d'un côté par la vivacité d'un bien qu'il n'a plus, de l'autre par le peu de plaiſir de la ſenſation actuelle, ou par la peine qui l'accompagne ; lorſque ces deux cauſes ſe réuniſſent, la Statue fait plus d'effort pour ſe rappeller ce qu'elle a ceſſé d'être, & elle en ſent moins ce qu'elle eſt ; car ſa capacité de ſentir ayant néceſſairement des bornes, la mémoire n'en peut attirer une partie, qu'il n'en reſte moins au ſens : ſi même l'action de cette faculté eſt aſſez forte pour s'emparer de toute la capacité de ſentir, la Statue ne remarquera plus l'impreſſion qui ſe fait ſur ſon organe, & elle ſe repréſentera ſi vivement ce qu'elle a été, qu'elle croira l'être encore. Voilà deux effets de la mémoire qui répondent aux deux degrés de l'action de cette faculté : l'un conſerve le nom de mémoire lorſqu'il

ne rappelle les choſes que comme paſſées ; l'autre prend le nom d'imagination, lorſqu'il les rappelle avec tant de force qu'elles paroiſſent préſentes. L'imagination eſt la mémoire même parvenue à toute la vivacité dont elle eſt ſuſceptible, elle établit une troiſiéme eſpece d'attention, dont le caractere eſt d'arrêter l'impreſſion des ſens pour y ſubſtituer un ſentiment indépendant de l'action des objets exterieurs. La Statue n'en appercevra ſouvent pas la difference ; ſon imagination eſt beaucoup plus vive que la nôtre, parce que ſa faculté de ſentir eſt toute entiere à une ſeule eſpece de ſenſation. C'eſt cette faculté qui va former un nouvel ordre d'idées. L'imagination s'attache principalement aux ſenſations les plus vives, elle paſſe rapidement par deſſus les intermediaires, raproche les plus éloignées, change l'ordre qu'elles avoient dans la mémoire, en forme une chaîne nouvelle ſouvent bizare, mais plus forte que la premiere. C'eſt cette faculté qui lui fait reconnoître plus vîte les idées qu'elle a déja eues.

Imagination.

Considérons un moment les habitudes que notre Statue a contractées. Habitude de donner son attention, habitude de se ressouvenir, habitude de comparer, habitude de juger, habitude d'imaginer, habitude de reconnoître les sensations qu'elle a déja éprouvées. Les mêmes causes qui ont formé ces habitudes, sont seules capables de les entretenir; pour les fortifier il suffira d'intéresser la mémoire par les différens degrés de plaisir ou de peine. Voilà un dévéloppement genéral qui demande à être appliqué aux principales facultés de l'ame, l'*entendement* & *la volonté*. Dans l'une nous verrons former du besoin, le desir, la passion, l'ennui, l'amour, la haine, la crainte, l'espérance. Dans l'autre, des premieres sensations naîtront les premiers rapports qui sont les idées particulieres, ils formeront les idées générales & abstraites. Toutes les facultés concourront à former l'idée de personnalité; enfin cette activité vient-elle à se lasser & à s'affoiblir pour quelque tems, nous y verrons le sommeil & les songes de notre Statue.

Nous avons assez détaillé la mémoire.

La Volonté. Les differens besoins sont la cause des degrés de vivacité avec lesquels les facultés de l'ame s'appliquent à un bien dont la jouissance devient nécessaire. Le desir n'est que l'action de ces mêmes facultés. Le desir suppose l'idée de quelque chose de mieux que ce qu'on a dans le moment; si ces deux états different peu, la Statue n'éprouve qu'un *malaise* ou léger mécontentement qui produit un desir foible; si la difference est considérable, elle éprouve une grande inquiétude, ses desirs sont alors plus vifs; si la difference est si grande & la privation si insupportable, rien ne peut distraire l'ame de cet objet, elle se le rappelle, elle l'imagine, toutes ses facultés s'en occupent vivement, plus elle le desire, plus elle s'accoutume à le desirer, elle a pour lui ce qu'on nomme passion, c'est-à-dire, un desir qui ne permet pas d'en avoir d'autre, jusqu'à ce que ce sentiment s'affoiblisse peu à peu ou par la jouissance qui modere naturellement son action, ou par la concurrence de

quelqu'autre ſenſation que l'organe peut tranſmettre ou la mémoire rappeller. La ſeule expérience nous apprend que l'impreſſion d'un plaiſir foible paroît ſe concentrer & ſe perdre dans le ſens qui l'éprouve, au lieu qu'un plaiſir vif eſt accompagné d'une émotion, qui ſe répand dans tous les ſens, & qui devient propre à chacun. Un état indifferent ne préſente d'abord ni peine ni plaiſir, mais comparé aux ſituations plus heureuſes qui ont précédé; il devient bientôt déſagréable, la peine qu'on ſouffre eſt ce qu'on appelle envie. Cependant l'envie dure, il augmente, il eſt inſupportable, il détermine avec force toutes les facultés de l'ame vers le bonheur dont elle ſent la perte. C'eſt ainſi que l'homme a le pouvoir de ſe rendre plus malheureux que tous les objets exterieurs ne ſçauroient faire. Dès qu'il y a dans la Statue, jouiſſance, ſouffrance, beſoin, deſir, paſſion, envie, il y a auſſi amour & haine; ne ſont autre choſe que les deux

termes ou les différens degrés de plaisirs ou de peine vont aboutir. La crainte, l'espérance, la volonté en un mot partent du même principe. Le souvenir d'avoir été troublée dans ses sensations les plus flatteuses par des impressions désagréables, ne peut pas la laisser sans frayeur pour l'avenir; tandis que son espérance se nourrit d'un autre côté de l'expérience qu'elle a d'avoir satisfait quelqu'un de ses desirs, & de l'intérêt qu'elle a d'en satisfaire encore. Cette expérience & cet intérêt font qu'elle ne se borne plus à desirer, elle veut.

L'Entendement. Notre Statue ne peut s'empêcher de remarquer qu'elle passe tour à tour par un état de plaisir, & par un état de peine : tantôt c'est satisfaction & jouissance, t'antôt c'est inquiétude & souffrance. Peut-elle ne pas conserver dans sa mémoire l'idée de ces deux états qui l'affectent si differemment ? Ainsi de plusieurs idées particulieres qui ont à peu près le même rapport, il s'en forme na-

turellement une idée générale & abstraite sous laquelle les premieres s'arrangent. C'est ce qui produit des vérités de ces deux especes.

Idée du possible.

L'idée du possible naîtra de l'habitude constante de telle ou telle suite d'idées dont la mémoire retracera l'ordre pour l'avenir, conformément à ce qu'il a été par le passé.

Des Nombres.

L'idée des nombres & de la durée se formera tout aussi naturellement. Qu'on présente plusieurs fois de suite à la Statue ces trois odeurs successivement, rose, violette, jonquille, elles se lieront ensemble dans cet ordre successif, tellement qu'on ne peut pas ensuite lui présenter la rose, que sa mémoire ne lui offre deux instans à venir, marqués par la violette & la jonquille : de même lorsqu'elle sera jonquille, elle rappellera les deux états par lesquels elle a passé, rose & violette qui distingueront clairement deux instans dont elle vient de jouir : les odeurs qui auront précédé celles-ci avec ordre, marqueront vaguement une suite d'instans & de nombres indéfinis.

La Statue peut remarquer aisément deux ordres successifs qui seront pour elle la source de quelques idées abstraites. Plusieurs impressions peuvent se succeder dans l'organe, pendant que le souvenir d'une même sensation est présent à la mémoire, & plusieurs sensations peuvent se retracer successivement à la mémoire, pendant qu'une seule impression se fait sur l'organe. Si, par exemple, lorsque la Statue sent une rose, elle se rappelle les odeurs de violette, d'œillet, de tubereuse pour les comparer successivement; la sensation de rose répondra à trois instans de la mémoire: c'est donc à la succession qui se fait dans sa mémoire qu'elle juge de la durée de sa sensation. De même lorsqu'elle se retrace l'idée de rose, si je lui présente rapidement une suite de corps odoriférans, c'est à la succession qui se passe dans l'organe qu'elle juge de la durée du souvenir de cette sensation. Ainsi la durée devient un rapport sous lequel elle les considere toutes en général, & elle s'en fait une notion abstraite. L'idée de la du-

De la durée.

rée n'est donc point absolue, & lorsque nous disons que le tems coule rapidement ou lentement, cela ne signifie autre chose, sinon que les révolutions qui servent à le mesurer, se font avec plus de rapidité ou plus de lenteur que nos idées ne se succedent. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à supposer avec le monde dont nous jouissons, deux autres mondes; un infiniment plus petit, dont les révolutions seront aussi infiniment plus courtes; l'autre mille fois plus grand dont les révolutions seront mille fois plus lentes: la succession des idées de leurs habitans étant proportionnée à la rapidité des révolutions, demandons leur quelle est la durée: ceux du plus petit compteront des millions de siecles, & ceux du plus grand ouvrant à peine les yeux, répondront qu'ils ne font que de naître; c'est ce qui résout parfaitement la question de Locke: pourquoi les jours paroissent si courts aux gens appliquées, & les années longues; tandis que les jours pesent aux desœuvrés, & que les années leur échapent?

Cette supposition fait connoître qu'un instant de la durée d'un être peut coexister & coexiste en effet, avec plusieurs instans de la durée d'un autre. Nous pouvons donc imaginer des intelligences qui apperçoivent tout à la fois des idées que nous n'avons que successivement, & arriver en quelque sorte jusqu'à un esprit qui embrasse dans un instant toutes les connoissances que les créatures n'ont que dans une suite de siecles, & qui parconséquent n'éprouve aucune succession; il sera comme au centre de tous ces mondes où l'on juge si differemment de la durée, & saisissant d'un coup d'œil ce qui leur arrive, il en verra tout à la fois le passé, le présent & l'avenir. Voilà l'idée la plus claire qu'on puisse se faire de l'éternité. De l'Eternité.

L'analyse de la sensation nous a démontré ce progrès de connoissances que la Statue peut faire. Nous y trouverons aussi son sommeil & ses songes. L'expérience ne nous permet pas de douter que l'exercice fatigue nos sens, alors l'impression s'affoiblit

beaucoup, & s'éteint presqu'entierement : voilà le sommeil de la Statue.
Sommeil. Le souvenir des sensations passées reste seul ; & s'affoiblit bientôt, il ne restera enfin que l'habitude, que l'imagination aura contractée de réveiller certaines sensations, sans ordre, sans liaisons, & voilà ses songes.
Songes. La Statue ne sçaura pas distinguer cet état de celui de veille, puisqu'elle sent à peine la difference qu'il y a entre imaginer vivement, & avoir des sensations.

L'idée de personalité est bien plus distincte ; le *moi* de la Statue est tout à la fois la conscience de ce qu'elle est, & le souvenir de ce qu'elle a été ; car elle peut dire *moi* à chaque instant de sa durée, si on excepte le premier : chaque nouvelle maniere d'être, modifie ce *moi*, quoiqu'en dise M. Paschal * Ch. 24. n. 14. & lui fait sentir, que s'il se confond à chaque instant

* On a remarqué que Paschal en qualité de Philosophe étoit superieur aux génies qui l'avoient précédé. Mais le moraliste gênoit souvent le Philosophe, & l'entraînoit quelquefois.

avec la sensation de telle ou telle odeur, il n'en est pas moins distinct, puisque la sensation étant passagere, lui devient bientôt étrangere, & que le *moi* est toujours permanent.

Il résulte évidemment de ces analyses que l'ame a autant de facultés avec un seul sens, qu'avec les cinq réunis, & que cette réunion ne peut qu'augmenter les rapports par la concurrence & la combinaison des objets, sans augmenter les facultés. Imaginés, Madame, un simple Laboureur auprès d'un grand Seigneur; l'un n'a qu'un seul arpent de terre fertilisé par la sueur de son front, l'autre semble du sein de son oisiveté, imposer tribut à l'air, à la terre, à la mer. Le premier cependant vit autant & plus que l'autre, les ressorts de son corps sont plus forts & plus actifs; sa santé est meilleure; il est reserré dans ses besoins; mais il tire de-là une nouvelle force. Ainsi la Statue donne une attention plus vive, sa sensibilité est plus grande, sa mémoire est plus sûre, son imagination plus forte. Voilà ses avantages sur

nous. Ses combinaisons sont bien moins étendues, ses connoissances plus bornées, son choix plus restraint, les objets moins à sa disposition : elle est moins libre ; & sans la force de son imagination qui peut quelquefois lui rappeller un plaisir passé aussi vivement que s'il étoit présent, elle dépendroit entierement des objets extérieurs ; voilà ses désavantages. Je ne compte pour rien la différence des jugemens qu'elle porte, parce qu'ils sont tous relatifs, & que nous-mêmes avec un sens de plus, nous réformerions tous nos jugemens présens.

L'OUIE.

Les analyses faites sur le sens de l'odorat n'ont besoin que d'être appliquées à l'ouie. C'est le même ordre d'idées & la même maniere d'acquerir. On remarque seulement qu'il y a dans l'harmonie un caractere plus propre à émouvoir que dans les odeurs, & que la Statue est pénétrée au gré de l'harmonie ou de cette tristesse ou de cette joie qui ne dépendent point des idées acquises.

Si on considere ces deux sens ensemble, on est étonné de voir que la Statue ne distingue pas d'abord les sons des odeurs. Cette distinction n'est dûe qu'à l'impression qu'elle en aura reçue séparément, suivie de la comparaison qu'elle en aura faite; dès qu'elle y est parvenue, elle croit sentir augmenter son être; il s'ouvre une source de nouvelles comparaisons, de nouveaux jugemens, & surtout de nouvelles abstractions, dont le plaisir & la peine seront toujours le mobile.

LE GOUT.

Ce sens pris séparément, se dévelope comme l'odorat & l'ouie, il semble cependant toucher l'ame de plus près que l'un & l'autre; il influe du moins d'avantage sur son bonheur ou sur son malheur, étant lié plus étroitement à ses besoins.

Est-on curieux de réunir ces trois sens? On verra que la premiere impression faite sur le goût est confondue avec celles du son & de l'odeur: ce n'est qu'une comparaison réiterée des

unes aux autres qui semble tripler l'existence de l'ame, augmenter ses fonds, multiplier ses desirs & ses habitudes, varier la chaîne de ses idées, & les généraliser. On appercevra encore après un mur examen, une certaine analogie entre l'odorat & le goût, desorte qu'on a plus de goût, à proportion qu'on a l'odorat plus fin.

LA VUE.

Bornée à ce sens, la Statue n'apperçoit que de la lumiere & des couleurs ; il lui est impossible de juger qu'il y ait quelque chose au dehors : l'action des rayons ne produit en elle que des manieres d'être ; c'est un aveugle d'une espece singuliere, qui, les yeux ouverts, l'organe sain heurteroit en plein midi contre tous les corps. Vous seriez sans doute bien fâchée, Madame, que je m'arrêtasse à ce peu de mots, ils ne serviroient qu'à révolter les préjugés que je dois combattre. Au premier instant que les couleurs frappent ses yeux, elle les voit si confusément,

qu'elle n'en diſtingueroit jamais aucune, ſi un ſentiment de plaiſir ne fixoit ſa vûe ſur une en particulier. Suppoſons qu'elle ſoit fixée ſur le rouge ; une ſenſation ſi nouvelle occupe toute l'attention de la Statue ; elle en jouit juſqu'à ce que ſes yeux ſe fatiguent ; car ils ne ſçauroient ſe fixer longtems ſur le même objet ſans douleur ; ils changent donc par un mouvement d'inquiétude & comme machinal, ils s'arrêtent ſur une autre couleur qui leur eſt plus agréable, parce que c'eſt un repos pour eux, le jaune, par exemple ; la Statue le diſtingue de la couleur précédente avec laquelle elle le compare néceſſairement. Cette ſeconde vient-elle à fatiguer la vue, elle paſſera à une troiſiéme ; nouvelle comparaiſon, nouvelle différence ; ainſi elle les ſuivra toutes, & apprendra à les diſtinguer ; ſi trois couleurs ſe repréſentent enſemble, elle ne les confondra plus, un plus grand nombre ne produiroit qu'une perception vague.

Du reſte il eſt impoſſible de trouver dans ſes couleurs l'idée d'éten-

düe, de grandeurs, de figure, de situation, de mouvement. Pour former ces notions, il faut voir comment les parties apperçues les unes hors des autres, se lient, se terminent mutuellement, & quelles sont les bornes qui circonscrivent le tout: or le *moi* de la Statüe ne sçauroit appercevoir des parties, puisqu'il n'apperçoit que sa maniere d'être qui n'en a point. Il ne sçauroit parconséquent se sentir circonscrit. Il sent, dira-t-on, les couleurs les unes hors des autres; point du tout: il sent que l'une n'est pas l'autre, mais il est incapable de former les jugemens nécessaires pour dire l'une est hors de l'autre, n'ayant aucune idée de parties ni de lieu. Une grande surface rouge ne le modifiera donc pas comme étendüe, mais seulement comme rouge. Et si la Statue est affectée différemment par cette surface, que par un point rouge, ce ne sera qu'autant que dans la premiere sensation, la seconde paroîtra répétée plusieurs fois. Après avoir présenté à l'odorat un bouquet de roses si on n'en présente

sente qu'une seule, la Statue aura-t-elle l'idée d'une odeur de rose moins étendue ? Après avoir pincé une corde, si on en pince six à l'unisson ; l'idée d'étendue & de grandeur se joindra-t-elle à celle de son ? Non sans doute ; il en est de même à l'égard de la vue. Pour couper court cependant à une objection qu'on reproduiroit sans fin & sans succès. Nous dirons que la vûe peut appercevoir une sorte d'étendue vague & sans bornes, qui n'indique ni grandeur, ni figure, ni situation, ni ni mouvement ; à moins qu'on n'entende par cette derniere qualité l'idée d'une suite de sensations qui échapent ; mais à le prendre ainsi, chaque sens donneroit cette notion, qui est bien differente du passage successif d'un lieu dans un autre.

LE TOUCHER.

La moindre sensation que puisse avoir la Statue, bornée à ce sens, est celle du jeu ou du méchanisme intérieur de ses ressorts, & celle du poids de chaque partie l'une sur l'au-

tre. C'est-là le sentiment fondamental ; mais il est si uniforme, qu'il ne produit qu'une sensation très-foible ; or avec une seule sensation, on ne peut ni comparer ni juger, & sans cela point de progrès. *Elle existe pour exister sans plus.*

Que la chaleur & le froid se fassent sentir successivement, la voilà hors de cette uniformité, elle retiendra & comparera l'idée de ces deux états. Qu'elle les éprouve ensemble, elle reconnoîtra qu'elle est tout à la fois de deux differentes manieres. Qu'elle soit frappée dans le même instant aux pieds, à la tête, aux bras, le *moi* de la Statue semble se répéter & se multiplier autant de fois qu'il y a de parties affectées ; mais il ne sçauroit se former l'idée de son corps, ne connoissant ni les bornes, ni les parties intermediaires qui lient le tout. Ces impressions de douleur que la Statue veut éviter, agitent ses bras par un mouvement machinal : ce mouvement produit une maniere d'être qu'elle ne sçait point déterminer ; ils retombent sur son corps,

cette chûte la remplit d'étonnement, sa main lui transmet une sensation de résistance & de solidité dans laquelle elle reconnoît son *moi* ; la partie touchée lui transmet une sensation pareille, qui lui répond encore *c'est moi* : résistance & solidité ne présentent autre chose qu'une partie qui exclut distinctement l'autre. Ce commerce établi d'elle-même à elle-même doit être infiniment agréable. Quelqu'autre mouvement du bras sur son corps lui découvre un autre *moi*, le même par le sentiment, mais different par le lieu ; car il exclut encore & la main qui le touche, & la premiere partie qui avoit été touchée, & dont la Statue conserve le sentiment. Alors elle se croit multipliée à l'infini ; car elle est tout ce qu'elle connoît.

Cette sensation vague, que lui a transmis le mouvement de ses bras, se détermine par le plaisir & la facilité qu'elle a de satisfaire ses desirs : elle les étend comme pour se chercher hors d'elle : elle saisit un corps : la main lui répond, *c'est moi* ; mais

quel étonnement ? Elle ſent une ré-
ſiſtance, une ſolidité qui ne lui répond pas ; elle paſſe à un autre, il en eſt de même : il ſemble qu'elle tire les objets du ſein de ſon être, & qu'ils ne s'étendent ſous ſa main qu'au dépens de ſon exiſtence. De cet étonnement naît l'inquiétude de ſçavoir où elle eſt, & pour ainſi dire juſqu'où elle eſt : elle prend donc, quitte, & reprend tout ce qui eſt autour d'elle, revient ſur ſon corps, elle ſuit d'une ſenſation à l'autre, appellée pour ainſi dire, par ſon *moi* qui lui promet un nouveau ſentiment dans chaque partie ; mais elle ſent bientôt fuir ſous ſa main ce *moi* correſpondant : ſi elle continue d'éprouver de la ſolidité & de la réſiſtance, ce n'eſt qu'une ſolidité étrangere, au bout de laquelle elle ne trouve plus rien.

Ces notions ſe combinant à chaque inſtant avec une nouvelle ſenſation, exitent en elle la curioſité ; avec les autres ſens la Statue n'auroit que la mémoire, avec celui ci elle a un preſſentiment des nouvelles découvertes, preſſentiment qui ne vas pas ſans le

desir & l'espérance, comme ces découvertes ne viennent pas sans le plaisir. C'est-là toute l'idée qu'on peut se faire de la curiosité qui va devenir le grand motif des actions de notre Statue, motif qui n'est qu'une branche du plaisir même.

Tous les mouvemens qu'elle a faits jusqu'ici ont été un effet du hazard; mais ce hazard ne lui a pas été inutile. Elle a éprouvé qu'une partie d'elle-même, la main, lui donnoit beaucoup plus de connoissance que les autres; car elle lui présente à la fois plusieurs objets, ou plusieurs faces du même objet qu'elle enveloppe pour ainsi dire; c'est aussi celle qu'elle va employer le plus: le sentiment de plaisir la conduit d'abord en aveugle; mais elle fait des essais; elle se méprend; elle réussit; elle remarque les mouvements qui l'ont trompée, & les évite; elle remarque ceux qui ont répondu à ses desirs, & les répete: enfin elle se fait une habitude des mouvemens propres à saisir son objet, & les jugemens qu'elle forme pour cela s'executeront bientôt si

vîte, que dans peu elle les formera sans s'en appercevoir : c'est alors que la Statue se meut à volonté.

On remarque que les enfans font consister leur plus grand bonheur dans l'usage des pieds & des mains ; en effet, c'est au mouvement qu'ils doivent la conscience la plus vive qu'ils ayent de leur existence. La solidité, la fluidité, la dureté, la molesse, le mouvement & le repos seront pour la Statue des sentimens bien agréables ; car plus ils contrastent, plus ils attirent son attention : elle passera par autant de sentimens de plaisir, qu'elle formera d'idées nouvelles.

L'espece de desir, dont elle est capable avec le toucher, embrasse l'effort de toutes les parties du corps qui tendent à se mouvoir, & qui vont pour ainsi dire chercher des sensations sur les objets palpables. Dès-lors la jouissance ne se borne plus aux idées que l'imagination représente, elle s'étend au dehors sur tous les objets qui sont a portée ; & les desirs au lieu de concentrer

notre Statue dans ses manières d'être, comme il arrive avec les autres sens, l'entraînent continuellement au-dehors : elle n'a plus pour objet ses modifications, ce sont les choses palpables qu'elle aime, qu'elle hait, qu'elle espere, qu'elle craint.

Le souvenir d'une sensation vive l'agite au hazard, dans l'espérance de la retrouver ; si elle rencontre son objet, aussitôt tous ses mouvemens sont suspendus, elle s'y attache, se livre toute entiere à ce nouveau sentiment ; plus il lui paroît agréable, plus elle y fixe son attention ; elle voudroit toucher de toutes les parties de son corps l'objet qui l'occasionne, & ce desir cause un ébranlement dans tout le corps, & produit des mouvemens qui rendent sa jouissance complette. Jouir vivement n'est qu'un instant, & c'est en quoi consiste la sagesse de la nature, l'espece de langueur qui succede prouve assez qu'un plaisir plus long seroit la destruction du corps qu'il émeut si délicieusement en passant. La chaîne invisible qui unit toutes les parties,

eſt dans les mains de la nature comme des rênes qu'elle lâche & retire au beſoin ; ce moment de vivacité que nous avons peint eſt la plus forte tenſion que cette chaîne puiſſe ſoutenir, ſes efforts touchent au terme au-delà duquel eſt la douleur & le néant. Un inſtant de plaiſir de plus, détruiroit tout l'ouvrage. La Statue qui ignore à quoi tient ſa conſervation, cherche ces plaiſirs avec avidité, les trouve rarement, & les perd dans l'inſtant ; cette perte l'afflige, c'eſt s'affliger d'être encore. Pour faire diverſion, elle s'occupera du plaiſir que lui procure le progrès de ſes connoiſſances.

Nous avons vû la Statue découvrir les limites d'un ſolide qu'elle a jugé n'être point diſtinct d'elle-même, celles d'un ſolide qui n'a rien de commun avec ſon *moi*, & celles d'un eſpace qui les ſépare & qui ne tient de l'un ni de l'autre : cette découverte redouble ſon attention, & fait naître la réflexion, qui n'eſt qu'une attention profonde & comparée des differens rapports

qu'elle veut connoître plus exactement. L'ordre dans lequel elle découvre ces rapports a deux causes : la rencontre fortuite des objets, & leur simplicité, toujours relative à l'exercice de ses facultés. Plus elle exerce ses jugemens, plus son tact acquiert de finesse, elle se rendra peu à peu capable de discerner dans une même qualité les nuances les plus légeres, elle sera portée à en faire des collections, ce qui formera pour elle l'idée de corps. Les corps ne sçauroient être au jugement du toucher, que la coexistence de plusieurs sensations dont une plus distincte servira de baze ; c'est la sensation de solidité & de résistance.

On voit par-là que les idées abstraites naissent naturellement de l'usage des organes, loin d'être éloignées de l'intelligence des premiers hommes comme le suppose M. Rousseau, ils ne pouvoient s'en deffendre, & ce n'est que par la réflexion qu'ils faisoient ces collections qu'on nomme corps. Cet ensemble à la vérité se changera si fort en habitude, qu'il

en coûtera beaucoup à la Statue pour revenir aux abſtractions qui lui ſont d'abord ſi naturelles. Il en eſt ainſi vis-à-vis des autres habitudes, l'idée qu'elle ſe fait de la durée achevera de nous en convaincre.

Le toucher lui a rendu la durée ſenſible en lui repréſentant le paſſé par un eſpace qu'elle a parcouru, & l'avenir par un eſpace à parcourir. Le tems devient à ſon égard comme une ligne ſuivant laquelle elle ſe meut ; ce jugement deviendra ſi naturel & ſi ſenſible, qu'elle ne connoîtra bientôt la durée qu'autant qu'elle réfléchira ſur le mouvement régulier de quelque corps. De pluſieurs moyens qu'on a, le plus ſenſible paroît ordinairement le ſeul. C'eſt ainſi que juſqu'à Locke tous les Philoſophes y ont été également trompés. Il n'eſt donc pas néceſſaire d'entrer dans le détail de ſes idées ſur l'eſpace, ſur les diſtances, ſur l'immenſité, ſur l'éternité, ni de développer ſa mémoire, ſon imagination, ſes ſonges, ſon ſommeil & ſon réveil. Ce qui a été dit ſur l'odorat,

indique assez les développemens considérables qui doivent se faire avec un sens beaucoup plus étendu & beaucoup plus distinct que tous les autres. D'ailleurs, Madame, vous ne serez pas fâchée d'exercer votre esprit sur ces objets, nous sommes exactement comme la Statue, nous n'acquerons des connoissances que par l'action de nos facultés. J'en dis peut être trop, & vos réflexions sur chaque sens en particulier pouroient bien prévenir ce que j'ai à vous dire sur la maniere dont le plus étendu instruit les autres. Vous êtes d'un sexe capable d'essayer ce petit trait de méchanceté & d'un esprit qui n'est que trop propre à faire réussir la tentative. Mais qu'importe ? Si tout l'avantage & toute la satisfaction doivent vous en revenir, n'y trouverai je pas mon compte autant que vous-même ?

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE X^e.

MADAME,

Cet eſprit à qui vous avez rendu l'action ſi néceſſaire, en lui en faiſant goûter le plaiſir, n'eſt plus captif dans ſa priſon ; ce marbre, infiniment plus beau depuis qu'il a acquis cette ſoupleſſe & cette molle délicateſſe, eſt pour lui un rouvelle Thebes à cent portes, par leſquelles il va entrer en commerce avec tout l'univers. Le toucher a heureuſement ouvert la principale branche de ce commerce qui ſeule doit faire fleurir toutes les autres. Mais laiſſons là la métaphore ; ce qu'on nous fait eſperer aujourd'hui eſt trop nouveau & trop intéreſſant pour avoir beſoin de cette gaze. Une vérité nouvelle eſt la Vénus des poëtes ; on ſoupire après le hazard qui fera voltiger ſa ceinture.

La toile vole : la Statue paroît ornée de tous ſes ſens à qui il ne man-

que plus que l'ensemble. Au milieu d'un parterre émaillé de fleurs, ses habitudes se renouvellent, elle se croit toutes les odeurs qu'elle sent. Le toucher lui a appris qu'il y a des objets palpables ; mais il ne lui a pas appris encore qu'aucun d'eux soit le principe de ses sentimens. » D'où „ peut donc naître ce penchant si ex- „ traordinaire que nous avons à rap- „ porter à une substance divisible & „ matérielle, ce qui appartient réel- „ lement à une substance simple & „ spirituelle ? Quelle sera la cause de „ cet effort qui transporte hors de „ l'ame, & qui étend pour ainsi dire „ ses sensations sur des corps à qui „ elles ne peuvent appartenir ? „ La Statue va nous dévoiler ce mistere que les plus éclairés de nos Philosophes ont jugé impénétrable. *

Je la vois assise au milieu des fleurs qui exhalent vers elle un parfum délicieux : dans une position si heureuse, dont elle cherche à s'assurer la jouissance, elle porte sa main au hazard

* Voyez ce que dit M. d'Alambert dans l'Encyclopedie au mot *Couleur*.

L'odorat instruit par le toucher.

ſur les objets qu'elle rencontre : elle ſaiſit une fleur qui lui reſte dans les doigts : ſon bras mû ſans deſſein, l'approche & l'éloigne tour à tour de ſon viſage : tour à tour ſa jouiſſance eſt plus ou moins complette. Étonnée, elle répete cette expérience avec deſſein. Elle prend & quitte pluſieurs fois cette fleur. Elle ſe confirme qu'elle eſt ou ceſſe d'être agréablement, ſuivant qu'elle l'approche ou l'éloigne. Enfin elle commence à ſoupçonner qu'elle pourroit lui devoir le ſentiment dont elle eſt modifiée.

Elle donne donc ſon attention à ce ſentiment, elle obſerve avec quelle vivacité il augmente, elle en ſuit les degrés, les compare avec les differens points de diſtance de ſon organe qu'elle commence à découvrir ; elle s'aſſure que cette odeur vient de cette fleur ; elle eſſaye cette découverte ſur tous les corps odoriferans qui lui tombent ſous la main, tous concourent à établir ce jugement : à force de le répéter, elle s'en fait une ſi grande habitude, qu'elle ne ſe

borne plus à juger les odeurs dans les fleurs, elle les y sent. Ce n'est pas cependant sans surprise qu'elle se voit engagée à porter des jugemens si différens de ceux qu'elle avoit accoutumé : elle a autant de peine à mettre les odeurs au nombre des qualités des objets, que nous en avons nous-même à les regarder comme nos propres modifications ; il est même vraisemblable qu'elle ne consent à s'en dépouiller en faveur du corps odoriferant, qu'à raison de l'empire qu'elle acquiert sur lui par le sens du toucher. Laissons lui donc parcourir les fleurs, & en faire autant de classes qu'il y a d'odeurs. De notre côté cherchons à éclaircir un point essentiel & inconnu jusqu'ici ; sçavoir comment les jugemens se confondent avec les sensations. donnons à un triangle l'odeur de l'œillet, & à un quarré l'odeur de la rose, chacune se liera avec la figure qui lui est particuliere ; dès-lors la Statue ne pourra plus être frappée de l'odeur d'œillet ou de rose qu'elle ne se représente un triangle ou un quarré, au point qu'elle

croira sentir une figure dans une odeur, & une odeur dans une figure. Toutes les fois que les jugemens seront simples, ils se confondront si vîte avec les sensations, que nous ne les appercevrons plus. C'est ainsi que l'odorat réuni au toucher, fait découvrir à notre Statue une nouvelle classe d'objets palpables, auxquels chaque sens va ajouter une nouvelle qualité. Suivons les leçons que le toucher va donner à la vue; on suppléra aisément celles qu'il donne à l'ouie & au goût.

Nous avons dit que les couleurs ne sont que de simples manieres d'être; elles ne représentent des dimensions qu'à des yeux qui ont appris à les rapporter sur les parties d'une surface : sans cette étude la direction des rayons & leurs angles ne pourroient déterminer ni grandeur ni distance. Que pourroit juger un aveugle par le moyen de deux bâtons croisés, dont il ne connoîtroit ni la direction, ni la longueur? Ces rayons sont aux yeux de la Statue, ce que ces bâtons seroient dans ses mains

Experiences qui préparent les leçons du toucher.

avant de les avoir mesurés. Si l'œil n'étoit instruit à distinguer les parties, il n'appercevroit jamais que des couleurs vagues & illimitées. Pour ne laisser aucun doute sur cette vérité, nous n'avons qu'à observer ce qui se passe en nous, lorsque nous voyons ou des objets qui paroissent & disparoissent à nos yeux dans le même instant, ou des objets sur qui notre vûe est attachée, tandis que notre attention est emportée ailleurs, ou enfin des objets qui se perdent dans le lointain ; alors tout disparoît, forme grandeur, figure ; les spectres corporels s'évanouissent, il ne nous reste que notre maniere d'être, c'est-à-dire, la conscience d'une étendue vague, qui n'est représentée que par la sensation d'une couleur immense : c'est qu'alors les différentes nuances que nos jugemens avoient attachées aux differentes parties, ont disparu, & avec elles, ces jugemens qui sont l'unique lien de nos modifications avec les objets palpables. C'est ce lien que nous allons voir former d'après les leçons du toucher.

Dans ce même parterre où nous avons laissé la Statue, le vif éclat des fleurs ne peut manquer de frapper sa vûe aussitôt que leur odeur. Soit hazard, soit douleur occasionnée par une attention continue, elle porte la main sur les yeux ; à l'instant les couleurs disparoissent : sensible à cette privation, elle retire la main, les couleurs se reproduisent. Elle commence alors à soupçonner l'organe de la vûe : il lui semble que la couleur est quelque chose d'impalpable, qu'elle sent au bout * de ses yeux, comme elle sent au bout de ses doigts les objets qu'elle touche. Remarqués ici je vous prie, que rapporter les couleurs à cet organe, c'est les étendre sur toute la surface exterieure de l'œil. Voilà donc les modifications simples de l'ame qui produisent déja au bout des yeux le phenomene de quelque chose d'étendu. C'est l'état ou se trouva d'abord l'aveugle de Chezelden, lorsqu'on lui eut abaissé

La vûe instruit par le toucher.

* Cette expression n'est pas élégante ; mais on ne peut la changer sans allonger le tour, & sans perdre la précision si nécessaire au métaphisicien.

les cataractes, *comme en peut le voir dans les transactions philosophiques*, n. 402. *an* 1728. il faut encore que *le toucher* apprenne à la Statue ou à l'aveugle de naissance (qui nous représentent parfaitement notre situation primitive) à éloigner la couleur de l'organe : voici la marche insensible de ses progrès, dont nous abregerons beaucoup les détails.

La Statue joue avec une fleur qu'elle tient dans sa main : nous avons dit que la couleur lui paroissoit d'abord attachée à ses yeux : le plus petit mouvement de sa main, sans qu'elle éprouve aucun changement dans son organe, lui enleve cette couleur : inquiete, elle la desire, elle la cherche ; un mouvement contraire la lui rend : elle suit ce mouvement avec attention, elle éloigne sa main, la rapproche : le toucher lui a appris à juger des distances ; elle applique ce jugement aux couleurs. La main dit en quelque sorte à la vûe *la couleur de rose est sur chaque feuille que je parcours* ; & la vûe à force de répéter ce jugement, s'en fait une si grande

habitude qu'elle parvient à voir la couleur de rose où elle l'a jugée.

C'est à ce moment que les angles des rayons visuels & leur direction constante commencent à devenir d'un grand usage. Jusqu'ici ils avoient été inutiles. Elle considere la même fleur sous differens points de distance, elle en observe les changemens dans un objet qui paroît augmenter ou diminuer à mesure qu'il est plus ou moins éloigné. Elle s'élance d'un moment à l'autre à de plus grandes distances, elle embrasse, elle *manie* des objets auxquels le toucher ne peut atteindre, & par la diminution apparente que leur donne l'éloignement, elle parvient à en mesurer assez exactement la distance. Les sens de l'odorat & de l'ouie qui n'ont pas ce même avantage n'en jugeront que très-imparfaitement. Une supposition va metttre tout le systême en évidence : il dépendoit de l'être suprême de soumettre les corpuscules odoriferans aux loix de la dioptrique, ensorte que leurs rayons conservant toujours une même direction, après s'être croisés

à l'ouverture de l'organe, frappassent sur une membrane intérieure autant de points qu'il y en a sur les surfaces dont ils seroient réflechis. Alors nous contracterions bientôt l'habitude de mesurer les odeurs, & les Philosophes ne manqueroient pas de dire que l'odorat n'a pas besoin des leçons du toucher pour appercevoir des grandeurs & des figures. Cette supposition suffira à ceux qui savent raisonner pour se désabuser d'une ancienne erreur.

Voilà donc tous les sens de la Statue réunis sur les objets par le moyen du toucher. Cette heureuse ligue la met en état de pourvoir à ses besoins: elle devient capable de prévoyance & d'industrie : elle va porter ses jugemens sur la bonté & sur la beauté des choses ; n'ayant d'abord été qu'un animal sentant, elle devient un animal réflechissant & propre à veiller par lui-même à sa conservation. Sa raison se forme & se perfectionne d'un instant à l'autre.

Ici se dévelope & s'acheve tout le systême des connoissances humaines que nous avons vû commencer

par la plus foible ſenſation. Il eſt aiſé de le réſumer en peu de mots, pour peu qu'on ait donné d'attention à ce qu'on vient de dire.

Nous avons vû qu'une ſenſation conſiderée comme un ſentiment qui modifie l'ame, n'eſt pas encore une idée : éprouver la douleur n'eſt pas préciſément avoir idée de la douleur, c'eſt la ſentir : rapeller une douleur, c'eſt tout à la fois un ſouvenir & une idée qu'on ne peut s'empêcher de comparer avec un état different, ſoit préſent, ſoit paſſé. Si je veux me faire une idée d'une ſenſation qui m'eſt étrangere, je ne puis le faire que d'après quelque ſenſation que j'ai déja éprouvée. Les ſenſations de l'ouïe, de la vue, du goût & de l'odorat ne ſont que des ſentimens, lorſque ces ſens n'ont pas encore été inſtruits par le toucher, parce que l'ame ne peut les prendre que pour des ſentimens d'elle-même ; mais ſi ces ſentimens exiſtent dans la mémoire qui les rappelle, ils deviennent des idées. La ſenſation de ſolidité eſt ſeule par elle-même tout à la fois ſentiment & idée ; elle eſt ſen-

timent par le rapport qu'elle a avec l'ame qu'elle modifie ; elle est idée, parce qu'elle nous fait connoître un objet exterieur : cette sensation nous force bientôt à juger hors de nous toutes les modifications que l'ame reçoit par le toucher, puisqu'elle est representative des objets que la main saisit : le toucher accoutumé à rapporter ses sensations au dehors, fait contracter la même habitude aux autres sens, par l'empire qu'il leur donne sur les objets. Voilà le principe de cette communication étonnante que nous trouvons établie entre l'ame & les corps qui l'environnent : communication qui a été jusqu'à ce jour un des grands mysteres de la philosophie, & dont la découverte est due à M. l'Abbé de Condillac. Il est évident que ces idées ne nous font point connoître ce que les êtres sont en eux-mêmes ; elles ne les peignent que par les rapports qu'ils ont à nous. Nos sensations se rassemblent au dehors, & forment soit avec la sensation, soit avec l'idée de solidité qui sert de base, autant de collections que nous distinguons

d'objets sensibles ; de-là deux sortes d'idées : idées simples, idées complexes ; celles-ci sont complettes ou incomplettes à mesure que la collection renferme toutes les qualités qui ont rapport à nous, ou qu'elle n'en contient qu'une partie. Il suit delà *qu'un corps est cette collection de qualités que vous touchés, voyez, goutés, &c* ; quand l'objet est absent, *c'est le souvenir des qualités que vous avez touchées, vues, goûtées, &c.* Ici les idées se divisent encore en deux especes : les unes sensibles, les autres intellectuelles. Mais ces idées ne different que comme le souvenir differe de la sensation. Plus on a de mémoire & d'attention, plus on est capable d'acquerir d'idées intellectuelles. Ces idées sont le fond de nos connissances qui se multiplient sans cesse par de nouvelles comparaisons, comme les idées sensibles en sont l'origine.

Ce systême est trop beau & trop neuf pour frapper un esprit qui ne roule que dans un cercle étroit de petites idées, & de connoissances populaires. Aussi M. Freron n'y a rien

vû;

vû. Cette Statue n'étoit à ses yeux qu'une pagode de la Chine dont il a fait le sacrifice imbécile à une religion éclairée qui le désavoue *. Vous desirez peut-être en ce moment, Madame, un nouveau *Chezelden* pour abaisser les cataractes à cet aveugle né ; mais faites attention que l'art le plus parfait ne peut operer que sur un organe sain : *Chezelden* abaissoit très-heureusement les cataractes ; mais il ne pouvoit suppléer au principe de la vue. D'ailleurs, Madame, votre compassion cessera, lorsque vous sçaurez que M. F. s'est vanté en plusieurs endroits de n'avoir jamais réussi si heureusement que dans l'exposition de cet ouvrage & des trois autres dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir dans mes Lettres : vous pouvez l'en croire, & juger par là de toutes ses feuilles.

J'ai l'honneur d'être, &c.

* Il n'a contre lui dans ce cas là me disoit un jeune Conseiller plein d'esprit, que la loi *si quadrupes pauperiem fecerit.*

P. S. Voilà les ouvrages qui depuis deux ans ont mérité les éloges & l'empressement du Public, & par une conséquence nécessaire, la colere & les petites fureurs de M. F. J'aurois joint au détail de ces ouvrages choisis l'analyse de Bacon, digne par son mérite du fiel de notre periodiste, si le Journal des Savans, le Journal Encyclopedique, & les Mémoires de Trevoux eussent laissé quelque chose à désirer dans le compte que ces trois Sociétés Litteraires en ont rendu. J'ajouterai seulement à cette occasion que j'ai vû des personnes d'un mérite distingué éclater de rire lorsqu'ils ont appris que M. F. disoit bonnement : *j'ai lû, j'ai relu tout Bacon, & je puis assurer que je n'y ai rien trouvé de ce que son analyse lui fait dire.* Ils ont cru entendre un de ces petits Marchands du Pont-Neuf dire derriere son échope délabrée : j'ai vû, j'ai parcouru toutes les mines de Golconde & du Potosi, & je n'y ai rien trouvé qui mérite l'attention des curieux, ou qui n'ait été gâté par nos meilleurs diamantaires.

J'ai lû, j'ai relu tout Bacon! & qui eſt-ce qui lui a ouvert le Livre de ce fameux Auteur? Qui eſt-ce qui le lui a expliqué? Eſt-ce que Bacon ſe laiſſe lire par F?

Un des beaux génies que nous ayons en France, qui eſt à la tête de l'Encyclopedie, a étudié Bacon pendant dix ans, & trouve tous les jours des choſes nouvellles dans l'interpretation de la nature, & de nouvelles vues dans *l'augmentum ſcientiarum.* Le P. Berthier l'a étudié pendant trois ans, & convient qu'il lui reſte encore beaucoup à apprendre dans cet excellent Auteur. Et le bon Periodiſte oſe dire. . . . En vérité cela fait pitié. *J'ai lû, j'ai relu les 4 vol. in-folio de Bacon.* Dans combien de tems? Dans une heure & demie ſans doute : eh bien je vous aſſure M. F. que c'eſt une heure & demi de trop. Mais voyons encore, qu'y cherchiez-vous? Ce n'étoit pas ces vûes tranſcendantes, ces profondes analyſes, cette méthode admirable de l'induction qui y regne d'un bout à l'autre, cette politique & cet

enchaînement de toutes les connoissances humaines, que vous demandiés : c'est ce que les hommes de genie y voyent ; c'est-là Bacon ; & c'est assurément ce que vous n'y avez pas seulement soupçonné. Vous vouliez peut-être sçavoir si le fameux Chancelier d'Angleterre avoit parlé de vous, M. F...., mais oui, cela se pourroit ; voyez. Au hazard de vous trouver dans le cas de ce Negre qui demandoit *que dit-on de moi dans la Cour de Louis XIV* ?

Le Periodiste se vantoit, dit-on, il y a quelque tems, de nous donner une analyse raisonnée des ouvrages de Stahl. Allons, Monsieur le Périodiste, vous l'avez sans doute déja lû & relu comme Bacon ; faites nous connoître ce célebre Allemand. Courage, M. Rouelle vous écoute.

Il y a à parier qu'il a pris les ouvrages de Bacon & de Stahl pour des Romans. C'est-là sans doute qu'il a puisé cette anecdote si jolie, si vraisemblable & si décente de l'impuissance de Boileau & de son dindon, dont il a prétendu régaler les Dames

dans ses dernieres Feuilles. Est-ce là aussi que vous avez puisé ces jolis petits vers par lesquels de concert avec le Dieu de l'harmonie, vous vous vantez d'avoir livré une jeune beauté à un de vos amis : ils sont si tendres, si coulans, si voluptueux, que Minerve, le sage Minerve se seroit pâmée à la premiere lecture. Quoi de plus galant, par exemple, pour une jeune Dame, que de lui peindre l'antique Cybele que toute la chaleur du Dieu du Printems ne peut ranimer. C'est sans doute une comparaison adroite dont vous lui ménagés le plaisir de se faire l'heureuse application. Quel heureux tour que celui-ci, *l'herbe du gazon*, ou *le gazon de l'herbe* que cette Nimphe foule d'un pié léger ! Attendez, je me trompe, j'ai manqué votre expression ; la voici :

* *J'y crois voir son beau corps s'étendre.*

* Je sens qu'il n'est pas possible que le lecteur puisse croire sur ma parole que c'est un vers que je lui cite ; je ne puis pas encore me le persuader moi-même ; mais on n'a qu'à voir la premiere feuille du mois de

Le tour feroit nouveau, n'y eut il que cet affemblage de monofillabes fonores. Mais *j'y* eft d'une beauté finguliere ; s'il prend, comme il n'en faut pas douter ; on dira à l'avenir *s'étendre au gazon de l'herbe*, & non pas comme le vulgaire, *s'étendre fur le gazon* ; ainfi s'enrichiffent les langues. La jaloufie qu'il fait concevoir à l'Amant contre fa propre Lettre, eft quelque chofe de plus merveilleux encore. Il envoye cette Lettre fans doute, afin que fa Maitreffe la life. *Ah* ! *fi je le croyois*, s'écrie-t-il tout à coup tranfporté de fureur, *Lignes dépofitaires de mes fecrets, vous ne partiriés pas.*

Que penferez-vous de cet enthoufiafme, Madame ? Vous plaindrez peut-être cet Amant de s'être adreffé à un tel fécrétaire ; & je plains cette beauté fans la connoître, d'avoir eu

Juillet 1756, on en verra d'autres qui donneront du crédit à celui-là, comme celui où il fait devorer les traits de cette beauté par le criftal des eaux. Les flots argentins d'un petit ruiffeau changés en loups cerviers ; quelle image ! il n'y a qu'à appeller fon tendre murmure des hurlemens.

un tel confident, à moins que nous ne regardions ceci comme une *parade* de Collége, où l'on charge de la confidence la plus grave, le plus petit écolier. Au reste le Périodiste nous dit lui-même, qu'il ne donne ses vers que pour faire taire les critiques, & pour leur prouver que s'il vouloit faire des ouvrages, il est capable d'exceller dans tous les genres; en un mot de faire des vers aussi beaux, aussi heureux que ses extraits : ce qui me paroît démontré.

Pour terminer ces réflexions par une idée bien naturelle, qu'on me permette de faire cette question : quel est l'homme malgré les injures qu'on accumule tous les jours, à la honte de notre siecle, dans ces archives périodiques de l'envie & de l'ignorance contre les Écrivains d'un vrai génie; quel est l'homme, dis-je, qui ne désirât ardemment d'être à leur place; & qui n'eût horreur du rôle que joue M. F.? » Et vous qui prenez le » titre de bel esprit & de réformateur » de la République des Lettres, » vous qui ne rougissez pas de ressem-

» bler à ces êtres importuns qui passent
» les momens de leur existence ephe-
» mere à troubler l'homme dans ses
» travaux & dans son repos ; quel
» est votre but ? Qu'esperez-vous de
» votre acharnement ? Quand vous
» aurez découragé ce qui reste à la
» nation d'Auteurs célebres & d'ex-
» cellens génies, que ferez-vous en
» revanche pour elle ? Cinquante vo-
» lumes, remplis de ce délire pério-
» dique, nous dédomageroient-ils
» des ouvrages immortels que nous
» en aurions obtenus ?

Nous dira-t-on encore qu'il y a des hommes d'un mérite & d'un rang distingués qui lisent assiduement l'*Année Littéraire*, & qui y trouvent à la fois de quoi s'amuser & s'instruire ? J'ai en main la preuve du contraire, & si je la donne ici, je prends à témoins tous ceux qui me connoissent, que je n'ai d'autre intention que d'ôter tout subterfuge à M. F. & d'élever, s'il est possible, ses idées au grand objet de l'utilité publique. J'ai suspendu pendant 18 mois l'impression de cet examen ; j'ai differai la preuve

que je vais donner, dans l'espérance que le Périodiste ouvrant les yeux sur la honte dont son travail le couvre, se corrigeroit ; ou qu'il seroit corrigé par la suppression d'un privilége qu'il deshonore : dans ce cas nous aurions gardé le silence, ne sachant pas donner un coup de perche sur la tête d'un homme qui se noye.

Lorsque M. F. se vantoit publiquement de la protection de M. le Comte de Tressan, & de l'accueil qu'on fesoit à ses Feuilles dans la Cour de Lorraine, confondant dans sa vanité le protegé & le protecteur ; dans le même-tems il tomba entre mes mains une Lettre de Nanci adressée à M. d'Alembert ; Lettre qui selon l'intention expresse de l'Auteur, devoit courir tout Paris : nous la copions ici pour faire voir que les Dieux dont le Périodiste reclame la puissance, sont trop justes pour lui permettre d'embrasser leurs Autels.

LETTRE

De M. le Comte de Treſſan à M. d'Alembert.

JE vais, Monſieur, jouir des droits d'une confraternité qui m'honore autant qu'elle m'eſt chere : ce lien ſouvent trop peu reſpecté, doit l'être du moins par ceux qui connoiſſent le prix de l'amitié & de l'honneur. J'oſe vous demander, mon illuſtre Confrere, de me rendre un ſervice eſſentiel : la démarche que je fais doit vous prouver ma candeur, & quels ſont les ſentiments qui me dictent cette Lettre.

Un ami ſûr m'a averti que quelques perſonnes du premier ordre, & dont je ne lis jamais les ouvrages ſans les admirer, & ſans m'inſtruire, me ſoupçonnoient d'être l'ami de cœur & le protecteur ardent de M. Freron.

Je n'avois jamais été en liaiſon avec M. Freron avant un voyage que je fis à Paris en 1752.........

Je le vis quelquefois dans la société de Me G. : il venoit de perdre ses Feuilles par son extravagante sortie sur Milord Bolinbrock. Me G. me pressoit de solliciter le Roi de Pologne de parler en faveur de F. J'eus la foiblesse de le faire ; les Feuilles furent rendues, & Freron publia, déclama une reconnoissance pour moi, sentiment trop étranger à son cœur pour qu'il fût sincere.

Depuis ce tems, il est venu en Lorraine, & le Roi de Pologne qui s'attache aisément par ses premiers bienfaits, le fit recevoir de la Société de Nancy.

Madame de Boufflers douée d'un esprit superieur, & celle dont nous aimons à prendre le ton dans notre petite Cour de Lorraine, daigna s'appercevoir des soins que F. prenoit de chercher à lui plaire ; elle le mit bien dans l'esprit du Roi ; elle lui communiqua plusieurs petits ouvrages que j'avois faits. Freron les emporta, & dès qu'il fut arrivé à Paris, il les insera dans ses Feuilles.

Je vous dirai plus, mon cher &

illustre Confrere, nous esperames que F. respecteroit assez la protection du Roi de Pologne pour ne la pas compromettre, & nous ne craignimes pas assez le fonds d'un caractere trop décidé à l'envie & à la basse critique pour le corriger. Depuis ce tems j'ai vû avec la plus vive douleur l'abus qu'il fait de ses Feuilles. Madame de Bouflers & moi avons été tentés vingt fois de prier le Roi de Pologne de lui retirer toute protection. Nous n'avons pas assez pensé comme M. d'Argenson, qui dit à l'Abbé Desfontaines : „ Qu'im„ porte que vous viviez " nous avons voulu laisser le pain à F. & nous nous sommes contentés de le désavouer, & de blâmer hautement ses feuilles. Je ne sçai si c'est pour s'en venger ; mais en dernier lieu F. a donné aux Comédiens une mauvaise Piéce intitulée *le Souper*, & par de fausses confidences a donné à entendre, & à bien établi que cette Piéce étoit de moi ; mes amis m'en ayant averti, j'ai écrit une Lettre à l'Abbé Raynal que vous verrez in-

ſerée dans le Mercure de ce mois, & j'ai fait dire à F. que de ma vie je ne voulois avoir aucun commerce avec lui.

M. de Maupertuis & M. de la Condamine ſont venus paſſer huit jours avec moi à Toul, & je les ai menés avec moi à la Cour du Roi de Pologne qui les a comblés d'honneur & de careſſes. Notre ami Maupertuis m'a dit quelle eſt la juſte indignation des gens que je reſpecte, aime & admire, contre F. & que vous étiez déterminés à renvoyer le diplome de l'Académie de Berlin, s'il avoit la facilité d'y faire recevoir F. Jugez, mon cher illuſtre confrere, ſi j'ai pû balancer un inſtant entre un poliçon qui n'a d'exiſtence que par ſa méchanceté, & les plus beaux génies de l'Europe. En vérité je ne mérite pas d'en être ſoupçonné : ceux qui me connoiſſent à fonds ne m'ont jamais trouvé l'eſprit faux ni le cœur pervers, & M. de la Condamine dont vous connoiſſez la candeur, & auquel je communique dans l'inſtant cette Lettre, peut vous répondre

que j'ai en moi de quoi haïr & mépriser F. & un peu de ce qui est nécessaire pour connoître & adorer les d'A. & les D. les B. Je vous supplie de communiquer ma Lettre à votre illustre ami, au cher Duclos & à S. Lambert; ils me connoissent trop pour ne pas vous répondre de moi.

Pardonnez moi cette longue Lettre, mon cœur me pressoit de m'expliquer avec vous, & je me regarderois comme deshonoré dans l'esprit de ceux dont je désire le plus l'amitié, si je differois un instant à vous faire part du sentiment dont je suis pénétré. J'ai l'honneur d'être avec tout l'attachement possible, Monsieur & illustre Confrere,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur, *Signé*,
DE TRESSAN.

A Commerci ce 21 Juillet 1754.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans la premiere Partie.

LETTRE I. Établissement de ce commerce Littéraire Page 5
Conversation épisodique dans un cercle d'amateurs entre une jeune Angloise & un Abbé, sur une Piéce nouvelle dont on démasque l'Auteur. 6
Réflexion sur cette conversation. 17
LETTRE II. Les parties essentielles de la critique. 19
Le goût, le sçavoir & l'impartialité. 21
On connoît *le goût* d'un Journaliste,
1°. Dans le choix qu'il fait des ouvrages. M. F. est appellé en preuve. 23
2. Dans les jugemens qu'il en porte, on cherche à s'en convaincre chez le Périodiste, 30
3. Dans la maniere dont il porte ce jugement, c'est-à-dire dans le stile, on rapproche toujours M. F. de la regle. 55
Idée du stile. 56
Stile de M. F. vis-à-vis de M. Roi. 60
Vis-à-vis de Madame de Graffigny. 63
Vis-à-vis des Piéces de l'Académie Françoise. 73

Stile merveilleux de M. F. 70 & 141
Il exite l'enthousiasme d'une petite Maitresse qui veut l'imiter. 73
L'Arsenal de M. F. 77
Éloge de M. F. par les Campagnards de Boileau. 78
M. F. fait le sacrifice glorieux de sa réputation au progrès des Lettres pour sauver M. de Crébillon du ridicule. 79
LETTRE III. *Le sçavoir* du Périodiste.
* 1°. Dans le compte qu'il rend des sciences. 81
Erreur astronomique de M. F. à l'ocasion d'un vers d'Anacreon. 91
Rétractation de cette erreur par une erreur plus grande. 94
Question de droit à ce sujet qui peut être regardée comme un cas de conscience. 99
2°. Le sçavoir du Périodiste dans la Littérature. 101
Contradictions de M. F. sur la Tragédie, *depuis la page* 103 *jusqu'à la page* 109
Efforts inutiles du Périodiste pour analyser l'Esprit des Loix. 111
Détail emphatique de sa réception à l'Académie de Nancy 113
* Copie d'une Lettre sur la Poësie & l'Éloquence de M. F. 114
Cette Lettre est sans doute ce qu'il y a de plus saillant dans toute la premiere Partie ; mais il y a les pages 127, 128, 129, *dont la raillerie est poussée à l'excès. Nous l'aurions temperée, s'il nous avoit été permis d'alterer l'original.*

Le talent de M. F. pour la traduction. 131

Nota. Ici au lieu de compter depuis 140, on a repris le chiffre à 125. Cette méprise ne sçauroit nuire dès qu'on en est averti : il n'y a rien de doublé ni de supprimé.

LETTRE IV. L'impartialité du Périodiste peinte d'après nature, 125, *chifre qui revient après* 140.

1°. Vis-à-vis de M. de *Voltaire*. 47 & 127

Avanture singuliere d'un jeune Parisien curieux de Tableaux. 128

2. Vis-à-vis de M. de *Marivaux*. 134

3. Vis-à-vis de M. *Gresset*. 31

4. Vis-à-vis de *l'Encyclopedie*. 136

5. Vis-à-vis M. *Rousseau de Gen.* 88 & 137

6. Vis-à-vis M. *Diderot* à l'occasion d'un ouvrage profond dont M. F. n'a pas même sû lire le titre. 138

7. Vis-à-vis des Satires de *Rabener*, excellent Auteur Allemand. 146

Éloge indigne du Président *Hainault*. 171

Comparaison que M. F. fait de ses Feuilles avec celles du Séné. 142

La vraie cause des fureurs de M. F. contre M. Marmontel. 143

Récapitulation des talens du Périodiste. 169

Fin de la Table de la premiere Partie.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans la seconde Partie.

LETTRE V. Réflexions sur la critique. 173
Obstacle commun à tout Journaliste isolé. 170
Conditions auxquelles on peut authoriser une société de Journalistes. 183
Extrait des pensées sur l'interprétation de la nature, opposé au compte ridicule que M. F. en a rendu. 188
La premiere Partie de cet Extrait comprend
1°. L'art de rectifier nos idées. 191
2. L'art de faire les observations. 196
3. L'art de faire les expériences. 197
4. L'art d'en tirer des conjectures pour vérifier de nouveau. 200
La seconde Partie traite des systêmes.
1°. On observe celui de Linnæus. 207
2. Celui du Docteur d'Erlang réfuté & réparé par M. Diderot. 208
3. Conjectures sur le systême général de la nature. 212
Quatre morceaux choisis pour faire juger du stile de cet Auteur & de la beauté de ses images. 217

LETTRE VI. Extrait de la Philoſophie applicable à tous les objets de l'eſprit & de la raiſon. 227
1°. La philoſophie de l'eſprit. 230
2°. La philoſophie des mœurs. 244
Comparaiſon avec l'extrait pitoyable de M. F. 259
Hiſtoire d'Ælien appliquée au ſujet. 261
LETTRE VII. Extrait du diſcours ſur l'inégalité des conditions. 263
Premiere Partie. Les premiers hommes conſiderés dans l'état de nature. 265
Seconde Partie. Les cauſes de l'inégalité fixées par ſix époques. 270
Obſervations générales ſur ce diſcours. 284
LETTRE VIII. Critique raiſonnée du ſyſtême de M. Rouſſeau. 299
Réflexions ſur la naiſſance & les progrès des Arts comparées à celles de ce Philoſophe. 310
Converſation de M. Rouſſeau avec un Philoſophe de ſes amis ſur la longue & fameuſe note des maux attachés à l'humanité, qui fait le développement de tout le ſyſtême. 316
Examen de la population dans l'état de ſociété & de la population dans l'état de nature. 324
Morceaux d'éloquence choiſis pour faire juger des talens de cet Auteur. 331
Comparaiſon avec la critique ſubtile du Périodiſte, 334
LETTRE IX Extrait du traité des ſenſations, ou la Statue animée. 335

1°. Le développement du plus borné de tous nos sens, l'odorat. 341
2. De l'ouie. 356
3. Du goût. 357
4. De la vue. 358
5. Du toucher, le plus étendu de tous les sens. 361
LETTRE X. Les leçons que les quatre sens reçoivent du toucher, nouvelle découverte de M. l'Abbé de Condillac. 375
Développement du sistême général des idées. 380
Éloge de M. F. par lui-même sur son talent à analyser les ouvrages philosophiques. 384
P. S. Le compte ridicule que M. F. rend de l'analyse du Chancelier Bacon. 386
Vers de M. F. pour rendre une jeune Beauté favorable à son ami, Piéce où il a employé, dit-il, tout ce qu'il a de talent pour en imposer à la critique. 389
Comparaison de M. F. avec les hommes de génie qu'il déchire. 391
Raisons pourquoi on a cru devoir donner copie de la Lettre suivante. 392
LETTRE de M. le Comte de Tressan, dont M. F. s'est vanté plusieurs fois d'avoir la protection. 393

Fin de la Table de la seconde Partie.

Fautes à corriger.

PAge 12 *ligne* 18 en comparaiſon de toute autre, *liſez* en comparaiſon avec telle autre.

Page 14 *lig. derniere*, je veux faire, *liſ.* je veux faire cependant.

Page 18 Lettre II. *lig.* 1 enjouée, *liſ.* engouée.

Page 24 *lig.* 15 cette foule de genre, *liſ.* cette foule de gens.

Page 25 *lig.* 8 ſurtout pour un inconnu, *liſ.* ſurtout par un inconnu.

Page 42 *lig.* 18 tenir lieu des réflexions, *liſ.* tenir lieu de réflexions.

Page 43 *lig.* 17 qui vous peint, qui vous marque, *liſ* qui peint, qui marque.

Page 66 *lig.* 17 expoſés, *liſ.* expoſées.

Page 73 *lig.* 17 le voici, *liſ.* la voici.

Page 73 *lig.* 22 en ſi grand nombre, *liſ.* un ſi grand nombre.

Page 77 *lig.* 7 expreſſions néologues, *liſ.* expreſſions néologiques.

Page 122 *lig.* 1 ſoi-même, *liſ.* lui-même.

Ibid à la note, c'eſt le diſcours qui voudroit, *liſ.* c'eſt dans le diſcours qu'on voudroit.

Page 123 *lig.* 14 il ſe vante d'être, *liſ.* d'avoir été.

Page 128 *lig.* 3 il y a faute dans l'original, & le ſens ne ſe préſente pas d'abord, *liſ.* *il dérobe un jeune Auteur qui à la vérité*

peut être son maître ; mais sur lequel il renchérit par des pointes & des concetti qui lui sont propres : il le surpasse encore par &c.

Page 135 *à la note vers* 5 ſtigiiſque : colo nem, *liſ.* ſtigiiſque colorem.

Page 138 *lig.* 17 la lui faire oublier ; uſer uſer d'induſtrie, *liſez avec une virgule*, la lui faire oublier, uſer d'induſtrie.

Page 139 *lig.* 11 du Poëme de Quillet, *liſ.* du Poëme de Quillet ?

Page 180 *lig.* 7 Eſphere, *liſ.* Sphere.

Page 182 *lig.* 7 *à la note liſez* voyez Lettre II. page 40.

Page 205 *lig.* 10 par l'induction, *liſ.* par l'irréduction.

Page 210 *lig.* 14 ſenſibles & enſantes, *liſ.* ſenſibles & penſantes.

Page 216 *lig.* 11 de la netteté : des idées, *liſ. ſans points*, de la netteté des idées.

Page 253 *lig.* 22 fouguex, *liſ.* fougueux.

Page 259 *lig.* 18 ſeule une chimere, *liſ.* ſeul ; une chimere.

Page 270 *lig.* 20 qui a enclos, *liſ.* qui ayant enclos.

Page 271 *lig.* 2 & fût, *liſ.* fût.

Page 276 *lig.* 6 en devant, *liſ.* en devenant.

Page 286 *lig.* 5 ſupplie, *liſ.* ſupplée.

Page 338 *lig.* 9 de toute verité, *liſ.* de tout, vérité.

ANTI-FEUILLES

OU

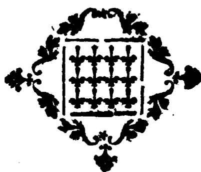
LETTRES

A MADAME DE ***

Sur quelques Jugemens portés dans «*l'Année Littéraire.*» de Fréron

Ex recto Decus.

TOME I.



A AMSTERDAM,

Chez LE JUSTE, Libraire, à la Balance, & à Paris chez QUILLAU, rue S. Jacques, aux Armes de l'Université.

M. DCC. LIV.

AVERTISSEMENT.

IL seroit absolument inutile d'entrer dans aucun détail sur cet Ouvrage. Si on ne croyoit devoir quelques éclaircissemens aux gens de Lettres, aux amateurs & en même tems aux Libraires, qui étant éloignés de cette Capitale, pourroient se méprendre, sur notre objet, ou du moins le regarder comme l'effet du ressentiment passager de quelque Auteur victime d'une inimitié personnelle & d'un sarcasme trop amer; il n'est point ici question de vengeance, rarement s'accorde-t'elle avec l'équité: nous laissons aux gens obscurs & méprisables, les portraits odieux qui ne ressemblent qu'à eux, les personnalités revoltantes qui désignent si bien la noirceur de leur ame, enfin l'air dogmatique & présomptueux, indice certain d'un défaut de talens que ne remplaça jamais un ridicule amour propre.

Nous ne nous permettrons dans cet Ouvrage, d'autre discussion que celle des faits & des opinions, sans nous écarter un instant de cette modération, malheureusement trop oubliée par les Ecrivains. L'Auteur de l'Année Littéraire est convenu lui-même qu'on pouvoit faire de bonnes critiques de ses observations; c'est d'après son avis que nous avons osé l'entreprendre, & prouver qu'on arrive au but de la saine critique par des chemins absolument opposés.



ANTI-FEUILLES

OU LETTRES

A MADAME DE***,

Sur quelques Jugemens de l'Année Littéraire.

LETTRE PREMIERE.

MADAME,

Dans un âge où le tourbillon des plaisirs entraîne, où la dissipation étourdit sur la perte d'un tems irréparable, il arrive sou-

vent à des gens nés avec de l'esprit & du goût, de juger de ce qui s'appelle Littérature sur la déposition presque toujours fausse de ceux qui se chargent d'en rendre compte. Vous avez cru, Madame, vous soustraire à cet inconvénient en lisant *les Mémoires de Trevoux* & *le Journal des Sçavans*. Seroit-il possible qu'avec toute la pénétration que je vous connois, le danger d'un pareil piége eût pû vous échaper? Ces deux Ouvrages qui sont le fruit des recherches & des réflexions de deux sociétés de Sçavans également estimables, portent avec eux un caractére de profondeur qui, dans un siécle tel que le nôtre, doit trouver bien peu d'approbateurs. On y critique sans aigreur, on y loue sans bassesse, on y laisse appercevoir son sentiment, on

ne le donne point comme loi, on y diſpute avec douceur ſur les choſes d'opinion, on releve les erreurs de faits bien plus pour l'éclairciſſement des points importans de l'hiſtoire, que pour la mortification de celui qui a eu le malheur de ſe tromper en les altérant. En un mot, on n'y décourage perſonne, on s'y défend les perſonnalités odieuſes, les paſſages tronqués, les citations malignes. Qu'en arrive-t'il? Tout ce qu'il y a de brillant dans l'un & l'autre ſexe, ce qu'on appelle les jolies femmes & nos Petits-Maîtres que l'érudition & les lumiéres ne dédommagent jamais de la méchanceté, ſe gardent bien de perdre un moment à les lire, & vont puiſer dans *l'Année littéraire* cette fleur de goût qui conſtitue aujourd'hui le bel eſprit.

Vous trouvez dans cet Ouvrage la quinteſcence du goût moderne, vous y voyez même que pour porter des jugemens abſolus, & être ce qu'on appelle l'oracle du ſiécle, il n'eſt pas néceſſaire d'un grand travail.

On réfléchit peu, on parle de tout. Pour faire parade d'érudition on cite trois ou quatre lieux communs & on les employe à tout propos; on loue beaucoup les Anciens, & quoiqu'on ne les ait jamais lus, on les propoſe pour modele aux modernes en y ajoutant les comparaiſons les plus dures, les plus mortifiantes & les moins juſtes. On prend les préfaces de Corneille, ſes diſcours ſur la Tragédie, on lâche de ſemaine à autre quelques réflexions de ce grand homme, qu'on défigure même en vou-

lant y donner un air de proprié-
té. Voilà, Madame, ce qui s'ap-
pelle de l'érudition à la mode.
Je vous le répéte, *l'Année Litté-
raire* est un modéle parfait en ce
genre. Vous n'y trouverez point
une critique appesantie sous les
recherches, les réflexions; l'es-
prit y dédommage bien du sça-
voir. Ce ne sont qu'allusions fi-
nes, analyses fleuries, plaisan-
teries legeres, peu de louanges,
surtout point de ces homma-
ges rendus aux talens; point de
ces choses appréciées à leur juste
valeur, tout y est soumis à des
vûes étendues, à des connois-
sances supérieures à ce qu'on
examine; tout y est apperçu ju-
gé, pour ainsi dire, à vol d'oi-
seau. Cet Ouvrage enfin est as-
saisonné de médisance & lardé
d'épigrammes. » Mais, me di-
» rez-vous, je veux plus de soli-

» dité. Je ne lis les critiques que
» pour sçavoir ce que vaut un
» nouvel Ouvrage, s'il mérite
» la peine d'être lu ; & lorsque
» je l'ai lu, je suis bien aise de
» voir si les réflexions que j'ai
» faites dessus sont justes ou
» non. « Bon Dieu, Madame,
de la solidité ; mais souvenez-vous qu'elle n'est plus à la mode. Oh que vous êtes vieille à vingt ans ! Un Sçavant blâmoit l'autre jour gravement *les Feuilles périodiques* : » Toutes les ba-
» gatelles de fantaisie, disoit-il,
» ont d'abord une grande vogue
» dans Paris, elles passent bien-
» tôt dans la Province & s'éva-
» nouissent. *Les Feuilles* en sont
» à la Province, « je lui répondis,
car je suis l'Apôtre des feuilles.
» *Les Feuilles Périodiques* sont
» comme les préjugés qui pren-
» nent des forces en vieillissant.

» Tant qu'il y aura des Ecrivains
» on verra des *Feuilles*, & il y
» a grande apparence qu'on en
» verra long-tems, car l'envie
» d'être auteur eſt une maladie
» épidémique qui gagne tous les
» hommes; d'ailleurs les *Feuil-*
» *les* ſont attachées à la Littéra-
» ture comme une vermine qui
» ronge tant qu'il y a de la ma-
» tiére, & ſi l'on ceſſe de faire
» des ouvrages, elles attaque-
» ront les Anciens. Enfin, Ma-
dame, je veux vous décider en
faveur des *Feuilles*. Si je ne puis
réuſſir, je ferai vengé, car vo-
tre réputation perdra plus par
cette réſiſtance qu'elle n'a gagné
par toutes les autres que vous
avez faites. Liſez ces deux ou
trois extraits. Ils ſont pris au ha-
ſard; mais je les crois ſuffiſans
pour votre converſion.

La 22e. Feuille *de l'Année*

Littéraire commence par l'extrait *des douze Discours de M. Hume* traduits de l'Anglois par M. l'Abbé *le Blanc*. L'Auteur *des Feuilles*, pour ne pas assommer le Lecteur de réflexions, ne rapporte que celles de M. Hume, il fait grace des siennes. Une plume moins habile auroit fait un extrait pesant, vous verriez réflexions sur réflexions, raisonnemens sur raisonnemens; car quelle matiere en est plus susceptible que la politique! A la fin de cet extrait il décide, (la preuve n'est plus d'usage,) que M. *Hume* est plus ingénieux que solide, & que les ouvrages Anglois sont remplis d'inégalités. Il fait enfin cette solide remarque. *Une pareille version doit être distinguée de la traduction d'un Poëme ou d'un Roman*. Un homme ordinaire auroit cru tout

uniment que la différence qui est entre la traduction *des Discours politiques de M. Hume*, & celle d'un Roman ou d'un Poëme, est la même que celle qui est entre l'utile & l'agréable.

Satyres de M. Rabener.

Les Satyres de *M. Rabener* traduites de l'Allemand par *M. de Boispreaux*, en quatre volumes *in*-12. ont donné occasion à l'Auteur des Feuilles de jetter tout son venin. *M. Rabener*, son ouvrage, le Traducteur, rien n'est épargné. Voici comme il parle : *Tous les Germains & les François seront également mécontens d'un Livre nouveau qui paroît dans notre Langue.* Cet oracle prononcé avec fureur semble avoir la certitude de ceux d'*Apollon* : mais le Public

aujourd'hui moins docile qu'autrefois, paroît voir d'un œil différent les Satyres de Rabener, & l'oracle se trouve faux. La traduction des Satyres de M. Rabener, *quoiqu'il n'y ait*, (je mets en Italique tout ce que je tire des Feuilles,) *que le nom de M. de Boispreaux à la tête de cette version, M. S.*** en a partagé le travail; voici comme ces deux associés s'y prennent pour composer les ouvrages qui sortent de leur manufacture. M. S.*** sçait l'Allemand, c'est son idiome maternel, il est de Dantzick, il a été surnuméraire dans l'Université de Halle. Il fait depuis long-tems sa résidence à Paris. Comme il n'est pas encore en état d'écrire dans notre Langue, il traduit mot à mot des ouvrages* Teutoniques; *M. de Boispreaux retraduit comme il peut les traductions de son ami*. Ceci doit

être lû & retenu. C'est un modéle d'invectives. On y ridiculise les choses les plus simples, & lorsque les faits manquent on en suppose. Que ne fait-on pas quand on est inspiré par la colere ou la vengeance! Je croyois que quand on s'étoit acquis le droit de rapporter le faux, on ne devoit en faire usage que dans les choses intéressantes; mais je m'étois trompé. On dit que M. S*** a été Professeur surnumeraire dans l'Université de Halle, l'ingénieuse remarque! Quand le fait ne seroit pas faux, il me semble déja vous entendre dire qu'un pareil reproche ne peut venir que d'un *Surnumeraire* du Parnasse. Les Auteurs des *Mémoires de Trevoux & du Journal des Sçavans* ne prennent pas ces petits soins.

Dans la Preface que ces Mes-

sieurs ont mise au devant de ces Satyres, ils plaisantent les François & louent les Allemands d'une maniere gauche & basse. On ne sçait jamais s'ils parlent de bonne foi ou par ironie. Ce qu'on voit bien clairement c'est qu'ils sont dépourvus de connoissance, de goût & de style. Avant de lire cette belle antithese je ne trouvois point que ces défauts fussent dans la Preface qu'on a mise au devant des Satyres de M. Rabener. J'imaginois qu'on blâmoit quelques mauvais Critiques, sans attaquer la Nation Françoise, mais je m'étois encore trompé; & pour vous prouver moi-même mon erreur, je vais vous rapporter ce qui a allumé la colére de l'Auteur des *Feuilles*.

» Convient-il à des Allemands
» de juger un Poëte? De quel
» droit veulent-ils analyser des

» ouvrages purement de génie ?
» Oseroient-ils se flatter que
» l'esprit leur soit venu depuis
» la mort du Pere Bouhours ?
» On peut donc parier à coup
» sûr que notre Auteur ne fera
» que balbutier sur ce point. Il
» est plus facile de deviner son
» animosité contre les critiques.
» Ces mauvais complimenteurs
» ne s'attachent qu'à parer *leurs*
» *Feuilles Périodiques* de quel-
» ques pointes ou critiques
» usées, pour se procurer un
» débit qui leur est nécessaire.
» Un Saxon me disoit l'autre
» jour les larmes aux yeux,
» l'Empire est battu par deux
» fléaux qui causeront sa ruine.
» L'un détruit les fruits de la
» terre, l'autre les productions
» de génie. Les sauterelles & *les*
» *Feuilles Hebdomadaires* rava-
» gent également les uns & les

» autres..... M. Rabener eſt,
» ſans contredit, un bon Au-
» teur & conſéquemment il n'a
» pas pû échapper à la dent fa-
» melique de ces regratiers du
» bel eſprit. Avez-vous jamais
» vu paſſer un dogue, ſans être
» aboyé par tous les roquets du
» Village? ..... Notre Auteur
» n'ignore pas que nos Journaux
» avoués ſont eſtimés & lus avec
» plaiſir & fruit, non ſeulement
» en France, mais encore dans
» tous les pays lettrés. On ſçait
» corriger la malignité des Au-
» teurs clandeſtins qui ſont obli-
» gés de mordre pour manger...
» Un homme qui n'a qu'un ba-
» bil aiſé ne doit pas décider ſur
» les écrits. Il ſe méprend preſ-
» que toujours, il condamne ce
» qu'il n'entend point & mal-
» traite ce qui le bleſſe. Il ne
» prononce qu'au haſard, trop
heureux

» heureux ſi la paſſion ne s'en
» méle pas ! Peut-être auſſi que
» M. Rabener trouve de l'indé-
» cence à voir rire un peuple po-
» licé d'une pointe fade & re-
» batue, ou d'un trait malin
» lancé contre un honnête hom-
» me qui ne connoit ni ne veut
» connoître l'inſecte qui le mord.
» Mais il doit faire attention
» qu'il eſt eſſentiel à ces mau-
» vais ricanneurs de ſemer leurs
» écrits de ces traits, ſans leſ-
» quels ils deviendroient en-
» nuyeux & ſecs. Ils s'efforcent
» de faire rire, pour ſe tirer de
» l'embarras de juger ſérieuſe-
» ment ; & ſemblables aux Har-
» pies ils ſaliſſent tout ce qui
» leur tombe ſous la main. « Il
eſt aiſé de voir à préſent que
l'Auteur des Feuilles a eu raiſon
de crier contre cette Préface. *Je m'attendois du moins*, dit-il, *que*

ces Copistes nous feroient connoître l'Auteur de l'original, & qu'ils nous instruiroient de sa personne, du but de ses écrits & de la maniere dont ils ont été publiés. Ils n'en disent pas un mot; je vais y suppléer. M. Rabener est Saxon de naissance. Il étoit reviseur des Tailles à Leipsick quand il composa ses Satyres. Elles ont d'abord paru séparément dans un Journal de Leipsick qui a pour titre: Amusemens de l'esprit & de la raison. Ce Journal ne se continue plus. Elles ont ensuite été imprimées en un Volume, après cela en deux, à mesure qu'elles devenoient plus considérables; enfin la derniere édition faite à Leipsick en 1752. est en trois Tomes. M. Rabener quoiqu'Auteur & Auteur satyrique a fait un grand chemin dans les Finances. Il demeure actuellement à Dresde. Par cette critique on a

voulu venger les François de l'insulte qu'on leur a faite dans la Préface que je vous ai rapportée. Voyez Madame, jusqu'où l'amour de la Patrie a porté l'Auteur *des Feuilles Périodiques*, admirez son zele. Il lui a fait oublier ce que les traducteurs des Satyres de M^r. Rabener disent dans leur Préface : » Quelques-unes des piéces qui composent ce recueil avoient paru » dans des collections de différens morceaux en prose & en » vers qui se forment périodiquement dans quelques Villes » de l'Empire.

» Ce sont autant de recettes » que l'Auteur a eu la charité de » communiquer à ses compatriotes contre les maladies qui » attaquent l'esprit & les mœurs. » Il a saisi le miroir satyrique, & » forçant le malade à s'envisager

» dans une glace qui grossit les
» défauts, qui outre les couleurs
» & caractérise les ridicules, il
» a cru les ramener à la simple
» raison. Ses espérances n'ont
» pas été trompées. Il a réussi
» avec les plus sensés ; mais le
» gros de la Nation persiste opi-
» niâtrément dans ses défauts.
» Loin de se rebuter il s'est ef-
» forcé de tourner son miroir de
» tant de côtés qu'il est impossi-
» ble que chacun ne découvre à
» la fin une face qui lui décou-
» vre son ridicule. Et pour pi-
» quer le goût de ses lecteurs il
» a cherché des tournures origi-
» nales qui par leur nouveauté
» pussent fixer leur attention.
» Persuadé que la façon la plus
» sûre de corriger un homme est
» de le forcer à rire de lui-mê-
» me ; il a publié à Leipsick en
» 1752 un recueil complet de

» ſes Satyres en trois volumes
» *in*-8°..... Ami de la vérité de
» la religion & de ſes ſupé-
» rieurs, qu'il reſpecte à tous
» égards, il ſoutient la cauſe de
» Dieu & de l'humanité. Il eſt
» excellent Citoyen, humain
» pour tout le monde, ennemi
» irréconciliable des vices. Il
» n'aiguiſe pas ſes pointes pour
» ſemer des principes de Déiſ-
» me, ni pour corrompre les
» mœurs par le faux brillant de
» ſes penſées. Ses Satyres ſont
» des ſermons. Il mépriſe les eſ-
» prits forts, il terraſſe le vice,
» il ſoutient la vertu & la repla-
» ce ſur le trône. « Devoit-on parler de la perſonne de l'Auteur ? J'ai connu un homme qui croyoit que tout le monde devoit acheter une charge dans une Election, parce qu'il en avoit acheté une.

Comme les emplois dans les Universités d'Allemagne sont extrêmement lucratifs, & que la moindre chaire rapporte quatre mille francs par an ; tous ceux qui cultivent les lettres n'ont d'autre ambition que d'être admis au rang de Professeurs. Cela m'apprend qu'on ne doit point parler de ce qu'on ne sçait pas. J'avois entendu dire à des Allemands qui ont été Professeurs dans leur Patrie, que leur chaire ne rapporte que 800 liv. 1000 liv. & 1200 liv. je les avois crus ; mais *les Feuilles Périodiques* m'ont désabusé.

M. Rabener a bien saisi les vices pédantesques de la plûpart de ces Erudits. Il les a peints avec des couleurs fortes & riantes ; ses Ouvrages sont très-estimés dans sa Patrie & méritent de l'être, parce que les ridicules qu'il y attaque y

ſont très-communs & connus de tous ſes Lecteurs. Mais ces ridicules ſont entiérement perdus en France. Vous voyez, Madame, que les François ne peuvent ſouffrir tout ce qui approche de la ſcience. Les Satyres de *M. Rabener* font voir à la vérité, à quel point en eſt la Littérature chez les Allemands, elles attaquent même aſſez ſouvent leurs ridicules & font connoître leurs mœurs; mais il y a trop d'érudition & on ne doit pas les lire.. » Depuis que la charité des Li- » braires, dit-il, aſſigne des » penſions aux Zoïles, la répu- » blique des lettres eſt inondée » de leurs écrits; mais je crains » peu leurs attaques. Si j'avois » l'honneur d'être connu de » vous plus particuliérement, » vous verriez que je ſuis un » Pandoure en fait de criti-

» que. . . . . Vous travaillez avec
» ſoin ce que vous livrez à l'im-
» preſſion, je m'embaraſſe plus
» du débit & je crois qu'il eſt
» plus important de ne pas mou-
» rir de faim pendant ſa vie que
» de vivre après ſa mort. Rien ne
» ſied ſi mal, ſelon moi, que
» d'attendre l'immortalité avec
» un eſtomac vuide. «

L'Auteur Germanique eſt totalement défiguré. Il y a ſouvent des vingt pages de ſuite paſſées & plus ſouvent des pages entiéres ajoutées. Autrefois il étoit permis dans une traduction libre de rectifier l'original, d'ajouter, de diminuer : mais aujourd'hui ce n'eſt plus l'uſage, il faut traduire mot à mot, enfin copier ſervilement.

Après l'agréable Préface dont je viens de vous parler, on trouve un diſcours préliminaire de l'Auteur ſur l'abus de la Satyre. Quoique

que cette piéce soit fort longue il est impossible d'en rien tirer, & je ne crois pas qu'on puisse dire moins en plus de mots. Le public avoit cru que ce discours étoit rempli de pensées brillantes, qu'on y trouvoit beaucoup de feu & surtout une grande solidité ; ce jugement trop précipité prouve qu'il est sujet à se tromper, & je ne crois pas qu'il lui arrive encore de décider avant *les Feuilles Périodiques.*

La premiere piéce de ce recueil est un essai sur les vignettes, fleurons, culs de lampe & autres ornemens de Livres. C'est une Satyre d'un tour neuf, ingénieux & original, contre les Juges & les Philosophes.....&.. Si les Traducteurs de M. Rabener vouloient aussi une vignette ils pourroient choisir le coq qui rencontre une perle dans du fumier. Et l'Auteur des Feuilles

pourroit prendre pour lui un homme qui d'une maiſon de verre jette des pierres aux paſſans.

Vous ſerez content, Monſieur, de la Satyre intitulée : Queſtion où l'on examine ſi l'on peut impoſer les Poëtes à la capitation, on y rapporte les raiſons pour & contre. Lorſque je vous ai dit que vous trouveriez peu ou point de réflexions dans *les Feuilles Périodiques*, j'ai eu raiſon ; cet endroit que je viens de vous rapporter en eſt une preuve. L'Auteur, après avoir aſſuré que les Satyres de *M. Rabener* en général ne peuvent être goûtées en France parce qu'elles ſont dans le goût Germanique, en excepte une qui eſt la ſeule à laquelle on puiſſe avec juſtice faire ce reproche. Peut-être a-t'il voulu prouver par là que ſes connoiſſan-

tes sont plus étendues que celles de tous les François réunis ensemble ; car je ne puis croire qu'en voulant éclairer les autres, il se soit aveuglé lui même.

Le second Volume commence par l'essai d'un Dictionnaire Allemand. Il y a certains mots en cette Langue dont la signification est indéterminée & confuse. M. Rabener entreprend d'en fixer le sens, & pour cela il annonce un projet de Dictionnaire où l'on définira strictement la valeur de chaque expression. Que je suis humilié, Madame, de voir que cette Satyre qui m'avoit fait un plaisir singulier, ne soit pas même digne d'attention ! on n'y donne aucune louange dans *les Feuilles Périodiques* ; on en rapporte deux ou trois passages, comme par dedain. J'avois pris cet essai

de Dictionnaire pour une plaisanterie fine. *M. Rabener* me paroissoit critiquer délicatement cet usage qui s'est si rapidement introduit de faire une mauvaise application des mots. Enfin, je le trouvois digne de M. de Fontenelle, & je commençois à croire les Allemands capables d'autant de légéreté que les François. Au mot *esprit* il dit : » l'homme riche & l'homme d'esprit » sont termes synonymes. Un » pauvre est toujours sans esprit. Qu'il ait du génie, qu'il » soit sçavant, qu'il soit utile à » la société ; il n'a point d'argent, il perd son mérite, & „ n'est bon à rien. Mon Hôte ne voit pas pour un liard » d'esprit dans les Œuvres de » Rousseau. N'en soyez pas surpris, il est Banquier, il ne „ sçait que l'arithmétique, & „ les parties doubles ne trouve-

» roient pas crédit à la banque
» ſur la plus belle ode de ce
» Poëte.

» Liſe eſt ſpirituelle, elle joue
» au médiateur, elle prend ſon
» caffé de bonne grace, elle fait
» des nœuds & ſçait critiquer
» la coëffure de ſa voiſine. Si
» dans un cercle on parle de
» quelque choſe de plus ſérieux,
» Liſe eſt réduite au ſilence, &
» ſans le jeu de ſon travail vous
» la prendriez pour une ſtatue.
» Elle eſt riche, elle a de l'eſ-
» prit....... Je connois le fils
» d'un riche Négociant qu'on
» pourroit ſans ſcrupule atta-
» cher avec ſon cheval ; mais il
» a 40000 liv. de rente, & mon
» correſpondant m'aſſure qu'il
» eſt le premier eſprit de Mek-
» lembourg.

» On dit d'un Marchand qui
» fait banqueroute de bonne

» foi qu'il a perdu l'esprit, &
» j'en connois qui seroient plus
» sensibles à ce reproche que
» s'ils étoient menacés de la per-
» te de leur femme. C'est cepen-
» dant la consolation qui leur
» reste dans ce cas, quoiqu'or-
» dinairement elles soient cau-
» ses du désordre du mari. Elles
» ont droit de reprendre l'esprit
» qu'elles ont apporté dans la
» communauté : les Créanciers
» perdent leur dû ; mais ne sont-
» ils pas trop heureux de contri-
» buer à remplacer ce que le
» luxe & la mauvaise œconomie
» d'une jolie femme ont dissipé ?
» Il est bien juste de lui laisser
» de quoi donner des gages au
» mari ruiné, en cas qu'il fasse
» son devoir, & celui-ci est as-
» sez puni de devenir, faute
» d'esprit, le premier Valet-de-
» chambre.

Non content de rendre en mauvaise prose les Satyres de M. Rabener; M. de Boisſpreaux a voulu montrer qu'il ſçavoit auſſi faire de mauvais vers. On trouve à la tête du troiſiéme volume une petite piéce en vers ſur la néceſſité de la rime dans la Poéſie Allemande qui ne prouve pas que le Traducteur ait bien ſenti la néceſſité de rimer dans les vers François. C'eſt là cependant le moindre défaut de ſa verſification. Il n'eſt pas rare d'y trouver des vers de quatorze ou quinze ſyllabes. Quoiqu'on ne vous apporte aucune preuve de ces défauts, vous ne devez pas douter qu'ils exiſtent.

Rien ne reſſemble mieux aux propos d'un malade dans le délire que les notes ſans texte qui terminent le troiſiéme volume. Crainte de ſe tromper, je le répéte, on ne décidera plus ſur aucun ou-

vrage avant d'avoir lû *les Feuilles.* On s'étoit persuadé que ces notes sans texte étoient des Satyres ingénieuses, dans le goût de Mathanasius, excepté que ce dernier a travaillé sur un texte, & que M. Rabener ne donne que des notes.

La liste des Morts, dressée par Nicolas Klim, Bedeau de Sainte Croix de Bergue en Norvége, n'est autre chose que le Catalogue des fous que le Docteur Swift vouloit qu'on enfermât dans son Hôpital. Ces deux Satyres n'offrent partout que les mêmes portraits & les mêmes idées. Admirez, je vous prie, l'attention que l'Auteur *des Feuilles* a de ne pas fatiguer son Lecteur par de longues dissertations. Il marche à grands pas pour donner encore moins à lire qu'il n'a fait lui-même ; il réunit plusieurs articles en un,

& les blâme tous. Un Ouvrage de cette eſpéce eſt bientôt fait. Un Critique moins vif, moins léger, ne ſe ſeroit pas tiré ſi aiſément d'embarras : il auroit confronté les différens portraits qui ſe trouvent dans ces deux Satyres, auroit examiné ſi les vices ſont peints au naturel : mais il n'auroit pu ſe diſpenſer de louer pluſieurs endroits, & ce n'eſt pas le but *des Feuilles.* Il ſeroit impoſſible de critiquer tant d'ouvrages à la fois dans une ſemaine, s'il falloit rendre raiſon de tout. Moliere diſoit qu'on ne pouvoit préſenter les vices ſous trop de faces ; mais il n'y avoit point de ſon tems de *Feuilles Hebdomadaires* qui lui fiſſent connoître ſes erreurs. Je me laiſſe aller à la réflexion ſans le vouloir. Pour vous dédommager de cette diſtraction, je vais

vous rapporter quelques passages de ces Satyres.

» Un Cordonnier, dit M. Rabener dans le Catalogue des » Fous, qui de son trepied pro» phétisoit que le régne du Pa» pe finiroit en 1746; que le » Roi de France seroit pris par » les Pandoures; que le Schach» Nadir feroit son entrée dans » Paris; & que les cuirs devien» droient plus chers à Londres » que sous le régne d'Elisabeth.

Dans *la liste des Morts* on trouve ce morceau-ci :

» Charles Hunding s'enrichit » par ses épargnes & par son » travail, & quoique puissam» ment riche il ne cessoit de se » plaindre de la dureté du tems, » & murmuroit contre le moin» dre impôt. Il regrettoit la dé» pense qu'il ne pouvoit éviter » de faire pour lui-même. Il

» calculoit avec attention com-
» bien il auroit gagné, s'il eût pû
» se dispenser de remplir son es-
» tomac deux fois par jour. Le
» luxe des habits étoit à ses yeux
» le plus grand des péchés.
» L'homme ne devroit, selon
» lui, porter que du noir, parce
» que ses vêtemens devoient lui
» rappeller la chûte du premier
» Pere. Il faisoit plus, il cher-
» choit à rappeller l'idée du Pa-
» radis terrestre en portant les
» siens si déchirés que sa peau
» passoit au travers. Si le hasard
» le forçoit à quelque dépense ex-
» traordinaire, il avoit l'art de la
» repartir sur son domestique. Il
» tressailloit à la vûe d'un pauvre,
» & ne pouvoit imaginer que le
» Ciel souffrît des fainéans sur
» la terre. Ses enfans lui parois-
» soient un fardeau insuppor-
» table. Il avoit quatre garçons;

» & ſa femme étoit accouchée
» d'une fille ; il vouloit faire ceſ-
» ſion, perſuadé que pour éle-
» ver une fille ſelon la mode il
» falloit ſe réſoudre à faire ban-
» queroute. Si la mort lui enle-
» voit un enfant, il regardoit
» cet accident comme le rem-
» bourſement d'une dette ha-
» ſardée. La frugalité régloit ſa
» maiſon, au point que ſa fem-
» me ſeroit devenue étique ſi ſa
» beauté ne lui eût procuré quel-
» ques repas pour entretenir ſon
» embonpoint. Son mari lui
» donnoit des leçons ſur cet ar-
» ticle Il étoit convaincu que
» pour entretenir une ſociété il
» faut que chacun faſſe valoir
» ſes talens. Il endoctrina ſa
» fille auſſitôt qu'elle fut en âge ;
» mais il en fut la dupe, &
» l'augmentation qu'elle appor-
» ta dans le ménage devint plus

» onéreuſe que profitable. Il » voulut la deshériter. Heureu- » ſement l'Auteur du dommage » offrit de la prendre ſans dot, » & cette heureuſe penſée rap- » pella ſa belle humeur. «

Enfin, M. Rabener a paſſé en revûe les vices & les ridicules auxquels les hommes ſont ſujets, les a préſentés d'une façon plaiſante ; & la gayeté qu'il a répandue partout, eſt ſans doute ce que l'Auteur des Feuilles a voulu lui reprocher, quand il a dit que ces deux Satyres n'offroient que les mêmes portraits & les mêmes idées.

Je n'ai voulu qu'effleurer ces quatre volumes. On vous avertit qu'on effleure les Ouvrages, crainte que vous ne vous en apperceviez : mais cette précaution eſt inutile.

Il y a même pluſieurs pièces qu'il

m'a paru très-inutile de vous indiquer. La façon dont on a rendu compte des autres prouve cette inutilité.

Les différens traits que j'ai rapportés de mes Traducteurs doivent vous faire juger de la délicatesse de leur plume. Ils doivent encore faire juger de l'envie que l'Auteur *des Feuilles* a de déprimer cet Ouvrage.

Leur misérable version est pleine d'additions de leur part, elle fourmille de contre-sens, d'expressions basses, de mots impropres, de solécismes, de barbarismes même. Avant *les Feuilles* on ne voyoit que des critiques fades, parce que jamais on n'y trouvoit d'invectives de cette espéce; mais ce nouveau genre de critiquer est plus vif, plus intéressant; il met les Auteurs dans le cas de ne point répondre, & ne leur

laisse pour prétexte de leur silence que le dédain.

Ils mettent sans façon Maniagues pour Maniaques; & il ne faut pas croire que ce soit une faute d'impression. Cela est vrai, car *Maniagues* ne se trouve que dans un endroit, & *Maniaques* se trouve dans trois ou quatre autres. On demandoit un jour à M. de F*** s'il suivroit la nouvelle ortographe. Il répondit : » je me charge du soin de » penser, & je laisse au Libraire » celui d'imprimer.

On trouve l'extrait & la critique des Satyres de *M. Rabener* dans *les Mémoires de Trevoux*, *Octobre* 1754. Un Sçavant de l'ancien goût me disoit l'autre jour; » c'est dans *les Mémoires* » *de Trevoux* que la traduction » des Satyres de M. Rabener est » appréciée à sa juste valeur. Je

» voudrois en vain vous exprimer les obligations que nous avons à l'Auteur de ces Mémoires. Il lit les Ouvrages avec attention, leur donne les louanges qu'ils méritent, en reprend avec douceur les fautes. Du ſein de la retraite il fait entendre ſa voix aux Ecrivains, encourage les bons; & convaincu que les talens ont des gradations plus ou moins ſenſibles, il ne décourage point les médiocres avec barbarie. «

Je ſuis, Madame, &c.

A Paris le 11 *Novembre* 1754.

LETTRE

LETTRE II.

Les Tuteurs.

LA 22e. Lettre finit par les *Tuteurs*, Comédie en deux Actes en vers. *Voici enfin, Monsieur, une Comédie nouvelle, ... plus heureuse que les précédentes, & dont on peut dire que l'Auteur donne de justes espérances. .... Il n'y a du moins ni Métaphysique ni Jérémiades dans cette Piéce. Le fond en est comique; j'entends ce comique que Moliere lui-même a souvent employé, & que nous avons malheureusement trop perdu de vûe ...... Le succès de cette Piéce est décidé par rapport à M. Palissot.*

J'avois oublié, Madame, de vous avertir que l'Auteur des

Feuilles ne garde point de milieu entre la haine & l'amitié. Vous le voyez souvent blâmer, mordre, déchirer; quelquefois il donne les louanges les plus outrées; il prête même au Public un jugement tout opposé à celui qu'il a donné.

La Comédie *des Tuteurs* a occasionné cette remarque. Cette Piéce a chancelé quelque temps sur le théâtre, & à la fin à tombé, malgré le soin qu'on a pris pour l'appuyer. Voici à peu près quel en est le fond. Une jeune fille se trouve avec trois Tuteurs. (Trois Tuteurs: c'en est trop d'un; pourquoi multiplier les êtres incommodes?) Ces Tuteurs sont trois fous. L'un est Nouvelliste, l'autre Antiquaire, le troisiéme aime les voyageurs. Il est question de donner un mari à leur pupille; ils ne

peuvent s'accorder sur le choix, parce que celui qui plaît à l'un déplaît aux deux autres. La pupille n'est ni nouvelliste, ni antiquaire, ni disposée en faveur des voyageurs ; mais elle a le cœur tendre, & donne sa foi à un jeune homme. Cet amant, pour tromper les trois fous, leur parle à tous les trois séparément ; avec l'un il est Nouvelliste, avec l'autre il aime l'antiquité, avec le troisiéme enfin il ne paroît avoir du goût que pour tout ce qui est éloigné de sa patrie. Par ce stratagême il obtient leur consentement par écrit, les rassemble tous trois, les prie de lui pardonner sa ruse en faveur de l'amour. Ils se séparent tous les trois & abandonnent la pupille à son amant. Crainte de faire languir le spectateur, on lui fait appercevoir le dé-

nouement de la Piéce dès le commencement, on a tâché de ſemer çà & là quelques plaiſanteries pour amuſer ceux qui auroient la patience de reſter juſqu'à la fin. La diſpute des Tuteurs, lorſqu'ils veulent choiſir un mari à leur pupille prouve leur folie; car je ne crois pas que des gens un peu ſenſés puſſent tenir les propos qu'on leur met dans la bouche, & des Tuteurs de cette eſpéce en auroient beſoin eux-mêmes. Les converſations que l'amant de la pupille tient avec chacun d'eux, ne font plaiſir qu'autant qu'elles accélerent la fin de la Piéce. L'amant ruſé paroit vis-à-vis de l'Antiquaire avec une mauvaiſe robe & une vieille lanterne qu'il dit être la *lanterne de Diogene.* Perſonne n'a ri à l'aſpect de cette *maſcarade*. On aſſure cepen-

dant que ce comique eſt digne de Moliere. Je croirai volontiers que ſi cette Piéce n'a pas eu grand ſuccès, c'eſt que le Public n'en a pas ſenti toutes les beautés. Cette même diſgrace eſt arrivée à Moliere même. Si Boileau ne put digérer le ſac de *Scapin*, qu'auroit-il dit de la *lanterne des Tuteurs* ?

L'extrait ſuivant fait un contraſte bien ſingulier avec le précédent. Il eſt tiré de la vingt-troiſiéme *Feuille Périodique*.

Je me ſuis enfin déterminé, Monſieur, à lire un nouveau Livre de M. de CHEVRIER, *intitulé* : MÉMOIRES DES HOMMES ILLUSTRES DE LORRAINE, *avec une réfutation de la Bibliothéque Lorraine de Dom* CALMET, *Abbé de Senones.* Il eſt vrai que c'eſt agir en *déterminé* que d'entreprendre de critiquer tous les

Ouvrages, de quelqu'eſpéce qu'ils ſoient, & d'inſulter les Auteurs.

*Dans un Ouvrage plein de recherches, le ſçavant Bénédictin avoit élevé des trophées à tous les Ecrivains de ſa Patrie. Le goût du ſiécle eſt pour les petits volumes, & l'Abbé de Senones avoit fait un in-folio. M. de Chevrier a cru pouvoir le réduire à deux in-*12. *Peut-être lui ſçauroit-on gré de ſon travail, tout défectueux qu'il eſt, s'il parloit avec moins d'irrévérence & de l'ouvrage qu'il compile & de l'Auteur reſpectable qu'il critique. On ne peut lui pardonner l'acharnement qu'il fait paroître à chaque page contre un Ecrivain à qui il doit tout le fond de ſon Livre*. L'Auteur des Feuilles a bien de la pénétration de découvrir de l'irrévérence & de l'acharnement dans ce que M.

de Chevrier dit de Dom *Calmet*. Voici comme il parle de ce respectable Auteur.

» Le laborieux Dom *Calmet* » dont tous les Sçavans respec- » tent les mœurs, & estiment » le zéle, a mis au jour il y a » près d'une année un *in-folio* » très-vaste, intitulé : *Bibliothé-* » *que de Lorraine, ou Histoire des* » *Hommes illustres qui ont fleuri* » *en Lorraine*. Ce recueil ren- » ferme plus de neuf cens titres » d'ouvrages que personne n'a » vûs, & qui consacrés par une » tradition plus que suspecte, » prétendent immortaliser des » Citoyens inconnus. Au pre- » mier défaut que l'Abbé de Se- » nones auroit dû éviter, il s'en » joint un autre plus dangereux » encore, les occupations mul- » tipliées de *Dom Calmet* ne lui » ayant pas permis de lire les ou-

» vrages réels dont il parle dans
» ſon Livre, il a eu la complai-
» ſance de s'en rapporter au bruit
» public, & égaré par la voix mê-
» me qui auroit dû le guider. Il a
» placé parmi les Hommes illuſ-
» tres un grand nombre d'autres
» qui en ſont exclus par l'ouvra-
» ge même qui leur ſert de paſſe-
» port... *Dom Calmet*, incapable
» de tromper, juge de tous les
» hommes d'après ſon caracté-
» re. Il croit ſans l'ombre de
» défiance celui qui a oſé lui
» dire j'ai vû, & cette facilité a
» donné naiſſance à l'Hiſtoire
» des *Vempires*.

Ce que j'aime le mieux de toutes les Poéſies de Gringore, c'eſt ce quatrain que *M. de Chevrier ne cite pas, & qui devroit être lû, relû, appris, médité principalement par tous ceux qui nés ſans talens, ſe mêlent de faire des Livres.*

Qui bien ſe mire, bien ſe voit,
Qui bien ſe voit, bien ſe congnoit.
Qui bien ſe congnoit, peu ſe priſe,
Qui peu ſe priſe, ſage eſt.

Ce quatrain pourroit encore ſervir d'avis à ceux qui ſe chargent du ſoin de décider des talens; mais aujourd'hui perſonne ne ſe mire, & perſonne ne ſe connoit.

Pierre Grégoire né à Toulouſe. Ce Juriſconſulte ſe ſignala par une diſpute ſinguliére à Pont-à-Mouſſon. Il fit un volume immenſe pour prouver que cette Ville devoit s'appeller en Latin Ponti-Muſſum; ſes adverſaires vouloient qu'on la nommât Muſſi-Pontum; & M. de Chevrier, pour terminer un différend qui dure encore entre les Jéſuites & la Faculté de Droit veut qu'on l'appelle Pons ad Mucio-

nem. C'eſt, dit-il, le terme propre & le plus convenable. L'Univerſité ne manquera pas de ſe rendre à une auſſi grave autorité.

M. de Chevrier en vain appuie ſon ſentiment de celui de Charles le Pois, on le blâmera toujours. Il n'eſt permis qu'à l'Auteur *des Feuilles* de décider, & il a raiſon de déclarer la guerre à quiconque uſurpe ſes droits.

» La Ville de Pont, dit M.
» de Chevrier, dont il s'agit ici,
» eſt ſituée ſur les bords de la
» Moſelle, & a pris ſon nom
» d'un pont qui de chez elle paſſe
» au château de Mouſſon, donc
» que *Pons ad Mucionem* que
» Charles le Pois a employé de-
» vient le terme propre, le ſeul
» convenable.

On trouve mauvais que M. de Chevrier ait donné des louanges à ſes parens. *Avec un peu plus*

de modestie, dit-on, n'auroit-il pas parlé moins anphatiquement de son pere & de son oncle?

L'Auteur *des Feuilles* veut étendre ses droits. Il a acquis celui de dire seul des invectives, il veut encore être le seul à donner des louanges. Celles qu'il donne à ses amis sont outrées, & il ne veut pas accorder à un fils la liberté d'en donner à son pere.

Voici une contradiction bien sensible & en même-tems bien odieuse, puisqu'elle attaque un corps respectable qu'il suppose coupable du plus grand crime. En parlant du Pere Norbert Capucin qui a rempli toute l'Europe de ses querelles avec les Jésuites, l'Auteur dit expressément qu'il ne décidera pas entre les deux partis, & qu'il se gardera bien de prononcer d'après les Mémoires du Capucin. Cepen-

dant sur ces Mémoires il assure que les Jésuites, pour se concilier les Indiens, avoient accommodé leur idolâtrie avec notre religion. Sur la parole du Pere Norbert M. de Chevrier taxe d'idolâtrie des rits purement civils, qui pendant très-long-tems avoient été tolérés par les Souverains Pontifes. N'est-ce pas décider positivement contre les Jésuites en faveur du Capucin? Si L'Auteur des Feuilles avoit lû ce passage avec plus d'attention, il se seroit épargné la peine de faire ces belles réflexions.
» Sans décider, dit M. de Chevrier, entre le Pere Norbert » & les Jésuites, je dirai que ce » Capucin s'étant adonné à la » prédication, conçut le dessein » de se faire nommer Missionnaire dans les Indes Orientales. Le Pape qui approuva son » zéle, le chargea de ses pou-

» voirs, le fit partir pour la côte
» de Coromandel. C'est dans ce
» pays que les Capucins, jus-
» qu'alors unis avec les Jésuites
» se séparerent, *sous le prétexte* *
» que ceux-ci avoient enlevé la
» Cure de Malabres de Pondi-
» cheri, & que dès-lors on vit
» un schisme qui ne dut son ori-
» gine qu'à la complaisance des
» Jésuites, qui pour se concilier
» les Indiens avoient accommo-
» dé leur idolâtrie avec notre re-
» ligion. Le Religieux de Saint
» François entra dans des preu-
» ves sur lesquelles je n'établirai
» aucun fondement que je n'aye
» vû la réfutation des Jésuites.

M. PALISSOT *né à Nancy, est l'Auteur de la Tragédie de* ZARÈS, *d'*APOLLON MENTOR, *du Roman de* ZÉLINGUA, DES OBSER-

* Ces trois mots changent bien le sens de la phrase. Pourquoi les a-t'on retranchés ?

VATIONS SUR LA MALTHIADE, *d'une* CRITIQUE D'ARISTMENE, *d'un* COUP D'ŒIL SUR LA LITTÉRATURE *& de* L'HISTOIRE DES ROIS DE ROME, *d'un Poëme Latin intitulé* SAMSON, *d'un autre sur la Religion, de trois Tragédies manuscrites, de deux Comédies, d'un Opéra, de plusieurs Epîtres, d'un* RECUEIL D'EPIGRAMMES, *d'un Discours prononcé à l'Académie de Nancy*, &c. Le Public est encore menacé de sa part de bien d'autres choses aussi intéressantes. *Il a l'esprit aisé, la versification agréable dans les sujets légers, véhémente dans la Satyre, de la vérité dans l'expression, une noble simplicité, de la Logique, &c. M. de Chevrier ne trouve pas que cela suffise pour être compté parmi les Ecrivains de Lorraine.* Il a tort, mais M. Palissot en est dédommagé par la place qu'on lui

donne dans *les Feuilles* & par l'énumération qu'on y fait de ses Ouvrages & de ses talens. Il paroît que cet oubli de la part de M. de Chevrier lui attire toutes les invectives qu'on lui dit à l'occasion de son ouvrage ; je lui conseille de réparer sa faute dans une autre édition ; de corriger quelques négligences de style, & de faire moins usage de son esprit ; son ouvrage pourra arriver à une perfection dont il n'est pas éloigné.

Je suis, Madame, &c.

A Paris le 8 *Novembre* 1754.



LETTRE III.

Lettres Juives.

VOici, Madame, quelque chose de singulier. C'est l'apologie des Lettres Juives.

On vient, Monsieur, de donner à la Haye une édition nouvelle du Livre de M. D'ARGENS, *si connu sous le titre de* LETTRES JUIVES *ou* CORRESPONDANCES PHILOSOPHIQUES, *&c... Cette édition est en huit petits volumes. Lambert, Libraire à Paris, rue & à côté de la Comédie Françoise, en a quelques exemplaires. Les augmentations qu'on y a faites relevent le mérite de cet ouvrage, qui, comme vous sçavez, a le plus contribué à la réputation de son Auteur.* M. D'ARGENS *y reprend avec beaucoup de*

liberté les vices & les ridicules des Pays où il a voyagé ; & il mêle à ſa critique une infinité de petites anecdotes qui en rendent la lecture agréable. Ce ſont trois Juifs appellés *Aaron Monceca*, *Iſaac Onis & Jacob Brito*, qui ſe rendent compte mutuellement de ce qu'ils remarquent de plus ſingulier chez les différentes Nations où leurs affaires les appellent.

Ces Lettres, Madame, ſont en beaucoup d'endroits une copie collationnée de *Bayle*, *de l'Eſpion Turc*, *de Pope*, &c. On eſt accoutumé à trouver les bons Auteurs copiés çà & là dans les ouvrages modernes. Les jeunes *Provinciaux* & les Ecoliers qui n'ont lû ni *Bayle*, ni l'*Eſpion Turc*, ni *Pope*, &c. liſent avec avidité *les Lettres Juives* ; mais ceux qui ont un peu d'érudition

aiment mieux avoir recours aux originaux que de s'en tenir à ces copies. L'Auteur *des Feuilles* assure cependant qu'il y a une infinité de petites anecdotes qui en rendent la lecture agréable, il le prouve par celles-ci. Elles sont effectivement fort agréables & fort intéressantes.

Un jour un jeune Officier prit de l'amour pour la Petit-Pas morte il y a quelques années. Elle étoit danseuse à l'Opéra. Il étoit aimable; mais, selon l'usage il avoit peu d'argent comptant. Il n'avoit jamais parlé à l'Actrice, & n'en étoit point connu. L'envie d'être auprès de sa maîtresse & de s'en faire aimer, lui suggera un expédient fort extraordinaire. Il entra chez elle en qualité de Laquais. Il la servoit avec une attention scrupuleuse, & elle s'applaudissoit d'avoir fait une aussi bonne acquisi-

tion. Quelques jours s'écoulérent, sans qu'il se trouvât plus avancé qu'auparavant. La facilité de voir sa maîtresse devint pour lui la source de bien des chagrins. Quel supplice en effet pour un amant d'être témoin du bonheur de ses rivaux ! L'amour eut pitié de ses peines ; un jour la Petit-Pas donnoit à souper à un Officier du même Régiment. Le Laquais fut obligé de servir ; il fut reconnu, l'Actrice lui sçut bon gré de ce stratagême ; elle le fit mettre à table, & après le souper elle le conduisit dans sa chambre, lui fit passer la nuit avec elle, & le trouva aussi habile amant que zélé domestique. L'Officier jouit d'un bonheur paisible jusqu'au moment où il fut obligé de retourner à sa garnison.

L'aventure suivante n'offre point l'image d'une félicité aussi douce. Deux jeunes Mousquetaires soupi-

roient avec leurs maîtresses dans une maison équivoque de la rue Saint Martin. Le Commissaire du Quartier s'y étant transporté, se mit en devoir de saisir les filles. Mais un des Mousquetaires éteignit la chandelle, & mettant l'épée à la main, cria de toutes ses forces : tue, tue. Son camarade fit la même chose. Le Commissaire, les Archers mourant de peur, se mirent ventre à terre pour éviter la rencontre des épées. Les Mousquetaires gagnérent la porte, emmenerent les deux filles, & en sortant ils enfermerent le Commissaire. Lorsqu'il n'entendit plus de bruit, & qu'il fut rassuré, il voulut sortir ; mais il fallut qu'il enfonçât la porte ; ce qui donna le tems aux Mousquetaires & aux filles de se mettre en sûreté. JACOB BRITO est à Rome où il admire de pareilles merveilles. Ce sont là

ces petites anecdotes qui rendent, dit-t'on, la lecture *des Lettres Juives* agréables. Il est bien singulier de trouver ces agrémens dans un ouvrage intitulé *l'Année Littéraire.*

Consultations de Médecine.

Les Consultations de Médecine; par M. Hoffman, Premier Médecin de Sa Majesté le Roi de Prusse, traduites du Latin en quatre volumes *in*-12. ont trouvé place dans *les Feuilles Périodiques*. La façon dont cet ouvrage y est présenté en fait connoître l'utilité. Contre son usage l'Auteur *des Feuilles* fait grace de sa décision, & y substitue trois ou quatre petites anecdotes fort intéressantes. Il commence son extrait par expliquer ce que c'est qu'une consultation de Médecine.

Vous sçavez, dit-il, que dans les maladies dangereuses on ne se contente pas de consulter un seul Médecin, on en assemble plusieurs & on a recours aux plus accrédités. S'il arrive que l'éloignement ne leur permette pas de se transporter chez le malade, le Médecin du lieu leur envoye un exposé fidèle de la maladie; ils en conférent entr'eux, forment leur délibération & prescrivent ce qu'ils jugent convenable. C'est ce qu'on appelle CONSULTATIONS. *Plusieurs Médecins en ont composé des recueils considérables & très-utiles, & parmi les ouvrages de ce genre on estime sur tout les consultations de Médecine par* M. FREDERIC HOFFMAN..... *Il ne me conviendroit pas de décider du mérite de cet ouvrage; c'est aux gens de l'art à en faire l'éloge ou la critique..... Un vieillard de soixante*

& dix ans jouiſſoit d'une ſanté parfaite. Un ſoir qu'il avoit avec ſes enfans un entretien fort gai. Il fut ſurpris tout à coup d'un affoibliſſement ſi grand de tous ſes ſens, qu'il en perdit l'uſage de la vûe, de l'ouie & de la parole, & même de la connoiſſance. On crut d'abord que c'étoit une attaque d'apoplexie, & l'on fit venir le Médecin & le Curé; mais on eut beau lui faire prendre toutes ſortes de remédes, il ne donna aucun ſigne de vie. A minuit le Médecin le trouva dans la même ſituation, ſi ce n'eſt que ſes membres étoient fort agités, & ſon corps tout couvert d'une ſueur très-froide & très-abondante. Deux heures après le malade commença à revenir comme s'il fût ſorti d'un profond ſommeil. On lui demanda comment il ſe trouvoit, il répondit qu'il avoit dormi fort tranquillement. Depuis ce moment il s'eſt

toujours bien porté; mais le malade désire de sçavoir s'il n'y a pas lieu de craindre des rechûtes. M. Hoffman avoue que depuis quarante ans qu'il exerce la Médecine, il n'a point rencontré de maladie semblable. Il l'attribue à la disette des esprits animaux occasionnée par un long travail. Les cordiaux qu'on a fait prendre au malade pendant sa défailliance les a réparés, & la nature a repris le dessus. Il n'y a pas lieu de craindre qu'il ait des rechûtes, pourvû qu'il évite avec soin toute application trop forte & trop assidue. Le travail & la contention sont funestes dans un âge avancé. L'Auteur finit sa consultation par prier Dieu de donner une longue vie à son malade.

Voici, Monsieur, un exemple rare de migraine survenue à un sexagenaire. Elle commença par

un

un enchiffrenement qui alla tou-jours en augmentant pendant l'espace de dix-huit mois. Les narines du malade se boucherent entiérement & ne laissérent plus aucun passage à la respiration. Il survint ensuite des douleurs qui lui entreprirent toutes les parties de la tête jusqu'au coû. Après avoir souffert pendant six semaines des maux incroyables il lui sortit par le nez une mucosité tenace, semblable à du sang qui filoit souvent la longueur de plusieurs brasses. Cette mucosité devint coulante ; mais elle ne dégagea pas la tête, & c'est dans cet état que le malade fit consulter M. Hoffman. Il négligea la méthode salutaire que ce grand Médecin lui prescrivit ; & au lieu de remédes purgatifs, s'étant fait traiter par le mercure il fut surpris d'une suffocation qui l'emporta. Je n'irai pas plus avant

dans l'extrait que l'Auteur des Feuilles a fait des *consultations de Médecine*. Ces deux petites Histoires suffisent pour vous prouver ses connoissances dans la Médecine, & comment il goûte un ouvrage qui est traité.

Je suis Madame, &c.

A Paris le 12 *Novembre* 1754.



LETTRE IV.

La Créole.

JE vais, Madame, vous rendre compte d'une piéce qui a donné lieu, à l'*Auteur des Feuilles* de montrer son équité dans tout son jour. C'est la *Créole*. Tous les Ouvrages qui paroissent doivent un tribut aux libelles de l'Auteur Hebdomadaire. Ils étoient autrefois deux champions qui, ne pouvant monter sur le Parnasse se mirent en embuscade au bas du vallon, pour attendre les écrivains au passage, les saisir & les déchirer eux & leurs ouvrages. Le Dieu du goût les apperçût, les chassa & les oublia. Imaginez-vous, Madame, deux bandes qu'on

dissipe & qui se réunissent en une. Ils reparurent bientôt après enflés de la recrue nouvelle, d'un compagnon qui leur ressemble en tout point. Mêmes talens, même cœur, mêmes principes, même penchant pour la calomnie & les invectives. Ils prirent chacun leur district; les uns se chargerent des libelles, & l'autre d'insérer dans des piéces Dramatiques des injures grossiéres, que les Comédiens ont eu la sotise de débiter sur le théatre; & la principale clause du traité de ces Messieurs, fut de se venter réciproquement & de faire même semblant de s'estimer, pour tacher d'en imposer aux autres.

La Créole dont j'ai à vous parler fut jugée sans être entendue. Ces vils insectes, incapables de rien produire &

qui ne sçavent que déchirer les productions d'autri, avoient prémédité la chûte de cette piéce ; la maligne joye avec la quelle l'Auteur des Feuilles l'annonen est la preuve. .

Au lieu d'extrait il fait un libelle contre celui qui l'a composée. Tout sont vénin n'est pas encore jetté. Pour avoir occasion d'y revenir à une seconde reprise, il suppose qu'un de ses amis, à la sollicitatition de l'Auteur, *M. le Chevalier de la Morliére*, lui écrit une Lettre „ pour l'engager à se retracter sur la *Créole* & à en louer le style ; à cette lettre il fait une pitoyable réponse qui signifie qu'il ne veut ni lire la *Créole*, ni se retracter. Auroit-on jamais imaginé une pareille inconséquence ? Il dit que le tumulte a empêché d'entendre cette piéce, lorsqu'elle a

été représentée, il refuse de la lire & la juge: *M. le Chevalier Morliére* à cette critique a fait une réponse intitulée *le Contre-poison des Feuilles*; vous l'avez, sans doute lue. C'est la lime que le serpent ne peut mordre.

La Créole est-elle si mal écrite qu'on voudroit le persuader? Les Ouvrages que M. le Chevalier *de la Morliere* a donnés au public engagent à en douter. Vous ne serez peut-être pas fâchée, Madame, d'en connoître l'intrigue, d'en lire quelques endroits; enfin, de voir s'il est impossible de donner des louanges à cette Piéce. Je l'ai vûe entre les mains d'un de mes amis & dans une lecture rapide, je n'ai pû en tirer que ceci.

D'*Armont*, jeune homme de condition, devient amoureux d'une jeune Demoiselle nom-

mée *Lucie*, venue de Saint Domingue à Paris, avec sa mere, à la poursuite d'un procès de conséquence. La mere meurt & d'*Amont* épouse secretement la jeune *Lucie*. Pour se dérober à la colére de *Dorigni* son pere, il se retire en Province avec sa femme. L'argent manque, pour subsister, ils se mettent dans une Troupe de Comédiens; bientôt ils passent dans les Isles & vont jouer la Comédie d'une habitation à l'autre. *Dorigni* les fait chercher, il apprend qu'il sont partis pour les Isles, suit leurs traces & y arrive presque aussitôt qu'eux. Il va loger chez *Serval* un de ses amis qui depuis long-tems est établi aux Isles, lui conte son malheur. *Serval* est d'un caractére gai, même un peu étourdi, il commence par blâmer les larmes de son ami;

« De la douleur, dit-il! Que dia-
» ble, il faut se faire une raison,
» une philosophie; mais ne pas
» choisir la plus triste, comme tu
» as toujours fait... dans des oc-
» casions comme celles-là. *Quoi-*
» *qu'on soit pere, il ne faut pas*
» *mourir.* » Il cherche ensuite à l'amuser & ne reconnoissant d'autre plaisir que celui de la Comédie, il ne lui propose que celui-là. On se sert de *Darmont* & de *Lucie* pour dissiper un chagrin dont eux-mêmes sont cause. Cette situation est intéressante : elle met l'esprit dans cette inquiétude qui prouve le goût d'un Auteur. *Darmont* ne peut être reconnu, parce que son visage est couvert d'un masque; mais à l'aspect de son pere il s'épouvante, il craint sa juste colére. » Ma chere *Lucie*, dit-il, ne
» nous sommes nous point enga-
» gés

» gés trop imprudemment ? La
» vûe de mon pere me jette
» dans un trouble, dans un ac-
» cablement dont je ne puis re-
» venir. « *Lucie* n'est point fille de *Dorigni*; la nature ne lui cause ni remors ni crainte, elle la laisse refléchir & l'amour lui donne du courage, elle en inspire à son mari. » Espérez tout de mes
» soins, lui dit-elle, & du pou-
» voir de la nature. L'arrivée de
» votre pere dans cette Isle, est
» un coup du ciel qui à pitié de
» nos malheurs.... Le masque
» nous favorise, profitons-en
» pour lui présenter sous une
» fausse apparence l'image la plus
» attendrissante de nos malheurs
» & de notre repentir.... J'ai
» un pressentiment que nous
» touchons à la fin de nos peines
» & qu'un heureux attendrisse-
» ment désarmera ce pere irrité.

» Ne perdons point de tems ;
» rentrons & pendant qu'ils sont
» occupés à faire avertir tous
» les habitans voisins de cette
» maison, allons tout préparer
» pour l'affaire la plus importan-
» te de notre vie & dont je ne
» puis m'empêcher de me pro-
» mettre le plus heureux succès.
» Toi Frontin (c'est leur valet)
» je te charge d'un divertisse-
» ment qui doit précéder notre
» scéne ; mêles y tout l'agré-
» ment possible, ce n'est pas la
» premiére fois que la gaieté a
» préparé les esprits à des senti-
» mens contraires. «

Ils jouent une scéne dans laquelle ils peignent d'une maniére touchante, leur situation, leur amour, la douleur qu'ils ont d'avoir offensé leurs parens, la crainte d'être séparés l'un de l'autre, enfin l'envie qu'ils ont

d'obtenir leur grace. *Darmont* se flatte que son pere sera touché de ses malheurs & qu'il lui pardonnera sa faute: » l'amour, » dit-il, lui peindra par ma bou» che & tes charmes & tes ver» tus. Les premiéres me servi» ront d'excuse; il reconnoîtra » aisément les autres. » Les vertus de *Darmont*, celles de sa femme touchent le spectateur, & quelque juste que soit la colére du pere on desire qu'il leur pardonne. La scéne de plus en plus devient touchante; les deux acteurs craignent de ne point obtenir grace, ils veulent se sacrifier l'un pour l'autre; *Lucie* exprime sa douleur par ces mots: » Moment cruel ! . . jour funes» te ! . . . serois-tu marqué pour » mettre le comble à notre in» fortune ! » . . . .

Cette scéne rappelle à *Dori-*

gni, l'idée de son fils, la nature lui parle, son cœur s'attendrit, il tombe entre les bras de son Domestique. *Lucie*, attentive à tous ses mouvemens court à lui, marque de l'inquiétude sur sa santé; par ses attentions elle le dispose en sa faveur, par son esprit & sa douceur elle gagne son amitié. Voilà, Madame, l'adresse avec laquelle l'Auteur amene le dénouëment. *Dorigni* lui conte son malheur, il la prie de lui aider à chercher son fils. Elle lui promet tout ce qu'il demande; & tâche de le préparer à pardonner à son fils en cas qu'il le retrouve: » avec un cœur com»me le vôtre, dit-elle, il n'est » pas possible qu'en faisant deux » malheureux vous puissiez jouir » de la tranquilité dont vous vous » flattez.... Je plaide la cause de » cette même nature que vous

» croyez vengen. Je veux vous
» dérober à des remords cruels
» & déchirans, à cette odieu-
» se satisfaction qu'on ressent
» à faire du mal, vous empêcher
» de réduire au désespoir un fils
» qui, malgré sa faute, vous
» aime, vous respecte. Auriez-
» vous connu les deux objets de
» ma colére, lui répond *Dorigni*?
» Ayez pitié de mes larmes &
» de l'état cruel où ils me rédui-
» sent ... Vous vous troublez à
» votre tour! Que faut-il que
» je pense? ... Ah dieux! leur
» asile vous est connu. N'en de-
» vroient-ils pas trouver un in-
» violable dans votre cœur, lui
» dit *Lucie*, en se jettant à ses
» genoux? ah par pitié daignez
» me rassurer sur leur sort. Vous
» les verrez bientôt à vos pieds
» expirer de reconnoissance &
» de joye. « Ces vives instances

diminuent la colére de *Dorigni*, mais ne l'étaignent pas tout-à-fait. » apprenez moi, dit-il, » en quel lieu il se cache & n'im» posez point de loi à un cœur » paternel, si sensiblement ou» tragé. Quoi ! Monsieur, re» prend *Lucie*, lorsque je vous of» fre de vous faire voir votre fils, » vous ne voulez profiter de ma » promesse que pour méditer le » tourment de sa vie. « La tendresse dans ce moment s'empare du cœur de *Dorigni*, elle y prend la place de tous les autres sentimens. » Eh bien qu'il paroisse, » dit-il, & qu'il laisse agir la na» ture & vos efforts. *Serval* l'ami » de *Dorigni* lui demande quel » parti il veut prendre. *Dorigni* » reprend alors toute sa colére » & lui répond : celui de faire » chercher mon fils dans toute » l'Isle, de l'avoir en ma puissan-

» ce & de le punir d'oser me
» braver après m'avoir si cruel-
» lement offensé. Vous n'irez
» pas loin, dit *Darmont* en pa-
» roissant, pour vous rendre
» maître de ce fils que votre co-
» lére poursuit ; il vient se met-
» tre en votre pouvoir. Ordon-
» nez de sa vie, elle est à vous,
» il est prêt à vous la rendre....
» Je n'entreprendrai point de
» justifier ma fuite ; mais lors-
» que je revois un pere ne trou-
» verai-je en lui qu'un juge ine-
» xorable ? « *Serval*, dont le
caractére est toujours soûtenu,
pour engager *Dorigni* à pardon-
ner à son fils lui tient ce langa-
ge. » Allons *si le remords suffit*
» *pour appaiser les Dieux*, tu
» entends bien que tu ne dois
» pas être plus difficile. Pardon-
» ne à ce pauvre garçon, aussi-
» bien nous a-t-il donné du

» plaisir. . . . D'ailleurs c'est un
» tour de jeunesse qu'il faut en-
» tiérement oublier. « A cette
scéne touchante il en succéde
une autre qui l'est encore bien
davantage. *Dorigni* pardonne à
son fils, mais à condition qu'il
abandonnera sa femme & qu'il
ne la reverra jamais. Ce pardon est
plus cruel pour *Darmont* que le
châtiment. » Votre cœur pater-
» nel, dit-il à son pere, peut-
» il concevoir un si cruel parta-
» ge ? Voulez-vous donc empoi-
» sonner à jamais tous les senti-
» mens que m'inspire sa clémen-
» ce ? As-tu balancé un moment,
» lui répond *Dorigni*, quand tu
» as tout fait pour le déchirer ;
» mais enfin (en se tournant
» du côté de *Lucie*) Mademoi-
» selle, que voulez-vous que
» je fasse de plus ? L'unirai-je à
» l'objet de sa folle passion ? Ah,

» sans vous connoître davan-
» tage, si elle avoit l'ame & les
» vertus que votre extérieur an-
» nonce. Eh bien, lui dit *Lucie*;
» en se jettant à ses genoux,
» connoissez-moi donc toute en-
» tiére, voyez à vos pieds cet
» objet infortuné de votre haine
» & de son amour : frappez;
» je connois assez votre fils pour
» sçavoir que le même coup
» nous ôtera la vie à tous les
» deux. *Serval* s'écrie : la peste
» le friand morceau, je voudrois
» à pareil prix être deshérité de
» tous les peres du monde. « Elle avoit trop bien prévenu *Dorigni* en sa faveur, pour qu'il pût lui refuser sa grace & il lui étoit facile d'obtenir pour elle-même ce qu'elle avoit déja obtenu pour un autre. Il lui tient ce langage. » Votre figure
» est bien éloignée de démentir

» tout ce que vos ſentimens m'a-
» voient annoncé. Je ne cherche
» point à déguiſer l'impreſſion
» étonnante que vous me faites.
» Seroit-il poſſible que la nature
» eût joint tant de perfections
» à une origine obſcure ? Quelle
» honte pour nos préjugés ! Par-
» lez enfin, qui êtes-vous ? Ah
» mes larmes ne vous diſent que
» trop, que cet aveu qui vous
» coute peut-être tant à me
» faire, ſera auſſi déſeſpérant
» pour moi que pour vous. »
Lucie conte ſon hiſtoire, il ſe trouve qu'elle eſt fille d'un Gentilhomme François & niéce de *Serval*. Cette ſurpriſe cauſe beaucoup d'étonnement & fait en même tems un plaiſir ſingulier.

La ſituation de *Dorigni* étoit touchante, on partageoit avec lui ſon chagrin, ſa colére ; mais

on s'intéressoit pour *Darmont*, & pour *Lucie*, l'amour les rendoit malheureux, les malheurs ne servoient qu'à faire éclater leur vertu : on désiroit de les voir changer de situation, & c'est avec satisfaction qu'on voit l'heureux dénouement. Il paroît que le but de cette piéce est de montrer les folies que l'amour fait faire aux jeunes gens, & les malheurs auxquels ils s'exposent. *Lucie* & *Darmont* obligés de courir de Province en Province, de jouer la Comédie pour subsister, font une belle leçon pour la jeunesse. Je ne vous ai rapporté, Madame, de cette piéce que des morceaux qui pouvoient vous en faire connoître le fond. Mon intention n'a pas été d'en tirer ce qu'il y a de meilleur. Je ne suis point apologiste ; d'ailleurs ç'auroit été

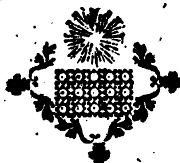
faire un larcin à l'Auteur ; il peut avoir dessein de la faire imprimer. On y trouve des scénes comiques qui sont fort amusantes. Enfin cette piéce ne m'a point parû si malfaite que l'Auteur des *Feuilles* a voulu le persuader. Elle auroit même droit aux louanges du public, s'il y avoit un peu plus de feu, un peu plus d'action dans le commencement. L'exposé en est bien fait, les scénes sortent bien les unes des autres, le dénouëment en est heureux & bien amené, on y trouve des plaisanteries fines, enfin elle est bien écrite.

Que l'Auteur des *Feuilles* s'acharne sur ces Ecrivains obscurs, qui, par des plates & nombreuses productions fatiguent le Public & deshonorent notre siécle, qu'il se charge du soin d'insulter & de médire, on lui

passe ; mais qu'il s'attaque à ceux qui par leur plume sçavent instruire & amuser, c'est ce que les gens sensés ne peuvent lui pardonner.

Je suis, Madame, &c.

A Paris le 20 Novembre 1754.



LETTRE V.

Lettres de Madame de Sevigné.

LA 24me. feuille commence par l'extrait *des Lettres de Madame la Marquise de Sevigné*. On vient d'en donner une nouvelle édition dans laquelle on a mis quatre vingt-six Lettres, qui ne se trouvent point dans les anciennes éditions. On les a insérées, selon leurs dates, parmi celles qui avoient déja paru. On en a fait ensuite un recueil particulier en faveur de ceux qui ont l'ancienne édition. Cet Ouvrage se vend chez *Desprez*, rue S. Jacques au Griffon.

Ces Lettres ont eu tant de Lecteurs qu'il seroit inutile de

les louer ici. La nouvelle édition est déja dans les mains de tout le monde, & je ne pourrois dire que ce qu'on sçait. L'Auteur *des Feuilles* a senti, avant moi, que le silence à ce sujet étoit préférable à tout ce qu'on pouvoit dire. *Je ne m'arrêterai pas à louer les Lettres de Madame de Sevigné, tout le monde connoît la maniére noble, délicate & variée avec laquelle elle exprime sa tendresse pour sa fille. Si la répétition de ce sentiment deplait à quelques Lecteurs, si sa maniére n'est pas toujours naturelle, & si ses expressions qu'elle puisoit dans son cœur, paroissent quelquefois emprunter le langage de l'esprit, par combien de beautés n'est-on pas dédommagé? Que de particularités intéressantes! Que d'anecdotes curieuses! Que d'instructions utiles! Quelles plaisan-*

teries fines ! *Quelles applications ingénieuſes* ! *Quel goût enfin & quelle préciſion dans le jugement qu'elle porte des Sçavans de ſon ſiécle* ! Le jugement qu'elle porte de Racine prouve ce que dit l'Auteur *des Feuilles*. En parlant de ce célébre Poëte, elle dit » ſes Ouvrages n'iront pas » loin & l'on s'en déſabuſera » auſſi vite que du Café. « Je ne rapporte que le précis de ſon jugement.

Mon intention n'eſt point de blâmer les Lettres de Madame *de Sevigné*. C'eſt un modéle de ſtyle épiſtolaire : mais ſi l'on veut aller au delà du ſtyle, on n'y trouvera que des bagatelles, très-peu de goût dans le jugement qu'elle porte des Sçavans de ſon ſiécle. *Racine* comparé au Café en eſt la preuve.

L'impartialité

L'impartialité sur la Musique.

Vous avez, sans doute lû, Madame, la fameuse Lettre que M. *Roüsseau* de Genève fit contre la Musique Françoise. Toutes les plumes furent employées à la réfuter, & l'on ne fit que donner plus d'éclat à sa réputation. On vient encore de lui adresser à ce sujet une Epitre en vers intitulée : *L'impartialité sur la Musique.* Elle ira, comme les autres se perdre dans l'oubli. L'Auteur *des Feuilles*, dit au sujet de cet Epitre : *il est difficile de faire dans notre langue un bon Poëme Didactique : je n'en connois qu'un ; c'est l'*Art Poetique de Boileau.

J'avois cru que le Poeme de la Religion, n'en étoit pas un mauvais : mais je suis revenu

de mon erreur grace aux *Feuilles Périodiques.*

Je trouve, dit-on, bien hardie l'entreprise formée par notre Auteur de répondre en vers au célébre Génevois. Il se propose deux objets dans cet Ouvrage, de réfuter les reproches faits à la Musique Françoise & de prouver que nos Compositeurs ont tous les talens qui font les grands maîtres. . . . Je ne trouve qu'une seule fiction dans ce long Poëme. Elle est destinée à relever la force & l'étendue du génie de nos Musiciens. L'Auteur prétend que leurs beaux Ouvrages parviendront aux siécles les plus reculés, tandis que ceux des Ultramontains n'ont qu'une vogue passagère; & il semble que les Italiens eux-mêmes n'en ayent pas grande idée, puisqu'ils ne font point imprimer leurs Opéra & que l'on n'en connoît que les plus belles arié-

tes qui sont répandues dans le public.

On conte à ce propos que *Dame* Imprimerie,
Cette fille des Arts, qui par son industrie
Transmet le vrai mérite à la postérité,
Voulut, par un projet non encore inventé,
Grossir ses magasins, ses revenus, sa gloire,
Et des Linus de Rome illustrer la mémoire,
En formant un Recueil des plus beaux Opéra
De *Saxoné, Vinci, d'Hendël &c cætera.*
Elle adresse un placet au Roi de l'Harmonie.
Soudain le Dieu des chants ordonne à Polymnie
D'aller au haut du Pinde en chercher des extraits.
Qui chez les doctes sœurs doivent être complets.

* *Saxoné, Vinci, Hendël* les plus fameux compositeurs des Opéra Italiens

Polymnie obéit. On trouve des ſonates,
Des Poëmes divers à juger par les dates,
Faits depuis Métaſtaze. On tourne, on
fouille en vain
Apollon eſt ſurpris que la Gent Italique
Aux filles de Mémoire ait ſouſtrait ſa Mu-
ſique
Tandis qu'il eſt inſtruit que par certain Qui-
dams
Connoiſſeurs & faiſeurs, mais outrés parti-
ſans.
Elle eſt ſans ſon aveu chez les François citée,
Et dans tout l'univers hardiment exaltée,
Comme la ſeule Bonne aiſée à débiter,
Que l'on doive applaudir & qui puiſſe exiſ-
ter.
Apollon ſoupçonnant l'Opéra d'Italie
De démentir au fond tout ce qu'on en pu-
blie,
Et de perdre beaucoup à la diſcuſſion,
Décida qu'en total ſa réputation
N'eſt ordinairement repanduë & fondée
Que ſur neuf ou dix airs; frappé de cette
idée,

Le Dieu des chants, après un conseil réfléchi,
De l'avis de ses sœurs murement enrichi,
Pour répondre au projet de *Dame* Imprimerie
Fait écrire au Greffier de sa chancellerie,
Au bas de la réquête, à côté du grand sceau :
Soit montré dans huitaine à *Jean-Jacques Rousseau.*

Cette fiction me paroît assez plaisante, les vers en sont coulans ; mais ils n'ont pas le suffrage de l'Auteur *des Feuilles. Si tout le Poëme*, dit-il, *étoit écrit dans ce goût, vous en auriez, avec justice, Monsieur, une très-mauvaise opinion.* Il cite ensuite d'autres vers, qui sont plus beaux ; il est vrai qu'il y a plus de feu, cela doit être. Le Poëte a eu intention de peindre les talens de nos Musiciens pour l'expression, il ne pouvoit pas faire usage de la plaisanterie. Il faut prendre les

choses pour ce qu'elles sont.

Les Lacédemoniennes ou Licurgue.

La Critique DES LACÉDEMONIENNES OU LICURGUE, Comédie en vers en trois Actes, par M. *Mailhol*, est fort amusante. Jamais on n'a blâmé un Ouvrage avec plus de force. Chaque mot semble dicté par la vengeance. Voici le motif de la guerre qui s'est allumée entre l'Auteur des *Feuilles* & M. *Mailhol*, le faiseur de *Paros*, Tragédie représentée aux François l'hiver dernier. Lorsque cette piéce fut imprimée, l'Auteur des *Feuilles* en fit une juste Critique; il montra les défauts & loua quelques beautés qui s'y trouvoient. Comme il y avoit plus à blâmer qu'à louer, M. *Mailhol* ne fut pas content de la justice qu'on rendoit à la Piéce. Il fit une répon-

ſe, dit des invectives & ne perſuada à perſonne que ſa Piéce étoit bonne. L'Auteur *des Feuilles* ne daigna employer ſa plume pour répondre à une pareille bagatelle ; mais il a toujours conſervé ſon reſſentiment ; il le laiſſe éclater aujourd'hui. Voici comme il s'exprime.

Cette Comédie a été ramaſſée dans la pouſſiére du Parterre des Italiens, par un Libraire qui, par pitié, lui a accordé un petit recoin dans ſa Boutique ; une morale triſte, peſante & monotone, fait la baſe de cette Piéce, repréſentée ſans ſpectateurs, imprimée ſans Lecteurs. O la belle imagination d'un Ecrivain, de mettre ſur le théatre Italien, un Philoſophe, un ſage, un légiſlateur tel que Licurgue, *de lui donner Arlequin pour confident & de le rendre amoureux d'une jeune Veuve déguiſée en hom-*

me avec laquelle il s'enfuit. La Comédie de *Licurgue* vengeoit assez l'Auteur des *Feuilles*. En critiquant cette Piéce il n'a fait que battre un mort.

Pensées sur les Dangers de l'esprit.

On trouve dans la 14e. *Feuille* l'Apologie de la *Fontaine de Jouvence*, immédiatement après, pag. 262. sont les PENSÉES SUR LES DANGERS DE L'ESPRIT, de *S. M. le R. D. P.* L'Auteur des *Feuilles*, avant de les rapporter dit; *Je crois bien mériter de notre Littérature en l'enrichissant de ce morceau, du loisir* HEUREUX ET SÇAVANT *d'un sage couronné qui se distingue sur le trône par des Ouvrages aussi immortels que ses bienfaits, aussi estimés que sa personne est chérie, qui donne aux Rois des leçons & des exemples* de

de modération, de ſageſſe & d'humanité, aux Gens de Lettres des modéles de raiſon, de goût & de ſtyle, à tous les hommes des idées ſaines de morales, &c. Ces éloges ſont juſtement dûs à l'Ouvrage & à l'Auteur. La poſtérité trouvera ce Monarque dans le Temple de Mémoire à côté de *Marc-Aurelle*, elle cherchera ſes écrits auprès des *Penſées Philoſophiques* de ce Grand Empereur; mais elle ſera bien étonnée de les trouver après un *Balet de l'Opéra Comique*. Autrefois le *R. D. P.* étoit chanté par l'Auteur de la *Henriade*, il l'eſt aujourd'hui par celui des *Feuilles*. Ainſi va le monde.

L'extrait DES OBSERVATIONS SUR LES ANTIQUITÉS D'HERCULANUM, ſe trouve au commencement de la 25e. *Feuille*. Il étoit difficile de ne pas bien

faire l'extrait de cet Ouvrage. Quand un tout est parfait, on n'en peut tirer que de bonnes parties.

La Ville d'*Herculanum* fut ensévelie sous l'éruption du Mont-Vésuve, arrivée vers l'an 79. de JESUS-CHRIST, sous le régne de *Titus*. En 1706, des Ouvriers en creusant les fondemens d'une maison de campagne à *Portici* parvinrent à une voute, sous laquelle ils trouvérent des statues de bronze & de marbre. Cette découverte fut négligée quelque tems ; mais le Roi de Naples & des deux Siciles, a ordonné de nouvelles recherches & l'on trouva à soixante pieds de profondeur le sol de cette Ville malheureuse. Deux célébres Artistes s'y sont transportés, M. *Cochin*, Graveur & M. *Bellicard*, Ar-

chitecte. Ils font connoître avec une admirable précision les découvertes qu'on y a faites. C'est dans les bons ouvrages qu'on prend du goût pour les Sciences & les Arts.

Lettres Juives.

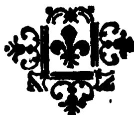
L'Auteur des *Feuilles*, toujours admirateur *des Lettres Juives*, n'a pas voulu se contenter de l'extrait qu'il en avoit donné, il s'est fait un scrupule d'en tenir son Lecteur quitte à si bon marché, & rapporte encore quelques-unes de ces petites histoires qu'il appelle intéressantes. *Monceca étant à Lille s'entretient avec un Officier. Il y a quelque tems, dit le Militaire qu'étant auprès d'une femme, à peine faisois-je réflexion que je lui parlois, j'avois alors des distrac-*

tions. Elle tira un de ses gands; *sa main nue frappa par hazard ma vûe.* AH LA BELLE MAIN *m'écriai-je, sans penser à ce que je disois!* VOUS VOUS MOQUEZ, *répondit en souriant cette femme qui fut très-flatée de ma louange, quoiqu'elle eut réellement la main très-vilaine. Je n'en connois point, continue-t-elle, d'*AUSSI VILAINE. VOUS VOUS TROMPEZ, MADAME, *repris-je, toujours également distrait;* J'EN SÇAI DE BIEN PLUS MAL FAITES. JE VOUS DÉFIE, *reprit-elle,* DE ME LES MONTRER *dans ce moment, la distraction durant toujours: je pris l'autre main de cette femme, & lui dit:* EN VOILA UNE, MADAME, QUI, POUR LE MOINS EST AUSSI LAIDE QUE L'AUTRE. Ces morceaux

qu'on a cités des *Lettres Juives* donneront, ſans doute, une grande idée de cet Ouvrage à ceux qui ne l'ont pas lû. Ils ſerviront encore à prouver combien les louanges de l'Auteur des *Feuilles* doivent flater.

Je ſuis, Madame, &c.

A Paris le 26 Novembre 1754.



LETTRE VI.

La Campagne.

MONSIEUR *de Chevrier* a cru se mettre à l'abri des coups de l'Auteur des *Feuilles*, en donnant aux Italiens LA CAMPAGNE, Comédie en vers; mais il s'est trompé, il n'a fait qu'éguiser les traits du Critique qui, crainte de le marquer, frappe sur tous ceux qui osent aujourd'hui travailler pour le théatre.

La piéce qu'on a intitulée, LA CAMPAGNE, peint, si l'on veut, le ridicule de ceux qui sont esclaves des modes. Pour mieux faire voir les personnages on les écarte du tumulte de Paris, on les transplante dans

une Maison de Campagne où un Chevalier Philosophe fait sa résidence. Ce Chevalier ouvre la scéne en se felicitant d'être séparé des hommes & des femmes; mais un Comte nouvellement marié vient avec sa femme interrompre son repos. Ce Comte, par respect pour l'usage, ne peut aimer sa femme à Paris. Il quitte même cette Ville, pour se soustraire au ridicule attaché à l'hymen. Bientôt après ces deux ennuyeux personnages, on fait arriver à la Campagne du Chevalier une *Cidalise*, petite maîtresse insupportable, un vieux Médecin, qui n'est occupé que de cabriolets. Le Comte enfin s'avise d'aimer la Comtesse, ce qu'il n'avoit pû faire à Paris. Voilà *la Campagne*.

L'Auteur des *Feuilles* menace

si souvent M. *de Chevrier* de l'oubli, qu'il le lui fait craindre. Ces vers que j'ai trouvés dans la *Campagne* me le font croire.

Les Financiers, jadis par le peuple avilis,
Cultivant aujourd'hui les Arts & la Science,
Frondent le préjugé qui les tient asservis,
On ne connoît plus la Finance
Que par le généreux appui
Que son estime accorde au talent dans l'oubli.

Lettre de M. Palissot.

A la suite de l'extrait de cette Piéce, l'Auteur des *Feuilles* a mis une letrre de M. PALISSOT. C'est, sans doute qu'il veut faire connoître au Public tous les Ouvrages de ce jeune Écrivain, & prouver qu'il mérite d'être placé au nombre des

Hommes Illustres de Lorraine. Je vais la copier telle que je l'ai trouvée dans la 25me. *Feuille.* Elle vous paroîtra sans doute, digne d'être insérée dans *l'Année Littéraire.*

» M. *de Chevrier* n'a pas été » mis, Monsieur, par *Dom* » *Calmet* au nombre des Ecri- » vains de Lorraine. Vous avez » pû penser que c'étoit au res- » sentiment de cet oubli qu'il » falloit imputer la réfutation » de l'Ouvrage du Sçavant Bé- » nédictin. Je crois devoir vous » désabuser. M. *de Chevrier* s'est » persuadé que la *Bibliothéque* » *Lorraine* étoit uniquement » destinée aux Auteurs célébres, » ou qui promettoient de le de- » venir ; & dans ce sens-là je le » connois assez modeste pour » croire que *Dom Calmet* n'a pu » se dispenser de le passer sous

» silence. Mais en conséquence
» de son préjugé sur l'objet de
» cet Ouvrage, il a été surpris,
» avec justice de l'article qui me
» concerne dans cette *Bibliothé-*
» *que*. Effectivement ma patrie
» me sembleroit bien à plain-
» dre, si elle avoit besoin de
» M. *de Chevrier* ou de moi, pour
» grossir la liste de ses Illustres
» personnages. S'il eut réfléchi
» qu'il ne falloit que le titre
» d'Ecrivain, même très-mé-
» diocre, pour avoir part dans
» la *Bibliothéque* d'une Province;
» il n'auroit eu garde de m'ex-
» clure du Catalogue. Mais di-
» rez-vous, pourquoi M. *de Che-*
» *vrier* n'est-il pas compris lui-
» même dans la foule? J'avoue
» que la Reticence de *Dom Cal-*
» *met* m'avoit d'abord paru fort
» étrange. Mais lorsque la *Bi-*
» *bliothéque Lorraine* a été pu-

» bliée, M. *de Chevrier* n'avoit
» fait ni les *Ridicules du siécle*,
» ni l'*Essai Philosophique sur la*
» *maniére de juger les hommes*, ni
» *sa Dissertation sur les progrès de*
» *la Tragédie*, depuis les Grecs
» jusqu'à nous, ni *Cargula*, Pa-
» rodie de *Catilina*, ni *le Voya-*
» *ge de Rogliano*, ni *ses Poësies*
» *Diverses*, ni *les Mémoires d'une*
» *Honnête Femme*, ni *cela est*
» *singulier*, ni *Magakou*, ni le
» *Quart d'une heure d'une jolie*
» *Femme*, ni *la Révûe des Théa-*
» *tres*, ni *le Retour du Goût*, ni
» sa charmante Comédie *la Cam-*
» *pagne*; enfin ni cette foule de
» de chefs-d'œuvres dont depuis
» deux ans il a la constance
» d'inonder Paris. Il est vrai
» qu'il avoit donné le Recueil
» *de ces Dames* & *Bibi*. Mais ces
» premiers essais de sa plume,
» ignorés dans la Capitale, pou-

» voient bien n'avoir pas péné-
» tré dans la solitude de *Dom*
» *Calmet*; au lieu que les Ou-
» vrages que je viens de citer
» sont déja dispersés sur les
» Quais au point de n'être gué-
» res moins connus que *Melu-*
» *sine*, *Pierre de Provence*, *Ri-*
» *chard sans peur*, *Robert le Dia-*
» *ble*, *&c.* M. *de Chevrier*, est
» donc actuellement bien as-
» suré d'un rang que personne
» ne lui enviera dans la Biblio-
» théque la plus distinguée.

» Toujours frappé de l'idée
» qu'il ne faut citer que des
» Hommes célébres dans ces
» sortes d'Ouvrages, M. *de Che-*
» *vrier* a gratuitement distribué
» des Patentes de célébrité à
» des Lorrains que l'on ne con-
» noît guéres, même dans ma
» Province & que son Livre ne
» donnera, vraisemblablement,

» pas plus d'envie de connoî-
» tre. En le voyant ainsi mar-
» quer les rangs aux Grands
» Hommes, admettre les uns,
» rejetter les autres; se charger
» en quelque sorte de conduire
» le char de l'immortalité, ne
» vous a-t-il pas rappellé, Mon-
» sieur, cette mouche dont par-
» le la *Fontaine*, qui en bour-
» donnant autour des chevaux
» du Coche, alloit, revenoit,
» s'intriguoit & s'imaginoit faire
» aller tout l'équipage, jusqu'à
» ce qu'elle fut écrasée sous un
» coup de fouet.

» L'humeur qu'il a témoigné
» contre notre Académie lui est
» bien pardonnable. Elle a fait
» la même faute que *Dom Cal-*
» *met*; elle a oublié M. *de Che-*
» *vrier*. Il est trop convaincu
» qu'elle n'a pas eu tort en ce
» point; mais je me trouve aussi,

» moi indigne, de cette Acadé-
» mie : voilà le motif de son
» juste ressentiment.

» J'ai été surpris, Monsieur,
» que sur la foi de Mr *de Che-
» vrier*, vous m'ayez attribué
» dans vos Feuilles des écrits,
» dont je désavoue les uns,
» comme des erreurs de jeunesse
» & dont les autres ne sont as-
» surément pas de moi. J'ai fait
» à la vérité la Tragédie de
» *Zarès*, la Comédie des *Tu-
» teurs*, *une Histoire des Rois de
» Rome*, dédiée à l'Auguste Fon-
» dateur de notre Académie, un
» petit nombre de piéces fugiti-
» ves, & un petit nombre d'Ou-
» vrages Polémiques. N'est-ce
» pas encore en avouer beaucoup
» trop ? Mais du moins c'est assez
» de convenir de mes fautes,
» sans m'en imputer d'étrangé-
» res. Je céde volontiers à M.

» *de Chevrier* qui n'eſt ni de l'*A-*
» *cadémie*, ni de *la Bibliothéque*
» *Lorraine*, la gloire d'avoir
» beaucoup plus écrit que moi.
» J'aurois encore hasardé moins
» d'Ouvrages; si j'avois connu
» plutôt les riſques où s'expo-
» ſent la plus part des jeunes
» Ecrivains, par la manie d'une
» réputation précoce. «

Je ſuis, &c.

Tout cela eſt fort bien: mais je crois que le public diſpenſe l'Auteur *des Feuilles*, de copier une autre fois les lettres de ſon ami. Ces deux Meſſieurs ne perdent pas une occaſion de faire connoître qu'ils ſont de l'*Académie de Nancy*. Ce ſont deux enfans qui ne s'accoutument point à être parés. Meſſieurs de

l'*Académie de Nancy* pourroient leur appliquer ce que *Ciceron* dit aux Gaulois, que *Jules-César* aggregea au Corps des Sénateurs, en les voyant entrer dans le Sénat : » il sont encore plus » étonnés de se trouver ici, que » nous ne le sommes de les y » voir. «

L'Auteur du *Contrepoison des Feuilles* est d'un sentiment bien opposé au leur. Il avertit lui-même qu'il n'est point de cette *Académie*.

Cette lettre peut être regardée comme une seconde édition du Catalogue des Ouvrages de M. *Palissot*, revûe & corrigée par l'Auteur. Au commencement de ce Catalogue on trouve *Zarès*. Ce *Zarès* a été condamné par le public à un éternel oubli. Pourquoi donc le rappeller dans *l'Année Littéraire?*

raire? Est-ce qu'il mérite encore plus de blâme qu'il n'en a reçû ? A la troisiéme & derniére représentation de cette Piéce on fît ces vers :

Enfin au jugement d'un Parterre équitable
J'ai vû tomber le malheureux *Zarès*,
Le Dieu du goût d'une main redoutable
A tracé sur son front : *Mane*, *Thesel*, *Pharès*.

Monsieur *Polissot* dit, avec beaucoup d'humilité, qu'il ne mérite pas d'être de l'*Académie de Nancy*, & moi je lui dis avec beaucoup de sincérité que sa lettre ne devroit pas être dans l'*Année Littéraire*; si je l'ai copiée ici, ce n'est que pour prouver que j'aurai raison de ne le plus faire. D'ailleurs, je me suis proposé de citer tout ce qu'il y

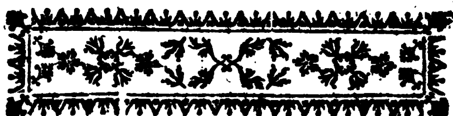
a de mauvais dans les *Feuilles*.

Il s'est sçu bon gré de nous avertir que les Ouvrages de M. *de Chévrier* sont sur les Quais. C'est un grand effort d'imagination, une plaisanterie fine qu'on est fâché de trouver dans les bons Critiques : mais qu'on pardonne à M. *Palissot*. Encore un mot & je finis. Si l'Auteur des *Feuilles* a rapporté cette lettre, pour faire rire le Public aux dépens de M. *Palissot*, il a réussi ; c'est un tour de malignité fort heureux.

Je suis Madame, &c.

A Paris le 28 *Novembre* 1754.





A

L'AUTEUR

DE

L'ANNÉE LITTERAIRE.

MONSIEUR,

Vous rendez de si grands services à la *Littérature* qu'on devroit être, sans cesse, occupé à vous en remercier.

Le nombre des bons Ecrivains diminuoit, les foibles se multiplioient, le goût chanceloit, vos *Feuilles* l'ont appuyé.

Avant que vous vous donnassiez la peine de faire vos sçavantes Critiques, le Public étoit plongé dans l'erreur la plus grossiére; il regardoit M. *de Voltaire* comme un génie supérieur, ce M. *de Voltaire* qui fait, je ne sçai pourquoi, tant de plaisir à tous ces Lecteurs. C'est, selon vous, un Auteur vulgaire, qui ne passera point à la postérité. On le lit plus que jamais, c'est, sans doute, pour se persuader de la vérité de votre prophétie.

Vous avez pris la direction du Parnasse, & vous y distribuez les places selon le mérite. Si quelqu'un, par un Ouvrage, y en demande une, vous lui

répondez par des Satyres, encore est-il heureux d'en être quitte à si bon marché; car le zéle vous porte souvent à l'invective. Enfin vous n'accordez de passeport qu'à vos amis. Vous en avez déja placé un auprès de *Moliére*, je ne doute pas que vous n'en metiez bientôt un autre auprès de *Corneille*. Ils seront bien heureux s'ils se croyent placés de la main du goût.

Vous êtes admirable, Monsieur, de sçavoir tant de choses, car vous jugez tous les Ouvrages avec la même justesse. L'art de la guerre, la jurisprudence, la Médecine, la Chimie, la Chirurgie, l'Astronomie, les Mathématiques, la Littérature, &c. tout est sujet à votre Critique. Quelle étendue de connoissances! Vous êtes la merveille du siécle.

Courage, Monsieur, continuez de vous rendre utile, garantissez le Public des mauvais Ouvrages qu'on veut faire paroître, jettez au feu ceux qui ont paru & l'allumez avec vos *Feuilles.*

Je suis, Monsieur, &c.

A Paris le 1 *Décembre* 1754.



LETTRE VII.

Vie de M. le Marquis de Fabert, Maréchal de France.

DANS cette quantité prodigieuse de Livres inutiles qu'on voit tous les jours éclore, on trouve un assez grand nombre de Vies particuliéres. J'en dois excepter celle du *Maréchal Fabert*, *par le P. Barre*, *Chanoine Régulier*, *Chancelier de l'Abbaye de Sainte Geneviéve*, & *de l'Université de Paris*. Deux volumes *in*-12. A Paris, chez *Hérissant*, rue saint Jacques, à St. Paul & St. Hilaire. Cet Ouvrage peut instruire & amuser. On y trouve des détails qui mettent au grand jour la politique des Cardinaux de *Richelieu* &

de *Mazarin*, & le caractére des courtisans de ce tems-là. Quoique cet Ouvrage n'ait pas plû à l'Auteur des *Feüilles*, il n'en mérite pas moins de louanges ; comme lui, je ne confondrai point le *P. Barre* avec ces faiseurs de Vies particuliéres, qui croyent que tout ce qui s'est passé du tems de leurs Héros, doit faire partie de leur histoire. Je ne lui accorderai point non plus que cet Ecrivain se soit appesanti sur des détails minutieux, qui ne font qu'ennuyer un Lecteur.

Le *P. Barre*, pour composer son Ouvrage, a travaillé sur les Mémoires du *Maréchal Fabert* même. Ce Maréchal y décrit les premiéres années de sa Vie militaire, les campagnes qu'il a faites, les combats, les siéges, où il s'est trouvé. Ces

Mémoires

Mémoires finissent à l'an 1639. *Le Journal des Campagnes du Cardinal de la Valette* a encore beaucoup aidé au *Pere Barre.* Quand ces sources lui ont manqué, il a eu recours au Journal que le *Maréchal Fabert* a fait de ses actions. Les lettres que ce *Maréchal* recevoit des Ministres, des Généraux d'armées, celles qu'il leur écrivoit, ont servi a éclaircir ce que la brièveté du Journal rendoit obscur.

La famille du *Maréchal Fabert* étoit originaire d'Allemagne. Son ayeul paternel se distinguoit à Strasbourg, dans les sciences. Charles III. Duc de Lorraine le fit venir à Nancy, lui donna la Direction de l'Imprimerie de cette Ville, avec une pension considérable & quelque tems après lui fit expédier des lettres de Noblesse. Son fils,

nommé *Desmoulins*, gagna les bonnes graces du Duc d'*Epernon*, alors Gouverneur de Metz, & fut fait maître Echevin de cette Ville. Il se comporta si bien dans cette place qu'il se fit estimer de tout le monde. » Il la menageoit si bien, dit le » *P. Barre*, qu'on ne s'appercevoit que de la supériorité de » son mérite. « Henri IV. qu'il servit dans la guerre contre le Duc de *Mayenne*, lui confirma les lettres de Noblesse que le Duc de *Lorraine* avoit accordées à son pere. *Abraham Fabert*, dont on écrit la Vie, fut le second fils que *Desmoulins* eut d'*Anne des Bernards* de la maison d'*Allaumont*, ancienne noblesse du Verdunois. Il nâquit en 1599; on le destina à l'Eglise, dans le dessein de lui procurer un Bénéfice: mais le jeu-

ne *Fabert* dès son enfance fit paroître son goût pour la guerre ; avec l'âge, son amour pour les armes augmentoit. Enfin à l'âge de quatorze ans, à l'insçu de son pere, il se fit recevoir cadet dans le Régiment des Gardes Françoises. » *Fabert* Cadet » aux Gardes, dit le *P. Barre*, » s'appliqua à donner de lui des » idées avantageuses ; il étoit » vif, agissant, prompt à ima- » giner ce qui pouvoit lui ac- » quérir de l'estime. « Ses forces ne s'accordoient pas encore avec son courage. Les Officiers ne l'exposoient point aux fatigues que son état demandoit de lui : ce menagement l'affligeoit. Mais ma plume coule ; je m'apesantis sur des détails minutieux, qui font connoître combien la valeur peut être précoce. J'apperçois l'Auteur des *Feuilles* aiguiser ses

traits satyriques, & j'avance; il employoit le tems que le service du Roi lui laissoit libre, à apprendre la Géométrie, les fortifications & le dessein; » de sorte » que, dit l'Auteur de sa Vie, sans » avoir d'autres maîtres que des » livres & le desir d'apprendre, » il devint un des plus habiles » Ingénieurs de son siécle.

» Il avoit le jugement solide » & profond, une mémoire sûre, un sens droit & étendu, » qui s'attachoit au vrai, par » une espéce de sympathie. Enfin l'amour de la gloire l'emporta sur toute autre passion, » & son cœur insensible aux » plaisirs des sens ne fut taché » d'aucun de ces vices qui le deshonorent. « Au bout de cinq ans de service dans les Gardes, il obtint une Enseigne dans le Régiment de Piémont. A diffé-

rens siéges il fit des actions dignes d'être admirées: on lui promit la premiére Compagnie qui viendroit à vaquer: mais on ne lui tint pas parole. Il attaqua & tua celui qui lui avoit été préferé. Il fut obligé de se tenir caché pour éviter les poursuites des parens de celui qu'il avoit tué. Il étoit sur le point de passer au service de l'Empereur: mais le Duc d'*Epernon*, son protecteur, l'arrêta, accommoda son affaire & lui donna la place de Sergent-Major dans le Régiment de Rambures. *Fabert* assista en cette qualité au siége de la Rochelle. Ses qualités le firent connoître dans toute l'Armée. Sa réputation parvint jusqu'au Roi qui lui donna des marques de son estime & de son affection. Les Huguenots regardoient la Rochelle comme

leur derniére ressource en France, & ceux qui défendoient cette place étoient déterminés à y périr plutôt qu'à la livrer. Tous les François désespéroient de s'en rendre maîtres, hors le Cardinal de *Richelieu*. Il fit faire cette digue dont tout le monde a entendu parler, & les Rochellois furent obligés de se rendre. Cette Ville ne présentoit plus qu'un spectacle horrible de morts & de mourans. Le *Pere Barre* rapporte la description que M. le *Maréchal de Fabert* en fait dans ses Mémoires. Ceux que la mort avoit épargnés ressembloient à cette description qu'*Ovide* fait de la faim. *Fabert*, se trouva à plusieurs autres expéditions, militaires où par son courage & sa valeur il se fit toujours remarquer. Enfin il retourna à Metz, pour arranger

ses affaires domestiques. Pendant le séjour qu'il fit en cette Ville, il épousa Mademoiselle *Clévlant*, fille du Prevôt de Pont-à-Mousson. Peu après son mariage, le Cardinal de *Richelieu* lui donna ordre d'aller reconnoître Thionville, dont on avoit dessein de faire le siége. Le Gouverneur de cette Ville, se promenant sur les dehors de la place, l'apperçut & le fit arrêter. *Fabert* avoit donné tant de preuves de son mérire, que le Roi même fut sensible à son sort. Il le demanda & on n'osa le lui refuser. Voilà quelles furent les premiéres années Militaires du *Maréchal de Fabert*. Le *P. Barre*, son Historien, a sçu les présenter avec cette noble simplicité que demande l'Histoire. Les détails dans lesquels il est entré ne sont

point minutieux, ils font sortir avec éclat les vertus de son Héros. Ici *Fabert* s'expose aux dangers avec la témérité d'un soldat; là il écoute la prudence & suit tout ce qu'elle lui dicte; ailleurs il examine les places, il en tire le plan & montre aux Généraux par où il faut en faire l'attaque. Tout le monde l'admire, le Roi l'estime. Au Pas de Suze il arrête la témérité de *Fabert*: » la place, lui dit-il, » ne vaut pas que j'expose un » si honnête homme. « Dans une autre occasion il lui dit: » je pense à vous, *Fabert*; ne » craignez pas que j'oublie les » services que vous m'avez rendus; l'estime qu'on en fait à » la Cour suffit pour m'en rappeller le souvenir, si j'étois » capable de les perdre de » vûe; retournez à Metz & » continuez à me bien servir. «

Ces éloges d'un Roi font une belle époque dans la Vie d'un Maréchal de France. Le Vicomte de *Turenne* rend ce témoignage de M. de *Fabert*. » Il seroit mort de foiblesse & » de faim, sans d'*Acqueville* qui » se plaçoit plusieurs fois le jour » sur le chemin de *Fabert*, pour » lui présenter du pain & du vin » lorsqu'il couroit de la tête à » la queue porter des ordres, » commander ou combattre. «

Enfin, après avoir long-tems admiré le mérite de M. *Fabert* on le recompensa. Il fut pourvû successivement de plusieurs grades militaires & reçût le Bâton de Maréchal de France en 1658. Lorsqu'on arrêta Monsieur *Fouquet*, Sur Intendant des Finances, on trouva dans ses papiers qu'au cas qu'il eût eu le malheur d'être arrêté, du

vivant du Cardinal de *Mazarin*, M. de *Fabert* & d'autres Gouverneurs des frontiéres armeroient en sa faveur. M. le Maréchal de *Fabert* alla à Fontainebleau pour se justifier. Il trouva le Roi avec la Reine mere. Le Roi connut à son air embarrassé qu'il étoit informé de ce qu'on avoit trouvé dans les papiers de M. *Fouquet* : mais sans lui donner le tems de parler il lui dit : » Ne craignez » rien, la disgrace du Sur-In» tendant ne vous regarde pas. » C'est un fou, il ne faut pas » prendre garde à ce qu'il a écrit; » la Reine ajoûta : Monsieur le » Maréchal, je veux être votre » caution, si vous en avez be» soin. « Le Roi avoit dessein de lui donner la place de Sur-Intendant des Finances; mais M. *Fabert* la refusa, disant que son âge & ses infirmités ne lu

permettoient pas de ſe charger d'un emploi auſſi difficile & auſſi délicat. *Louis XIV.* à la naiſſance du Dauphin ſe détermina à faire une promotion de Chevaliers de ſes Ordres. Il vouloit les choiſir parmi ceux qui s'étoient ſignalés dans la derniére guerre, pour leur faire connoître le cas qu'il faiſoit de leurs ſervices. La Reine mere dit au Roi de ne pas oublier M. de *Fabert*. Sa Majeſté répondit à la Reine : » Je vous accorde » ce que vous me demandez : » mais vous m'ôtez le plaiſir de » faire un choix auquel je me » ſerois porté de moi-même, ſi » vous ne m'aviez point préve- » nu. « M. de *Fabert* refuſa le Cordon Bleu, parce que, diſoit-il, ſon pere n'ayant été que le premier Gentilhomme de ſa race, il ne pouvoit être reçû au nombre des Chevaliers que par

de fausses preuves contraires à son honneur & à sa conscience. Les instances de ses parens & de ses amis furent inutiles, il ne voulut jamais accepter l'honneur que le Roi vouloit lui faire. Il eut des ennemis qui lui firent un crime de ce refus, disant que c'étoit par un esprit orgueilleux & chagrin qu'il avoit la fierté d'aspirer à la réputation d'un homme au dessus de tous les honneurs. *Louis XIV*. en jugea autrement. Il écrivit à M. de *Fabert* en ces termes : » Mon » Cousin, je ne vous sçaurois » dire si c'est avec plus d'estime, » ou bien avec plus de plaisir » que j'ai vû l'exclusion que » vous vous donnez vous-même » pour le Cordon-Bleu, dont » j'avois résolu de vous honorer. Ce rare exemple de probité me paroît si admirable

» que je vous avoue que je le
» regarde comme un ornement
» à mon régne, &c. « Ces marques d'affection que le Roi donnoit à M. de *Fabert*, augmentoient le nombre des ennemis de ce Maréchal. Les uns l'accusoient de favoriser les Huguenots, les autres entreprenoient de le faire passer pour Magicien. Ils publiérent qu'il s'entendoit avec le Diable, & qu'il ensorceloit ceux qu'il vouloit attacher à ses intérêts; le peuple grossier ajoûta foi à cette ridicule calomnie & le Maréchal de *Fabert* passa pour sorcier. Ce grand homme, voyant qu'il lui étoit impossible de plaire à tout le monde, n'opposa plus qu'une sage modération aux calomnies des envieux de son mérite & leur laissa la misérable

consolation de venger leurs chagrins par des impostures extravagantes. On voit dans les lettres qu'il écrivit pour sa défense, dit son Historien, un homme maître de lui-même qui ne donne plus rien au ressentiment & qui le sacrifie aux vûes du bien public ; on voit un Catholique zélé pour la conversion des Religionnaires, un Gouverneur actif, pour entretenir la police dans son gouvernement, un sujet fidéle à exécuter les ordres de son Souverain. Sa santé s'affoiblit, ses forces diminuerent ; il s'apperçut que sa fin approchoit & sa tranquillité s'affermit. Il fut attaqué d'une fiévre violente le 10 de Mai 1662. & mourut le 17 du même mois âgé de 63 ans.

M. le Maréchal de *Fabert* laissa cinq enfans, deux fils &

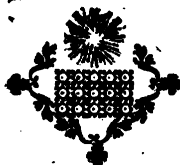
trois filles. L'aîné de ses fils fut tué au siége de Candie en 1669. Le jeune mourut en 1664. Les trois filles furent mariées à Messieurs de *Comminges*, de *Caylus* & de *Beuvron*; elles ont laissé de leur mariage d'illustres postérités, distinguées par les services importans qu'elles ont rendus à l'Église & à l'Etat.

L'Ouvrage du *Pere Barre* fera beaucoup de plaisir à tous les gens de goût. Il a été obligé d'entrer dans de grands détails, parce que son héros a toujours joué un grand role dans la guerre & dans la paix. Cet Ecrivain ne puise point dans l'éloquence, les louanges qu'il donne au Maréchal de *Fabert*; il va les prendre dans la bouche de *Louis XIII.* de *Louis XIV.* du Maréchal de *Turenne* & des Cardinaux de *Richelieu*

& de *Mazarin*. Enfin le *Pere Barre* peut dire avec *Pindare*: » je porte dans mon carquois » des fléches dont le son n'est » entendu que des Héros: je mé» prise la critique de celui qui » a osé louer les *Tuteurs*.

Je suis, Madame, &c.

A Paris le 4 *Décembre* 1754.



LETTRE

LETTRE

Des Académiciens de Villejuif, Membres des Sociétés Littéraires de Vaugirard, Meudon, Venvres, & le Bourg-la-Reine, &c. &c. aux Auteurs des Anti-feuilles.

MESSIEURS,

Nous faisons de tems en tems de petites assemblées, où nous ne laissons pas que de discuter avec une sorte de profondeur & de sagacité, les événemens Littéraires, qui intéressent le plus les amateurs; n'allez pas nous confondre avec la Province, nous sommes dans la Banlieue de Paris. Les plus notables d'entre nous y vont deux fois

par semaine, & vous sentez bien qu'ils sont chargés de faire la provision d'esprit pour toute l'assemblée ; en conséquence nous examinons, nous analysons, nous resumons, nous jugeons, & nous allons vous faire part de quelques-uns des fruits de notre travail.

La Littérature est une belle chose, mais que seroit-elle sans la critique ? Quel déluge de productions ! si une Feuille Périodique bien amere & lancée à propos ne servoit de digue à ce torrent, & n'enrichissoit le dépositaire du vrai goût, aux dépens de ces Parasites du Parnasse.

Vous allez donc aussi entrer dans cette brillante carriére, Messieurs, c'est assurément un fort beau projet, il n'y a que votre Epigraphe qui nous cause une grande surprise ; d'abord

cela nous a un peu embarrassés. Vous vous servez d'une certaine langue morte, si inconnue, si inutile aujourd'hui, que nous autres Académiciens, nous cultivons si peu ! heureusement notre Magister nous a tirés d'embarras, il nous a fait comprendre que vous vous targuiez d'une certaine équité, ô les pauvres cervelles ! Vous allez vous perdre, vous voulez faire les Docteurs, & il faut que des paysans vous apprennent à vivre.

Oui des paysans, mais qui ne se troqueroient peut être pas pour toutes les Sociétés, Académies, assemblées, attroupemens, foires, pétaudiéres, qui se tiennent à cent lieues à la ronde, singes maussades de celles de la Capitale, méprisables nourrisses du Mercure, où le Procureur Fiscal donne de l'en

cenſoir au nez du Lieutenant-Général, & devient l'objet de la Critique, des petits vers honteux, ou des bouts rimés de l'Avocat & du Baillif; où enfin tout ſe termine, par mettre au jour quelque plat Logogryphe, ou propoſer pour le ſujet du prix de l'année, quelque probléme entortillé, que l'Huiſſier exploitant qui fait la charge de Sécretaire perpétuel, n'entend non plus que l'Alcoran.

Nous autres Académiciens de Meudon, &c. nous ſommes plus francs & plus ſimples, il y a un de nos membres qui eſt chargé de nous rendre compte de tout ce qui ſe paſſe, dans cette ſinguliére Capitale. C'eſt ordinairement le plus notable de ceux qui vont au marché, celui qui ſçait le mieux lire, qui eſt même ſoupçonné d'aider à notre Curé à faire ſes Prô-

nes ; mais en lui permettant l'extrait, nous lui défendons le jugement, nous croyons tous n'avoir besoin que de son rapport, & point du tout de ses conclusions ; & quand il excéde les droits de sa charge, nous le condamnons à lire à jeun un Volume de l'Abbé *des Fontaines*, l'expérience nous démontre que la Lecture de ces sortes d'Ouvrage fait le même effet dans le corps humain, que si on faisoit avaler du sang de crapaut.

Ainsi, Messieurs, puisque les mécréans de l'*Année Littéraire* vous ont chargé de leur rendre le cœur net, sur un tas de jugemens, dont ils prétendent être fondés à soupçonner l'équité & que vous voulez bien nous permettre de vous communiquer notre rustique opinion à cet égard, allez-y tout à

la franquette. Croyez nous, parlez des Ouvrages avec une noble modération, pesez tout à la balance de l'équité, n'écoutez jamais ni ces ressentimens personnels, presque toujours honteux pour ceux qui les conservent, ni ces obscures délations qui prennent leur source dans des principes pervers & dans un cœur cangrené : que votre plume conduite par un discernement & une discussion dégagée de tout esprit de parti, éclaire sur la faute sans déchirer celui qui l'a commise, encourage le talent, & au au lieu de lui arracher tyranniquement l'espérance, tempere par une louange donnée à propos, le juste chagrin qu'a un Artiste d'avoir perdu le fruit de ses veilles, sentiment que tous les honnêtes gens doivent incontestablement partager.

Oui, nous direz-vous ; mais cela se vendra moins, il faut de l'amertume pour plaire, si nous ne sommes que justes nous serons froids, les beaux esprits n'oseront nous prôner, *l'Année Littéraire*, archive de calomnie, de sens altérés, ou d'exposés louches, triomphera toujours. Erreur manifeste ! faudra-t'il donc que des Villageois que vous méprisez tant, soient occupés sans cesse à vous remettre dans le bon chemin ?

La justice parlera pour vous, on l'écoutera, votre intention seule doit plaire ; tout le monde sera disposé à prendre votre parti, les mécontens s'assembleront autour de vous & vous détruirez ce despotisme injurieux à notre siécle.

Notre franchise est peut-être dépouillée de cette *Urbanité*,

qu'on feroit mieux de nommer une fausseté condamnable ; mais nous sommes honnêtes gens, sans manége ; en un mot, de vrais Gaulois : si le jeu vous plaît, cette Lettre-ci ne sera pas la seule que nous aurons l'honneur de vous écrire.

Nous sommes, Messieurs, &c.

GROS JEAN, LUCAS, SIMON, Académiciens, &c.

Et plus bas, par moi NICODÉME, *Sécretaire perpétuel des susdites Académies.*

A Villejuif le 10 *Décemb.* 1754.

Le sujet proposé par l'Académie de Venvres pour l'année 1755, est de sçavoir *si on doit border les Chaperons de nos Docteurs de peau d'âne, ou plutôt les en couvrir.* Celui qui résoudra cet intéressant probléme, aura pour prix la *Phiole d'Astolphe.*

LE PRÉSERVATIF, OU CRITIQUE DES OBSERVATIONS Sur les Ecrits Modernes.

(de l'abbé Des[illegible], de Voltaire)

A LA HAYE.
Chez J. NEAULME.

M. DCC. XXXVIII.



LE PRÉSERVATIF, OU CRITIQUE DES OBSERVATIONS sur les Ecrits Modernes.



IL eſt juſte de détromper le Public quand il eſt à craindre qu'on ne l'abuſe. On ne connoît que trop les guerres des Auteurs. La pluſpart des Journaliſtes qui s'érigent en arbitres, font ſouvent eux-mêmes les plus violens actes

d'hoſtilité. Je peux dire par l'experience que j'ai dans la Litterature, qu'il ſe forme autant d'intrigues pour faire valoir ou pour détruire un livre dont ſouvent perſonne ne ſe ſoucie, que pour obtenir un poſte important.

On ſçait que le Journal des Sçavans de Paris, Pere de cette multitude de Journaux, Enfans très-ſouvent peu ſemblables à leur Pere, s'eſt aſſez préſervé de la contagion des Cabales.

Mais parmi les Auteurs de ces petites Gazettes volantes, qu'on débite tantôt ſous le nom de Nouvelliſte du Parnaſſe, tantôt ſous le nom d'Obſervations, on ne trouve ni le même goût ni la même ſcience, ni la même équité. J'ai donc cru rendre quelque ſervice aux amateurs des Lettres en raſſemblant des bévûës que j'ai trouvé dans pluſieurs feuilles

intitulées Obſervations, que j'ai lûes par hazard.

Nombre 100. Le faiſeur d'obſervations, dit qu'un grand Prince a condamné le genre Comique *larmoyant* dans la piéce de Dom Sanche d'Arragon, de Pierre Corneille, & aſſure que ce goût ne doit point ſubſiſter parmi nous après cette condamnation.

Il y a en cela trois fautes; la premiere, que le goût d'un Prince ne ſuffit pas pour regler celui du Public; la ſeconde, que le Dom Sanche d'Arragon de Pierre Corneille, n'eſt point d'un genre de Comique attendriſſant & qui faſſe verſer des larmes, comme certaines ſcênes du *Boureau de ſoi-même*, de Terence; la ſcêne très-tendre entre une Mere & une Fille dans *Eſope à la Cour*, celles du *Préjugé à la mode*, de *l'Enfant Prodigue*, *&c.* Dom Sanché d'Arragon eſt une Comedie Heroïque &

non *larmoyante*, comme le dit l'Observateur. Cefut la froideur & non l'interêt qui la fit tomber, jamais une piéce interessante ne tombe.

La troisiéme faute & la plus grande est de s'ériger en Juge d'un Art qu'on ne connoît pas, & de dire avec hardiesse, que ce qui a plû à Paris, & dans l'ancienne Rome, n'a pas dû plaire; des scênes attendrissantes ont toujours été bien reçuës à la Comedie, de tous les tems, parceque les actions des Particuliers peuvent être touchantes aussi bien que ridicules; & on peut leur appliquer ce que dit Horace.

Interdum vocem Comœdia tollit.

II.

Dans la même feuille, l'Auteur raporte une longue critique sur un Problême d'Optique qu'il n'entend point; on lui a fait accroire qu'il s'agissoit dans ce Problême

de la Trisection de l'Angle, & il n'en est point du tout question. L'Auteur que le Critique reprend, sans le comprendre, est M. de Voltaire. J'ai lû soigneusement l'endroit en question dans la Préface de l'Edition de Londres des Elements de Newton.

L'Observateur n'a point lû cet Ouvrage qu'il ose critiquer, car il reproche à M. de Voltaire d'avoir donné des régles pour partager un Angle en trois avec le compas, & c'est de quoi M. de Voltaire n'a pas dit un seul mot dans ses Elements : l'Observateur s'est fié en cela à un Géometre qui s'est moqué de lui, & comme il ne sçait pas qu'on ne peut trouver la Trisection de l'Angle que par les Sections Coniques, & par l'Algebre, il a rapporté de bonne foi dans sa Feüille, une critique qu'on lui a suggeré pour le faire donner dans le panneau ; c'est

un exemple pour ceux qui parlent de ce qu'ils ignorent.

III.

Je prends les feüilles de l'Observateur indifferemment à mesure qu'on me les prête pour les lire : je trouve une étrange bévûë dans la Lettre 27. *Brutus*, dit-il, *plus Quakre que Stoicien a des sentiments plus monstrueux qu'hèroiques* : ne diroit-on pas à ces paroles que les Quakres sont une Secte d'hommes sanguinaires ? cependant tout le monde sçait, qu'une des premieres loix des Quakres est de ne porter jamais d'armes offensives sous quelque prétexte que ce soit, & de ne jamais repousser une injure. La méprise est aussi grande que s'il avoit dit le cruel Brutus plus Capucin que Stoicien.

IV.

Nombre 199. En rendant compte d'une hippothese de M. l'Abbé

de Moliere, il dit que *ce Phisicien se conforme aux experiences de Newton; par exemple, que les corps parcourent en tombant 15 pieds dans la premiere seconde, & qu'à des distances differentes du centre de la Terre le même mobile n'auroit pas le même dégré de vitesse acceleratrice.*

Il y a ici trois fautes, Newton n'a point trouvé par experience que les corps tombent de 15 pieds dans la premiere seconde, c'est Hugens qui a déterminé cette chute dans ses beaux Théorêmes de Pendule.

Secondement, ce n'est qu'à des distances très-considerables & inaccessibles aux hommes que cette difference seroit sensible.

Troisiémement, cette difference de la force acceleratrice à des distances differentes n'est fondée sur aucune expérience, mais sur une démonstration Géometrique. Voilà les bévûës où l'on s'expose quand

on veut juger de ce qui n'eſt pas à notre portée.

V.

Nombre 17. L'Obſervateur rappelle une ancienne diſpute litteraire, entre Monſieur Dacier & le Marquis de Sevigné, au ſujet de ce paſſage d'Horace.

Difficile eſt proprie communia dicere.

Il raporte le Factum ingenieux de Mr. de Sevigné ; *& pour Mr Dacier*, dit-il, *il ſe deffend en Sçavant, c'eſt tout dire : des expreſſions mauſſades & injurieuſes ſont les ornements de ſon érudition.*

Il y a dans ce diſcours de l'Obſervateur trois fautes bien étranges.

Premierement, il eſt faux que ce ſoit le caractere des Sçavans du ſiecle de Louis XIV. d'employer des injures pour toutes raiſons.

Secondement, il eſt très-faux que Mr. Dacier en ait uſé ainſi avec le Marquis de Sevigné, il le comble de louanges, & il conclut ſon Memoire par lui demander ſon amitié: apparemment que l'Obſervateur n'a pas lû cet Ecrit.

Troiſiémement, il eſt indubitable que Dacier a raiſon pour le fond & qu'il a très-bien traduit ce vers d'Horace.

Difficile eſt propriè communia dicere

Il eſt très-difficile de bien traiter des ſujets d'invention; car ſi vous mettez ſous les yeux du Lecteur la phraſe entiere d'Horace, vous verrez que la fin explique le commencement.

Difficile eſt propriè communia dicere; tuque,
Rectius Iliacum carmen deducis in actus,
Quam ſi proferes ignota indictaque primus.

Il eſt difficile de bien traiter un ſujet d'Invention, & vous com-

poſerez plus aiſement une Tragedie tirée de l'Iliade, que de votre tête.

Voilà qui fait un ſens clair & qui prouve, que *commune* veut dire en cet endroit *intactum*, un ſujet neuf.

Ainſi l'Abbé des Fontaines n'a pas entendu Horace, n'a pas lû l'écrit de Mr. Dacier qu'il critique, & à tort dans tous les points.

V I.

Nombre 201. *&c.* Il dit que Ciceron eſt moins ſerré que Séneque, & que Séneque eſt plus *Verbeux*. Peu importe, à la verité, au Public qu'on ait tort ou raiſon ſur cette bagatelle : mais les jeunes gens qui étudient ſeroient trompés s'ils croyoient que Séneque exprime ſa penſée en plus de mots que Ciceron ; car, c'eſt ce que ſignifie *Verbeux* : il n'y a perſonne qui

qui ne ſçache que le défaut de Seneque eſt d'être au contraire trop précis dans ſes expreſſions.

VII.

Même nombre. *Si les Anglois, dit-il, continuent d'encenſer encore leur vuide, & d'attribuer de merveilleuſes proprietez au Neant, &c.*

Qui a jamais dit que M. Newton ait encenſé le vuide ? Cette expreſſion eſt très-mauvaiſe en tout ſens. Il eſt faux que M. Newton ait attribué de merveilleuſes proprietez au vuide ; il a démontré que les corps, & non le vuide, agiſſent à des diſtances immenſes les uns ſur les autres, dans un milieu non reſiſtant. Il faudroit au moins ſe faire informer de l'état de la queſtion avant d'inſulter de Grands Hommes, dont on n'a ni lû, ni pû lire les Ouvrages.

VIII.

Nombre 87. Il se fait écrire une lettre par un Anglais pour se loüer lui-même ; & il se fait proposer dans cette lettre de faire une nouvelle édition d'un Libelle de sa façon, intitulé, *Dictionnaire Néologique* : ce Libelle est l'Ouvrage auquel il donne le plus d'éloges dans sa Gazette litteraire ; il est bon qu'on sçache que ce Dictionnaire Néologique est une Satyre dans laquelle on prend la peine inutile de relever des fautes connuës de tout le monde, & de critiquer de très-belles choses à la faveur des mauvaises qu'on reprend. C'est un Libelle où l'Auteur veut faire passer sa fausse monnoye parmi la bonne, qui n'est pas de lui. Je vais en donner quelques exemples.

M. de Fontenelle dans ses élo-

ges des Academiciens, Livre plein d'esprit & de raison, & qui rend les Sciences respectables, dit, dans l'éloge de M. de Varignon : *Nos journées passoient comme des momens, grace à ces plaisirs, qui ne sont pourtant pas compris dans ce qu'on appelle ordinairement les plaisirs. Nous parlions à nous quatre une bonne partie des differentes langues de l'Empire des Lettres, & nous nous sommes dispersez de-là dans toutes les Academies.*

Ailleurs il dit très-à-propos.

N'est-il pas juste en effet que la Science ait des menagemens pour l'Ignorance qui est son aînée & qu'elle trouve toûjours en possession ?



Malbranche fait un partage si net entre la Raison & la Foi, & assigne à chacune des objets si séparés, qu'elles ne peuvent plus avoir

aucune occasion de se broüiller.



On ne feroit pas tout ce que l'on peut, sans l'esperance de faire plus qu'on ne pourra.



Il ne s'instruisoit pas par une grande lecture, mais par une profonde méditation : un peu de lecture jettoit dans son esprit des germes de pensées que la méditation faisoit ensuite éclore, & qui rapportoient au centuple. Il devinoit quand il avoit besoin ce qu'il eût trouvé dans les Livres : & pour s'épargner la peine de les lire, il se les faisoit lire.



Il sembloit ne plus voir par ses yeux, mais par sa raison seule : la persuasion artificielle de la Philosophie, quoique formée par de longs circuits, égaloit en lui la persuasion la plus naturelle : & causées par les impres-

ſions le plus promptes & les plus vives, les autres croyent ce qu'ils voyent : pour lui ce qu'il croyoit, il le voyoit.



M. de Varignon m'a fait l'honneur de me léguer tous ſes papiers par ſon teſtament ; j'en rendrai au Public le meilleur compte qu'il me ſera poſſible : du reſte je promets de ne rien détourner à mon uſage particulier des Treſors que j'ai entre les mains, & je compte que j'en ſerai crû ; il faudroit un plus habile homme pour faire ſur ce ſujet quelque mauvaiſe action avec quelque eſperance de ſuccès.

Ce ſont-là les morceaux qu'un Ecrivain tel que l'Abbé des Fontaines oſe eſſayer de tourner en ridicule. Le plus grand des ridicules eſt aſſurément d'en vouloir donner à ceux à qui on eſt ſi

prodigieusement inferieur.

IX.

Dans ce même Dictionnaire Néologique, il reprend, *genie conséquent*, *esprit conséquent* : il ne sçait pas que c'est une expression très-juste & très-usitée.

Il veut tourner en ridicule ces Vers de feu M. de la Motte, sous prétexte que dans Richelet le mot de Contemporain n'est pas feminin.

D'une estime contemporaine
Mon cœur eût été plus jaloux ;
Mais hélas ! elle est aussi vaine,
Que celle qui vient après nous.

Il trouve impertinens ces deux Vers très-sensés.

Et notre être même est un point

Que nous sentons sans connoissance....



Il ridiculise encore cette belle expression de M. Racine le Fils dans une Epître Didactique.

Les signes du plaisir, les couleurs de la joye.

Il ne voit pas que dans cette expression il y a à la fois de la vérité & de l'imagination, & que par consequent elle est belle.

Il reprend le Pere *Catrou*, d'avoir dit que les Pourceaux *paissent le Gland*, & il ajoute qu'ils paissent encore quelque chose qu'il ne faut pas dire. C'est ainsi qu'avec la plus basse des grossieretés il reprend une expression noble ; mais revenons aux observations.

X.

Nombre 197. En faisant l'extrait d'une certaine Harangue Latine de Mr. Turretin, il se plaint, *de la disette des Mecénes*, & de la malheureuse situation des Sçavants. Et il repete cette plainte dans tous ses livres.

Il devroit sçavoir que jamais les Sciences n'ont été plus encouragées en France. Le Voyage au Pôle & à l'Equateur entrepris à de si grands frais, les Pensions données à Mr. de Reaumur, à Mr de Voltaire, à nos meilleurs Auteurs, & en dernier lieu à Mr de Crèbillon en sont une preuve. Il est vrai qu'un homme qui n'a de merite que celui de la Satyre est très-méprisé parmi nous, & est souvent puni au lieu d'être récompensé. Et cela est très-juste.

X I.

Nombre 185. Un homme de goût avoit trouvé peu de justesse dans cette phrase de cette Oraison Funébre de la Reine d'Angleterre par Mr. Bossuet ; *l'Angleterre est plus agitée en sa terre & en ses ports même que l'Ocean qui l'environne.* Il est clair qu'*agitée en sa terre* n'est pas une bonne expression ; il est clair que s'il y a de l'agitation, elle doit être dans les ports, comme au milieu des terres, & que cette phrase n'est pas digne de l'éloquent & admirable M. Bossuet.

L'Observateur se moque du goût de celui qui a repris avec raison cette phrase ; ainsi l'Observateur se trompe & quand il approuve & quand il condamne.

XII

Nombre 202. En rendant compte du Voyage de Messieurs les Academiciens au cercle Polaire : *Venus*, dit-il, *a été observée au Meridien audessous du Pôle.* Il ignore qu'une Planette n'est ni audessus ni audessous du Pôle, mais toûjours dans le Zodiaque, & tantôt Septentrionale, tantôt Méridionale. Il ne falloit pas changer les expressions de Mr. de Maupertuis, pour lui faire dire une telle absurdité, quand on ignore les choses dont on parle ; il faut copier mot-à-mot, les Gens du métier, ou se taire.

XIII.

Nombre 88. Il fait l'éloge d'une Ancienne Gazette intitulée, le le Nouvelliste du Parnasse, & il la compare modestement aux pre-

miers Journaux des Sçavants, parcequ'elle est de lui ; ce n'est pas la moins considérable de ses fautes.

XIV.

Nombre 200. Tom. 14. Il proteste sur son honneur, qu'il n'a point écrit contre les Medecins de Paris ; mais en 1736. il protesta sur son honneur à Mr. l'Abbé d'Olivet, dans une Lettre lûë publiquement à l'Academie Françoise ; qu'il n'avoit point eû de part au Libelle contre plusieurs membres de cette Accademie ; cependant il fut convaincu à la Chambre de l'Arsenal, d'avoir vendu trois Louis au Libraire Ribou, ce Libelle qu'il avoit desavoüé sur *son honneur* ; il fut condamné & n'obtint que très-difficilement sa grace.

XV.

Nombre 190. Il dit en parlant

d'une Epître sur l'égalité des conditions, qu'*il y a des Maux legers & des maux insuportables dans la vie :* on le sçait bien. *Mais où est donc l'égalité des conditions ?* dit-il; il n'a pas compris que les accidents de la vie ne sont pas des conditions. Une maladie incurable, ou bien le mépris & la haine du Public ne sont attachez à aucune condition, mais dans tous les Etats, on peut être méchant, méprisé & miserable : il dit dans la même feuille qu'après la mort du Maréchal d'Ancre, le Peuple se repentit de sa barbarie & lui rendit justice. C'est un fait absolument faux, le Peuple ne donna aucun signe de repentir. Dans la même feuille, il raporte ces vers connus.

Le bonheur est le port où tendent les humains,
Les écueils sont fréquents, les vents sont incertains ;

Le Ciel pour aborder cette rive étrangere
Accorde à tout mortel une barque legere.

Si ce Port du Bonheur, dit-il, *est une rive étrangere, le bonheur n'est donc plus dans moi.* C'est raisonner très-mal; car l'art du Pilote est dans moi, & on n'est heureux qu'autant que l'on conduit sagement sa barque; un médisant, un ingrat, un calomniateur, un homme qui a des moeurs infâmes, conduit sa barque très-mal, & son malheur est dans lui.

XVI.

Nombre 166. Je prends toûjours ces feuilles sans ordre, & la suite de Numero est inutile, puisque cet Ouvrage est sans aucune liaison: voici une preuve de son bon goût: *On m'a envoyé*, dit-il, depuis peu, une très-belle Ode, on y fait ainsi parler les Déistes.

Ils ont dit, de mille chimeres,
Une absurde combinaison,
Un tissu de sombres misteres
Ne tient pas devant la raison.
Tranquille au haut de l'Empirée
Par cette interprête sacrée
Dieu daigna se manifester.
Loin de nous tout Dogme apocrife,
La raison ; voilà le Pontife,
L'Apôtre qu'il faut écouter.

Toute l'Ode est dans ce stile, & c'est-là le stile de l'Observateur dans un gros recueil de Vers de sa façon, qu'il a donné *incognitò* au public ; mais il dit que c'est ainsi qu'il faut écrire.

Nombre 171. C'est avec le même goût qu'il donne les Vers suivans pour une belle traduction de ces Vers d'Horace.

Versus inopes rerum nugæque canoræ.

Un emphatique & burlesque étalage,
D'un faux sublime enté sur l'assemblage,
De ces grands mots, clinquants de l'oraison,
Enflez de vent & vuides de raison.

Nous n'avons guéres de plus mauvais Vers dans notre langue ; figurez-vous ce que c'est qu'un *Clinquant enflé* de vent, *étalage burlesque* enté sur un assemblage : nous dirons en passant que ce stile Marotique qui rassemble les expressions de tous les genres est monstrueux, quand il s'agit de parler sérieusement.

Ce jargon dans un Conte est encore supportable ;
Mais le vrai veut un air un ton plus respectable.
Le sage Despreaux laisse aux esprits mal faits,

L'art de moraliser du ton de Rabelais.

Ces Vers d'un de mes amis sont un peu plus raisonnables, & doivent servir à faire voir le miserable abus du stile Marotique dans des Ouvrages qui demandent une éloquence veritable.

XVIII.

Nombre 136. C'est avec le même goût & la même intelligence qu'il blâme Horace d'une chose qu'Horace n'a jamais pensé.

Horace a eu tort, dit-il, de s'exprimer ainsi en parlant du siécle d'Auguste.

Venimus ad summum fortunæ, pingimus, atque psallimus, & luctamur, Archivis doctius unctis.

Le sens de ces Vers est, *nous*

sommes donc à ce compte superieur en tout ; la Peinture, la Musique, la Lutte, sont donc plus perfectionnez chez nous que chez les Grecs ? Qui osera le dire ? Tous les bons Traducteurs d'Horace ont rendu ainsi ces Vers, & il est impossible qu'ils ayent un autre sens.

Horace n'a point eu tort de dire, comme le prétend le sieur des Fontaines, que les Romains l'emportoient sur les Grecs ; car il dit expressement le contraire. Si quelqu'un, par exemple, disoit : *ce mauvais critique est un Despraux, un Petau, un Varron*, ne devroit-on pas voir qu'il parleroit ironiquement ?

XIX.

Dans le même nombre, par un autre excès d'ignorance, il dit, que les Peintres n'étoient que Barbouilleurs du tems d'Horace, & il le dit sans aucune preuve. Nous

avons des Statuës de ce tems-là faites par des Romains ; leur beauté prouve que l'art du dessein étoit très-connu, & on sçait que la Peinture est toujours en honneur quand la Sculpture est perfectionnée ; car ce sont deux branches de l'art du dessein.

XX.

C'est avec la même justesse d'esprit, que louane, nombre 73. un Satirique de nos jours ; il fait un long éloge de trois Epîtres écrites dans un stile barbare, & pleines de choses communes dites longuement.

Quel Lecteur peut supporter, par exemple, que Rousseau traduise en onze Vers, & quels Vers ! cette seule ligne d'Horace.

Crime talis paralione qui misluir [illegible]

Quel Auteur donc peut fixer leurs genies.

Celui-là seul qui formant le projet
De réünir & l'un & l'autre objet,
Sçait rendre à tous l'utile délectable
Et l'attrayant utile & profitable.
Voilà le centre & l'immuable point
Où toute ligne aboutit & se joint ;
Or ce grand but, ce point Mathematique,
C'est le vrai seul, le vrai qui nous l'indique ;
Tout hors de lui n'est que futilité,
Et tout en lui devient sublimité.

Despraux a dit, *le vrai seul est aimable*, qui peut souffrir qu'on allonge ainsi cette vieille pensée

Dans ton hiſtoire eſt un ſublime eſſai,
Où tout eſt beau, parce que tout eſt
vraj,
Non d'un vrai ſec & crûement hiſto-
rique.

C'eſt inſulter au Public que d'oſer prodiguer de l'encens à de ſi mauvais Vers.

XXI.

Je tombe dans le moment ſur le Nombre 139. *L'idée de M. de Mairan*, dit-il, *eſt imitée du ſyſtême de M. Newton ſur la lumiere.* Il faut lui apprendre que jamais Newton n'a fait de ſyſtême ſur la lumiere, il a donné un recueïl d'experiences & de démonſtrations Mathematiques ſans autre ordre que celui dans lequel il a fait ces experiences, parler de ces découvertes comme d'un ſyſtê-

ſtême, c'eſt comme ſi on diſoit, *le ſyſtême d'Euclide.*

XXII.

Dans le même Nombre, après avoir fait ſi mal le Phiſicien avec Newton, il fait le Muſicien avec Ramau, & il accuſe ſon Livre d'être *inutile*, *parce qu'il eſt vrai*: il voudroit que M. Ramau eût plus de goût, & il l'inſinuë ſouvent; il devoit ſe ſouvenir de la Fable d'un certain Animal peſant & à longues oreilles, qui ſe plaignoit du peu d'harmonie du Roſſignol.

XXIII.

Il s'eſt tranſporté, dit-il, Nombre 147, dans une maiſon où il a vû agir une Pompe qui éleve cent mille muids d'eau par jour à la hauteur de 110 pieds, avec peu d'effort & de dépenſe; il eſt

bon qu'il sçache que quand on voit ainsi, on est très-peu propre à faire voir aux autres. S'il avoit la moindre connoissance des Méchaniques, il auroit sçû que le produit de la force par la vitesse ou par l'espace parcouru, est toujours égal au produit de la résistance, par la vîtesse ou l'espace parcouru; que pour élever à 130 pieds cent mille muids par jour, il faudroit à chaque seconde élever le poids d'environ 648 livres; que la force d'un homme pour élever des fardeaux, n'est estimée que vingt-cinq livres & celle d'un cheval cent soixante-quinze, que le chemin ou la vîtesse de ces fardeaux est de trois pieds par seconde dans la main des hommes ou avec le pas des chevaux: qu'enfin, suivant ce calcul, en allouant encore très-peu de chose pour les frottemens, il faudroit la valeur de la force de 1500 hommes ou

de 200 chevaux par seconde pour faire réussir cette machine. On ne peut que louer l'effort d'un bon Citoyen qui cherche à rendre service à l'Etat par des Machines nouvelles : mais on ne peut que rire d'un Journaliste qui fait le sçavant & qui dit de telles sottises.

XXIV.

Au Nombre 52. l'Auteur des Observations s'avise de parler de Guerre ; il a l'insolence de dire que feu M. le Maréchal de Tallard gâgna la Bataille de Spire, contre toutes les regles, par une méprise, & parce qu'il avoit la vûë courte : *Circonstance*, dit-il, *qu'il sçavoit il y a long-tems.* Il faut apprendre à cet homme, ci-devant Jesuite & Curé, ce que c'est que la Bataille de *Spire*. Voici ce qu'en dit dans une de ses Lettres un des

meilleurs Lieutenants Generaux qu'ait eû la France.

M. le Maréchal de Tallard ayant assiegé Landau, M. le Prince de Hesse & M. de Nassau-Neubourg à la téte de l'Armée des Alliez, forcerent plusieurs marches pour secourir la Ville: Je marchois cependant pour joindre l'Armée du Siege, & il estoit à craindre que les Alliez se portant entre M. de Tallard & Moi, ne lui coupassent les vivres. La situation estoit embarassante, les Ennemis n'avoient plus que deux marches à faire pour attaquer M. de Tallard; il prit sa résolution sur le champ: il m'envoye dire de marcher en toute diligence avec ma Cavalerie, vers les Spireback, que les Ennemis passoient: & il fait lui-même deux marches forcées pour aller attaquer ceux qui comptoient le surprendre: un Espion, auquel il donna mille écus, l'instruisit de l'état de l'Armée ennemie; je le joignis avec deux mille chevaux, mon Infanterie

Infanterie suivoit. Nous arrivâmes au Spireback dans le tems que les Generaux alliez étoient à table. Leur armée se rangea en Bataille avec beaucoup de confusion & nous fondîmes sur eux pendant qu'ils se formoient, quoique toutes nos troupes ne fussent pas arrivées. Je n'ai jamais vû tant de celerité dans l'exécution : les Ennemis firent un grand feu & obligerent même M. de Puignion de reculer à la droite ; mais M. le Marechal fit charger la Bayonnette au bout du fusil, methode excellente & qui nous réüssit presque toujours : alors les Ennemis ne firent plus aucune résistance.

Eh bien, Mr. le Journaliste est-ce-là gâgner une Bataille par meprise ? Mr. de Feuquiere, ennemi personnel de Mr. de Tallard, a pû le dire, il a fait, par envie, ce que vous faites par ignorance.

XXV.

L'Observateur nombre 69. parle de vers comme de Guerre & de Philosophie ; il critique ce vers de Mr. Gresset.

Au sein des Mers, dans une Isle enchantée

Le sein de la Mer, dit-il, *ne peut s'entendre de sa surface.* Il devroit au moins sçavoir qu'en Poësie on dit, *au sein des Mers au lieu d'au milieu des Mers*, au sein de la France, au lieu d'au milieu de la France ; *au sein des beaux Arts*, dont on médit ; au sein de la bassesse, de l'envie, de l'ignorance, de l'avarice, &c.

XXVI.

Nombre 8. On m'aporte dans le moment cette feuille, elle est curieuse & merite une attention singuliere ; voici comme il parle

d'un Livre intitulé, *Le Petit Philosophe* : J'en ai trop dit pour vous faire mépriser un Livre qui dégrade également l'esprit & la probité de l'Auteur ; c'est un tissu de sophismes libertins forgés à plaisir pour détruire les principes de la Morale, de la Politique & de la Religion. Comment pourroit-on être séduit par un Ecrivain qui franchit toutes sortes de bornes, & qui avouë d'un air cavalier qu'il n'a étudié que dans les Caffez & dans les Cabarets.

Ne croiroit-on pas sur cet exposé, que cet Ouvrage intitulé le petit *Philosophe*, ou *Alciphron*, est le produit de quelque Coquin enfermé dans un hôpital pour ses mauvaises mœurs ? On sera bien surpris quand on sçaura que c'est un livre saint, rempli des plus forts arguments contre les Libertins, composé par Mr. l'Evêque de Cloine ci-devant missionnaire en Amerique. Celui qui a fait cet

infâme portrait de ce Saint Livre, fait bien voir par-là, qu'il n'a lû aucun des livres dont il a la hardiesse de parler.

XXVII.

Ayant lû dans ces Observations plusieurs traits contre Mr. de Voltaire, & une Lettre qu'il se vante que Mr. de Voltaire lui a écrit; j'ai pris la liberté d'écrire moi-même à Mr. de Voltaire sans le connoître; voici ce qu'il m'a répondu.

Je ne connoît l'Abbé Guiot des Fontaines que parceque M. Tiriot l'amena chez-moi en 1724, comme un homme qui avoit été ci-devant Jesuite, & qui parconsequent étoit un homme d'étude; je le reçus avec amitié comme je reçois tous ceux qui cultivent les lettres. Je fus étonné au bout de quinze jours de recevoir une lettre de lui dattée de Biscêtre où il

venoit d'être renfermé, j'appris qu'il avoit esté mis trois mois auparavant au Châtelet pour le même crime dont il estoit accusé & qu'on lui faisoit son procès dans les formes. J'estois alors assez heureux pour avoir quelques amis très-puissants, que la mort m'a enlevez. Je courus à Fontainebleau, tout malade que j'étois, me jetter à leurs pieds, je pressai, je sollicitai de toutes parts; enfin j'obtins & son élargissement & la discontinuation d'un procès où il s'agissoit de la vie, je lui fis avoir la permission d'aller à la campagne chez M. le President Berniere mon ami. Il y alla avec M. Tiriot, sçavez-vous ce qu'il y fit? un Libelle contre moi. Il le montra même à M. Tiriot qui l'obligea à le jetter dans le feu; il me demanda pardon, en me disant que le Libelle estoit fait un peu avant la datte de Biscêtre; j'eus la foiblesse de lui pardonner, & cette foiblesse m'a valu en lui un ennemi mortel qui m'a

écrit des lettres anonimes, & qui a envoyé vingt Libelles en Hollande contre moi. Voilà, Monsieur, une partie des choses que je peux vous dire sur son compte, &c.

Je ne crois pas qu'une pareille lettre ait besoin de commentaire, aussi je n'en ferai point.

XXVIII.

On m'apporte le nombre 17; le satirique Auteur essaye d'avilir la Mérope du Marquis Maffei. Cette Tragedie a sans doute des défauts; mais ce n'est pas ceux que le Satirique lui reproche. Il traduit *gentile aspetto* aspect aimable, par *jolie figure*, *genitori innocenti*, les Auteurs vertueux de mes jours par mes *parens gens de bien*. *Ben complesso*: taille avantageuse par *bonne complexion*; ainsi dans une Traduction que ce Critique fit en François d'un Ouvra-

ge Anglais de M. de Voltaire, il prit le mot *Kake*, qui signifie gâteur, pour le Géant *Cacus*. Il est plaisant, il le faut avoüer, qu'un pareil homme s'avise de juger des autres.

XXIX.

Voici les expressions qu'on me fait voir dans ses feuilles, *la frequence fastidieuse d'un Clinquant Metaphisique*.

Les rustiques Contempteurs qui méprisent les *révolutions de Pologne*; Le second Gulliver. *Le Nouvelliste du Parnasse*, *&c*.

Un sage Militaire enchanté d'un Auteur connu par les admirables *saillies d'une delicate inintelligibilité*.

Une Hipocrisie corporifiée par la grace.



La Nouvelle Faculté d'un Esprit paradoxal érigé dans le beau monde.



Un Savoyard qui décrotte des lambeaux de Metaphisique.



La Verité *habillement distilée* par un Avocat Général, qui en tire l'essence du Problematique Judiciaire.

Je n'en copierai pas davantage, je me contenterai de demander s'il sied bien à l'Auteur de ce galimatias plein de bassesse, d'insulter au stile de Mr. de Marivaux, & à tant d'autres.

XXX.

Je crains de fatiguer le Public

par les citations d'un Ouvrage dont les feuilles sont oubliées à mesure qu'elles paroissent. Je crois que le peu que j'ay dit, servira *de Préservatif.* Je continuerai si la chose est nécessaire ; j'avertis, en attendant que le même Auteur donne sous main depuis quelque tems une autre brochure intitulée, *Réflexions sur les Ouvrages de Litterature.* On dit qu'il combat souvent dans cette feuille ce qu'il a dit dans *les Observations.* Cela fait souvenir de Gens d'une profession à peu près semblables, qui font semblant de se battre pour ameutter les passans, n'est-il pas déplorable de voir un tel brigandage dans les Lettres ?

FIN.